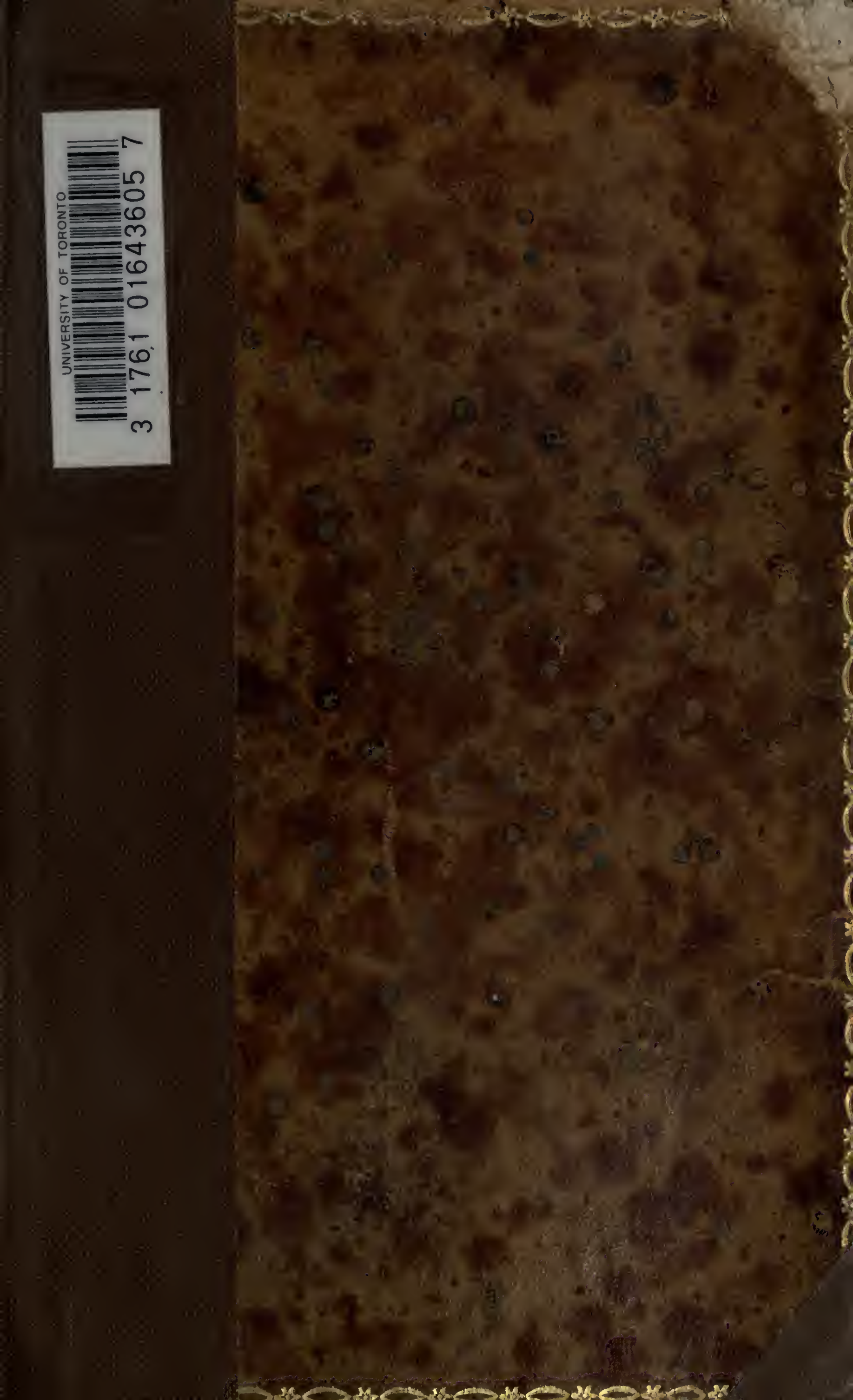
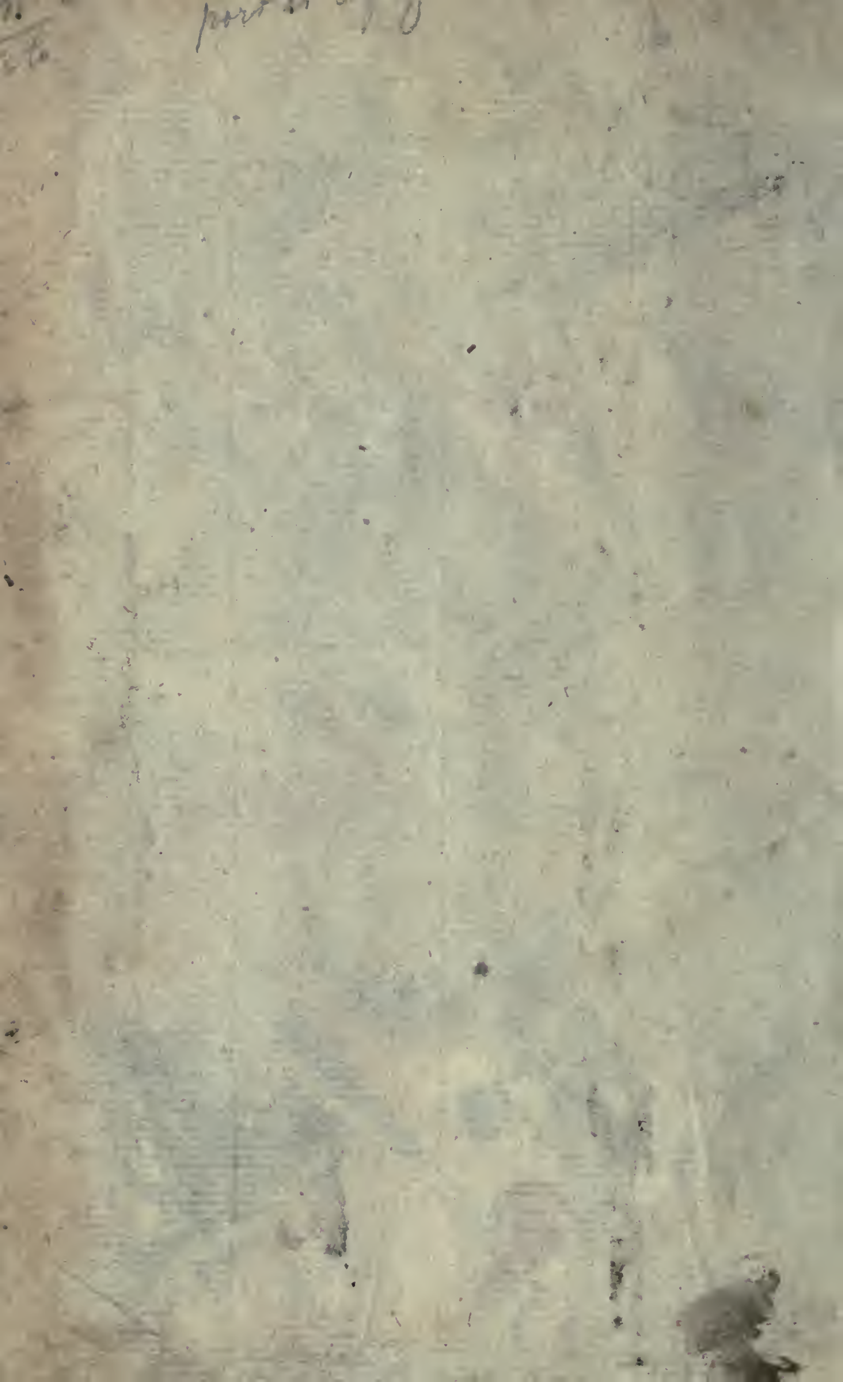

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01643605 7


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL

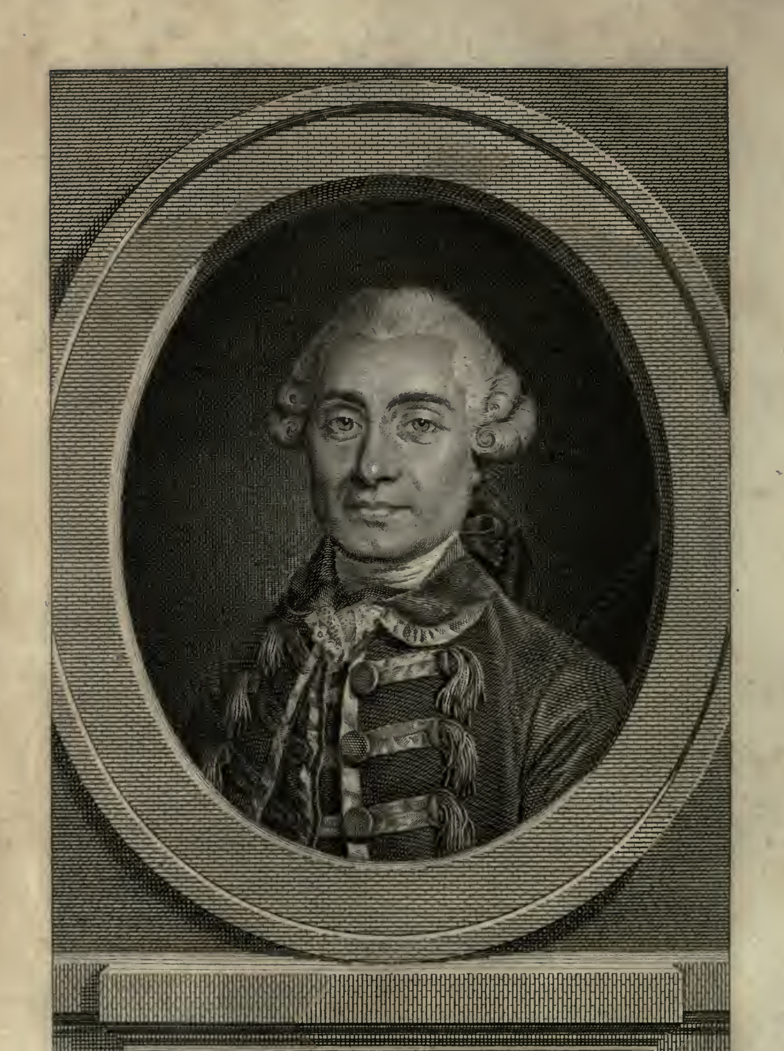




ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME PREMIER.



PIERRE LAURENT BUIRETTE DE BELLOY

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Citoyen de Calais.

Né à Saint Flour le 17 9bre 1727. Mort à Paris le 5 Mars 1775.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY
MAY 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO



PRÉFACE.

LE nom de M. DE BELLOY tiendra lieu ici de ces Eloges ſuſpects, que tous les Editeurs prodiguent aux Ouvrages qu'ils publient ; ce Nom ſe recommande de lui-même auprès de tous ceux qui aiment les Lettres, & la Patrie.

Nous donnons à M. DE BELLOY ce titre de *Citoyen de Calais*, dont il aimoit à ſe parer, & qui rappelle le ſouvenir d'un des plus prodigieux ſuccès qu'on ait vus au Théâtre ; parmi tous les titres qui peuvent diſtinguer les Hommes, ceux qu'on doit, non à la nature ni à la fortune, mais à ſes travaux & à ſes ſuccès, ne ſont pas les moins précieux ; les titres de gloire valent bien les titres de grandeur.

Le ſuccès de la Tragédie de *Gaſton & Bayard*, comme celui du *Siége de Calais*,

tient au mérite de l'Ouvrage, combiné avec le zèle patriotique, & doit par-là être doublement cher aux François ; mais *Zelmire*, ſujet grec, ou plutôt ſujet de fiction, dont le ſuccès a été plus grand encore que celui de *Gaſton & Bayard* ; *Gabrielle de Vergy*, ſujet François, mais terrible, où l'eſprit de Chevalerie & l'amour de la Patrie ne ſont qu'un acceſſoire très-foible ; ces deux Pièces ſi différentes l'une de l'autre, ſi différentes des deux premières, prouvent combien le talent tragique de M. DE BELLOY avoit d'étendue & de variété.

Nous ne parlons pas de *Titus*, dont le cinquième Acte ſur-tout, offre des beautés d'un genre plus touchant qu'aucune autre des Tragédies de M. DE BELLOY.

Nous donnons toutes ces Pièces avec les corrections, que l'Auteur, inſtruit par le ſuccès & par l'expérience, avoit cru devoir faire, & avec les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.

Nous donnons auſſi avec des variantes, *Pierre le Cruel*, dernière Tragédie de M. DE BELLOY, moins connue que les précédentes, & qui ne mérite pas moins de l'être.

Nous joignons aux Tragédies, les Préfaces, les Notes hiſtoriques, les Mémoires; en un mot, toutes les Pièces relatives à chacune de ces Tragédies, ou qui peuvent être regardées comme des titres de gloire pour l'Auteur, & comme des monumens authentiques de ſes ſuccès.

L'ÉDITEUR, que l'amitié uniſſoit depuis vingt-ſept ans avec M. DE BELLOY, & qui a été choiſi par M. DE BELLOY lui-même pour remplir cette fonction, n'a pas oublié qu'un ami mourant s'eſt repoſé ſur lui du ſoin de ſa gloire; il s'eſt acquitté de ce devoir avec tout le zèle de l'amitié, avec tout le reſpect dû à la volonté des morts.

On avoit voulu d'abord ſoumettre à un examen rigoureux tous les Ouvrages, tant

imprimés que manuſcrits, qui devoient entrer dans cette édition, afin de n'y rien laiſſer qui ne fût digne de l'Auteur. La réflexion a fait changer d'avis. Le goût, parmi quelques principes ſûrs, a tant de règles arbitraires & incertaines dans l'application, qu'il eût été trop aiſé de ſe tromper dans le choix des changemens à faire; l'amitié même s'eſt défiée à cet égard de ſa propre ſévérité; d'ailleurs ce ſont les Ouvrages de M. DE BELLOY que le Public aime, & qu'il veut voir; ce ſont ces Ouvrages qu'on lui promet, il faut donc les lui préſenter dans l'état où M. DE BELLOY a cru pouvoir les laiſſer. En conſéquence, on ne s'eſt permis d'autres retranchemens que celui de quelques plaintes, de quelques récriminations de l'Auteur contre ſes Détracteurs les plus acharnés, & dans le cas ſeulement où les perſonnes, ſoit nommées, ſoit ſeulement déſignées, ſont vivantes. Il faut que M. DE BELLOY ſoit auſſi aimé, auſſi reſpecté qu'il mérite de l'être; il ne faut pas qu'il y ait un ſeul homme qui puiſſe avoir un

prétexte d'être injuste envers sa mémoire ; il ne le fut jamais envers personne, & ces traits d'ailleurs si rares (car nous devons à M. DE BELLOY le témoignage que son caractère doux & honnête nous a laissé peu de pareils retranchemens à faire) ces traits que le mécontentement lui avoit arrachés, ne contenoient rien d'injuste ni de personnel ; mais il étoit plus digne de M. DE BELLOY de ne pas répondre aux critiques ; & les critiques sont si rarement dignes qu'on y réponde !

L'ÉDITEUR a placé à la tête de cette édition un Éloge Historique de M. DE BELLOY, dont la vie a plus d'événemens que n'en a pour l'ordinaire celle des Gens de Lettres, & dont le caractère mérite particulièrement d'être peint ; il a placé aussi à la suite de chaque Pièce : 1.° Le jugement que le Journal des Savans en avoit porté dans le temps, & dont M. DE BELLOY a témoigné sa satisfaction dans quelques endroits de ses Ouvrages. 2.° Des observations nouvelles, très-détaillées, où

l'ÉDITEUR, en relevant les beautés qui justifient & soutiennent l'enthousiasme du Public, n'a point perdu de vue le jugement plus sévère que quelques Gens de Lettres ont porté sur ces mêmes Pièces; il a pris soin de rapprocher, de comparer, de concilier les divers sentimens, sûr que le résultat de cet examen ne pouvoit qu'être favorable à M. DE BELLOY.

On trouvera aussi à la tête de plusieurs de ces Pièces, des morceaux historiques & autres, de l'ÉDITEUR, plus ou moins considérables, concernant les sujets de ces Pièces.

Le reste de l'édition est rempli par des Ouvrages moins étendus, tant en Prose qu'en Vers, trouvés dans les papiers de M. DE BELLOY, & qui n'avoient point été imprimés.

Parmi les Ouvrages de Prose, on trouvera un *Traité sur la Langue & la Poésie Françoise*; nous n'en ferons point ici l'éloge, nous le laisserons faire aux Lecteurs.

Les Grands Poëtes qui nous restent, & dont on lit les Vers, même après ceux de M. DE VOLTAIRE, verront que M. DE BELLOY savoit leur rendre justice. Il en est un cependant qui n'est pas nommé, peut-être par des raisons de rivalité, & auquel on pourroit appliquer cette phrase de Tacite : *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non visebantur.*

Un autre Ouvrage, non moins important, s'il avoit été achevé, est un *Essai sur l'Art Dramatique;* nous ne pouvons en offrir qu'un fragment.

Les Ouvrages en Vers, sont des *Epîtres*, des *Contes*, des *Fables*, &c. Nous espérons qu'on trouvera dans la plupart le mérite propre de chaque genre.

Quelques-unes de ces Pièces sont relatives aux événemens publics; d'autres font allusion à des événemens particuliers de la vie de l'Auteur. Au reste, ces Opuscules ne forment qu'une bien foible partie de l'édition totale.

Nous croyons devoir prévenir le Lecteur ſur un défaut d'uniformité, qui pourroit le bleſſer dans l'orthographe de cette édition. M. DE BELLOY avoit adopté l'orthographe de M. DE VOLTAIRE, ſur la Dipthongue *oi*, lorſqu'elle ſe prononce comme le ſon ſimple *ai*; *Français*, *avait*, *diſaient*, &c. On a cru devoir la lui laiſſer; mais comme cette orthographe, toute raiſonnable qu'elle eſt, n'eſt pas univerſellement adoptée, l'ÉDITEUR a conſervé, dans ce qui eſt de lui, l'orthographe commune, & on s'eſt d'ailleurs trompé quelquefois dans la diſtinction des deux orthographes.

M. DE BELLOY avoit mis au bas de la Liſte des Perſonnages de *Gaſton & Bayard* la Note ſuivante :

» On a cru devoir écrire *Baïard* comme » il ſe prononce, & non pas *Bayard*, » qu'il faudrait prononcer comme *payant* » & *effrayant*. L'Écriture eſt l'image de » la parole, & les noms propres doivent

» être aſſujettis à une orthographe con-
» forme à la prononciation. Autrefois
» on écrivoit *Loys*, *Louys* ; & l'on écrit
» enfin *Louis* «.

M. DE BELLOY avoit raiſon ; mais l'uſage contraire ayant généralement prévalu, nous avons écrit *Bayard*, comme tout le monde ; il en eſt de même de *Fayel* dans *Gabrielle de Vergy*.

On a diſtingué dans toute cette Edition les Notes qui ſont de l'ÉDITEUR, de celles qui ſont de l'AUTEUR.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les Œuvres complettes de M. de BELLOY, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris, le 19 Septembre 1777. SUARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur SORIN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : *les Œuvres complettes de M. DE BELLOY*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur Hue de Miromesnil ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Maupeou ; & un dans celle dudit ſieur Hue de Miromesnil. Le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le dixieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le quatrieme. *Par le Roi en ſon Conſeil.*

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1154, fol. 441, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 14 Octobre 1777.

A. M. LOTTIN l'aîné, *Syndic.*

JE reconnois avoir cédé à M GAILLARD, de l'Académie Françoiſe, le Privilége par moi obtenu le 10 Octobre 1777, pour les *Œuvres complettes de M.* DE BELLOY, lequel Privilége n'avoit été expédié ſous mon nom, que du conſentement de mondit Sieur GAILLARD, relativement à un Traité fait entre nous, & qui n'aura point lieu. Fait à Paris, ce 4 Décembre 1777.

SORIN.

JE reconnois avoir cédé à M. MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, le même Privilége, ſuivant les conventions faites cejourd'hui entre nous. Fait à Paris le 4 Décembre 1777.

GAILLARD.



VIE DE M. DE BELLOY,

ÉCRITE PAR UN HOMME DE LETTRES, SON AMI.

CE n'eſt point un Panégyriſte qui va louer un indifférent ; c'eſt un ami qui va parler d'un ami. L'obligation d'être hiſtorien fidèle en devient, s'il ſe peut, plus forte. L'amitié a toutes les délicateſſes de l'amour-propre ; on rougit pour ſon ami, comme pour ſoi-même, d'un éloge démenti par la conſcience : c'eſt parce que l'amitié eſt jalouſe de juſtifier ſon choix, qu'en deſirant pour celui qui en fut l'objet, les ſuffrages du Public, elle veut ne les devoir qu'à la vérité.

Pierre-Laurent Buirette de Belloy naquit à Saint Flour en Auvergne, le 17 Novembre 1727, & ne fut baptiſé que le 6 Janv. 1729 : circonſtance qui l'a trompé toute ſa vie ſur ſon âge, en lui perſuadant qu'il avoit treize

à quatorze mois de moins, parce qu'il prenoit l'époque du baptême pour celle de la naiſſance.

Il étoit fils de Jean-Laurent Buirette, Receveur du tabac à S. Flour, & d'Antoinette Beaufils, fille de Pierre Beaufils, Avocat du Roi auſſi à S. Flour, ſœur de feue Madame la Comteſſe de Jonchères & d'un Chanoine de la Cathédrale de S. Flour, actuellement vivant.

Les Buirette ſont originaires du Soiſſonnois, d'une famille honnête & diſtinguée depuis long-temps dans ce pays. Nous voyons dans le tréſor des Chartres, Regiſtre 29, depuis 1641 juſqu'à 1646, que Philippe Buirette, du Soiſſonnois, fut ennobli en 1643. Un Buirette de cette branche étoit Notaire à Paris vers le commencement de ce ſiécle.

L'ayeul paternel de M. de Belloy étoit Procureur au Châtelet, & diſtingué dans cette profeſſion par ſa probité. Il laiſſa entr'autres enfans, trois fils, dont l'aîné fut le pere de M. de Belloy; le ſecond fut premier Commis de la Police ſous M. Hérault; le troiſième, Philippe-Henri Buirette, fut un Avocat célèbre au Parlement de Paris, dont nous aurons à rappeler & les bienfaits & les rigueurs envers M. de Belloy; tous deux ont laiſſé des enfans; nous aurons occaſion de parler de ceux du dernier.

M. de Belloy avoit eu plusieurs freres & sœurs, dont il ne reste plus que Marie-Victoire Buirette, femme de M. Belamy Doradour, Receveur des Tailles à Brioude en Auvergne.

Ces détails sur l'origine & sur la famille d'un homme qui n'a dû qu'à lui seul toute sa renommée, sont fort indifférens sans doute; nous ne les rapportons que parce qu'il s'est répandu de faux bruits sur l'origine de M. de Belloy, & que la vérité mérite d'être rétablie dans ses droits, même les moins importans.

Si le hasard de la naissance n'est rien, si le bienfait de l'éducation est tout, si la véritable patrie est, non le lieu natal, mais celui où l'on a pensé, où l'on a aimé pour la premiere fois, où les premiers objets de nos affections ont développé notre ame, Paris, où M. de Belloy fut amené à l'âge de cinq ans, fut sa patrie, & cet oncle Avocat, dont nous avons parlé, fut son pere. Celui qui l'étoit par la nature, ayant été appelé à Paris par quelques affaires domestiques, y mourut, abandonnant à ce généreux frere le soin de guider l'enfance de son fils, âgé alors d'environ six ans.

C'étoit un devoir dont il se chargeoit toujours avec joie, & qu'il remplissoit avec zèle à l'égard de tous ses parens orphelins & sans fortune; il en usoit de même à

l'égard des parens de ſa femme. Sa maiſon étoit l'aſyle commun des deux familles. Le ſouvenir de cette bienfaiſance eſt preſque le ſeul héritage qu'il ait laiſſé à ſes propres enfans : ils en jouiſſent avec une ſatisfaction noble & pure ; & ce ſentiment, préférable à la fortune qu'ils pouvoient eſpérer, atteſte l'uſage qu'ils ſauroient en faire.

M. de Belloy fit ſes études au Collége Mazarin, avec cette diſtinction qui promet des ſuccès dans tous les genres. N'en croyons point ceux qui pourroient être intéreſſés à ſoutenir que ces premières diſpoſitions ont peu d'influence ſur le cours de la vie, & ſont un ſigne équivoque de talent. La raiſon & les exemples ſont également contr'eux ; les ſuccès prouvent le talent & le nourriſſent ; les triomphes amènent les triomphes ; les couronnes des Académies ſuivent celles des Univerſités ; & ceux qui, long-temps vainqueurs dans ces combats littéraires, en ſont devenus les meilleurs juges, s'élevoient autrefois parmi leurs compagnons d'étude, comme ils s'élèvent aujourd'hui parmi les Chefs de la Littérature.

M. de Belloy n'avoit pas eu beſoin du puiſſant encouragement qu'il vit naître pour ſes ſucceſſeurs : il venoit d'achever le cours de ces premieres études qui du moins apprennent à étudier, lorſque l'établiſſement des prix

publics dans l'Univerſité vint y faire une révolution heureuſe, exciter l'émulation, ranimer dans leur ſource l'amour des Lettres, le goût de l'Éloquence & de la Poéſie. Alors les intérêts & les vues s'agrandirent : à ces petits triomphes obſcurs, renfermés dans l'ombre d'un Collége, remportés ſans peine & ſans gloire ſur des adverſaires connus & dont les forces étoient meſurées, ſuccédoient des triomphes d'un tout autre éclat. Le ſecret des talens naiſſans alloit être révélé ; les vainqueurs couronnés par le Chef du Sénat ſous les yeux de ce Corps auguſte, alloient être annoncés à la Nation comme ſa reſſource & ſon eſpérance. On avoit à ſoutenir & ſa gloire & celle de ſes Maîtres, & celle de la maiſon où l'on étoit inſtruit ; on avoit à combattre des rivaux plus nombreux, des rivaux étrangers, inconnus & dès-lors plus redoutables ; il falloit déployer toutes ſes forces & en acquérir de nouvelles ; la victoire devenoit plus brillante, plus glorieuſe, & ce qui vaut encore mieux, plus incertaine & plus difficile. M. de Belloy regretta toujours que cet établiſſement n'eût pas exiſté de ſon temps, & que ſes premières années euſſent été perdues pour la gloire.

Le moment où l'on quitte le Collége, eſt celui qui, par le choix d'un état, va décider

du ſort de la vie. Heureux celui à qui des parens juſtes & ſages abandonnent ce choix! plus heureux celui qui, guidé par leur expérience, par leur amour, par l'étude approfondie qu'ils ont faite de ſes goûts & de ſes diſpoſitions, embraſſe un état qu'il aime & auquel il eſt propre! Il faut ſervir la patrie, c'eſt le devoir de tout citoyen: il faut la ſervir le mieux qu'il eſt poſſible, c'eſt le devoir de tout être intelligent; & c'eſt pour cela qu'il faut choiſir librement la manière de la ſervir. On ne fait bien que ce qu'on aime à faire; on n'eſt véritablement utile que quand il eſt agréable de l'être. Le grand ſecret, pour que l'Etat fût parfaitement ſervi, ſeroit que tout homme sût ſe connoître, & que le Gouvernement les connût tous.

Parmi les profeſſions libérales auxquelles l'éducation ordinaire nous diſpoſe, il en eſt une à laquelle les parens ne deſtinent jamais; c'eſt celle d'homme de Lettres: on ne peut les en blâmer; elle eſt trop étrangère à la fortune; on craint d'ailleurs avec raiſon qu'elle ne ſerve ſouvent de prétexte à la pareſſe, & de voile à l'inutilité. Mais dans quelle profeſſion, réputée utile, M. de Belloy eût il pu ſervir ſon pays, comme il l'a fait par *le ſiége de Calais*, & par ſes autres Pièces patriotiques? Quelle autre profeſſion que celle

d'homme de Lettres, donne un tel aſcendant ſur les hommes, une telle influence ſur les opinions & ſur les mœurs ? Eſt-ce comme Juge ou comme Ecrivain que Monteſquieu a été le plus utile aux hommes ? Parens ! apprenez, par ces exemples & par tant d'autres, à ne point oppoſer vos petites vûes d'ambition & d'intérêt aux grands deſſeins de la nature ; apprenez à ne pas étouffer les talens en les détournant de leur objet ; ſachez même que vous le tenteriez en vain, que l'impulſion puiſſante du génie triomphera toujours de vos foibles efforts. N'avez-vous pas envié aux Lettres, les Corneille, les Boileau, les Molière ? Tous les hommes de génie dans les Lettres l'ont été malgré vous ; tous ceux qui les ont ſuivis de près ou de loin, ſont entrés malgré vous dans cette carrière ; ce ſont autant de déſerteurs du Barreau ou des Ecoles de Médecine.

Elevons cependant nos idées juſqu'à l'intérêt public. Ce qu'on appelle *ſervir la patrie* dans les autres profeſſions, n'eſt toujours que ſervir quelques particuliers : l'homme de Lettres ſert l'humanité entière, il ſert & ſes contemporains & la poſtérité. Que ſi les hommes ſe trompent dans leur vocation, voyez de quel côté cette erreur tire le plus à conſéquence ; comparez, relativement à la ſociété,

l'inconvénient d'être un Ecrivain obſcur & ſans ſuccès, à celui d'être un Médecin ſans ſcience ou ſans bonheur, un Avocat ſans talens, un Prêtre ſans vertu & ſans charité, un Juge ſans lumières & ſans intégrité. L'homme de Lettres eſt utile au monde, ou il n'eſt rien. S'il s'égare, comme rien ne reſte que ce qui eſt raiſonnable, utile & vrai, il ne fait de tort réel qu'à lui-même. L'envie qui veut nuire à tout ce qui s'élève, le fanatiſme qui veut perſécuter, le deſpotiſme qui craint ces ſentimens libres & vertueux que le génie inſpire, ont accuſé les Lettres de danger : M. de Belloy en a montré l'utilité.

Il leur avoit fait les plus grands ſacrifices; les uns n'étoient que généreux, ils ne lui coûterent rien; les autres étoient douloureux, & empoiſonnèrent ſa vie.

Le parent qui régloit ſon ſort & qui en avoit acquis le droit par ſes bienfaits, l'avoit deſtiné au Barreau, ſans conſulter ſon goût ni le caractère de ſes talens : ébloui de la dignité d'une profeſſion qu'il exerçoit ſi dignement lui-même, il crut que tous les talens devoient y être conſacrés; ſes volontés furent une loi ſuprême. Cet homme reſpectable étoit ſévère & abſolu : la juſtice que nous avons rendue à ſon caractère bienfaiſant, nous autoriſe à cet aveu que la vérité exige. M. de

Belloy fit ce que fait d'abord en pareil cas tout cœur bien né; il obéit & se sacrifia.

Il se partageoit en secret entre les fonctions qu'on lui imposoit & les Lettres qu'il aimoit: mais son bienfaiteur, qui va cesser de l'être, ne vouloit point de partage, & le Barreau n'en permet guère.

Le moment où l'on acquiert un ami, est une époque dans la vie : ce fut alors que M. de Belloy connut l'ami que le Ciel lui destinoit, & que nous distinguerons par ce seul titre : car tout le monde a des amis; mais bien peu de gens ont un ami.

Le hazard les avoit jetés tous deux dans la même carrière. Le matin ils alloient entendre au Barreau ces Maîtres de l'Eloquence Polémique, qui devoient, disoit-on, être leurs modèles; le soir ils alloient au Théâtre entendre d'autres Maîtres d'Eloquence, modèles de toutes les nations dans l'art divin d'émouvoir & d'attendrir.

Parmi leurs compagnons dans ces travaux pénibles & dans ces plaisirs touchans, leurs cœurs se distinguèrent d'abord; ils eurent l'un pour l'autre cet attrait que Montagne a si bien exprimé; chacun d'eux pouvoit dire : *Je l'aimai, parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi.*

On admiroit dès-lors dans M. de Belloy

parmi tant d'autres avantages, ſoit naturels, ſoit acquis, une connoiſſance du Théâtre au deſſus de ſon âge, & qui ſuppoſoit des réflexions profondes, jointes à un ſentiment exquis; mais ſes études & ſes projets à cet égard étoient un ſecret, même pour l'amitié : on verra bientôt la raiſon de cette réſerve.

Le goût des Lettres & une ſorte de conformité dans la ſituation de ces deux amis, formoient entr'eux des liens particuliers. Deſtinés tous deux au Barreau ſans leur aveu & par des arrangemens de famille, les Lettres venoient ſans ceſſe s'offrir à eux avec tous leurs charmes. L'ami de M. de Belloy étoit plus heureux & plus libre; que dis-je? moins libre au contraire : tandis que M. de Belloy n'obéiſſoit qu'à des ordres, cet ami obéiſſoit à des vœux tendres & paternels, qui n'avoient que ſon bonheur pour objet, & qu'il voyoit toujours prêts de céder à des répugnances qu'il oſoit d'autant moins laiſſer voir. Devenu plus libre par le plus grand des malheurs qui ſoient dans l'ordre commun de la nature, par la perte des parens qui pouvoient préſider à ſon ſort, il oſa, ſur la foi de ſon goût pour les Lettres, ſe livrer uniquement à elles, & renoncer peut-être à la fortune.

Pendant qu'il détachoit ſa chaîne d'une main timide & irréſolue, M. de Belloy avoit

brisé la sienne d'une main ferme & hardie, trop hardie, sans doute, c'est le seul tort qu'il ait eu dans sa vie ; il l'a fait oublier, & s'en est toujours souvenu.

Pourquoi dissimulerois-je ici une faute connue, une faute excusée, ennoblie même par les circonstances, expiée par des travaux glorieux, une faute dont il faut moins le blâmer que le plaindre, & qui n'ayant privé autrefois ni de gloire ni de considération un Académicien célèbre, sembloit encore affoiblie par cet exemple, qui ne contribua pas peu à déterminer M. de Belloy?

Il se flatta que les raisons ou les préjugés qui flétrissent chez nous l'état qu'il alloit embrasser comme sa seule ressource, auroient moins de force chez les étrangers, & il eut le courage de s'expatrier, pour dérober du moins sa faute aux regards de ses concitoyens.

Il voulut en épargner le désagrément à sa famille, par un changement de nom, & ce fut alors qu'il se déguisa sous ces noms de Dormont de Belloy, dont le dernier, qui lui est resté, est depuis devenu si célèbre ; il pria ses parens de l'oublier, de le mettre au rang des morts : » Je volerai dans vos bras, leur écrivoit-il, si » jamais je redeviens digne de vous. «

Pour cultiver les Lettres, pour quitter seulement le Barreau, il falloit qu'il s'arrachât de

la maiſon de ſon oncle ; c'étoit perdre ſans retour ſes bontés, & ſe dévouer à ſa haine. M. de Belloy chercha les moyens de remplacer ſes bienfaits, de ne devoir plus rien qu'à lui-même, d'affoiblir, en fuyant, cette injuſte haine, & d'en éviter les coups ; il crut trouver toutes ces reſſources, dans la reſſource extrême, mais unique, qu'il embraſſoit en gémiſſant.

Il faut qu'on ſache au moins tout ce que les Lettres lui ont coûté, quelle fut la pureté, *la ſainteté* de ſon amour pour elles. Irriter, & qui plus eſt, affliger un bienfaiteur, tromper ſes vœux & ſes eſpérances, avoir à ſes yeux & aux yeux du public le procédé d'un ingrat, n'avoir que le Ciel pour témoin de ſa reconnoiſſance & de ſa douleur, fuir tous les objets de ſon affection, quitter ſa patrie, ſans même en choiſir une autre, ſans ſavoir quelle ſera la durée de cet exil, ou ſi même il doit avoir un terme ; voilà le malheur dont M. de Belloy a mérité d'être plaint ; voilà les ſacrifices qui déchiroient ſon cœur.

Je ne compte point parmi ces ſacrifices celui d'une eſpérance, qui ne ſe feroit pas offerte en vain à la cupidité d'un autre. Dans le temps où il s'exerçoit à la profeſſion d'Avocat, il avoit eu le bonheur d'être utile Madame la Comteſſe de Jonchères, ſa tante

maternelle, dont il avoit toute la tendresse : elle crut devoir au talent avec lequel il avoit su défendre ses droits, une partie considérable d'une assez grande fortune dont elle jouissoit, & sa reconnoissance la destinoit toute entière à son défenseur. Le départ de M. de Belloy dérangea ces projets. Madame de Jonchères mourut en 1760, avant que les succès de M. de Belloy eussent pu lui apprendre qu'il étoit digne encore d'être son neveu. M. de Belloy resta frustré même de sa part dans le bien qu'il lui avoit conservé : ce fut, à ce qu'on croit, l'effet des instigations de son oncle, qui fut toujours implacàble, comme M. de Belloy l'avoit prévu.

Le fils de cet homme sévère le consola, par la délicatesse avec laquelle il sut concilier le respect qu'il devoit à son père, & la tendresse qu'il avoit vouée dès son enfance à M. de Belloy. Il fut fidèle à l'un & à l'autre, & la mémoire de tous les deux lui est encore également chère. Une de leurs amies, dévote, mais indulgente, confidente de leur liaison secrete, la comparoit à l'amitié de Jonathas pour David, persécuté par Saül.

La mère de M. de Belloy pleura son fils, le bénit & lui pardonna ; elle daigna même accepter comme un gage de leur tendresse mutuelle, l'hommage qu'il lui fit en partant du

foible patrimoine que ſon père lui ávoit laiſſé. L'uſage qu'elle en fit, fut de le regarder comme un dépôt doublement ſacré, qu'elle devoit non-ſeulement garder, mais faire valoir pour ſon fils abſent : elle eut ſoin de placer chaque année les revenus, autant qu'il lui fut poſſible ; & M. de Belloy, en retrouvant dans ſa ſucceſſion tous ces intérêts devenus un nouveau capital, reconnut le cœur de ſa mère. Il eſt conſolant de penſer que cette tendre & aimable femme a vécu aſſez pour voir la gloire de ſon fils. Elle eſt morte en 1773.

M. de Belloy, en fuyant ſes parens, ſe cacha auſſi à ſes amis ; il parut craindre également ou leurs reproches ou leur indulgence, & juger qu'il leur avoit manqué en ſe manquant à lui-même.

Son ami fut condamné à ignorer longtemps ſon ſort. M. Buirette, l'oncle, par des diſcours myſtérieux & ſiniſtres, lui fit ſeulement entendre que M. de Belloy étoit perdu pour eux, & ne lui laiſſa qu'une bien foible eſpérance de le revoir.

M. de Belloy n'avoit rien à craindre de ſon état ; la nature lui avoit donné dans le caractère & dans l'eſprit une dignité qui ſe faiſoit ſentir dans tout ſon extérieur, & qui le préſervoit également du danger ou de s'avilir

lui-même, ou d'être avili par les autres; il inſpiroit à tout le monde une bienveillance mêlée de reſpect; dans toutes les Cours où il exerça ſon talent, il fut l'ami de tous nos Miniſtres, & reçut des Souverains mêmes des marques de ſatisfaction & d'eſtime. On ſait d'ailleurs peu de particularités de ſon ſéjour dans les différentes contrées du Nord qu'il habita, ou plutôt qu'il parcourut ſucceſſivement; on trouve ſeulement dans ſes papiers des indications confuſes d'une grande injuſtice qu'il éprouva dans une Cour, & qui lui fit ſentir avec amertume, combien ſon état joint à ſa qualité d'étranger, & la foibleſſe & le défaut d'appui qui en étoient la ſuite, pouvoient aiſément l'abandonner à l'oppreſſion. Ce fut le ſouvenir de cette injuſtice, & d'une autre qu'il éprouva dans la ſuite en France, qui lui inſpira ces vers utiles *du Siége de Calais :*

Quelle leçon pour vous, ſuperbes Potentats!
Veillez ſur vos ſujets dans le rang le plus bas:
Tel qui ſous l'oppreſſeur, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût ſauvé votre Empire.

Il paſſa pluſieurs années à la Cour de Péterſbourg ſous le règne de l'Impératrice Eliſabeth, dont il célébra toute ſa vie la douceur & la bonté; mais il n'aimoit que la France, il ne

voyoit que la France ; & c'eſt un ſentiment profond de ſon ame qu'il a exprimé dans ces deux vers du ſiége de Calais :

Ah ! de ſes fils abſens la France eſt plus chérie ;
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Ses ſentimens pour elle ne ſe bornoient pas au regret, le repentir y mêloit ſon amertume, le remords même ſes tourmens ; oui, le remords. Pourquoi ne pas faire honneur à M. de Belloy d'un ſentiment exceſſif, exalté, qui prouve la délicateſſe de ſon ame & la rigidité de ſa vertu ? Plus il s'eſt exagéré ſa faute, plus elle doit s'affoiblir à nos yeux. Diſons donc qu'il ſe reprochoit ſans ceſſe ſa patrie abandonnée, ſes parens privés de ſes ſoins & du prix de leurs bienfaits ; qu'il ſe diſoit ſouvent, comme Egyſte dans Mérope :

A mes parens flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le ſecours ;
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.

Il jugeoit que ne pas ſervir ſa patrie, c'eſt la trahir ; il a voulu ſe peindre lui-même dans ce Comte d'Harcourt (1), infidèle envers la France, mais ramené vers elle par le repentir & par l'amour. Il s'eſt peint d'une manière encore plus forte dans ce vieillard Breſſan,

(1) Voy. *le Siége de Calais.*

né

né François (1), qui ne pouvant ſe pardonner ſa déſertion, n'aſpire qu'à rendre les reſtes de ſa vie utiles à ſa patrie, & ne veut d'autre récompenſe, d'un ſervice important qu'il vient de lui rendre, que l'honneur de mourir, en la ſervant plus utilement encore. Voyez comme ce transfuge, ou plutôt comme l'Auteur ſe condamne & s'humilie noblement dans ces vers que le vieillard dit à Gaſton :

Pardonnez ma honte & mes regrets,
Je ne ſuis qu'un Breſſan, je fus jadis Français;
Mais un ſervice ingrat ſous un Roi trop auſtère
Tourna vers l'étranger ma jeuneſſe légère;
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers, fixé chez les Breſſans,
Ainſi que tout Français, privé de ſa patrie,
Je l'appelle en pleurant chaque jour de ma vie.

L'Auteur ſongeoit à lui & s'accuſoit encore lui-même généreuſement dans ces vers, où, en parlant des remords dont le vieillard Breſſan étoit dévoré, il ajoute :

Tel eſt le châtiment du cœur dénaturé,
Qui ne connoiſſant plus famille ni patrie,
Oſe leur dérober le tribut de ſa vie.
Infidèle aux humains dont les tendres ſecours
Dans ſa débile enfance ont protégé ſes jours......
Dans un long abandon traînant ſon triſte ſort,
L'affreuſe ſolitude environne ſa mort.

(1) Voy. *Gaſton & Bayard*.

Encore un coup, on ſent combien ces traits, dans l'application que l'Auteur s'en faiſoit, deviennent exagérés; ils n'en expriment que mieux ſon repentir vertueux & ſon tendre patriotiſme : peut-être devons-nous bénir l'heureuſe faute, qui, en nourriſſant dans ſon ame l'amour de ſa patrie, par le regret même de l'avoir quittée, l'a mis en état de développer & de ranimer ce ſentiment dans l'ame de ſes concitoyens. Expier ainſi une faute, c'eſt bien plus que de ne l'avoir pas commiſe, & c'eſt ſur-tout de M. de Belloy qu'on peut dire :

Si non erraſſet, fecerat ille minùs.

Il eût été moins grand, s'il n'avoit pas failli.

On voit au reſte, qu'en ſuivant cette allégorie, M. de Belloy ne s'accuſe pas ſeul de ſa faute ; il la rejette en partie *ſur un Roi trop auſtère*, qui eſt évidemment le Roi domeſtique, à l'empire duquel il avoit échappé. Il a depuis étendu cette idée, & en ſe rappellant dans quels écarts & dans quels malheurs l'avoit jetté la contrainte qu'il avoit éprouvée ſur le choix d'un état, il voulut faire de cet abus du pouvoir des parens, & des malheurs qu'il peut entraîner, la moralité d'une pièce tragique & terrible. Les femmes n'ayant point d'autre état que celui de leurs

maris, le choix d'un mari eſt pour elles le choix d'un état, & ce choix doit être d'autant plus libre qu'il eſt irrévocable. Puiſqu'on prend des fers pour n'en jamais changer, il faut du moins avoir le foible avantage de les forger ſoi-même d'une main libre. Eh ! comment des parens ſe diſpenſent-ils de conſulter l'inclination de leurs enfans dans les engagemens qu'ils leur font prendre, ſur-tout dans un engagement de cette nature? M. de Belloy, pour répandre plus d'intérêt ſur ſon ſujet, ſuppoſe donc une femme tendre & vertueuſe, qu'un père, d'ailleurs eſtimable, Chevalier généreux, vaillant guerrier, ſujet fidèle, mais ſouverain trop abſolu dans ſa famille, a unie de force avec un homme qu'elle n'aimoit pas, en l'arrachant aux voeux d'un amant qu'elle aimoit dès l'enfance, de l'aveu de ſa mère, dont la mort vient de lui enlever l'appui. Cette femme, c'eſt Gabrielle de Vergy, mourant de déſeſpoir à la vue du cœur ſanglant de ſon amant, tué par ſon mari; & la moralité de la pièce eſt exprimée dans ces deux vers que dit Gabrielle, en s'adreſſant à ſon père :

Qui plongea votre fille en cet abîme immenſe ?
Qui ? l'abus de vos droits & mon obéiſſance.

Un des chagrins de M. de Belloy, dans le cours de ſon exil, étoit de voir cette foule

d'aventuriers, qui, trainant dans les Cours étrangères le nom François, ou l'uſurpant, pour s'en prévaloir, travaillent ſans ceſſe à le déshonorer. Il croyoit devoir détromper ſur leur compte, les étrangers. » La France, » leur diſoit-il, ne vous envoie que les ſujets » qu'elle n'a pas intérêt de conſerver; ou, ſi » le mécontentement la prive, malgré elle, » de citoyens utiles, ſi quelque erreur politi- » que l'engage à s'en priver elle-même, vous » en ſerez inſtruits par la renommée : profi- » tez alors de nos fautes, tandis que j'en gé- » mirai; mais ne jugez point de la France » par des ſujets obſcurs ou coupables qu'elle » déſavoue, & qui, après avoir ſurpris un » moment votre eſtime, vous forcent au » mépris, ou même à la ſévérité «.

Pour lui, tous ſes projets, tous ſes travaux, toutes ſes démarches annonçoient l'eſprit de retour.

Il revint enfin en 1758, pour faire jouer ſa Tragédie de *Titus*. Son oncle qui veilloit ſur lui, avec les yeux toujours ouverts de la haine, ou, ce qui eſt la même choſe, de la tendreſſe irritée & trompée, le fit arrêter en vertu d'un ordre du Roi. On voit dans quelques-uns de ſes écrits, combien ſon ame alors ſe ſentit abattue par le mal & flétrie par la honte; on voit que la vie lui étoit devenue

insupportable, & qu'avec un degré de plus de force ou de foiblesse, ou plutôt sans l'espérance qui fait souffrir tous les maux (1), il étoit prêt à s'en délivrer. Ici on se rappelle encore ces mêmes vers du *Siége de Calais*, qui ont été cités plus haut :

Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas;
Tel qui sous l'oppresseur loin de vos yeux expire, &c.

L'ordre du Roi avoit évidemment été surpris. Quel degré de parenté peut donner le droit funeste d'attenter à la liberté d'un citoyen, quand une mère se tait & pardonne? L'ordre fut promptement révoqué, parce que M. de Belloy avoit su se faire des amis, ou plutôt, malgré ces amis mêmes, l'ordre ne fut que suspendu : il y eut une espèce de compromis, en vertu duquel l'ordre resta entre les mains de M. Buirette, pour être exécuté, dans le cas seulement où M. de Belloy voudroit exercer en France l'art qu'il exerçoit à Pétersbourg. A ces conditions M. de Belloy fut libre à Paris, & eut la permission de faire jouer sa pièce.

Ce nom de *de Belloy* le déguisoit toujours à ses anciens amis; mais il s'en étoit fait un grand nombre de nouveaux, qui ne le connoissoient que sous ce nom emprunté. Par le

(1) *Animum spe finis dura ferentem.* Horat.

zèle imprudent de ces derniers, la Tragédie de *Titus* étoit déjà célèbre long-temps avant d'être jouée; manière de nuire, fort en usage chez les amis vulgaires (1), & qui les rend quelquefois plus dangereux que des ennemis.

Cependant on publioit les bruits les plus faux concernant l'Auteur même de la pièce: les uns, sur la foi du nom qu'il avoit choisi, le croyoient un bâtard de l'ancienne & noble maison de Belloy en France & de Morangle; d'autres lui donnoient une origine romanesque qu'ils enveloppoient des ombres du mystère. On racontoit qu'une femme inconnue venoit, à des termes fixes, lui payer, soit comme don, soit comme dette, une somme proportionnée à ses besoins: elle ne mettoit qu'une condition à cette libéralité; c'est, que la main qui la faisoit, seroit toujours ignorée, & qu'on ne feroit aucune tentative pour pénétrer ce secret. La condition fut remplie pendant quelque temps; mais enfin la curiosité l'emporta, & cette femme venant un jour de porter son tribut, s'apperçut qu'elle étoit suivie; elle s'arrête, elle appelle M. de Belloy, lui reproche son infidélité, lui déclare que le traité est rompu, & part avec tant de précipitation, qu'elle échappe aux yeux qui l'ob-

---

(1) *Et per amicos oppressi.* Tacit.

ſervoient. Cette hiſtoire qui fut quelque temps accréditée, & les autres fables ſemblables qu'on débitoit alors ſur M. de Belloy, naiſſoient probablement des précautions mêmes qu'il avoit priſes, pour empêcher qu'on ne connût ſon nom & ſa famille : c'étoit l'effet de ſes égards pour cette famille, dont il vouloit ménager la délicateſſe.

Titus fut joué ſans ſuccès : l'Auteur réſiſta aux inſtances qu'on lui fit de courir les riſques d'une ſeconde répréſentation ; circonſtance qui fournit à la parodie un vers dont elle dut s'applaudir :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

Ce n'eſt pas que M. de Belloy ſouſcrivît à ſa condamnation & ſe crût jugé juſtement ; mais il attribuoit ſa chûte aux intrigues de ſon oncle, & il déſeſpéra d'épuiſer les reſſources de la haine & de la vengeance ; il croyoit avoir eu le ſort de Damis dans la Métromanie, & il n'en eut point l'audace & la confiance.

L'ami de M. de Belloy étoit à cette répréſentation ; il ignoroit l'intérêt qu'il devoit prendre à l'Auteur ; il le jugeoit avec toute l'impartialité d'un indifférent ; il peut bien aſſûrer que jamais le Public ne lui avoit paru ſi ſévère, ni le parterre ſi tumultueux.

Notre dessein n'est pas de justifier cette pièce, que l'Auteur se proposoit de refaire à beaucoup d'égards ; d'ailleurs nous nous bornons ici à la partie historique, & nous nous proposons de placer à la suite de chaque piece un examen, qui sera le résultat du jugement du Public, c'est-à-dire, du jugement des Gens de Lettres ; car c'est le seul qui reste, après que le temps a emporté les critiques des ennemis & les apologies des amis.

Nous observerons seulement ici, parce que c'est un point purement historique, que l'esprit patriotique du *Siége de Calais* s'annonçoit déjà dans *Titus ;* c'étoit l'ouvrage d'un cœur François : la harangue du Consul Annius à l'Empereur dans le Sénat, rappelloit l'époque de 1744, & l'aventure de Metz. Le sujet même étoit allégorique. Ces monstres qui attentent aux jours de Titus, étoient, dans l'intention de l'Auteur, l'emblême sensible d'un événement, qui occupoit tous les
En 1757. esprits dans le temps où l'Auteur composoit sa pièce.

Si la chûte de *Titus* étoit, comme le croyoit l'Auteur, l'ouvrage de la haine, la haine avoit bien rempli son objet : l'Auteur de *Titus* étoit bien malheureux ; & je compte pour rien ici le malheur si commun, & pour-

tant ſi ſenſible, d'échouer dans une carrière qui laiſſe trop peu d'intervalle entre la gloire & le ridicule; je parle, non de la diſgrace de l'Auteur, mais du malheur du citoyen. Toutes les eſpérances de M. de Belloy étoient renverſées; le moment de redevenir François s'éloignoit, & s'égaroit dans l'avenir; ſon exil ſe prolongeoit, & alloit peut-être devenir éternel; des engagemens, qu'un établiſſement fixe en France auroit ſeul pu rompre, le rappelloient en Ruſſie, ſéjour auſſi fatal à ſa ſanté que contraire à ſon goût, & qui altéroit de jour en jour ſon foible tempérament. Pour comble d'infortune, cette pièce, qui n'avoit pas eu aſſez de ſuccès pour fixer l'Auteur dans ſon pays, avoit eu aſſez d'éclat, pour que le ſecret de ſon nom & de ſa famille fût révélé.

Son ami l'apprit par le bruit public, il courut embraſſer un ami & conſoler un infortuné; depuis ce temps, ils n'ont plus été ſéparés, leurs cœurs ne l'avoient jamais été; l'ami de M. de Belloy l'avoit plaint & regretté, ſans le condamner ni l'abſoudre.

Pendant tout le temps que M. de Belloy fut obligé de paſſer encore en Ruſſie, ſes projets, ſes eſpérances, ſes craintes, ſes travaux, les détails mêmes de ſes affaires domeſtiques, confiés en ſon abſence aux ſoins de l'amitié, rendoient les deux amis préſens

l'un à l'autre, par un commerce ſuivi & continuel.

L'exil où M. de Belloy reſtoit condamné, ne fut pas auſſi long qu'on auroit pu le craindre; mais il fut terminé par un événement, qui affligea plus M. de Belloy, que ſon exil même. M. Buirette mourut, & M. de Belloy n'eut plus d'ennemi : mais cet ennemi unique, ce perſécuteur dont il étoit délivré, c'étoit un oncle, & qui lui avoit tenu lieu de père. Avec quelle tendreſſe il avoit élevé ſon enfance ! Combien il l'avoit aimé ! juſques-là qu'il le préféroit hautement à ſes propres enfans : & la haine même qui avoit ſuccédé à cet amour, n'avoit été ſi exceſſive, que parce qu'elle avoit eu pour meſure cet amour offenſé. Voilà tout ce que vit alors M. de Belloy : ſes amis doivent ce témoignage à la ſincérité d'une douleur dont ils furent les dépoſitaires. M. de Belloy pouſſa la délicateſſe juſqu'à craindre d'avoir abrégé par ſa fuite les jours de ſon bienfaiteur; c'eſt encore un mouvement de ſon ame qu'il a conſacré dans ſes ouvrages; c'eſt encore lui-même qu'il a peint dans ce Comte d'Harcourt, réduit à douter, ſi ſon frère n'a pas péri de ſa main dans le tumulte d'un combat, & qui repouſſant avec effroi cette horrible idée, en eſt ſans ceſſe accablé; c'eſt ſon

cœur qui s'accuse encore dans ces vers que le Comte d'Harcourt adresse à son frere :

O mortel vertueux ! . . . à qui j'ai ressemblé ;
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante,
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-temps,
Rentrent tous dans mon ame à tes derniers accens !

Ce respect tendre pour la patrie & pour ces nœuds sacrés que la nature a établis entre les hommes, se reproduit par-tout dans les ouvrages de M. de Belloy, & en forme le caractère distinctif : mais la poésie mêlant la fiction à la vérité, & des traits étrangers aux traits allégoriques, pourroit n'être pas un tableau assez fidèle des sentimens d'un Auteur, pour ne laisser ni doute ni équivoque à cet égard : ce que M. de Belloy a présenté sous le voile de l'allégorie dans ses ouvrages dramatiques, il l'a développé dans ses préfaces, sans emblême & sous son propre nom. Voyez dans la préface de *Gaston & Bayard*, l'article qui concerne les déserteurs François. Ce n'est plus le Comte d'Harcourt, ou le vieillard Bressan, ou Bayard, qui parle d'après les convenances dramatiques & d'après un caractère établi ; c'est M. de Belloy qui dit ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé en partie. Sous ce nom de *déserteurs*, il comprend non-seulement les guerriers qui s'arment contre

leur patrie, enfans qui égorgent leur mère, ou ceux qui, moins coupables, portent à une patrie étrangère des services que la leur a droit de réclamer; mais en général tous ceux que l'inconstance, le mécontentement, le desir de l'indépendance, ou l'espérance d'une plus grande fortune engage à s'expatrier. M. de Belloy leur annonce le sort qui les attend dans une terre étrangère; c'est d'y mourir de chagrin & d'ennui, en regrettant la patrie (1) qu'ils ont abandonnée.

C'est ainsi que M. de Belloi tournoit au profit de son pays, l'expérience que lui avoient acquise ses voyages, ses malheurs & les erreurs de sa jeunesse, si nous devons, comme lui, donner ce nom sévère au parti que son amour pour les Lettres & l'impossibilité de s'y livrer en France, avec l'aveu de sa famille, l'avoient forcé de prendre.

On peut croire que le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de revenir en France, pour n'en sortir jamais.

Ici commence pour M. de Belloy une carrière de gloire & de succès. Dans sa chûte même, il avoit été ranimé par le sentiment de ses forces; & en faisant imprimer *Titus*, il avoit pris pour épigraphe ces mots que dit

---

(1) *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* Virgil.

Pompée dans Lucain, après la perte de la bataille de Pharſale :

Nec ſic mea fata premuntur
Ut nequeam relevare caput.

Cette deviſe fut une prédiction.

L'Auteur, pendant ſon ſéjour paſſager à Paris, croyoit avoir remarqué que le Public aimoit moins alors cette ſimplicité des pièces de Racine, où tout eſt développement, & où le Poëte parle à l'ame plus qu'aux yeux; le goût du temps lui parut plus favorable aux coups de théâtre, aux incidens, à la pompe du ſpectacle; il crut pouvoir concilier ce goût avec les règles de l'unité, avec l'avantage de la ſimplicité, en réuniſſant dans un même intérêt, en ramenant à un même but la multiplicité des incidens; il voulut d'ailleurs profiter de la réforme heureuſe, qui, interdiſant le théâtre aux ſpectateurs & le réſervant pour le ſpectacle, permettoit d'y montrer une grande action dans tout ſon éclat & toute ſa majeſté; il donna *Zelmire*, qu'il avoit compoſée en partie ſur le vaiſſeau qui l'avoit ramené en France. Le ſuccès de cette pièce ſembla juſtifier & l'opinion où il étoit que l'intrigue avoit préparé la chûte de *Titus*, & l'idée qu'il s'étoit faite de la prédilection de ſon ſiècle pour les pièces chargées d'incidens & de coups de théâtre.

On ſe rappelle l'étonnement mêlé d'effroi qu'excita la ſcélérateſſe ſublime, l'intrépide impudence d'Anténor, lorſque retenu par Zelmire, au moment où il alloit aſſaſſiner Ilus, qui ne le voyoit pas, il abandonne à Zelmire le poignard qu'elle veut lui arracher, & la charge elle-même du crime qu'elle venoit d'empêcher. L'impreſſion fut ſi forte, & l'illuſion ſi complette, qu'un des ſpectateurs ſortant de ſa place par un mouvement involontaire, éleva la voix, pour avertir Ilus qu'on le trompoit, & qu'Anténor étoit l'aſſaſſin.

Les amateurs de la Tragédie virent avec plaiſir que l'art de produire de grands effets & de faire des impreſſions profondes, n'étoit point perdu : tous les regards ſe tournèrent vers M. de Belloy; la Scène Françoiſe fonda ſur lui ſes plus douces eſpérances; on penſa, ou du moins on parla plus avantageuſement de *Titus*, lorſqu'il eut pour appui le ſuccès de *Zelmire;* les portes mêmes de la fortune parurent prêtes à s'ouvrir pour l'Auteur; des grands Seigneurs voulurent ſe l'attacher; car les protecteurs n'ont que de la dépendance à offrir aux talens, & le premier beſoin des talens eſt l'indépendance : le Miniſtre le plus ennemi de la liberté politique, s'eſt immortaliſé pour avoir ſu reſpecter & conſacrer la liberté littéraire. Richelieu, éclairé par l'amour

des Lettres, ſentit que cette diſtinction leur étoit due, & qu'elle leur étoit néceſſaire. M. de Belloy, pénétré de ce ſentiment, ne fut pas même tenté un inſtant par les offres qui lui furent faites; il ne conſidéra point, qu'en quittant la Ruſſie, il s'étoit privé d'un ſort avantageux que rien ne remplaçoit encore dans ſa patrie; il voulut devoir tout aux Lettres, il voulut n'exiſter que par elles & pour elles, & reſter libre pour les cultiver dignement.

M. le Maréchal de Duras fit plus pour M. de Belloy que de ſe l'attacher, il ouvrit à ſes talens, à ſes vertus patriotiques une brillante & heureuſe carrière, en lui donnant l'idée de traiter le Siége de Calais & le dévouement d'Euſtache de Saint-Pierre, ſujet digne d'être propoſé à un Auteur citoyen par un grand Seigneur citoyen. M. de Belloy ſaiſit & traita ce ſujet en homme qui avoit appris en pays étranger à chérir la France, & qui ſavoit qu'on n'aime pas véritablement l'humanité, ſi l'on ne préfere à tout la patrie.

Les réprésentations du *Siége de Calais* firent époque, & parurent faire révolution. M. de Belloy eut la gloire de rendre croyable ce que les Anciens nous racontent des Tyrtées & des Timothées (1); il révéla aux François le ſe-

(1) Tyrtée étoit Athénien; ſes compatriotes l'envoyèrent

cret de leur amour pour l'Etat ; il leur apprit que le patriotiſme n'eſt point propre aux Républiques ; qu'eux-mêmes, à travers leur légèreté, leur malignité, leurs jugemens ſi précipités & ſi ſévères ſur le Gouvernement, ils portoient au fond de leurs cœurs ce ſentiment vertueux, toujours prêt d'éclater au premier cri de l'honneur ; car c'eſt l'honneur qui, dans dans les Monarchies, remplace ou plutôt produit l'amour de la patrie. Le mouvement fut rapide, & cet heureux effet eût été plus général encore, ſi l'on n'eût voulu le rendre univerſel. L'enthouſiaſme qui exagère tout, l'eſprit de parti qui corrompt tout, l'intolérance

---

aider les Lacédémoniens de ſes conſeils & de ſon enthouſiaſme dans la ſeconde guerre de Meſsène ; ſes Poéſies calmoient les ſéditions parmi les ſoldats, & leur inſpiroient l'amour de la patrie, de la gloire & du devoir. Il fut ſi utile aux Lacédémoniens, que ceux-ci, pour lui témoigner leur reconnoiſſance, lui accordèrent le droit de Bourgeoiſie, honneur qui ne ſe prodiguoit pas à Lacédémone. Tyrtée, flatté d'une diſtinction ſi glorieuſe, fixa ſa demeure dans cette ville, où il étoit regardé comme un Libérateur. On récitoit ſes Poëmes dans toutes les expéditions militaires ; une loi expreſſe obligeoit le Général d'aſſembler les ſoldats autour de ſa tente, pour leur faire entendre cette lecture. (Recherches ſur la vie & ſur les ouvrages de Tyrtée, par M. l'Abbé Sevin. Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, Tome 8, p. 144, & ſuivantes.)

On ſait combien Timothée, par ſes ſons, inſpiroit d'ardeur pour les combats à Alexandre.

qui

qui ſe mêle à tout, voulurent commander aux eſprits, & les diſposèrent à devenir injuſtes. Louer ou critiquer *le Siége de Calais*, ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'Etat; la piéce & l'Auteur devinrent des objets ſacrés comme la patrie elle-même : reprendre un vers dans cette Tragédie, c'étoit s'annoncer pour un mauvais citoyen; la haine & l'aigreur tirèrent un grand parti d'un ſi beau prétexte : on voulut oppoſer le Poëte qui faiſoit aimer la patrie, aux Philoſophes qui avoient plaidé la cauſe de l'humanité entière; on accuſa ceux-ci de méconnoître l'ordre de nos devoirs, le degré de nos liens, & d'étendre les uns & les autres pour les relâcher & les détruire : on voulut que l'Auteur, en mettant dans la bouche d'un Anglois un trait contre les mauvais Citoyens (1), eût écrit contre les Gens de Lettres, & on ne manqua pas

(1) Voici cette Tirade :

Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur pays,
Qui, voyant ſes malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde;
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité,
Pour ne la point ſervir dans leur propre cité;
Fils ingrats, vils fardeaux du ſein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

C'eſt Mauny qui dit ces vers dans *le Siége de Calais*, & l'Auteur a ſuppoſé que Mauny étoit Anglois, ſans quoi cette Tirade eût été mal placée dans ſa bouche : mais, dans la vérité, ce Mauny étoit un Gentilhomme du Hainault, qui avoit

de lui en faire un mérite. Les amis de M. de Belloy l'ont vu rejeter avec horreur cette honteuse gloire dont on vouloit flétrir sa gloire véritable. Les Gens de Lettres, accoutumés aux calomnies de l'envieuse médiocrité, eurent peut-être la foiblesse de soupçonner le talent même de prévention ou d'injustice à leur égard. M. de Belloy eut le courage de se justifier publiquement, au hazard de refroidir ces prôneurs dangereux, qui ne servent jamais que pour nuire. O protecteurs, protecteurs, petits bienfaiteurs des Lettres, plus funestes aux Lettres que leurs ennemis déclarés, laissez les Maîtres de l'Art régler les rangs entr'eux ; laissez-les juger d'un Art qu'ils connoissent & que vous ignorez ; cessez sur-tout de troubler la paisible Littérature par vos petites passions, vos petits intérêts & vos puériles intrigues ! Et vous, dispensateurs des graces, récompensez les talens, si vous en êtes dignes ; mais que ce soit d'après le suffrage des connoisseurs, non d'après un caprice d'amateurs !

Le Roi, seul protecteur digne d'un Poëte qui

---

préféré le service d'Edouard III à celui de Philippe de Valois, Suzerain de l'un & de l'autre, & à qui, par cette raison, Philippe, entre les mains duquel il se trouvoit au commencement du siége de Calais, avoit voulu faire trancher la tête. (Froissard.)

avoit servi l'Etat, lui témoigna son contentement par les distinctions les plus flatteuses. *Le Siége de Calais* fut compté à l'Auteur de *Zelmire* pour deux succès, & il remporta la Médaille dramatique promise par le Roi en 1758 aux Poëtes qui seroient couronnés trois fois au théâtre par les suffrages du public : un honneur unique (car M. de Belloy est le seul qui ait obtenu la Médaille) étoit dû à un succès unique.

L'idée de cette Médaille est aussi heureuse que l'objet en est utile. Apollon tient un rouleau sur lequel sont écrits les noms de Corneille, de Racine, de Molière ; un repli du rouleau paroit couvrir les noms des contemporains dignes aussi d'être proposés pour exemple : cette inscription ingénieuse :

Et qui nascentur ab illis.

semble achever la liste, ou plutôt la supplée.

La ville de Calais accorda aussi au Poëte qui l'avoit célébrée, une de ces distinctions singulières, la vraie récompense du génie ; elle l'adopta pour citoyen, elle placa son nom dans les registres publics ; & cette patrie adoptive, cette patrie conquise par ses talens, lui fut plus chère que celle qui l'avoit vû naître.

Les Lettres de citoyen que Calais envoyoit à M. de Belloy, étoient renfermées dans une

boëte d'or aux armes de la Ville, avec cette inſcription :

Lauream tulit, civicam recipit.

Le *Siége de Calais* ſert d'époque à la retraite d'une Actrice illuſtre, qui n'avoit pas peu contribué aux ſuccès de M. de Belloy, & qui laiſſa pour un temps un grand vuide dans la ſcène tragique. Le Public, après les vacances de Pâques (1765), reportoit au Théâtre le même empreſſement qu'il avoit d'abord témoigné pour *le Siége de Calais :* un évènement imprévu trompa ſes eſpérances; cette pièce, quoiqu'annoncée ſur l'affiche pour la rentrée, ne put abſolument être jouée. Les ſpectateurs inſtruits de cette impoſſibilité, ne voulurent pas du moins que *le Siége de Calais* fût ſuppléé : le nom de *Calais* répété avec acclamation, & oppoſé conſtamment aux efforts que tentèrent les Acteurs pour faire entendre une autre pièce, tint lieu ce jour-là de ſpectacle, & atteſta la prédilection du Public pour cette pièce patriotique.

Ce ſont toujours des diſtinctions ſans exemple qui caractériſent le ſuccès du *Siége de Calais*. On crut cette pièce propre à réveiller ou à nourrir, dans le peuple même, les ſentimens qu'il doit au Monarque & à la Patrie: on en donna une repréſentation *gratis*, qui

parut en effet remplir les vues du Gouvernement.

Mais c'eſt ſur-tout parmi les Militaires que l'heureuſe influence de cette pièce ſe fit ſentir : tous les Corps s'empreſsèrent de la jouer, tous les particuliers de l'apprendre par cœur ; ils avoient le plaiſir d'y retrouver les ſentimens dont ils étoient animés, & de s'en pénétrer encore davantage.

La renommée porta cet ouvrage au delà des mers : il eut en Amérique le même ſuccès qu'en France. » Le *Siége de Calais* eſt la » première pièce de théâtre qui ait été im» primée dans l'Amérique Françoiſe « : c'eſt ce qui eſt expreſſément déclaré à la tête d'une édition que M. le Comte d'Eſtaing, Gouverneur général, fit faire de cette pièce, à ſes dépens, au Cap François, pour être diſtribuée *gratis ;* & nous pouvons ajouter que cette édition Américaine eſt très-belle. Le Dimanche 7 Juillet 1765, jour où l'on donnoit au Cap François la première répréſentation du *Siége de Calais*, étoit le jour fixé pour l'aſſemblée des Milices du pays. Dans l'illumination qui fut faite le ſoir au Gouvernement, on avoit pris pour épigraphe, des vers choiſis de cette pièce, qui fourniſſoient les alluſions les plus ſenſibles & les

plus heureuſes ; on liſoit dans un endroit ces deux vers :

Et, qu'en nous y trouvant, les Anglois rebutés
Reconnoiſſent Calais dans toutes nos cités.

Dans un autre endroit ces deux autres vers :

L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais diviſé nos vœux & nos tributs.

On a remarqué que la tirade contre les mauvais citoyens avoit été le morceau le plus généralement applaudi aux répréſentations du Cap ; & cela par la force ſeule de la convenance & de la vérité : car on n'avoit pas vraiſemblablement en Amérique la reſſource de faire de ce morceau une application calomnieuſe à des ennemis.

Il falloit que le ſort du *Siége de Calais* paſsât par tous les extrêmes, avant de ſe fixer. M. de Belloy éprouva l'inconſtance Françoiſe ; il fut trop puni d'avoir été trop exalté : à l'engouement général ſuccéda, non le refroidiſſement ni l'oubli, qui ne peuvent être le partage que des ouvrages médiocres, mais un déchaînement qui eſt peut-être un nouveau titre de gloire. La mode, dont l'empire eſt ſi abſolu en France, ſe tourna pour un temps contre *le Siége de Calais ;* la critique remplaça l'éloge, & ſouvent dans les mêmes bouches & ſur les mêmes objets : ce fut l'effet

de la hauteur indiſcrete avec laquelle quelques perſonnes à la Cour avoient paru vouloir forcer les ſuffrages. A ce deſpotiſme d'autorité, on oppoſa un deſpotiſme d'opinion; il ne fut plus permis de louer *le Siége de Calais*, parce qu'il n'avoit pas été aſſez permis de le critiquer : l'action & la réaction des partis contraires avoit procuré à l'Auteur beaucoup d'amis imprudens ou infidèles, & beaucoup d'ennemis implacables, dont aucun ne le connoiſſoit.

Mais le temps amena enfin le moment d'être juſte. Quand tous ces orages, favorables ou funeſtes, furent calmés, on redonna *le Siége de Calais*, & ſon ſuccès fut confirmé par des ſuffrages réfléchis; on eut alors la juſte meſure des applaudiſſemens dûs à cet ouvrage : on jugea (& ce jugement eſt reſté) que *le Siége de Calais*, indépendamment même de l'intérêt patriotique, renferme des beautés dramatiques de tous les genres; que cet intérêt patriotique eſt un avantage ineſtimable, qui fait de cette pièce un ouvrage à part; que c'eſt plus qu'un ouvrage de génie, que c'eſt un bienfait envers la Nation; que cette pièce peut, dans les temps malheureux, lui montrer & lui fournir de grandes reſſources; & qu'il ſera toujours utile de la remettre ſous les yeux des François, dans les momens de

rupture ou de mésintelligence avec les rivaux éternels de la France. Sous ce point de vue, *le Siége de Calais* est un ouvrage consacré, qui sera cher à la postérité, comme à la génération présente; un ouvrage dont le succès constant importe au bonheur public, & dont il faut respecter la gloire.

Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam.

Depuis *le Siége de Calais*, M. de Belloy se consacra, par goût & par reconnoissance, aux sujets François; il ambitionna l'honneur d'être exclusivement le Poëte National: son amour pour la France étoit mêlé d'admiration; il regardoit les François comme incontestablement supérieurs à tous les autres peuples: s'il se permettoit de faire un reproche au Gouvernement, (dont il ne se plaignoit jamais pour son propre compte, lors même qu'il en étoit le plus négligé,) ce reproche étoit de ne pas tirer un assez grand parti du caractère national, en substituant par-tout l'honneur à l'intérêt; ce qu'il croyoit plus facile en France que par-tout ailleurs. Ce fut vers ce but qu'il dirigea tous ses travaux: il composa d'abord *Gaston & Bayard*, & *Gabrielle de Vergy*. Dans l'une & dans l'autre de ces pièces, mais sur-tout dans la première,

il avoit à peindre les mœurs de la Chevalerie: dans la première, il avoit encore à peindre le patriotiſme. *Gaſton & Bayard*, comme *le Siége de Calais*, prouve combien, dans les Monarchies, l'honneur peut faire aimer la patrie, & combien les grands hommes, ſur-tout en France, l'ont toujours aimée. Il étoit difficile de propoſer aux François de meilleurs modèles dans ce genre, que Gaſton de Foix, Duc de Nemours, & ſur-tout Bayard.

Quant au ſujet de *Gabrielle*, qui ſembloit n'offrir que des paſſions forcenées & des malheurs inouis, l'Auteur conçut l'idée de l'adoucir par des traits d'héroïſme, de vertu, de patriotiſme même; & d'ailleurs l'hommage bizarre & terrible que Coucy offroit à ſon amante, n'étoit point étranger aux mœurs de la Chevalerie.

Ces deux pièces, reçues depuis long-temps à la Comédie, attendoient encore que leur tour d'être jouées arrivât, lorſqu'on les vit paroître imprimées à la fin de 1769 & au commencement de 1770. La raiſon de cette publication prématurée étoit affligeante pour l'amitié, pour les Lettres, & ſembloit faire un reproche ſecret au Gouvernement. La plus rigoureuſe économie, la conduite la plus régulière, n'avoient pu préſerver de la pauvreté, l'Auteur *du Siége de Calais*: la modi-

que penſion qui lui avoit été accordée dans le temps des répréſentations de cette pièce, étoit une diſtinction flatteuſe, non un ſecours ſuffiſant : elle prouvoit la ſatisfaction du Roi; mais elle ne mettoit pas à l'abri du beſoin. Le théâtre, ſoit par la multiplicité des pièces, ſoit par des vices d'adminiſtration & de police intérieure, n'étoit déjà plus une carrière à laquelle un homme de génie pût confier le ſoin de ſa réputation & de ſa fortune ; & l'Auteur *du Siége de Calais*, négligé depuis cinq ans, étoit réduit à ne pouvoir plus attendre l'occaſion tardive d'un nouveau ſuccès. Cette nouvelle étonna les ennemis mêmes de M. de Belloy : l'envie l'avoit ſuppoſé comblé de biens par le Gouvernement, & cette idée avoit été pour elle un motif de plus pour éclater; ſa ſurpriſe & ſa confuſion furent un nouvel hommage rendu *au Siége de Calais*.

L'infortune entraîne l'infortune : des pièces imprimées ainſi, ſans avoir été repréſentées, perdoient l'avantage d'être une reſſource, & faiſoient perdre d'avance ce même avantage aux répréſentations qui pourroient être données par la ſuite; l'empreſſement du Public étant néceſſairement moindre pour les pièces déjà connues par l'impreſſion.

On ſait que M. de Belloy joignoit à l'art

du théâtre, une grande connoiſſance de notre hiſtoire, un talent rare pour la diſcuſſion, & cette logique sûre & ſavante, qui n'eſt pas le moindre mérite, même de ſes compoſitions dramatiques ; il avoit ſur-tout ſignalé ſes talens dans trois grands Mémoires hiſtoriques, imprimés en 1770. Dans le premier de ces Mémoires, relatif à la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, l'Auteur rend à la patrie la Maiſon de Coucy, qu'on croyoit éteinte; il rend à cette Maiſon des rejetons dignes d'elle; il rend enfin à un illuſtre infortuné (Jacques de Coucy-Vervins, gendre du Maréchal du Biés,) l'honneur que la rage de ſes envieux étoit parvenue à lui enlever avec la vie.

Le ſecond Mémoire concerne la Dame de Fayel & le Châtelain de Coucy.

Le troiſième, Euſtache de S. Pierre.

La même cauſe qui avoit forcé M. de Belloy de livrer ſes pièces à l'impreſſion, ſans le véhicule & le paſſeport des répréſentations, le força auſſi de faire imprimer ces Mémoires ſans à-propos, ſans occaſion qui pût leur donner du prix & de l'éclat, qui pût du moins exciter l'attention. Le Public ne voit pas toujours ce qui eſt ſous ſes yeux ; il a preſque toujours beſoin d'être échauffé ſur les ouvrages, par des circonſtances étrangères à leur mérite ; il faut de la mode à tout

en France, & ſur-tout à Paris. On en vit alors un exemple bien ſenſible. Les deux nouvelles Tragédies de M. de Belloy étoient depuis deux ans ſous les yeux du Public, qui paroiſſoit peu en ſentir le prix, lorſque la pièce de *Gaſton & Bayard* obtint enfin la faveur d'être jouée. Les rivaux de M. de Belloy décidèrent, qu'il étoit impoſſible que cette pièce réuſsît au théâtre : l'envie ne ſe refuſe guère ces ſortes de prédictions ; car, ſelon la remarque d'un Philoſophe, elles s'accompliſſent ſouvent, » par la ſeule raiſon qu'elles » ont été faites, & elles ſont elles-mêmes la » cauſe de leur accompliſſement. « Cette règle fut en défaut pour cette fois. La pièce eut un ſuccès preſque égal à celui de *Zelmire & du Siége de Calais ;* elle ouvrit à l'Auteur les portes de l'Académie. M. le Maréchal de Duras ſaiſit cette occaſion de ſignaler ſon zèle pour les Lettres, & ſon amitié pour M. de Belloy, en lui procurant de nouvelles graces du Roi, d'autant plus flatteuſes qu'elles étoient méritées.

En donnant la Médaille dramatique à l'Auteur de *Zelmire* & du *Siége de Calais*, en comptant pour deux ſuccès l'effet dramatique & l'effet politique de cette ſeconde pièce, on avoit rempli l'eſprit de la loi, qui exigeoit trois ſuccès : le triomphe de *Gaſton & Bayard*

confirmoit ce jugement, & la lettre même de la loi étoit ſuivie. La Médaille étoit conquiſe de droit; les concurrens qui n'avoient pu l'obtenir, n'avoient plus même la reſſource d'attribuer la victoire de M. de Belloy à une ſorte de diſpenſe & de faveur. M. de Belloy les laiſſoit bien loin derrière lui; & ſon nom, dans l'opinion publique, fut placé à la ſuite des quatre grands noms que la ſcène tragique a immortaliſés.

C'en étoit trop pour l'envie; c'en étoit trop même pour la fortune : il eſt rare qu'elle ſoit ſi conſtante dans ſes faveurs; cependant, ſi l'on examine quelle étoit alors la deſtinée de M. de Belloy, compenſation faite des biens & des maux, il ſeroit difficile de la trouver heureuſe. A la vérité, les fruits de ſes travaux & les bontés du Roi l'avoient mis à l'abri de la pauvreté qui accable, & de l'inquiétude qui tourmente; mais il ne parvint jamais à cette douce aiſance, à cette *auream mediocritatem*, qui ſuffit au bonheur des cœurs ſans ambition : il avoit moins de fortune, il étoit moins récompenſé que beaucoup de Gens de Lettres obſcurs, à qui l'intrigue a tenu lieu de titres & de talens; & le déplorable état de ſa ſanté lui donnoit plus de beſoins que n'en a le commun des hommes : le climat rigoureux de la Ruſſie avoit

jeté dans ſon ſein, avant le temps, des principes de deſtruction & de mort. C'étoit au milieu des langueurs & des ſouffrances qu'il avoit compoſé ſes meilleurs ouvrages : c'étoit dans un corps infirme & ſuccombant ſous le poids des maux, qu'habitoit cette ame vigoureuſe, qui élevoit les autres ames à ſa hauteur, qui réveilloit au fond des cœurs le patriotiſme aſſoupi, qui combinoit des plans, qui créoit des beautés, qui préparoit des effets utiles, qui laiſſoit des impreſſions durables.

Fortune, ſanté, bonheur, la gloire tient donc lieu de tout : malheur à qui n'aime point la gloire ! malheur auſſi cependant à qui place toute ſon exiſtence dans l'opinion d'autrui ! Oui, l'amour de la gloire, ce mobile des grandes choſes, ce reſſort des grandes ames peut devenir une foibleſſe dangereuſe : M. de Belloy en fut peut-être la victime.

Il avoit compoſé la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, avant l'époque fatale qui nous a privé de l'Actrice célèbre dont j'ai déjà parlé. L'éclat avec lequel elle rempliſſoit la ſcène, ſes talens qui paroiſſoient toujours parvenus à la perfection, & qui cependant ſembloient ſe perfectionner tous les jours, avoient perſuadé à M. de Belloy qu'elle étoit la ſeule qui pût rendre le rôle de Gabrielle, comme

il l'avoit conçu. Dans l'état où cette retraite laissoit le théâtre, il ne crut pas que l'exécution de ce cinquième acte, si terrible & si touchant, cet égarement, ce délire du désespoir de Gabrielle, pussent être confiés aux talens encore novices qu'il voyoit éclorre alors; mais le génie inspire le génie. Que n'a-t-il pu voir cette autre Actrice qui joint les talens à la beauté, justement applaudie dans ses autres rôles, s'élever dans celui-ci au dessus d'elle-même, au dessus de l'art, saisir toute l'énergie de la nature, & s'élancer tout-à-coup jusqu'à ce degré de perfection, au delà duquel on ne desire & on n'imagine rien! Il faut compter parmi les malheurs de la destinée de M. de Belloy, que ses yeux ayent été privés de ce spectacle, & son cœur du plaisir d'être embelli par son amie.

M. de Belloy préféra de donner d'abord *Pierre le Cruel* : c'étoit où l'envie l'attendoit, l'envie fatiguée de tant de gloire, & toujours prête à exercer son funeste ostracisme sur tout ce qui s'élève. *Pierre le Cruel* n'étant point connu par l'impression, son sort étoit beaucoup plus au pouvoir d'une cabale; tous les efforts de l'envie se portèrent contre cette pièce; l'Auteur étoit vivant: l'envie a paru respecter (non cependant sans murmure & sans combat,) l'impression profonde qu'a faite

au théâtre *Gabrielle de Vergy* ; l'Auteur ne vivoit plus. Toutes choſes égales d'ailleurs, le ſuccès des ouvrages poſthumes eſt toujours plus sûr, on a moins d'intérêt à le traverſer ; l'envie ſe dit tout bas : *Il n'en fera plus, laiſſons-lui ce triomphe dont il n'aura pas joui.*

Pierre le Cruel eſt encore à juger, ou plutôt il eſt jugé favorablement aujourd'hui : des réprésentations, non-ſeulement heureuſes, mais brillantes, l'ont vengé d'une réprésentation tumultueuſe, la ſeule qui ait été donnée à Paris ; & où, malgré les efforts des Acteurs, la pièce n'a pu être entendue de ceux-mêmes qui la connoiſſoient. Celui qui, dans le *Siége de Calais*, avoit ſi bien peint les mœurs des deux nations rivales, & fait contraſter ſi heureuſement la générosité d'Euſtache de Saint-Pierre, avec la violence d'Edouard III ; celui qui, dans *Gaſton & Bayard*, avoit déployé tout ce que la Chevalerie a d'héroïque & de ſublime, ſembloit né pour peindre le Prince noir & du Gueſclin ; il devoit naturellement exciter l'attention ; il méritoit au moins qu'on daignât l'écouter.

L'excès même de l'injuſtice en diminuoit le déſagrément. L'envie fut impatiente & maladroite : la mauvaiſe diſpoſition éclata dès les premières ſcènes ; & l'Auteur voyant à quels ſpectateurs il étoit livré, partit dès le

ſecond acte : le petit eſprit de parodie, qui pourroit bien un jour perdre la Tragédie parmi nous, s'empara de l'aſſemblée. On riſque de n'être pas cru, en rapportant ce que tout le monde a vu & entendu : le Prince Noir dit à Pierre le Cruel, qui ſe livre à un de ſes emportemens ordinaires :

Modérez-vous, Seigneur.

Expreſſion, qui, dans ſon ſens le plus ſimple, n'a rien d'indigne de la Tragédie, où elle eſt ſouvent employée chez nos plus grands Maîtres, mais qui acquéroit une dignité particulière dans la bouche du Prince Noir, bienfaiteur de Pierre le Cruel; c'étoit un protecteur qui rappelloit ſes droits, c'étoit un héros dont les avis pouvoient renfermer une menace. La partie bruyante du parterre ne voulut voir dans ce mot qu'un terme vulgaire ; on entendit des plaiſans s'écrier avec des ris immodérés : *Oui, ne vous échauffez pas*. Mais les mots qui ſuivent, auroient dû faire rougir les plaiſans :

Modérez-vous, Seigneur, ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous ſervir.

On demande s'il y a là un ſeul terme qui manque, ou de la nobleſſe propre au genre, ou de la convenance propre au perſonnage ?

Ce n'eſt pas tout. Le même Prince Edouard prenant contre Pierre le Cruel, la défenſe de Blanche de Bourbon, opprimée par ce tyran, dit à cette Princeſſe :

De vous je dois répondre;
Vous ſerez ſous ma garde en paix comme dans Londre.

Malgré la rime, qui ne ſouffroit point d'équivoque, malgré le bon ſens connu de l'Auteur, on aima mieux entendre :

Vous ſerez ſous ma garde en paix comme dans l'onde.

parce que cela étoit plus plaiſant, & on s'écria : *Oui, vous ſerez là comme le poiſſon dans l'eau.*

Voilà donc les juges du théâtre; voilà les diſpenſateurs de la gloire dramatique.

Sic leve, ſic parvum eſt, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit, valeat res ludicra, ſi me
Palma negata macrum, donata reducit opimum.

M. de Belloy, conſumé par la langueur, n'avoit plus dans l'ardeur de la jeuneſſe, dans la ſanté qui l'accompagne, dans la confiance qu'elle inſpire, les reſſources qui l'avoient ſoutenu autrefois. Il ne lui reſtoit que ſa gloire paſſée, & la gloire paſſée n'eſt plus rien au moment d'un revers; on en diſcute alors les titres avec une attention ſi ſévère, ou plutôt on les foule aux pieds avec tant

d'ingratitude & de légèreté ! On revient ſur ſes jugemens avec ſi peu de pudeur ! les malheureux ont tant de torts ! on dépouille ſi cruellement à leur égard toute indulgence & toute juſtice ! M. de Belloy ne s'aveugloit point ſur cette révolution : il en voyoit toute l'étendue, il en ſentoit toure l'horreur ; ſi l'imagination pouvoit quelquefois tromper ſon eſprit juſte & ſage, c'étoit plutôt en exagérant le mal qu'en le diſſimulant : la nature lui avoit refuſé juſqu'à la reſſource des ames foibles, celle de ſe plaindre ; ſes chagrins étoient pour lui ſeul, il envioit à l'amitié même ſon plus beau privilége & ſon plus grand uſage, celui de conſoler l'ami qui pleure, & de ſoulager l'ami qui ſouffre. Son ame vigoureuſe ſavoit ſupporter les maux ; mais ſon corps exténué ſuccomboit ſous cet effort. Les chagrins qu'on montre & qu'on exhale, ſe diſſiperont, les douleurs muettes dévorent le cœur qui les renferme : cœurs affligés, verſez vos peines dans un cœur ſenſible, ſi vous le pouvez ; fatiguez-en, s'il le faut, l'oreille d'un indifférent ;

Et montrez les langueurs de votre ame abattue,
A des amis ingrats qui détournent la vue.

Mais enfin, jettez hors de vous ce poiſon qui tue, s'il ne s'évapore !

Je courus chez M. de Belloy, en ſortant de la répréſentation de *Pierre le Cruel:* ſa fermeté calme, ſa froideur tranquille me furent ſuſpectes ; j'aurois mieux aimé lui voir les emportemens de ſon héros, & ils auroient été juſtes : il me dit du ton dont il auroit parlé de l'ouvrage d'un autre : *Eſt-ce qu'ils ont joué la pièce juſqu'à la fin ? Ils ont pris là une peine bien inutile.*

Ceux des Acteurs qui s'intéreſſoient le plus ſincèrement à ſon ſort & à ſes ſuccès, vinrent le conjurer de permettre une ſeconde répréſentation : il fut infléxible. Depuis ce temps, ſa ſanté déclina tous les jours ſenſiblement.

Quelques propos échappés à ſon caractère réſervé, ou arrachés par l'amitié inquiète, annoncèrent de ſa part un découragement, qui acheva auſſi de décourager ſes amis.

Il conſentit cependant que ſa pièce fût jouée ſur d'autres théâtres, & parut ſe ranimer au bruit des applaudiſſemens qu'elle obtint; mais étant allé, en 1772, à Rouen, pour y voir jouer *Gabrielle de Vergy*, qu'on eſſayoit alors en Province, au milieu des ſuccès & des triomphes, il fut frappé d'une maladie qu'on crut mortelle, & qui le fut peut-être par ſes ſuites.

M. de Belloy languit encore pendant deux ans; le travail lui devint pénible & par degrés impoſſible : le monde qu'il avoit beaucoup aimé, parce qu'il s'en étoit fait aimer lui-même par la douceur, l'agrément & la sûreté de ſon commerce; le monde, qui, au défaut de conſolations, fournit du moins des diſſipations, n'étoit plus pour lui d'aucun uſage; les ſoins & les mouvemens de la ſociété étoient depuis long-temps incompatibles avec les ménagemens que ſa ſanté exigeoit. Son cercle ſe reſſerra de jour en jour, & ſe réduiſit enfin à ce petit nombre de parens & d'amis, que la vûe d'un ami ſouffrant attendrit, & ne rebute jamais. Il en fut plus ſenſible à leur attachement & à leurs attentions : il remarquoit ceux qui le négligeoient, & il ne s'en plaignoit pas; mais par leur éloignement ſucceſſif, il calculoit avec fermeté les degrés de ſa décadence.

En 1774, la place de Cenſeur de la Police fut propoſée preſqu'en même-temps à M. de Belloy & à ſon ami. Tous deux, ſans avoir pu ſe concerter, parce qu'ils étoient en ce moment aſſez éloignés l'un de l'autre, jugèrent que cette place, ſi long-temps occupée par Crébillon *le Tragique*, devoit être regardée comme le patrimoine de ſon fils. Tous

deux s'empreſsèrent à l'envi de faire valoir les droits de celui-ci, & ils eurent la ſatisfaction de voir M. le Garde des Sceaux & M. le Lieutenant de Police déférer à leurs réprésentations.

M. de Belloy, dans ſa dernière maladie, reçut une conſolation bien touchante, & bien propre à lui faire regretter la vie. M. le Maréchal de Duras, ayant inſtruit de ſon état le Roi actuellement regnant, ce Prince, par un mouvement de ſon cœur, qui éclata dès le premier mot, & qui prévint toute ſollicitation, ſentit d'abord tous les beſoins que cet état pouvoit entraîner, tous les ſecours qu'il pouvoit exiger, & s'empreſſa d'y pourvoir ſur le champ, donnant par cet auguſte exemple une preuve bien précieuſe, non-ſeulement de ſa bonté, mais encore de ſon eſtime pour les talens littéraires, quand ils ſont employés d'une manière utile à la patrie.

Depuis *Pierre le Cruel*, M. de Belloy n'entreprit plus aucune Tragédie; mais il s'appliqua ſans relâche à corriger toutes celles qu'il avoit données; & peu de jours avant ſa mort, il conſultoit encore ſes amis ſur des changemens qu'il projettoit.

Il mourut le 5 Mars 1775, ayant toujours prévu, avant ſa dernière maladie, une mort

prochaine ; & ayant toujours espéré dans ses derniers momens, la vie & la santé. Il attendoit avec impatience le retour du printemps, qu'il ne devoit point voir : il se proposoit alors d'aller aux eaux, & croyoit son rétablissement attaché à ce voyage.

La loi que M. de Belloy s'étoit imposée, de traiter par préférence, ou même uniquement, des sujets François, l'avoit engagé, comme nous l'avons dit, dans une étude approfondie de notre Histoire ; on en trouve des monumens dans ses Mémoires Historiques, dans les Préfaces & les observations qui accompagnent ses Tragédies.

On trouvera parmi les pièces fugitives qui terminent cette édition, *un traité sur la Langue & la Poésie Françoise.* Quoique nous nous bornions ici à l'Histoire de M. de Belloy & de ses travaux, & que nous nous réservions d'examiner ailleurs les beautés & les défauts de ses ouvrages, nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'annoncer notre prédilection pour cet écrit ; nous croyons qu'il instruira les Gens de Lettres & les Poëtes mêmes sur les secrets de leur art, & qu'il rendra ces secrets sensibles aux amateurs & aux gens du monde : il prouvera que, si M. de Belloy n'a pas su s'élever jusqu'à cette élégance continue, cette

harmonie douce, facile, flexible, toujours égale & toujours variée des Racine & des Voltaire, il ſavoit ſentir bien finement & bien vivement ce mérite dans leurs ouvrages, & dans ceux des Poëtes qu'ils ont formés. Les Gens de Lettres, ſelon qu'on les conſidère, ou comme Lecteurs ou comme Auteurs, ont, pour ainſi dire, deux goûts différens : le premier, qui eſt purement ſpéculatif, leur eſt commun avec les gens du monde & avec les Lecteurs ordinaires ; il conſiſte à démêler les beautés & les défauts des ouvrages d'eſprit ; les Gens de Lettres ont ſeulement ce goût dans un degré ſupérieur. Le ſecond, qui leur eſt propre, & qu'on peut appeller le *goût pratique*, eſt celui qui les guide dans leurs propres travaux & qui préſide à leur ſtyle. Ce ſecond trompe beaucoup plus ſouvent que le premier, ſoit parce que le premier eſt continuellement aidé & dirigé par le goût des autres, ſoit parce que les préventions indulgentes de l'amour-propre contribuent à égarer le ſecond.

Un fragment d'un *Eſſai ſur l'Art Dramatique*, qu'on trouvera auſſi dans cette édition, fera regretter que cet ouvrage n'ait point été fini, & prouvera ce que prouvoit tous les jours la converſation de l'Auteur, que le Théâ-

tre des Grecs ne lui étoit pas moins familier qu'à Racine, & que jamais, peut-être, Poëte dramatique n'avoit plus raiſonné, ni plus approfondi les principes de ſon art.

L'étude chez M. de Belloy étoit ſecondée & facilitée par une mémoire prodigieuſe. Le trait ſuivant peut être mis au rang des phénomènes dans ce genre. M. de Belloy, après avoir vu trois ou quatre répréſentations de la Tragédie d'Oreſte, la ſavoit par cœur, ſi parfaitement, ſans avoir fait aucun effort pour l'apprendre, qu'il en fit de mémoire une copie, où il ne manquoit que deux vers qui lui avoient échappé.

Sa mémoire réuniſſoit le double avantage de ſaiſir vivement & de retenir fidèlement; elle avoit un autre avantage bien plus précieux encore, c'eſt le goût, le choix & la méthode. Tout ce qu'il avoit retenu méritoit de l'être; & les objets s'étoient arrangés dans ſa tête avec tant d'ordre & de liaiſon, qu'ils ſe préſentoient toujours au beſoin, accompagnés de toutes leurs circonſtances, environnés de toutes leurs preuves, & avec une promptitude qui ſembloit tenir de l'inſpiration. Sa littérature, ſur-tout dans le genre dramatique, étoit auſſi exquiſe que vaſte, auſſi choiſie que variée. Il avoit d'ailleurs à

commandement la logique, l'éloquence, & ce que la converſation des gens de goût permet d'érudition. Jamais on ne le conſultoit ſans fruit; jamais on ne diſputoit contre lui impunément : il terraſſoit par les raiſons, il accabloit par les exemples, ou plutôt il éclairoit & inſtruiſoit ſans déplaire, ni humilier; car la diſpute n'étoit chez lui que la diſcuſſion, & la victoire que l'aſcendant naturel de la raiſon. Maître de lui-même, & ſe reſpectant dans les autres, le ſarcaſme qui déconcert e l'impatience qui aigrit, le dédain qui offenſe, l'autorité qui révolte, n'étoient point à ſon uſage; il ne connoiſſoit, ni la ſingularité qui cherche de ſang-froid les paradoxes, ni le petit orgueil qui s'y précipite en ſe paſſionnant & en s'irritant, ni la timidité qui enchaîne la penſée, ni la témérité qui l'égare, ni la mauvaiſe foi qui la déguiſe.

L'eſprit de parti n'eut jamais ſur lui d'empire. A travers l'action & la réaction des ſectes Littéraires, Politiques & Religieuſes, il dit toujours ce qui étoit vrai, & fit toujours ce qui étoit juſte : ſon impartialité n'étoit, ni cette indifférence coupable qui ne hait point le mal parce qu'elle n'aime pas le bien, ni cette dextérité d'Atticus que tous les partis ménagent, parce qu'il ménage tous les partis.

M. de Belloy ne les ménageoit, ni ne les bravoit : mécontent des uns, ſollicité par les autres, eſtimé de tous, il les rejettoit tous : il diſoit avec fermeté aux Apôtres intolérans de la tolérance : » Je ſerai tolérant envers les » intolérans mêmes, afin de l'être envers » vous. « Il diſoit aux perfides ennemis des Lettres : » Vous avez beau faire, je ne ca- » lomnierai point la Philoſophie, & ne per- » ſécuterai point les Philoſophes. «

M. de Belloy a eu la réputation d'un homme doux & modeſte ; on a depuis élevé des doutes à cet égard, & on les a fondés ſur quelques traits de vanité qu'on a cru trouver dans ſes ouvrages, ſur quelques mouvemens d'impatience qui lui ſont échappés contre ſes Détracteurs, & dont on a inféré qu'il étoit fort ſenſible à la critique.

Ces reproches nous paroiſſent peu réfléchis. Tout Homme de Lettres eſt vain, ſi l'on veut, puiſqu'il recherche la gloire. Tous pourroient prendre pour deviſe ces vers que Cicéron dit dans *Rome ſauvée :*

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire,
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.

Tout Auteur diſtingué ſent ſes forces (1), ſe

(1) C'eſt ce que Corneille a dit dans des vers qu'on

les exagère peut-être, & tend ſur-tout à les exagérer aux autres. Tout Ecrivain, même vulgaire, qui a publié ſes ouvrages, eſt convaincu de deux choſes : d'aimer la gloire, & de regarder ſes écrits comme des titres, qui doivent la lui procurer. La critique, qui contrarie ce déſir de gloire, ne peut donc que lui être déſagréable, ou comme une calomnie contre ſes talens, ſi elle lui paroît injuſte, ou comme une vérité cruelle, ſi elle l'entraîne malgré lui, & qu'elle lui prouve qu'il a manqué le but qu'il croyoit avoir atteint, ou comme un monument d'envie & de malignité, parce que c'eſt ce qu'elle eſt ſouvent, & ce qu'elle doit plus ſouvent encore paroître à l'Auteur critiqué.

Si des Auteurs ſages ſe ſont fait une loi de ne point répondre aux critiques, ce n'eſt point par modeſtie; à moins qu'on n'entende par modeſtie l'art de cacher l'orgueil, par un orgueil plus fin & plus décent : ils n'y répondoient point, parce qu'y répondre, c'eſt les

croiroit de la Fontaine :

Nous nous aimons un peu, c'eſt notre foible à tous ;
Le prix que nous valons, qui le ſait mieux que nous ?
. . . .
Je ſais ce que je vaux, & crois ce qu'on m'en dit.
(*Excuſe à Ariſte*).

encourager ; parce qu'en tout il vaut mieux en profiter que d'y répondre ; parce qu'il y a un ridicule réel à combattre pour les intérêts de ſon eſprit, & à vouloir prouver démonſtrativement qu'on a bien du talent ; parce qu'attendu l'incertitude & la mobilité des principes du goût, qui varient ſelon les intérêts, les paſſions & les circonſtances, on ne prouve rien à perſonne dans ce genre : enfin, parce que ſi la critique eſt l'ouvrage de la haine, c'eſt remplir les vues de la haine, & donner priſe ſur ſoi, que de paroître trop ſenſible à la critique. » Vous croyez me déſar-» mer, ou me déconcerter, en ne me répon-» dant pas, diſoit Gacon à la Motte ; vous » n'y gagnerez rien, je vais faire imprimer » ma réponſe au ſilence de M. de la Motte. «

Voilà ce que veulent les critiques de profeſſion, *magnis inimitiis clareſcere*, détourner ſur eux vos regards & ceux du Public, vous engager, s'ils peuvent, dans un combat ſans gloire, qui ſuſpende votre courſe & arrête vos progrès :

Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

Rouſſeau répondoit :

Mais j'aime mieux endurer une injure
Que d'illuſtrer un faquin ignoré.

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas dire. Il vaut mieux s'en tenir à ce mot innocent de la Fontaine :

Sans répondre aux Cenſeurs, car c'eſt choſe infinie.

Mais ſi nous louons la prudence qui s'abſtient de répondre aux Cenſeurs ; ne blâmons que foiblement l'impatience qui ſuccombe à la tentation de les confondre ; ſouvenons-nous que, comme l'amour eſt une excuſe ſuffiſante à la jalouſie, le déſir de la gloire ſuffit pour juſtifier la ſenſibilité à la critique. N'accuſons donc M. de Belloy, ni de hauteur ni d'humeur, pour avoir montré avec franchiſe l'effet que faiſoit ſur lui la critique, celui qu'elle fait ſur tous les Auteurs, celui qui faiſoit avouer à Racine, qu'il avoit toujours été plus troublé par la plus mauvaiſe critique, que flatté des applaudiſſemens les plus juſtes.

M. de Belloy étoit doux & modeſte, puiſque, dans la ſociété, il ne ſe prévaloit jamais, ni de ſes ſuccès, ni de ſes avantages ; puiſque ſon amour-propre n'a jamais bleſſé l'amour-propre d'autrui ; puiſqu'il écoutoit tout le monde, puiſqu'il diſcutoit & ne décidoit pas ; puiſqu'il n'affectoit point l'empire de la converſation ; puiſque ſes regards, ſon maintien, ſon ton, ſes propos étoient autant de ména-

gemens délicats qu'on ſentoit, dont on lui ſavoit gré, & qui lui concilioient l'eſtime & la bienveillance de tout le monde.

Voilà ce qu'étoit M. de Belloy, dans les Lettres & dans la ſociété : voyons ce qu'il étoit dans l'amitié.

L'amitié des Gens de Lettres eſt ſouvent orageuſe, par l'intolérance de leur amour-propre. Peut-être même eſt-ce une baſe néceſſaire à cette amitié, que la condition de n'être point rivaux de talens, & de ne point courir la même carrière. Horace & Virgile étoient amis ; mais l'un n'avoit point fait d'Odes, l'autre ne faiſoit point de Poëme Epique. Boileau & Racine s'aimoient auſſi, parce qu'ils n'étoient point Rivaux. Ecartons toute idée de parallèle avec ces noms illuſtres; mais on peut du moins reſſembler aux grands hommes par l'amitié : celle de M. de Belloy & de ſon ami, ne fut pas non plus troublée par la concurrence; elle ne paſſa point par l'épreuve de la rivalité, aucun nuage n'en altéra jamais la pureté. Leurs ſentimens, leurs opinions principales, leurs goûts étoient les mêmes, leurs goûts, à la réſerve d'un ſeul. M. de Belloy étoit Ariſtius Fuſcus, amateur de la ville; ſon ami étoit amant de la campagne; & cette inclination dominante

chez ce dernier, contrarioit ſouvent ſes attachemens, ſes affaires, ſes devoirs. L'Epître :

Urbis amatorem Fuſcum ſalvere jubemus
Ruris amatores, hâc in re ſcilicet unâ
Multùm diſſimiles, at cœtera penè gemelli.
Fraternis animis, &c.

ſembloit avoir été faite pour ces deux amis, & peut-être cette différence de goût ſur un ſeul point, en privant leur union de ce dernier degré de familiarité & d'intimité, qu'on ne connoît qu'à la campagne, lui a-t-elle enlevé un des charmes les plus doux de l'amitié.

Pour M. de Belloy, l'amitié étoit plutôt un devoir qu'un ſentiment ; il n'y portoit point la chaleur active & inquiète des ames ardentes, ni cet intérêt touchant des ames affectueuſes & tendres ; mais une ſûreté inviolable, une ſageſſe utile & de grands exemples de courage & de vertu. Il rendoit beaucoup à ſes amis & n'en exigeoit rien ; ils trouvoient toujours en lui cette égalité, cette ſérénité, cette indulgence ſur-tout qui acquiert & conſerve les amis :

Hæc res & jungit, junctos & ſervat amicos.
Horat.

Naturellement diſcret & réſervé, non par défiance, mais par caractère & par tempérament,

ment ; il n'épargnoit, ni ne prodiguoit ses conseils ; il attendoit qu'on les demandât, & consultoit plus rarement qu'un autre, parce que ses principales ressources étoient en lui-même : par la même raison, il faisoit peu de confidences, & il n'en demandoit point ; mais il savoit les recevoir & les respecter : il ne disoit pas tout, mais il étoit utile de lui tout dire, &, semblable à ce Maître indulgent, qui disoit : » Je n'ai pas besoin de tous les » gens qui composent ma maison, mais n'ont-» ils pas besoin de moi ? » M. de Belloy auroit pu se passer d'amis, mais ses amis ne pouvoient se passer de lui.

Le besoin de gouverner & celui d'être gouverné, se combinent tellement chez les hommes, que dans le commerce qui exige & suppose le plus d'égalité, dans le commerce de l'amitié, il y a toujours un Roi & un sujet, l'un des deux amis a toujours un ascendant marqué sur l'autre : le calme d'une raison supérieure assûroit à M. de Belloy cet empire de l'amitié.

Tel fut cet homme estimable ; nous n'avons ni exagéré ses bonnes qualités, ni dissimulé ses fautes ; nous jugerons ses ouvrages avec la même impartialité que sa personne : si pourtant ses Censeurs nous accusoient de trop

d'indulgence à cet égard; s'ils jugeoient que l'illusion de l'amitié nous déguisât, dans ces mêmes ouvrages, quelques défauts, & nous exagérât les talens de l'Auteur, nous trouverions notre excuse dans ces vers d'Horace:

Vellem in amicitiâ sic erraremus, & isti
Errori virtus nomen posuisset honestum.



TITUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

Avec des Observations sur la Poésie Dramatique; adressées à M. DE VOLTAIRE.

Nec tàm mea fata premuntur
Ut nequeam relevare caput.



A MADAME
LA MARQUISE
(AUJOURD'HUI DUCHESSE)
DE VILLEROY.

MADAME,

LA permiſſion que vous me donnez de vous dédier TITUS, *me perſuade, que vous ne le croyez pas condamné ſans retour. M. de Voltaire, vous le ſavez, en a porté le même jugement. C'eſt d'après*

de tels garans que j'ose appeler du spectateur tumultueux & prévenu, au Lecteur équitable & tranquille. Mais dût celui-ci confirmer la proscription si légèrement prononcée contre ma Tragédie, de quelle injustice un suffrage tel que le vôtre ne consoleroit-il point?

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
B*** DE BELLOY.

PRÉFACE (1).

SI j'étois susceptible de quelque vanité, la manière dont on s'y est pris pour faire tomber cette Tragédie, pourroit m'en donner une opinion un peu avantageuse. Ceux qui suivent le Spectacle depuis trente ans m'ont assûré, qu'à l'exception de l'Adélaïde (2) de M. de Voltaire, & de l'Amour usé de M. Destouches (3), ils n'ont vu aucune pièce attaquée par des ennemis aussi acharnés & aussi industrieux dans leur malignité. Quelques-uns même des chefs de cabale ont été confus des excès de leurs propres émissaires. On avoit formé contre Titus trois partis différens, à qui l'on avoit officieusement désigné les endroits de la pièce où le tumulte pourroit être

(1) On a vu dans la Vie de M. de Belloy, les raisons qui excusent le ton plaintif de cette Préface, & des *Observations* placées à la fin de cette pièce. *Note de l'Editeur.*

(2) C'est la même Tragédie que l'on a tant applaudie depuis, sous le nom du *Duc de Foix.*

Et qu'on a beaucoup plus applaudie encore depuis, & qu'on applaudit tous les jours davantage, sous son premier titre & sa première forme. *Note de l'Editeur.*

(3) On peut voir la Préface hardie & sensée qui est à la tête de cette Comédie. Elle paroît faite pour *Titus.*

le plus nuiſible, & empêcher que la ſuite ne fût compriſe. Ces inſtructions ont été ſuivies ſi ponctuellement, que les trois quarts des Spectateurs ont cru (entr'autres mépriſes) que Titus étoit Amant paſſionné de Vitellie: & il falloit néceſſairement que, raiſonnant d'après cette erreur, la Tragédie leur parût déteſtable.

J'ai dû la plus grande partie de ce monde d'ennemis au trop de célébrité qu'on avoit donné à ma pièce avant que de la répréſenter. Mon malheur me donne le droit & me met dans la néceſſité de publier, comme je le fais, ſans craindre aucun déſaveu, qu'elle avoit été honorée de l'approbation des perſonnes les plus illuſtres & les plus éclairées: qu'elle avoit fait fondre en larmes toute l'aſſemblée de la Comédie à la première lecture, & plus d'une fois les Acteurs qui en faiſoient la répétition.

Je crois pouvoir me dire à moi-même en faveur de mon ouvrage, que l'on ne trompe pas le ſentiment comme la raiſon, & qu'il eſt impoſſible qu'une Tragédie ridicule faſſe pleurer des gens de l'art, eux que l'habitude ſemble endurcir contre le pathétique. J'ajoute que rien n'eſt ſi facile au contraire, que de faire rire le Public au milieu de la ſcène la plus touchante. Dès qu'un étourdi a riſqué la première plaiſanterie, tous ſes voiſins deviennent

jaloux de placer auſſi leur épigramme; & bientôt les choſes les moins ſuſceptibles de ridicule en ſont les plus chargées. J'en pourrois citer vingt exemples frappans.

C'eſt une vérité honteuſe, mais reconnue, que les talens qui débutent au théâtre, n'y réuſſiſſent plus ſans de fortes intrigues. Je ſais même qu'il m'auroit été facile, à une ſeconde répréſentation, de détruire les cabales en leur en oppoſant une plus forte. C'eſt un uſage établi depuis quelque tems, & qui m'auroit pu réuſſir au moins auſſi bien qu'à tant d'autres (1). Les ſuffrages que Titus avoit obtenus, intéreſſoient à ſon ſort une foule de Juges reſpectables. La fureur de mes ennemis avoit aſſez indigné le Public impartial pour m'y faire un grand nombre de partiſans. Mais, malgré les ſollicitations les plus preſſantes,

(1) La plupart des ſuccès obtenus, ou arrachés de nos jours à la ſeconde répréſentation, après une chûte à la premiére, reſſemblent au triomphe de ce plaideur, qui, pour éviter les frais & les embarras d'une inſcription de faux, détruit une fauſſe obligation par une fauſſe quittance. Preſque tous les jugemens du théâtre ſont faux, parce que les impreſſions, ſoit en bien, ſoit en mal, y ſont toujours exagérées; c'eſt le jugement du cabinet, combiné avec celui du théâtre, qui forme le jugement du Public, le jugement qui reſte. *Note de l'Editeur.*

j'ai cru devoir dédaigner un ſuccès qui auroit paru mendié. Peut-être, après tout, cette conduite n'a-t-elle été ni fière ni généreuſe. J'arrivois de Ruſſie; peut-être ſi j'avois été mieux inſtruit des reſſorts qui ſont actuellement en poſſeſſion de mouvoir le parterre de Paris, j'aurois eu plus de prudence & moins de délicateſſe.

Les Auteurs malheureux ſe plaignent toujours de quelques cabales; mais ils n'en prouvent preſque jamais. Ici elles m'ont épargné la peine de les démaſquer : elles m'ont pourſuivi à découvert, même avant la répréſentation de ma pièce. Leurs batteries étoient dreſſées de manière à pouvoir ſe tourner ſelon les événemens. En cas de ſuccès, on ſe préparoit à me dérober la petite gloire d'avoir fait *Titus*. On publioit dans les caffés qu'un Conſeiller au Parlement de Bordeaux en étoit le véritable Auteur, & plus communément on l'attribuoit à M. de Voltaire. Que cette dernière impoſture n'a-t-elle pu être vraiſemblable !

A ces bruits qui ne regardoient que mon ouvrage, on en a joint d'autres bien plus bizarres encore, qui me regardoient perſonnellement. On s'eſt étudié à me rendre célèbre hors du ſeul côté par où je deſirois l'être. Nous avons été, moi & ma Tragédie, l'objet de toutes les fa-

bles (1) que l'imagination oisive, ou jalouse de quelques Auteurs a pu imaginer. Je dis jalouse, & je le dis sans orgueil ; on sait que l'envie ne se borne point à persécuter les talens illustres ; son chef-d'œuvre, peut-être, est d'étouffer dans leur naissance les talens qui voudroient éclorre. Quoi qu'il en soit, voici mon ouvrage. Je le présente sans présomption, mais avec confiance, au Tribunal du Public, je ne le regarde point comme jugé, puisqu'on n'a pas permis au Public de l'entendre. J'espère au moins qu'il sera lu.

Au reste, je présumerois trop de ce foible essai, si j'espérois que mes Lecteurs y trouveront quelque sagesse dans le plan, quelque combinaison dans l'intrigue, & quelque entente dans la proportion avec laquelle les caractères sont dessinés. Tout ce que j'ose prétendre, c'est qu'on puisse entrevoir du moins le goût du vrai style dramatique, & de cette simplicité harmonieuse de Racine, à laquelle je me suis attaché avec d'autant plus de soin qu'elle est aujourd'hui plus négligée. Heureux si cet ouvrage me fait juger capable d'en entreprendre d'autres ! Si le séjour que j'ai fait à Paris, si l'étude que j'y ai faite du théâtre, si

(1) On a vu dans la Vie de M. de Belloy, d'où provenoient ces fables. *Note de l'Editeur.*

ma diſgrace enfin, comparée au ſuccès de quelques autres pièces, ont pu me donner des lumières ſur le goût actuel du Public, il me paroît favorable à l'appareil du Spectacle & aux grands mouvemens de la Scène; c'eſt à moi de me conformer à ſon goût : mais je me flatte qu'en récompenſe il voudra bien me pardonner, ſi je m'efforce toujours de mêler à ces bruyans coups de théâtre, des vers qu'il puiſſe lire. C'eſt un devoir de travailler pour ſon ſiècle; mais il ne faut pas oublier tout-à-fait la poſtérité.



TITUS,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

TITUS, *Empereur, fils de Vespasien.*

VITELLIE, *Fille de l'Empereur Vitellius détrôné par Vespasien.*

SEXTUS, } *Consuls & Favoris de Titus.*
ANNIUS, }

LENTULUS, *parent de Vitellie.*

TULLIE, *Confidente de Vitellie.*

ADRIEN, *Ami de Lentulus.*

SÉNATEURS.

GARDES.

La Scène est à Rome dans le Palais Impérial.



TITUS (1),

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE.

A Nos regards enfin Titus va reparaître,
Rome, loin de ses murs, a volé vers son Maître;
Les chemins sont couverts de lauriers & de fleurs,
L'Amour à sa rencontre emporte tous les cœurs;
L'Univers renaissant bénit le jour prospère,
Qui du bord de la tombe a ramené son père:
Ce Vainqueur fortuné de l'Asie & du sort,
Ainsi que des Persans, triomphe de la mort.

(1) Les variantes les plus considérables seront marquées en note.

VITELLIE.

Dis plutôt qu'en ces murs ſon malheur le renvoie
Que la mort qui l'attend va reſſaiſir ſa proie:
Ce beau jour finira par une nuit de deuil,
Sous ſon Char de triomphe on creuſe ſon cercueil.
Le Ciel prêt à ſervir ma fureur légitime,
Pour l'offrir à mon père, a paré ma victime.
Triſte Vitellius, nos tyrans immolés
Vont rejoindre aux enfers tes mânes conſolés.
J'épuiſerai ce ſang, fléau de ta famille,
Si fatal à ta gloire.... & bien plus à ta fille;
Ce ſang par qui le tien fut toujours combattu,
Qui t'a ravi l'Empire & m'ôte ma vertu.

TULLIE.

Quel étrange diſcours! L'ame de Vitellie
De ces deſſeins cruels peut-elle être remplie?
Que parlez-vous de ſang, de vengeance, de mort?
Quels intérêts nouveaux excitent ce tranſport?
Depuis que l'Empereur, renvoyant Bérénice,
A vengé Rome & vous par ce grand ſacrifice;
Vos longs reſſentimens, nés d'un amour jaloux,
Sembloient avoir fait place à des projets plus doux:
Cependant aujourd'hui qu'un tendre eſpoir vous flatte,
Votre ſourde fureur plus que jamais éclate.

VITELLIE.

D'un téméraire eſpoir je pourrois me flatter,
Tullie! Ah! quel amour!... j'oſerois l'écouter!
Honneur, vertu, devoir, j'oſerois tout enfreindre!
Dans le ſang de Titus ma flâme doit s'éteindre.

Songe

Songe à ce jour d'horreurs où ſon père en ces lieux
Souleva contre nous un peuple audacieux ;
Lorſque Veſpaſien, vainqueur de l'Idumée,
Conduiſit vers ces murs ſon infidelle armée.
Placé par le Soldat au Trône des Céſars,
A cet Uſurpateur Rome ouvrit ſes remparts :
Et pour gage fatal d'une paix ſanguinaire,
Le barbare accepta la tête de mon père.
Peut-être que mon ſexe & les pleurs d'un enfant
Attendrirent ſur moi l'aſſaſſin triomphant ;
Ou que Veſpaſien, dans ces momens funeſtes,
Mépriſa du vaincu les inutiles reſtes.
Enfin ſeule échappée, en ce triſte palais,
A tant de meurtriers fatigués de forfaits,
Dans un paiſible exil, heureuſe en ma misère,
Loin de l'Uſurpateur j'allai pleurer mon père.

L'âge accrut mes malheurs qu'il me fit mieux ſentir,
Au ſeul nom de Titus on m'apprit à frémir.
Je reſpirai la haine au ſortir de l'enfance :
Mon cœur ſe nourriſſoit de projets de vengeance.
Ces nobles ſentimens devoient-ils donc un jour
Etre ici balancés par un honteux amour !
Ah ! Titus, fléchiſſant ton père impitoyable,
Tu m'appellas dans Rome, & me rendis coupable.
Ta vertu fit mon crime, & ſes charmes vainqueurs
M'ont forcée, en t'aimant, d'imiter tous les cœurs.

Mais pourquoi m'occuper de cette indigne flâme,
De ces lâches erreurs, l'opprobre de mon ame ?
Que dis-je ? Ma vertu doit ſe les retracer,
Pour en rougir ſans ceſſe & les mieux effacer.

TULLIE.

Mais quel crime, Titus, ce Prince magnanime....?

VITELLIE.

Tu le vois ſur mon Trône, & tu cherches ſon crime!
Il eſt ſorti d'un ſang qui fit verſer le mien,
Et tu peux t'étonner quand je proſcris le ſien!
D'un affront non vengé la tache eſt éternelle,
D'un coupable impuni la race eſt criminelle:
Ainſi tous les grands cœurs ont penſé dans ces lieux,
Ainſi le peuple même y fait penſer ſes Dieux.
Le ſort qui m'a ravi l'heureux auteur du crime,
En me laiſſant ſon fils, a nommé ma victime.

Hélas! pour triompher d'un ſi juſte devoir,
Ce dangereux Titus n'avoit qu'à le vouloir,
Son cœur ſembloit répondre à mon ardeur extrême.
Qu'on ſe croit aiſément aimé de ce qu'on aime!
Sa prodigue bonté, pour adoucir mes maux,
Inventoit tous les jours quelques bienfaits nouveaux;
Il eſſuyoit mes pleurs, il me juroit ſans ceſſe
La plus vive amitié, la plus pure tendreſſe;
Sa Cour étoit la mienne, & j'y donnois des loix;
Souvent à ma prière il fit grace à des Rois:
J'aurois eu moins d'honneurs dans ma propre famille;
Il excita ſon père à m'appeller ſa fille.
O nom que j'ai chéri!.... que je dus abhorrer,
De quel eſpoir trompeur venois-tu m'enivrer?
De mon ambition l'orgueil héréditaire
Déjà me tranſportoit au Trône de mon père:
Titus, diſais-je alors, n'a point verſé ſon ſang,
Et mon père eſt vengé ſi je monte à ſon rang.

D'un ſi bel avenir la douce perſpective
Eloigna de mes yeux la Nature plaintive :
Mes eſprits enchantés, tous mes ſens confondus
Ne cherchoient, ne voyoient que le ſceptre & Titus.
Peut-on ſe refuſer à ce bonheur ſuprême
De partager un Trône avec l'objet qu'on aime ?
Mais l'ingrat, qui l'eût dit ? Le cœur plein d'autres feux,
Aveugle pour les miens, ſe déguiſoit mes vœux :
Et quel affront encore aux yeux d'une Romaine !
L'ingrat me préféroit, qui, grands Dieux ? Une Reine,
Et n'épanchoit ſur moi que ces ſoins généreux
Qu'il prodiguoit ſans ceſſe aux moindres malheureux.

TULLIE.

Hélas ! par cet amour ſi Titus fut coupable,
Il en expie aſſez l'erreur trop pardonnable :
De ſes plus chers deſirs déplorable vainqueur
A nos bizarres loix il immole ſon cœur.
Mais de ſon amitié, pour vous toujours ſi tendre,
Voyez ce que ces Loix vous donnent droit d'attendre.
Même avant ſon départ, l'Etat avec ardeur
Paroiſſoit deſirer l'hymen de l'Empereur,
On redoute de loin d'obéir à ſon frère,
On veut aſſûrer mieux l'exil de l'étrangère ;
Et peut-être Titus pour ſon heureux retour
Réſerve à ſes ſujets cette marque d'amour.
S'il ſe réſout, Madame, à nommer une Auguſte,
Qui peut vous diſputer un eſpoir auſſi juſte ?
Tous les vœux des Romains lui déſignent ce choix,
Il ne vous donnera que la dernière voix.
Enfin s'il vous nommoit.....

VITELLIE.

S'il me nommoit, Tullie,
S'il apportoit ſon cœur aux pieds de Vitellie....
Mais non : je vais le voir dans ſon nouvel éclat
Plus aimable toujours & toujours plus ingrat.
Ses mépris vont encore avertir ma colère
Qu'il eſt fils du tyran qui m'a ravi mon père.
Ah ! puniſſons Titus d'avoir pu m'enflâmer,
Et puniſſons mon cœur d'avoir oſé l'aimer.
Son exemple m'excite à cet effort ſuprême,
Titus m'a trop appris à me vaincre moi-même.
Tant qu'il reſpirera, mon devoir combattu
Ne répondra jamais de ma foible vertu :
Que ſur ſa tombe enfin mon triomphe s'aſsure,
Que ſon ſang répandu guériſſe ma bleſſure.
En vain Rome aujourd'hui l'éleve juſqu'aux Cieux,
Ce Dieu de l'univers eſt un monſtre à mes yeux :
Celui qui m'inſpira cet amour déteſtable,
Eſt criminel pour moi....puſqu'il me rend coupable.
Enfin, loin de prétendre à recevoir ſa main,
La mienne eſt à Sextus, s'il lui perce le ſein.

TULLIE.

Sextus ! Madame, ô Ciel ! l'ami de Titus même !
Comblé de ſes bienfaits....

VITELLIE.

Il les oublie, il m'aime.
Oui, connais malgré lui ce terrible ſecret,
Qu'à ta fidélité je taiſais à regret.
Hélas ! en ce grand jour tu m'es trop néceſſaire :
Et puis-je redouter qui m'a ſervi de mère ?

Des l'inſtant que Sextus m'avoua ſon ardeur,
Je crus qu'en lui le Ciel m'adreſſoit un vengeur.
Je voulus qu'enfermé dans le fond de ſon ame,
Mes yeux connûſſent ſeuls le ſecret de ſa flâme;
Qu'il le cachât ſur-tout au Stoïque Annius,
Son ami juſqu'alors & celui de Titus.
Tu ſais que l'Empereur avoit, en ſon abſence,
A ces deux favoris confié ſa puiſſance;
Sextus commande à Rome, & peut ſeul aujourd'hui
Cacher tous nos apprêts, trop dangereux ſans lui.

Qu'il m'a fallu de ſoins pour le pouvoir conduire
A ce fatal ſerment, dont encore il ſoupire!
Par combien de remords ſon cœur fut combattu!
Les regards de Titus rappelloient ſa vertu.
Après ſix mois entiers d'une rage incertaine,
D'un paſſage éternel de l'amour à la haine,
Je l'ai vu de ſes feux tout prêt à triompher;
L'amitié dans ſes bras les alloit étouffer.
Céſar les ralluma par ſon heureuſe abſence;
Et Lentulus encor fait plus par ſa préſence;
Ce fougueux Lentulus à qui le ſang m'unit,
Que de Rome autrefois Veſpaſien bannit,
Rappellé par Titus, mais brûlant de vengeance,
Ame dure aux bienfaits & ſenſible à l'offenſe,
Il me dut ſon retour & vint s'offrir à moi
Pour ſonder nos amis, pour réveiller leur foi:
Et bientôt en effet j'eus, par ſon miniſtère,
Raſſemblé les débris du parti de mon père.

A ſon zèle bouillant, non moins qu'intéreſſé,
Sextus croit reconnoître un rival empreſſé:

Il tremble qu'une main jalouſe de la ſienne,
En prévenant ſes coups, ne mérite la mienne.
Jadis en moi l'amour eût tout fait pour Titus;
Il fera tout pour moi dans l'ame de Sextus.
Il vient.

(Elle fait ſigne à Tullie de ſe retirer au fond de la Scène.)

SCÈNE II.

SEXTUS, VITELLIE, TULLIE.

SEXTUS.

PRÊT d'accomplir ce ſerment redoutable,
Arraché par l'amour à ma bouche coupable,
Pardonnez ſi Sextus revient vous conſulter
Sur un coup, que ſa main tremble d'exécuter.
Vous avez à mon bras commis votre vengeance,
Moi-même j'en briguai l'horrible préférence;
Vous promettez un bien.... qui ne peut trop coûter,
Et qui par des vertus ſe devroit acheter.
Ah! faut-il qu'aujourd'hui vendue au plus perfide,
Une ſi belle main ſe livre au parricide?
N'importe. En murmurant d'un joug qu'il faut ſubir,
Par plus d'horreurs encor j'irois vous conquérir.
Mais ſi je vous trahis en cherchant à vous plaire!
De Titus autrefois l'amitié vous fut chère....
Quoi? Son cœur s'arrêtant ſur un penchant ſi doux,
Put à ce ſentiment ſe borner avec vous?

Je le crois. Mais enfin votre ame eſt généreuſe;
La haine à ſon Miniſtre eſt ſouvent dangereuſe:
Vos remords condamnant un couroux aſſouvi
Viendront me reprocher de l'avoir trop ſervi.

VITELLIE.

Ah! lorſqu'à le venger un père nous anime,
La fureur eſt vertu, le remords eſt un crime.
Pourquoi m'accuſez-vous d'un ſi lâche retour?
Donnez-vous ces ſoupçons pour des marques d'amour?
Ne me ſuppoſez point une indigne foibleſſe
Qui ſied à votre cœur & que le mien vous laiſſe,
Prétexte des frayeurs qui viennent vous troubler.
L'approche de Titus vous fait déjà trembler:
L'effroi vous peint pour lui ma haine déſarmée,
Qui me connoît ſi mal peut-il m'avoir aimée?

SEXTUS.

Si je vous aime! Hélas! que n'en puis-je douter?
Par quels forfaits encor faut-il donc l'atteſter?
Cet amour effréné, ce tyran de ma vie,
Tient malgré moi mon ame à vos loix aſſervie.
Ami brûlant de zèle, Amant impétueux,
Toujours avec fureur coupable ou vertueux,
Au ſein du repentir dont l'horreur me dévore,
Ma bouche vous accuſe & mon cœur vous adore.
Quel triomphe plus grand pouvez vous ſouhaiter?
Je maudis mon amour & ne puis le dompter.
Tel eſt ſur ma raiſon votre fatal empire;
Sans pouvoir m'aveugler, vous m'avez ſu ſéduire;
Sans tromper mon eſprit vous entraînez mon cœur.
De tous mes attentats je connois la noirceur;

Et chériſſant encor la vertu qui m'éclaire ;
Je déteſte le crime & j'y cours pour vous plaire.

VITELLIE.

Non. Je n'exige pas un effort ſi honteux,
Qui peut les condamner, ſerviroit mal mes vœux.
J'avois cru qu'en effet l'honneur le plus ſévère
Obligeoit mon Amant d'oſer venger mon père,
Et que Vitellius demandoit aujourd'hui
Pour époux de ſa fille un fils digne de lui.
Si tu nommes forfaits ces ſentimens ſublimes,
Porte ailleurs tes vertus & laiſſe-moi mes crimes.

SEXTUS, (*fièrement.*)

Je le devrois, cruelle. Et ſouvent je le veux ;
J'en ai formé cent fois le deſſein généreux.
(*ſe radouciſſant.*)
Mais contre tant d'appas révolte toujours vaine !
Mes efforts n'ont ſervi qu'à reſſerrer ma chaîne.
Je vous dirai bien plus. Je venois en ces lieux
Pour eſſayer encor de la rompre à vos yeux....
Je vous vois ; & ſoudain mes fers s'appeſantiſſent,
Au joug qu'ils repouſſoient mes vœux s'aſſujettiſſent.
Je cours aux Conjurés qui n'attendent que moi ;
Je vais.... avec horreur renouveller ma foi.
Votre hymen ne rend pas ma main plus excuſable :
Mais quelle autre, à ce prix, ne deviendroit coupable ?



SCÈNE III.

VITELLIE, TULLIE.

VITELLIE.

PAR ſon aveugle amour tu conçois mon projet.
En régnant ſur le monde il ſera mon ſujet.
J'aurai ſur mon époux le pouvoir d'Agrippine :
La Terre obéit mieux quand mon ſexe domine (1).

TULLIE.

Madame, & de quel œil le jaloux Lentulus
Verra-t-il que l'hymen vous attache à Sextus ?
Je crois, dès ſon jeune âge inſtruite à le connaître,
Qu'il a d'autres deſſeins que de changer de Maître.
L'Empire qu'à Sextus va donner votre main....

VITELLIE.

Ils le partageront, j'ai réglé leur deſtin.
Je vois trop qu'en ſecret Lentulus en ſoupire :
Mon hymen l'eût rendu ſeul maître de l'Empire.
Mais cet eſprit hautain voudroit regner ſur moi ;
Je ne prends point d'époux pour en ſubir la loi.
Toi, dont après Titus je faiſois mes délices,
Trône, ſi digne objet de tous mes ſacrifices,

(1) Au lieu de ces deux vers il y avoit dans l'édition de 1760 :
Du Souverain des Rois je ſerai Souveraine,
Et d'Agrippine encore on va porter la chaîne.

Dédommage mon cœur en ce funeſte jour :
Et que l'ambition conſole au moins l'amour.

TULLIE.

J'apperçois Lentulus.

SCÈNE IV.

VITELLIE, LENTULUS, ADRIEN, TULLIE.

(Les deux Confidens ſe tiennent au fond du Théâtre.)

LENTULUS.

A Vos vœux tout conſpire,
Madame, & cette nuit l'Uſurpateur expire.
Nos Conjurés ſont prêts, & du moment fatal
Le Capitole en feu donnera le ſignal :
Votre nom les conduit, mon zèle les enflâme,
Dans leurs cœurs embraſés j'ai fait paſſer mon ame.
Mais ſur-tout épargnons à leurs brûlants tranſports
Ces délais périlleux où naiſſent les remords.
Saiſir, ou négliger un inſtant ſi propice,
C'eſt voler au triomphe ou marcher au ſupplice :
Leur fureur eſt peut-être un ſentiment forcé
Que l'aſpect de Titus aura bientôt chaſſé :

(En regardant Vitellie avec une malignité qui lui fait baiſſer les yeux.)

Vous ſavez à quel point il excelle à ſéduire !
Cet art aigrit encor la haine qu'il m'inſpire.

(*La regardant encore plus attentivement pendant les vers ſuivans.*)

Qu'il me tarde de voir mon rival maſſacré (1).
Au trône des Céſars nous ſervir de degré ;
Et d'offrir à vos yeux d'une main triomphante
Leurs lauriers arrachés de ſa tête ſanglante.
Vous tremblez !

VITELLIE, (*tâchant de ſe raſſurer.*)

Ma terreur n'eſt point un repentir :
Quelle femme ordonna le meurtre, ſans frémir ?

LENTULUS.

Ce meurtre n'eſt pour nous qu'une juſte victoire ;
Le fortuné Sextus s'en réſerva la gloire,
Vous l'avez préféré. Son bras va me ravir
L'honneur où j'aſpirois en courant vous ſervir.
Il en recueille un prix bien plus touchant encore ;
Le ſeul qu'eût envié ce cœur qui vous adore....
Pardonnez. Il eſt vrai que ce cœur généreux
Fuit l'oiſive langueur des ſoupirs amoureux :

---

(1) Qu'il me tarde de voir ce tyran maſſacré
A ſon trône ſanglant nous ſervir de degré ;
Et d'offrir à vos yeux de ma main triomphante
Son cœur fumant encore, & ſa tête expirante !
Vous tremblez !

VITELLIE, (*ſe raſſurant.*)

Moi, Seigneur ! je voudrois que ma main
Portât les premiers coups à ce cœur inhumain.

LENTULUS.

Cet exploit m'étoit dû ; j'oſe encore le croire.
Edition de 1760.

Ces ſoins efféminés d'une vulgaire flâme
Sont un titre de moins auprès d'une grande ame.
J'ai cru qu'un art ſi vain n'étoit pas fait pour vous,
Qu'il falloit vous venger pour être votre époux.
Tout eſt prêt, & par qui?... Jugez-nous donc vous-même;
Qu'a fait juſqu'à préſent ce Sextus qui vous aime?
C'eſt par de froids ſoupirs qu'il explique ſes vœux;
C'eſt par mon zèle ardent que j'ai prouvé mes feux.

VITELLIE.

Ce diſcours, je l'avoue, a droit de me ſurprendre.
(*Avec un peu d'ironie.*)
J'ignorois qu'à ma main l'amour vous fît prétendre.
Cette main n'eſt plus libre; & vous ſavez la loi
Qui m'engage à Sextus en l'engageant à moi.
Puis-je la révoquer?

LENTULUS.

J'y ſouſcrirois, Madame,
Si Sextus obſervoit cette loi qu'il réclame.
Je verrois mon Rival ſans en être irrité
Poſſeſſeur d'un tréſor qu'il auroit mérité:
Mais quoi! Lorſqu'il héſite à remplir ſa promeſſe
Vous laiſſez nos deſtins commis à ſa foibleſſe!
Je crains que pour Titus un perfide retour....
Qui trahit l'amitié peut bien trahir l'amour.

VITELLIE.

Eh bien! ſur vos ſoupçons faciles à détruire,
Par moi-même, Seigneur, je veux encor m'inſtruire.
S'il eſt conſtant, je l'aime; & vous y conſentez.
S'il tremble, je le hais; vos vœux ſont acceptez.

Soyez ſûr que ce cœur, qu'on veut pour récompenſe,
Ne doit rien à l'amour, mais tout à la vengeance.
Elle ſeule aujourd'hui décide mon deſtin,
Et la mort de Titus diſpoſe de ma main.

SCÈNE V.

LENTULUS, ADRIEN.

LENTULUS.

ET la mort de Sextus m'en rendra bientôt maître.
C'eſt mon dernier projet qui t'étonne peut-être,
Adrien; mais écoute, & tu vas l'applaudir.
Du fruit de mes travaux Sextus doit-il jouir?
Quoi? J'ai formé moi ſeul ce parti ſi terrible,
Qui rend de nos deſſeins le ſuccès infaillible:
Pour mouvoir, diriger, maintenir ce grand corps,
J'ai de la Politique épuiſé les reſſorts;
Ce trône qui m'attend eſt mon pénible ouvrage.
Et je pourrai ſouffrir que Sextus le partage,
Lui dont toute la gloire en ce vaſte deſſein
Eſt de briguer l'emploi du plus vil aſſaſſin!
Non. Ce frivole eſpoir flatte en vain Vitellie.
Cette femme ſuperbe à mon rival unie,
Dans Rome ſous ſon nom veut regner avec moi.
Elle connoit trop bien qu'en me donnant ſa foi,
Femme de l'Empereur plutôt qu'Impératrice,
En première ſujette il faut qu'elle obéiſſe.
Voilà quel intérêt l'engage à préférer
Ce rival, dont bientôt je vais me délivrer.

C'en ſeroit déjà fait, ſi ma prudente rage
N'eût cherché dans ſa perte un plus grand avantage;
Du trépas de Titus jettons ſur lui l'horreur,
Et feignons par le ſien de venger l'Empereur.
Ce ſeul crime de plus, cette mort d'un ſeul homme,
Réunira pour moi toutes les voix de Rome.

ADRIEN.

Il vous falloit ce bras contre un Prince chéri
De qui le meurtrier ne peut être impuni.
Que Titus, loin de nous, n'eſt-il mort en Aſie!
Sans péril à ſon frère on arrachoit la vie:
Ce monſtre déteſté n'eût pas eu de vengeur.
De leur père tous deux ils partagent le cœur;
Titus a les vertus, Domitien les vices;
L'un eſt l'horreur de Rome & l'autre ſes délices.
Mais, Seigneur, croyez-vous que Vitellie enfin
De Sextus qu'elle adore épouſe l'aſſaſſin?

LENTULUS.

Quelle adore, dis-tu? Sors d'une erreur ſi vaine,
Dont mes regards jaloux m'ont détrompé ſans peine,
Je n'ai pu qu'en l'aimant la revoir en ces lieux.
(Autant que peut aimer un cœur ambitieux.)
Dans cet aveu flatteur que je viens de lui faire
Je me ſuis étonné de me trouver ſincère.
Mais par un trait ſubtil avec art préparé,
Sur mes ſoupçons confus je me ſuis éclairé.
Malgré tous ſes détours ſondant cette ame ſombre,
De ſes profonds replis je viens de percer l'ombre.
Je peins Sextus perfide, & ne puis la troubler;
Je peins Titus mourant, & je la fais trembler;

Il ne m'en faut pas plus pour éclaircir mes doutes.
Juge encor si je crains l'amant que tu redoutes.
C'est Titus qu'elle adore & qu'elle croit haïr ;
Il dédaigne ses feux, elle veut l'en punir :
Mais sa haine, bientôt en repentir changée,
Tournera sur Sextus dès qu'il l'aura vengée :
Bourreau de ce qu'elle aime il va lui faire horreur,
Et l'amour peut se plaire à m'en voir le vengeur.
Je ne crains dans Sextus qu'un Conjuré timide,
Qui toujours chancelant peut devenir perfide.
Cette vertu du peuple inconnue à la Cour,
L'amitié, dans son cœur combat encor l'amour.
Mais pour en étouffer le dangereux murmure,
Rendons l'amour jaloux, & sa victoire est sûre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS, *ſeul.*

SEXTUS, ce jour affreux eſt donc enfin venu
Que l'amour a marqué pour terme à ta vertu :
Il revient ce Héros que tu chéris, qui t'aime,
A qui tu dois peut-être encor plus qu'au Ciel même :
Lâche ! il vient dans ton ſein dépoſer ſon bonheur,
Et tu lui tends les bras pour lui percer le cœur !
Ah ! Titus, lorſqu'en proie à l'amour qui l'enivre,
L'univers expirant ſemble avec toi revivre :
Sextus, ton cher Sextus, le peux-tu croire, hélas !
Pleure ſeul de te voir échapé du trépas.
Oui, lorſqu'aux Dieux pour toi tout s'offroit en
victime,
Je deſirois ta mort.... qui m'épargnoit un crime.

Sourds à mes vœux cruels les Dieux t'ont ramené...
Me voilà ſans eſpoir aux forfaits enchaîné.
Si je romps le ſerment par qui l'amour me lie,
Je perds cette Beauté, ſeule ame de ma vie,
Je la vois en fureur paſſer en d'autres bras ;
Je la perds pour Titus que je ne ſauve pas.
Cette femme implacable & mon rival barbare....
Mais il vient épier le trouble qui m'égare.

Le

Le perfide ! il m'obsède encor plus que jamais :
Ses yeux au fond des cœurs dérobent les secrets.
Ne nous contraignons plus, & parlons lui sans feindre,
J'en dévoilerai mieux les coups qu'il en faut craindre.

SCÈNE II.

SEXTUS, LENTULUS.

LENTULUS.

Tout est prêt pour l'instant qui doit mettre en nos mains
Les destins de la terre avec ceux des Romains :
Mais, Consul, si j'en crois ma juste défiance,
Ce moment est encor bien plus loin qu'on ne pense.
Vos yeux n'annoncent pas la mort de l'Empereur :
Cet effroi que les miens lisent dans votre cœur,
Promet peu ce succès dont l'audace est l'augure ;
De qui marche en tremblant la chûte est presque sûre.
Dans un sentier si beau qui peut vous ralentir ?
J'avois cru que, domptant un lâche repentir,
Votre courage encor vous feroit reconnaître.

SEXTUS.

Est-ce un courage, hélas ! que la fureur d'un traître ?
Ah ! si d'un repentir je me sens combattu,
C'est bien moins lâcheté qu'un reste de vertu.

LENTULUS.

D'un chef de Conjurés est-ce-là le langage ?
Il confirme un soupçon qu'à regret je partage,
Et que déjà l'effroi seme en tous les esprits.

SEXTUS.

De leurs fausses terreurs je ne suis point surpris.
Un perfide toujours soupçonne son complice,
Et quiconque trahit, craint qu'on ne le trahisse.
Mais mon fatal amour vous garantit mon cœur ;
Et si le repentir peut faire un délateur,
Ce n'est pas d'un Amant dont la bouche imprudente,
D'un seul mot, aux bourreaux livreroit son Amante.
Un intérêt si cher vous répond de ma foi....
Mais non du meurtre affreux où je cours malgré moi.
Comment répondre, hélas! des transports de ma rage?
Je peux frapper Titus dans ces momens d'orage:
Mais peut-être arrêté par un calme soudain,
Le fer déjà levé tombera de ma main.
Oui, même en cet instant je sens que je frissonne,
Et l'horreur de mon crime à vos yeux m'environne:
A combien de devoirs mes feux m'ont arraché!
Dès ma première enfance à Titus attaché,
Dépositaire heureux de cette ame si belle,
Tous mes jours sont marqués d'une faveur nouvelle;
Depuis plus de quinze ans je n'ai pas le loisir
D'espérer un bienfait, de former un desir.
Votre haine du moins n'accable en lui qu'un maître:
Mais moi, je suis cent fois plus ingrat & plus traître:
J'arme contre un ami ma parricide main,
Même à mon bienfaiteur je déchire le sein,
O noirceur exécrable!.... ô céleste vengeance,
Déjà par mes remords tu me punis d'avance!

LENTULUS.

Un mortel qui du monde ose changer le sort,
Doit laisser au vulgaire un timide remord.

Ses yeux toujours fixés au bout de la carrière,
Ne vont point, près du but, regarder en arrière :
Libre d'un joug honteux pour le foible inventé,
Son cœur né pour la gloire est vers elle emporté :
Il suit aveuglément cette voix qui l'appelle,
S'il est ferme, il triomphe ; il tombe, s'il chancèle.
Moi-même au premier pas je fus épouvanté ;
J'ai poursuivi, Seigneur ; le remords est dompté.
Titus a des vertus que peut-être j'admire :
Mais les écouta-t-il en montant à l'Empire ?
Sur un trône formé du débris de nos loix,
De dix usurpateurs il usurpa les droits.
J'ai son ambition avec plus de courage :
Que de nos propres mains nos grandeurs soient l'ouvrage !
Ah ! quel que soit le sang qu'il doive nous coûter,
Un trône.... Un trône, ami, peut-il trop s'acheter ?
Quiconque ose y monter s'y place à juste titre ;
Des sceptres & des loix la force est seule arbitre.
Quoi ? Des vertus d'un maître aveugle adorateur,
Vous vous laissez surprendre à ce charme imposteur ?
Les vertus des Tyrans ne sont qu'un art coupable
Qui rend leur joug plus doux pour qu'il soit plus durable ;
Et qui couvrant de fleurs la honte de leurs fers,
Pour le mieux enchaîner, éblouit l'univers.

SEXTUS.

Ah ! c'est par ses bontés que Titus nous enchaîne !
Que vous êtes heureux, vous qu'aveugle la haine,

Dont la gloire a séduit l'eſprit ambitieux!
Mais leur flatteuſe erreur ne ferme point mes yeux.
Mon cœur me crie encor ſur le bord de l'abîme,
Qu'un trône eſt trop payé quand il nous coûte un crime.
Deux mortels ont-ils droit de ravir à Titus
Un ſceptre que la Terre accorde à ſes vertus?
Eh! ne vient-elle pas de le choiſir pour Maître
En demandant aux Dieux qu'il ait long-tems à l'être?
Fût-il uſurpateur, cet unanime choix,
Ce vœu de l'univers légitime ſes droits.
Que dis-je? Il n'eſt pas Maître; il affranchit le Tibre,
Jadis ſous ſes Conſuls Rome ſe vit moins libre;
Titus ne règne pas, il fait régner les loix;
Et ſous leur joug heureux nous ſommes tous nos Rois.
Lui ſeul eſt en ces lieux eſclave de ſon trône,
Lui ſeul ne jouit pas du bonheur qu'il nous donne:
Il aſſûre de tous les biens & le repos,
Et réſerve pour lui les ſoins & les travaux.

LENTULUS.

Qu'on s'illuſtre aiſément à la première place!
Par un preſtige heureux tout y change de face:
Et tel aux derniers rangs nous voyons oublié,
Que ſur un trône aſſis Rome eût déifié.
Mais enfin pour Titus votre cœur ſe déclare,
Vous cédez aux vertus dont votre erreur le pare;
Plus chéri qu'une Amante, il vous la fait trahir.

SEXTUS.

Ah! j'aime Vitellie.... Et ne puis le haïr.

LENTULUS.

Sextus, d'autres Romains armés pour la défendre,
A ſa main comme vous....

SEXTUS, (*vivement.*)

Qu'ils ceſſent d'y prétendre,
Seigneur. Pour que Sextus coure la mériter,
Il lui ſuffit de voir qu'on la veut diſputer.
(*Avec un peu d'ironie.*)
Ce n'eſt pas vous, je crois, que cet eſpoir attire,
Vos deſirs plus brillans s'adreſſent à l'Empire;
J'aurois pu craindre en vous un rival dangereux;
Le ſort, pour mon bonheur, a partagé nos vœux.

LENTULUS.

Ah! loin d'être jaloux.....l'Empereur va paroître;
Tous ces cris d'un vain peuple à l'aſpect de leur
Maître,
Témoignage ſuſpect d'un imbécile amour,
Du nouveau Dieu de Rome annoncent le retour:
Déjà l'autre Conſul auprès de vous s'avance
Pour recevoir ici l'Idole qu'on encenſe.
Et moi ſur ſon autel prêt à la foudroyer,
J'attends que votre bras ſe lève le premier.

(*Il ſort du côté oppoſé à celui par où entre Annius, dont il ne doit pas être vu.*)

SEXTUS.

A quel monſtre, grands Dieux! le crime m'aſſocie!
Je vois le ſage ami dont l'aſpect m'humilie:
Que je crains ſa vertu! qu'elle me peſe!... Hélas!
Lorſque je l'imitois, je ne la craignois pas.

SCÈNE III.

ANNIUS, SEXTUS.

ANNIUS, (*vivement.*)

PARTAGE mes frayeurs, Sextus: j'ai des indices
Que Lentulus conſpire & qu'il a des complices.
Ami, contre Titus de pareils attentats!
Plus on eſt bienfaiſant & plus on fait d'ingrats.
Qu'ils trompent aiſément ce Héros magnanime!
Il eſt trop vertueux pour ſoupçonner le crime:
Par ſon cœur ſimple & vrai jugeant toujours d'autrui,
Il croit ne voir ailleurs que ce qu'il trouve en lui.
Mais la trahiſon perce: & par ſa trace heureuſe
Cherchons, en remontant, ſa ſource ténébreuſe.
Rome à notre amitié le confie aujourd'hui.
Ceux qui dans ſon abſence ici veilloient pour lui,
Vont ſur lui déſormais veiller pour la patrie:
Il a pour derniers ſoins ceux qu'il doit à ſa vie,
C'eſt à nous de les prendre. Au danger de Titus
Que l'amitié revive en tes ſens abattus:
Qu'elle ranime enfin ton ame appeſantie,
Que les ſombres chagrins ont comme anéantie.

SEXTUS, (*les larmes aux yeux.*)

Va, je n'ai que trop vu ces infâmes complots....
Voilà, cher Annius, la ſource de mes maux.

Puiſſes-tu démêlant cette trame perfide,
Au plus grand des ingrats ſauver un parricide !
Titus vient.... Ciel ! Amour, qui me le fais trahir,
Regarde, eſt-il un cœur qui le puiſſe haïr ?

SCÈNE IV.

TITUS, SEXTUS, ANNIUS, SÉNATEURS, GARDES.

(L'Empereur monte ſur ſon Trône. Les deux Conſuls ſont à ſes côtés. Le Sénat eſt rangé ſur les aîles du Théâtre. Les Gardes reſtènt derrière.)

ANNIUS.

QUEL ſpectacle enchanteur en ces lieux ſe déploie !
Tout reſpire l'amour, le bonheur & la joie.
O jour le plus heureux de nos jours triomphans !
Rome revoit ſon père & Titus ſes enfans.
De ce moment ſi cher pour mieux goûter les charmes,
Seigneur, retracez-vous nos mortelles allarmes,
Le deuil univerſel de la patrie en pleurs,
Tous ces yeux qu'égaroit le délire des cœurs :
On eût dit à ſon trouble, à ſa terreur profonde,
Que votre dernière heure étoit celle du Monde.
Une épouſe plaintive entendit ſon époux (1)
Lui crier, en mourant, de ne pleurer que vous.

(1) L'épouſe prête à voir expirer ſon époux,
L'oublioit dans ſes bras & ne pleuroit que vous.
Edition de 1760.

Les vieillards reprochoient à la rigueur céleste
D'avoir conduit leurs ans jusqu'à ce jour funeste:
Et leurs fils, dès l'enfance instruits à vous chérir,
Regrettoient d'être nés pour ne vous point servir.
Ce lamentable effroi n'a jamais eu d'exemples;
Rome, déserte ailleurs, étoit toute en ses temples:
Leurs voûtes répétant nos sanglots douloureux,
Sembloient ne renfermer, en ces momens affreux,
Qu'une famille en pleurs & qui se désespère,
Prête à suivre au tombeau les cendres de son père.
Romains, à votre amour les Dieux daignent céder
Ce Héros qu'ils sembloient jaloux de posséder.
Prêts à le rappeller au séjour du tonnerre,
Ils le prêtent encore aux besoins de la terre.
Ah! qu'ils peuvent, Seigneur, avec sécurité,
Se reposer sur vous de sa félicité!
Qu'à vos loix pour toujours leur clémence nous livre;
Qui vit aimé de tous à jamais devroit vivre.

TITUS.

Eh! qu'ai-je fait encor pour être tant aimé!
J'ai donné quelque espoir, mais l'ai-je confirmé? (1)
Hélas! depuis deux mois ma tendresse captive,
Dans un lit de douleurs a gémi d'être oisive;
J'ai craint de voir pour vous tous ses projets détruits (2)
Avant qu'un temps propice en vînt mûrir les fruits:

---

(1) Peuple né pour la gloire & pour le sentiment,
Je serois bien ingrat de t'aimer foiblement!
Edition de 1760.

(2) J'ai tremblé qu'en leur fleur mes ans fussent détruits,
Moi, me qui promettois vos beaux jours pour leurs fruits.
Edition de 1760.

Ce coup perçoit mon ame insensible à tant d'autres;
Vous ne perdiez qu'un cœur, je perdois tous les vôtres;
De leur amour si vrai j'ai reconnu le cri ;
Un Monarque expirant peut voir s'il est chéri (1).
Grands Dieux, par mes périls vous daignâtes m'apprendre
Les droits que, sur son Maître, a ce peuple si tendre;
Vous vouliez, déployant ses transports généreux,
Me le rendre plus cher, pour qu'il fût plus heureux.

Jusqu'ici des Césars enviant la mémoire,
Je m'égarai comme eux au sentier de la gloire:
Jeune, j'aimai la guerre & ses brillans travaux,
Malheurs des Souverains & plaisirs des Héros.
Le Jourdain, le Danube ont vu mes mains sanglantes
Surcharger de lauriers vos aigles triomphantes.
Trop funestes exploits qu'il me faut expier!
Je veux que mes bienfaits les fassent oublier.
Par mille heureux de plus puissent mes soins rapides
Des jours que j'ai perdus combler les tristes vuides!

Vous, Sénat, pour mon peuple accordez-moi vos soins,
Apportez-moi ses vœux, montrez-moi ses besoins;
Daignez tous me prêter vos yeux pour m'en instruire:
Puis-je tout voir, hélas! dans un si vaste empire?

O tendre humanité, viens m'aider à prévoir
Les faciles abus du souverain pouvoir:

(1) Mon péril m'a prouvé que je regnois sur eux;
Pour un Prince expirant l'amour n'est plus douteux.
Edition de 1760.

Fais que la Terre en moi puiſſe trouver un Maître
Tel que j'en voudrois un, s'il m'en falloit connoître:
Par toi ſeule un Héros ſe rend digne des Cieux,
C'eſt de ſes bienfaiteurs que l'homme a fait ſes
Dieux (1).

ANNIUS.

Souffrez donc qu'à ce titre on vous éleve un temple,
Qu'on les adore en vous, puiſqu'on les y contemple.
Déjà leurs grands deſſeins par vos vertus remplis
De vingt peuples rivaux font un peuple d'amis:
Déjà l'humanité, ſous vos mains paternelles,
Etend ſur trente Rois ſes chaînes fraternelles;
Et dans ces nœuds de paix facile à retenir,
L'univers attendri viendra s'y réunir.
O demi-Dieu, vainqueur du monde & de vous-même,
Agréez ces tributs d'un peuple qui vous aime,
Tréſors qu'à vos autels....

TITUS.

C'en eſt trop, Annius.
Non, qu'on n'adore pas, mais quon aime Titus.
Ceſſe un éloge vain que j'oſe te défendre;
Je veux le mériter & ne veux point l'entendre:
Retrace avec courage à mon zèle imparfait
Ce qui me reſte à faire & non ce que j'ai fait.
(*Au Sénat.*)
J'accepte les tréſors que mon peuple me donne;
Mais à mon gré, Romains, ſouffrez que j'en ordonne.

---

(1) Plus il eſt homme enfin, plus il reſſemble aux Dieux. *Edition de* 1760.

Par le plus digne emploi je les veux honorer,
Vos cœurs dans mon projet vont tous ſe rencontrer.
Vous pleurez, comme moi, les maux de la patrie;
Le Véſuve embraſé déſole l'Italie:
Les noirs torrens de feu qu'il vomit de ſon ſein,
Fléaux du Ciel vengeur que ſuit déjà la faim,
Ont couvert nos moiſſons de leurs cendres brûlantes:
Que d'indigens vers moi levent leurs mains tremblantes!
Verſons-y ces tréſors que le Ciel fit pour eux;
Préſens de l'abondance, ils ſont aux malheureux.
De la Divinité ſi j'envie une marque,
C'eſt l'amour des humains, pur encens d'un Monarque
Qu'il reporte avec gloire aux pieds des Immortels;
Que Rome ſoit mon temple & vos cœurs mes autels.
Allez, qu'avec Sextus un moment on me laiſſe.

SCÈNE V.

TITUS, SEXTUS.

TITUS.

APPROCHE, quen ton ſein j'épanche mon ivreſſe.
Dieux! quel plaiſir touchant! quel délice enchanteur,
De voir tout l'univers heureux de mon bonheur!
Dans ce pur ſentiment mon ame ſe repoſe:
Le monde eſt dans la joie & moi ſeul j'en ſuis cauſe,
Je n'attache ſur moi que des yeux ſatisfaits,
Et mes amis en nombre égalent mes ſujets.

J'ai pu, ſans me flatter, dire avec complaiſance:
Il n'eſt pas un mortel dans cet Empire immenſe,
Qui, s'il pouvoit cent fois & renaître & mourir,
Ne me fît offre encor de ſon dernier ſoupir.

Qu'entends-je? Tu gémis!... à mes vœux tout conſpire
Sans que j'aie encor vu ta bouche me ſourire.
Quoi! Du même chagrin toujours enveloppé,
Mon retour un moment ne l'a point diſſipé!
En vain à mon départ preſſant ta confiance,
Ma tendreſſe attaqua ton barbare ſilence.
Tu me laiſſas, cruel, emporter la douleur
De n'avoir plus ma part des peines de ton cœur:
Et Titus au tombeau s'eſt vu prêt à deſcendre
Sachant que tous tes pleurs n'étoient pas pour ſa cendre.

Mais quand je m'applaudis de revivre pour toi,
Mais dans ce jour de grace où tout s'émeut pour moi,
Ai-je indiſcrettement hazardé l'eſpérance
De voir entre mes bras fléchir ta réſiſtance?
D'où vient que tes ſecrets ſe cachent à ma foi?
Me crois-tu donc, Sextus, moins fidèle que toi?
Je peux encor trouver dans ma grandeur ſuprême
Quelque ſoulagement aux pleurs de ceux que j'aime:
Mon ami ſeroit-il le ſeul infortuné
Qu'à ne conſoler pas le Ciel m'eût condamné?
(*Sextus paroît agité & attendri.*)
Parle, à ton cœur ému ne fais point violence;
Si malgré les efforts de ma toute-puiſſance,

Tes maux ſont ſans remède, apprends que l'amitié
Peut, en les partageant, t'en ôter la moitié.
Mais pourquoi ces ſanglots, ces regards pleins d'allarmes ?
Pourquoi prendre mes mains & les tremper de larmes?

SEXTUS.

Ah! quand j'en verſerois des torrens à vos pieds,
Mes crimes envers vous ſeroient-ils expiés ?
Cet excès de bonté qui les accroît encore
Comble le déſeſpoir d'un ingrat qui s'abhorre.
Je ſens mon cœur percé s'ouvrir de toute part,
Chaque mot, à longs coups, y plonge le poignard.

TITUS.

Que dis-tu ? Ta douleur, Sextus, eſt trop amère :
Si l'amitié reproche une offenſe légère,
Senſible pour un cœur qui s'eſt cru moins chéri,
On a tout réparé quand on s'eſt attendri.
Permets moi d'achever cet aveu ſi pénible.
L'amour ſoumet ton cœur à ſon pouvoir terrible.

SEXTUS.

Hélas!

TITUS.

Oui, de l'amour je te vois les douleurs;
Mes yeux ont trop appris à connoître ſes pleurs.
Ami, je trouve en toi ma triſte reſſemblance,
Tu m'as vu ta langueur, ta morne indifférence,
J'étois même inſenſible au bonheur de régner,
Et d'avoir chaque jour tant de cœurs à gagner.
Sextus me doit pourtant rendre cette juſtice;
Quelquefois près de lui j'oubliois Bérénice:

Ou mes larmes au moins s'épanchant dans ton ſein,
Perdoient leur amertume & ſéchoient ſous ta main.
Pour fléchir la beauté rebelle à ta conſtance
L'ambition peut-être aura quelque puiſſance :
De la Terre après moi, ſois encor le premier.
Avec toi des Céſars je ceindrois le laurier,
Si mon frère avili par cette préférence
Ne pouvoit avec droit m'en reprocher l'offenſe :
Mais ſans ces titres vains, partage ma grandeur :
Sous le nom de Conſul je te fais Empereur.
On m'attend. Mais bientôt près de toi je revole,
Je veux que de mes maux ton bonheur me conſole :
Si l'amour m'a tiſſu d'éternelles douleurs,
Par ta félicité réparons mes malheurs.

SCÈNE VI.

SEXTUS, (*ſeul.*)

ET je n'expire pas de douleur & de honte !
Quoi ? Le remords m'entraîne & l'amour le ſurmonte !
Titus, par ce ſeul mot, a repouſſé ſoudain
Mon ſecret échappé qui voloit dans ſon ſein.
Ah ! qu'il m'anéantit par ſa bonté ſublime !
Quelle ſimplicité touchante & magnanime !
Et toi, Sextus, ingrat, parricide, impoſteur... (1),
Allons, arrachons-nous de ce gouffre d'horreur,

(1) Tu raſſembles, Titus, les traits de tous les Dieux,
Oui, ton cœur, ſur la terre a tranſporté les cieux.

(*Avec joie.*)

Avouons à César.... Quel heureux ſtratagême
S'offre pour révéler.... Sans trahir ce que j'aime ?
Juſte Ciel, c'eſt toi ſeul qui me l'as inſpiré,
Tu prends ſoin d'un Héros par toi-même admiré.
Que d'intérêts divers ce projet concilie !
Je vais ſauver Titus ſans perdre Vitellie.

Et moi, monſtre infernal, dans mon ame barbare,
J'unis tous les forfaits diſperſés au Tartare.
Traître, parjure, ingrat, &c.
Edition de 1760.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Oui, Seigneur, le Sénat partageant mon effroi,
A du ſoin de vos jours chargé Sextus & moi.
Ces nocturnes conſeils, ces brigues ſouterraines,
Et ces ſourdes rumeurs, chaque jour plus hautaines,
Tout annonce un complot, dont le prochain effort...

TITUS.

Eh ! qu'ai-je fait, ami, pour qu'on veuille ma mort?
Non je ne le crois pas; trop de zèle t'abuſe.

ANNIUS.

Toujours votre grande ame aux ſoupçons ſe refuſe.
Mais ſi vous aviez cru quelquefois mes diſcours,
Je n'aurois pas, Titus, à trembler pour vos jours.
Il eſt de ces cœurs vils, de ces ames de fange (1),
De baſſeſſe & d'orgueil effroyable mêlange,

(1) Corneille a dit dans la mort de Pompée,

Ces ames que le Ciel ne forma que de boue.

Voyez d'ailleurs le dernier article de mes obſervations à M. de Voltaire.

Qui

Qui du bonheur public en ſecret déſolés,
Déteſtent les bienfaits dont il ſont accablés,
Et dans les jours ſereins font des vœux pour l'orage,
Eſpérant s'enrichir des débris du naufrage :
Des monſtres qu'enhardit votre excès de bonté,
Nés de l'ingratitude & de l'impunité.

TITUS.

Faut-il donc, Annius, punir tous les coupables ?
Les ſupplices fréquens en ſont moins redoutables.
Crois qu'il eſt dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il eſt de criminels ;
Le nombre ſert d'exemple & d'excuſe peut-être,
Moins on voit de méchans & moins on oſe l'être.

ANNIUS, (*vivement.*)

Laiſſez le méchant libre, il ſéduit les vertus.
Eh ! pourquoi de l'exil rappeller Lentulus ?
Qui jeune, aux noirs complots prêtant ſa ſombre rage....

TITUS.

Eh bien ! s'il étoit jeune, il faut excuſer l'âge.

ANNIUS.

Mais depuis ſon retour, cent bruits injurieux
Qu'ont répandus ſur vous ſes projets factieux,
Contre vos ſages loix vomiſſant l'impoſture....

TITUS.

Qu'importe un vain diſcours, un imprudent murmure ?

Si Rome le croit juste, il en faut profiter,
Si Rome le dément, il ne peut m'insulter.
Va, cet ingrat m'apprête une gloire nouvelle;
A force de bienfaits je le rendrai fidèle.

ANNIUS.

Vous trouvez cent raisons, Titus, pour pardonner;
Et vous n'en voyez pas quand il faut condamner.
Je voudrois pour le vice une ame moins humaine:
La rigueur le contient.

TITUS.

La douceur le ramène.
Ta fermeté stoïque endurcit ta vertu,
C'est l'unique défaut que Titus t'ait connu.
Parlons d'un autre soin qui me presse & m'agite.
Il faut qu'envers mon peuple aujourd'hui je m'acquitte:
Je vois, en m'enchaînant par un nouveau lien,
Tout ce qu'à mon amour vient d'imposer le sien.
Ce prix de mes bienfaits que je reçois d'avance
Les change en un devoir de ma reconnoissance.
Sur ce devoir si saint je me suis consulté:
Et voici mon arrêt que mon cœur m'a dicté.

Qu'a produit à l'Etat l'exil de Bérénice?
Je n'ai fait qu'à demi ce juste sacrifice:
On croit que mes regrets lui réservent ma main,
Tant que je n'en veux pas disposer en Romain.
Bien plus... Aveu fatal!... Tu sais qui j'ai pour frère:
Des peines de ma vie, ah! c'est la plus amère.

O Rome ! ce cruel ſeroit-il donc un jour
Le maître qu'à tes fils laiſſeroit mon amour ?
Eh ! quoi ! Tous mes travaux n'auroient pu te produire
Que la douleur de plus de les lui voir détruire !
Hélas ! j'ai vu de près ce ſiniſtre avenir ;
Aux portes de la mort tes maux m'ont fait frémir.
Je voyois de l'Etat la perte inévitable
Devenir de mes feux la ſuite déplorable.
Triſte erreur, que trop tard mon cœur croyoit pleurer !
Le Ciel me rend le jour, c'eſt pour la réparer.

ANNIUS.

Ah ! je n'en doute point, c'eſt lui qui vous inſpire
Un projet, dès long-tems l'eſpoir de votre Empire.
J'allois vous en parler. Mais, Titus, vos pareils
Jamais ſur leurs devoirs n'ont beſoin de conſeils :
Sans attendre la voix de l'amitié ſincère,
Leur cœur eſt leur Oracle & leur Juge ſévère.
Votre hymen eſt, Seigneur, le dernier de nos vœux ;
Les autres ſont comblés : & l'univers heureux
N'a plus à conjurer votre bonté ſuprême,
Que de vouloir pour lui vous ſurvivre à vous-même.

TITUS.

Mais dis-moi, pour fixer mon eſprit incertain,
A qui la voix publique a deſtiné ma main :
Puiſqu'il faut, ſans mon cœur, diſpoſer de l'Empire ;
Si Rome a prononcé, je ſuis prêt d'y ſouſcrire.

ANNIUS.

Son respect en silence attendra votre choix,
Seigneur, qui peut vous plaire aura toutes nos voix:
Souffrez, dans mon transport, qu'à ce peuple fidèle
Du succès de ses vœux je porte la nouvelle.

SCÈNE II.

TITUS, *seul.*

ESCLAVE décoré du titre d'Empereur,
Ta main ne sera pas le présent de ton cœur:
Tu n'en es pas le maître, elle appartient au trône...
Le sceptre asservit même un Prince qui le donne.
Du moins par mon hymen tâchons de réunir
Ces partis opposés toujours prêts à s'aigrir.
(*A quelques Gardes qui sont à la porte.*)
Qu'on mande Lentulus....Coupons dans leurs racines
Les rejetons sanglans des guerres intestines,
J'estime Vitellie, il faut la couronner;
Je lui devrai ces cœurs si lents à se donner.
Qu'il m'en coûte!.....ô soupir indigne de ma gloire!
Qu'il ternit à mes yeux l'éclat de ma victoire!
Malheureux, ces momens que tu perds en regrets,
Sont des momens encor volés à tes sujets!



SCÈNE III.

TITUS, LENTULUS.

LENTULUS, *à part.*

Que veut-il ? Ma vengeance eſt peut-être trahie :
Mais ce poignard me reſte, & je vendrai ma vie.
(Il fait entrevoir par ſon geſte qu'il a un poignard caché.)

TITUS.

Dès long-tems, Lentulus, entre nos deux Maiſons
La cruelle diſcorde a ſemé ſes poiſons.
Quoique Veſpaſien, montant au rang d'Auguſte,
Dans le choix de ſon peuple eût le droit le plus juſte ;
Que de Vitellius déplorant les malheurs,
Avec moi de ſa fille il ait ſéché les pleurs,
J'eſpère en vain calmer la haine héréditaire
Dont fermente, à mes yeux, le levain ſanguinaire,
Si dans un doux hymen, qui ſeul peut la bannir,
Tous nos droits partagés ne vont ſe réunir.
Il faut que notre ſang, dont le cours ſe confonde,
Du ſang de la patrie à jamais me réponde :
Et garantiſſe ainſi, par le plus ſaint des nœuds,
Les jours de mes ſujets, dont je dois compte aux Dieux.
Accord d'autant plus cher, qu'expiant ta diſgrace,
Il te met, près du trône, à ta première place :
En parent de Titus compte ſur ma faveur,
J'épouſe Vitellie, & te nomme Préteur.

LENTULUS, (*à part.*)

Qu'entends-je ?

TITUS.

Tu le ſais; mon amitié fidelle
Quand je perdis ma ſœur, crut la revoir en elle,
Et je penſe à toi ſeul devoir le doux emploi
De l'aller diſpoſer à l'offre de ma foi.
Va, mon cœur s'eſt dompté, que ma main en réponde,
Puiſqu'enfin cet hymen fera le bien du Monde.

LENTULUS, (*à part.*)

Si pour parer ce coup qui rompt tous mes projets....

TITUS.

Tu détournes de moi tes regards inquiets;
Mes yeux ſur ton viſage attendoient l'allégreſſe;
Et j'y vois l'embarras, le trouble, la triſteſſe!

LENTULUS.

Puis-je à mon Empereur par ma témérité....

TITUS.

Parle, à ton Empereur tu dois la vérité.

LENTULUS.

Ah! j'en vais obtenir pour tout prix....

TITUS.

Ta fortune.

LENTULUS.

La crainte, le reſpect....

TITUS.

Leur nom ſeul m'importune.

Malheur au Souverain qui n'eſt que reſpecté,
Plus malheureux celui qui n'eſt que redouté.

LENTULUS.

Eh bien! à cet aveu vous ſeul pouvez prétendre,
Quel autre Souverain fut digne de l'entendre?
Vos vertus, malgré moi, doivent me l'impoſer:
Il vous fait trop d'honneur pour vous le refuſer.

TITUS.

Acheve.

LENTULUS.

Quand le ſceptre étoit dans ma famille,
L'heureux Vitellius me deſtina ſa fille;
Lui-même de nos cœurs forma les premiers vœux;
L'âge avec l'infortune en reſſerra les nœuds:
Mon exil quelque tems fut près de la Princeſſe,
Et l'on m'en ſépara ſans m'ôter ſa tendreſſe:
Dans l'eſpoir d'un hymen qu'attendoit notre amour,
Ses ſoins, de vos bontés obtinrent mon retour;
Mais je ſais mon devoir, & quoique j'en ſoupire,
Hélas! votre aſpect ſeul doit aſſez m'en inſtruire:
L'amour, cet ennemi ſi terrible & ſi doux,
N'eſt jamais invincible & je l'appris de vous.
J'en triomphe à mon tour, mon cœur ſe rend juſtice:
Je dois à mon Amante un ſi grand ſacrifice:
Sa gloire fait ma loi.... Si nos nœuds lui ſont chers,
Que ſon ame s'immole au bien de l'univers.
Malheureux! étouffons une ardeur criminelle;
Eſt-ce à moi de troubler cette union ſi belle?

Ah ! devois-je avouer ? .... J'ai dû vous obéir.
Pour dernière faveur, permettez-moi de fuir,
Et me daignez, cher Prince, épargner la disgrace
De rougir plus long-tems de ma coupable audace.

TITUS.

Demeure.... Vitellie est sensible à tes feux !....
Ah ! quand je l'aimerois, contraindrois-je ses vœux ?
Non. Dans le choix des maux, sois sûr que je préfère
La douleur d'en souffrir à la honte d'en faire.
Moi-même à son amour je veux offrir ta main ;
Mais cachons-lui l'erreur de mon premier dessein ;
Puisqu'il me faut choisir une épouse nouvelle,
Qu'on ignore qu'une autre eut mon choix avant elle.
Pour toi, par cet hymen ne crois pas couronner
Des complots factieux que tu fais soupçonner.

LENTULUS.

Moi, Seigneur, des complots ? Qu'un si noir artifice...

TITUS.

S'ils sont vrais, tu vois bien que j'en ai quelque indice ;
Peut être qu'à mes yeux ils auroient échappé,
Homme & Monarque, hélas ! je dois être trompé.
Mais je veille sur toi par des amis fidèles :
Ne deviens point perfide à mes bontés nouvelles :
De mes justes rigueurs je veux te prévenir.
Je t'ai trop pardonné pour ne te point punir.
Si j'imite les Dieux dans leur lente vengeance,
Comme eux je frappe enfin qui trahit ma clémence :

Je ne ſuis indulgent ni ſévère à demi ;
C'eſt à toi de choiſir, ou le Juge, ou l'ami.

LENTULUS.

Qu'après tant de bienfaits, ô délices du Monde....

TITUS.

Va, c'eſt par des vertus qu'il faut qu'on y réponde.
Laiſſe-moi.

LENTULUS, (*à part, en ſe retirant.*)

Servons-nous de ſon projet fatal,
Que Sextus croye en lui s'immoler un rival.
Il vient. Allons l'attendre.

(*Il ſort d'un autre côté que celui par où il voit entrer Sextus.*)

SCÈNE IV.

TITUS, SEXTUS.

SEXTUS, (*à part, en entrant.*)

Au bord du précipice
Ciel, éclaire Titus : ſoutiens mon artifice.

TITUS.

Viens...mais quoi ! Tu pâlis, tu trembles devant moi!
Annius t'a ſans doute inſpiré ſon effroi.
Faut-il que l'amitié, ce charme de mes peines,
Par trop de ſentiment ſoit la ſource des tiennes ?

On redoute un complot qu'on cherche à découvrir:
Mais mon cœur aux ſoupçons ne peut encor s'ouvrir;
C'eſt le poiſon du trône & leur cruelle ivreſſe
Fait ſouvent d'un bon Prince un tyran par foibleſſe.
Du ſoin de ton bonheur mon eſprit prévenu
Veut que ta ſœur Fulvie....

SCÈNE V.

TITUS, SEXTUS, UN GARDE.

LE GARDE, (*à Titus.*)

UN Eſclave inconnu
A mes pieds, en fuyant, a jetté cette lettre:
Et j'ai dû ſans tarder, Seigneur, vous la remettre.

TITUS.

(*Ayant fait ſigne au Garde de ſe retirer, donne le billet à Sextus.*)

Ouvre & lis.

SEXTUS, *à part.*

Je friſſonne & prêt à me trahir....
Hélas! mon front, ma voix, tout va me découvrir.

(*Il lit.*)

» On conſpire, Titus, & ta perte eſt jurée,
» Moi-même j'en ai fait l'exécrable ſerment.
» Du Capitole en feu la voûte dévorée
» De ta mort, cette nuit, marquera le moment:

» C'eſt ton peuple chéri qu'avec toi tu hazardes :
» De remords déchiré pour tous deux je frémis.
» Sois par tout, à toute heure, entouré de tes Gardes ;
» Même dans ton palais crains tes plus chers amis.

(*Il préſente le billet à Titus. Leurs yeux ſe rencontrent, & Sextus baiſſe les yeux auſſi-tôt.*)

TITUS, (*après avoir regardé le billet.*)

Qu'entends-je ? Il eſt donc vrai ! contre moi l'on conſpire ;
On me veut arracher & le jour & l'Empire !
On a ſoif de mon ſang.... Hélas ! tous mes deſſeins
Sont d'épargner celui du dernier des humains.
Eh ! quels ſeroient, grands Dieux, ces perfides que j'aime ?
De qui me défier ?

SEXTUS.

De tous.... & de moi-même.

TITUS.

Que dis-tu ? Tout mortel me deviendroit ſuſpect ?
(*Tendrement.*)
Il me faudroit, Sextus, trembler à ton aſpect ?
Penſes-tu qu'à ce prix le jour me ſatisfaſſe ?
Si je n'ai plus d'amis, la mort m'eſt une grace.
Mais s'il m'en reſte encore, & j'oſe m'en flatter,
Environné par eux, qu'aurois-je à redouter ?

SEXTUS.

Sont-ils toujours, Seigneur, ce qu'ils veulent paroître ?
Souvent le nom d'ami cache le cœur d'un traître.

TITUS.

Sans doute ils n'ont pas tous ton zèle & ta candeur;
J'aurai pu m'égarer dans un choix si trompeur....
(*Lui rendant le billet.*)
Observe Lentulus. Prens ces tristes indices,
Fais chercher l'inconnu, qu'il nomme ses complices.
J'instruirai le Sénat de ces avis cruels:
Qu'il t'aide à dévoiler ces obscurs criminels;
Quels qu'ils soient, je suivrai mes devoirs redoutables,
Je punirai le crime en pleurant les coupables.
Pour toi, qui de ma garde as voulu te charger,
Veille avec Annius sur ce commun danger:
Va, si par des méchans ma tête est poursuivie,
La même trahison enveloppe ta vie.
Mon cœur craint pour toi seul le péril que je cours:
Est-ce pour moi que j'aime & le trône & mes jours?
Si quelqu'un plus que moi chérissoit ma patrie,
Ma main lui remettroit ce sceptre qu'on m'envie.
Dieux, laissez-moi pour elle accomplir mes projets!
Que je la rende heureuse & qu'on m'immole après.

SCÈNE VI.

SEXTUS, (*seul.*)

LOIN de veiller lui-même au coup quon lui destine,
Il se livre à l'ingrat armé pour sa ruine.
Ah! peut-il soupçonner de ce comble d'horreur,
Un ami vertueux qu'avoit formé son cœur?

Et comment m'étonner de ſon erreur extrême ?
Quand j'ai vu mes forfaits, j'en ai douté moi-même.
Achevons d'en ſortir.... Si ce n'eſt par l'honneur,
Fléchiſſons Vitellie au moins par la terreur.

SCÈNE VII.

VITELLIE, SEXTUS.

VITELLIE.

Quel eſt ce ſombre accueil dont la froideur me glace ?
Vous me quittez toujours plein de zèle & d'audace :
Et quand je vous revois, indécis & tremblant,
Vous ne m'apportez plus qu'un courroux chancelant.
Quoi ? Même en ce grand jour marqué pour ma vengeance,
Après tant de ſermens je vois que l'on balance ?

SEXTUS.

Oui, Madame, il eſt vrai. Mon front trahit mon cœur.
Le retour de Titus déſarme ma fureur :
J'ai trouvé dans vos yeux la ſource de mon crime ;
Celle de mes remords dans ſon cœur magnanime.
Je vois toujours en vous mille nouveaux attraits
Dont le pouvoir cruel me ramène aux forfaits ;
Je vois toujours en lui quelque vertu nouvelle,
Qui du bord de l'abîme auſſi-tôt me rappelle.

Vous avez mes ſermens.... il les eut avant vous.
Confus de ſes bienfaits,... de vos charmes jaloux,
Si je vous perds, hélas ! il faudra que j'expire:
Si pour vous mériter j'uſurpe ſon Empire,
Si ſon ſang doit ſceller cet hymen où je cours;
Mon bonheur deviendra le poiſon de mes jours.
Mais déjà dans vos yeux le feu de la colère....

VITELLIE.

Non. Le plus froid mépris eſt ton digne ſalaire.

SEXTUS.

Ah ! je le méritois quand ma lâche fureur
Envisageoit ma honte avec moins de terreur.
Loin du moment fatal, & loin de ma victime,
Je ne concevois pas ce que coûtoit un crime.
Mais voyant dans les bras de ſon peuple enchanté
Ce modeſte Héros en triomphe porté;
Ces éclats de la joie & cette douce ivreſſe;
Ces yeux tout pleins de lui qui le cherchoient ſans ceſſe,
Et qui ſe diſputoient la faveur d'un regard
Que ſon œil complaiſant leur jettoit au hazard;
Des premiers cris du cœur la naïve éloquence,
Et de l'amour content l'excuſable licence;
Alors pour mon ami mon zèle rallumé....
Vous-même en ce moment... oui, vous l'auriez aimé.

VITELLIE.

Ami de mon tyran, quelle eſt ton inſolence
De venir le vanter juſques en ma préſence !

Va, contre mon devoir ſa vertu ne peut rien,
Il eſt toujours pour moi fils de Veſpaſien :
Coupable par le ſort, ſa naiſſance eſt ſon crime ;
Iſſu d'un autre père il auroit mon eſtime.
Mais il s'eſt élevé ſur mes parens détruits.
On hérite du crime en recueillant ſes fruits.
Penſes-tu qu'au mépris du ſang dont je ſuis née,
A l'ami de Titus ma main ſoit deſtinée ?
Je pleure un père, hélas ! que je vis égorger ;
Tu veux être ſon fils, & n'oſes le venger ?
Tu te crois un Tyran ſi tu ceins ſa couronne,
Le nom d'uſurpateur t'effarouche & t'étonne.
Ah ! les fameux Tyrans ſont mis au rang des Dieux ;
D'uſurpateurs ſans nombre on a peuplé les Cieux ;
Et celui qu'on fait Roi des immortels eux-même,
Sur le front de ſon père a pris le Diadême.
Mais toi, lorſque ma main t'élève au plus haut rang,
Tu reſpectes un ſceptre encor teint de mon ſang,
Tu m'oppoſes les droits de la reconnoiſſance,
Quand j'arme ton amour des droits de ma naiſſance !
Eh bien ! ſi ton devoir eſt différent du mien,
Mon ſort ne ſauroit plus s'unir avec le tien :
Je te rends tes ſermens : je vais trouver ſans peine
Des cœurs dont la vertu s'accorde avec la mienne.

(*Elle fait un mouvement pour ſortir.*)

SEXTUS, *l'arrêtant.*

Madame, il n'eſt plus tems. Par des avis ſecrets
L'Empereur eſt inſtruit de nos ſanglans projets :

Méritons sa clémence. Il vient de me remettre,
En mandant le Sénat, cette funeste lettre.
Lisez.

(La voyant prête à sortir après qu'elle a lu.)

Qu'allez-vous faire en ce mortel effroi ?

VITELLIE.

(Se retournant avec une fureur froide.)

La rendre à Lentulus & lui donner ma foi.

SEXTUS.

(Lui reprenant la lettre avec violence.)

Arrêtez.... Ciel vengeur !... Cruelle jalousie
De mon cœur forcené tu deviens la furie.
Ah ! barbare, plutôt que mon rival heureux....
Je sacrifierois tout dans mes transports affreux.
Mais, vous m'avez appris quel sang je dois répandre : (1)
Au lieu de ce Héros, de cet ami si tendre,

(1) Oui, vos menaces même ont éclairé ma rage :
Que de sang va couler !... Tremblez de votre ouvrage.

(Il sort.)

VITELLIE.

Demeure.... Ah ! je frémis, il va nous perdre tous !...

SCÈNE VIII.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE, *(Arrivant avec précipitation.)*

Madame, suivez-moi : tout est changé pour vous.
Dans vos appartemens l'Empereur va se rendre :
Déjà sa Cour l'annonce : on se plaît à répandre, &c.
Edition de 1760.

Tremblez,

Tremblez, c'est Lentulus que je vais immoler,
Sur son corps expirant j'irai tout révéler :
De Titus, par ce coup, fléchissant la vengeance,
J'obtiendrai votre grace,... & vous pour récompense :
Votre main, don funeste, a mes crimes vendu,
Deviendra, malgré vous, le prix de ma vertu.

(Il sort.)

VITELLIE.

Où suis-je ? ....

SCÈNE VIII.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE, *(arrivant avec précipitation.)*

QUEL bonheur où vous n'osiez prétendre !
Titus vous fait chercher : on se plaît à répandre
Que son auguste hymen se déclare demain,
Et qu'il veut vous parler pour vous offrir sa main.

VITELLIE.

A moi ! Grands Dieux ! .. Sextus ... Cours l'arrêter ; Tullie.
Qu'il ne révèle pas ... heureuse Vitellie !
Cher Titus, ton épouse alloit te massacrer :
Ah ! l'amour fit son crime ; il va le réparer.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS, *seul.*

OU trouver Lentulus ? Que devient ce perfide ?
Livrez-le, justes Dieux, à ma vengeance avide.
Trop barbare Princesse, aurois-tu vainement
Menacé d'un rival ton malheureux Amant ?
Ton orgueil aura mieux dirigé ma furie. (1)

(1) Ici étoient dans l'édition de 1760, les quatre vers :

Mais vous m'avez appris quel sang, &c.

que Sextus dit à la fin de la septième Scène de l'Acte précédent.



SCÈNE II.

SEXTUS, LENTULUS, ADRIEN.

LENTULUS, (*dans le fond, à Adrien.*)

VIENS, par ce feint hymen armons sa jalousie.

SEXTUS, (*l'appercevant.*)

Le traître ! Il va périr.

(*Il met la main sur son épée.*)

LENTULUS, (*courant à lui avec empressement, & lui arrêtant la main sans soupçon.*)

Tu m'as cru ton rival,
Sextus, il en est un pour toi bien plus fatal :
Demain l'Empereur même épouse Vitellie.

SEXTUS, (*avec éclat.*)

Lui ?

LENTULUS, (*vivement.*)

Tu sais qu'Annius par son ordre publie
Que, pour plaire aux Romains, l'hymen va l'engager :
Il choisit la Princesse ; il vient de me charger,
Comme issu de son sang & son ami fidèle,
De lui porter soudain cette étrange nouvelle.

SEXTUS, (*tout effrayé.*)

L'as-tu fait ?

LENTULUS.

Je ſuis loin de remplir cet emploi :
Le cœur de Vitellie eſt trop connu de moi ;
Le Trône, & non l'Amour, eſt le Dieu qui l'inſpire :
Sois sûr qu'avec tranſport elle eût reçu l'Empire,
Plutôt que de courir le hazard incertain
De ce meurtre commis à ta tremblante main.

SEXTUS.

Non, je ne tremble plus ; il va mourir, il l'aime : (1)
Te croyant mon rival, je t'immolois toi-même.

LENTULUS.

Moi ? Titus l'étoit ſeul, & je n'en doutois pas :
Jadis de Vitellie il vantoit les appas....

SEXTUS.

Il m'a dit mille fois que ſon ame attendrie,
S'il n'eût point vu la Reine, eût aimé Vitellie.

LENTULUS.

Apprends tout. J'ai riſqué d'avouer ton amour ;
J'ai feint qu'on le payoit du plus juſte retour ;
Croyant que cet ami que tu peins ſi fidèle
Ne t'immoleroit pas à ſon ardeur nouvelle.

---

(1) Ah ! Je ne tremble plus : je veux à ſes yeux même....
Quoi ! Titus mon Rival ! il la couronne, il l'aime !

LENTULUS.

Il l'idolâtre, ami, va ; je n'en doute plus :
Jadis il nous vantoit ſes charmes, ſes vertus.

Edition de 1760.

Mais en vain. » Tout, dit-il, eſt fait pour m'imiter.
» Si je me ſuis vaincu, Sextus peut ſe dompter :
» Le repos de l'Etat ſur cet hymen ſe fonde,
» Et l'intérêt d'un ſeul cède à celui du monde. «

SEXTUS, (*avec amertume.*)

Le barbare ! Mes yeux à la fin ſont ouverts ....
Le voilà ce Héros qui tient l'amour aux fers !
J'admirois avec honte un triomphe impoſſible.
Ah ! quand l'amour eſt vrai, ſa chaîne eſt invincible.
Bérénice un moment ſurprit ce foible cœur
Qui revient plus ardent à ſon premier vainqueur.
Dois-je m'en étonner ? Sur cette préférence
Quel œil aſſez trompé pourroit être en balance ?...
N'eſt-il pas auprès d'elle ?

LENTULUS.

Il attend mon retour,
Prêt d'aller avec moi lui vanter ſon amour.
Ne perds point de tems, vole, & qu'à l'inſtant il meure.
Moi, de l'embraſement j'ai fait devancer l'heure ;
Je cours au Capitole & j'envoie Adrien
Attaquer le palais du fier Domitien.
Rends-toi près de Titus ; & par quelque artifice,
D'être ſeul avec lui trouve l'inſtant propice.
Alors enfonce, ami, le poignard dans ſon ſein.
Qui croira ſeulement qu'il ſoit mort de ta main ?

(*Il ſort avec Adrien.*)

SEXTUS, (*après un peu de ſilence.*)

Oui : tu mourras, je cours....

(*Il veut ſortir, Annius vient à ſa rencontre.*)

SCÈNE III.

ANNIUS, SEXTUS.

ANNIUS, (*avec précipitation.*)

AH ! tout eſt en allarmes.
Au Capitole, ami, déjà brillent les armes.
Nos ſoupçons étoient vrais : d'infâmes ſcélérats
De Titus, cette nuit, préparent le trépas.
Il faut un Lentulus ou des monſtres ſemblables,
Pour avoir pu former ces complots déteſtables,
Pour haïr un Héros notre commun ſoutien ;
Père, Ami, Bienfaiteur, Monarque & Citoyen.
Cher Sextus ! Si, pour lui, le zèle qui nous preſſe
Par de nobles combats diſputa de tendreſſe ;
Soyons plus que jamais rivaux en ce grand jour,
Le moment du péril eſt celui de l'amour.
Fais fermer le palais : je vais autour des portes
De nos Prétoriens diſpoſer les cohortes :
Reſte auprès de Titus, ne l'abandonne pas ;
Malgré lui, s'il le faut, arrête ici ſes pas :
A cet unique ſoin daigne borner ton zèle :
Moi, je vole au devant du danger qui m'appèle.

(*Il ſort.*)

SEXTUS, (*égaré.*)

Allons... où vais-je? Hélas!... je ne ſais où je ſuis.
(*Comme involontairement.*)
Marchons où Lentulus... Annius, je te ſuis.
L'amitié.... la fureur.... Ah! ma raiſon troublée
Succombe à tant de coups dont elle eſt ébranlée.
Mes yeux ne peuvent voir, mes ſens ſont confondus,
Et leur tumulte affreux tient mes pas ſuſpendus.

SCÈNE IV.

VITELLIE, SEXTUS, TULLIE.

VITELLIE, (*à Tullie, au fond du Théâtre.*)

INHUMAINE, à quel point tu m'avois abuſée!
Je croyois triompher, & je ſuis mépriſée.
(*A Sextus.*)
Eh bien! ton lâche cœur a-t-il reglé ſon ſort?
Frappe: choiſis enfin ma vengeance ou ma mort.

SEXTUS.

Ah! j'ai trop de raiſons pour vous ſervir, Madame.
De toutes vos fureurs je reſpire la flâme.
Titus veut... ſon nom ſeul me devient odieux.
Je cours vous l'immoler.
(*Il fait un pas & revient.*)
S'il venoit en ces lieux,
Si pour vous découvrir.... Jurez par votre père,
Par ſa mort, par ſa cendre à nos deux cœurs ſi chère,

Que l'hymen avec vous n'unira que Sextus.
Eh quoi! vous balancez... Ah! je crains... Lentulus:
Un rival dangereux que j'aimois, que j'abhorre.

VITELLIE.

Je conçois tes frayeurs... Va, je le jure encore:
Ma main eſt à toi ſeul: mais tu ſais à quel prix.

SEXTUS.

Songez à vos ſermens... les miens ſeront remplis.

SCÈNE V.

VITELLIE, TULLIE.

VITELLIE.

Enfin je puis compter ſur ce foible courage;
Et ſon tranſport jaloux me répond de ſa rage.
Sans doute il croit encor, ſur les bruits de la Cour,
Que Titus veut m'offrir ſon ſceptre & ſon amour:
Cette impoſture au moins aura ſervi ma haine,
En fixant la fureur dans ſon ame incertaine:
Pour être traverſés ſes coups ſeront trop prompts:
Tu vas périr, ingrat, qui m'accables d'affronts.

TULLIE.

Eh! que vous fait Titus? Que parlez-vous d'outrages?
Quand mille dons nouveaux, mille tendres hommages....

VITELLIE.

Que m'importent ſes dons?... Il y manque ſon cœur.
As-tu vu le cruel, avec quelle froideur
Il annonçoit, Tullie, à ma douleur jalouſe
Qu'il alloit dès demain ſe choiſir une épouſe?
Lorſque ſa bouche, hélas! commença ce diſcours,
J'attendois que mon nom en finiroit le cours.
Mais je ſuis la dernière où ſa vue abbaiſſée...
Je ſuis devant ſes yeux, & loin de ſa penſée.
Et le perfide encore veut diſpoſer de moi!
A Lentulus, dit-il, j'ai promis votre foi....
Ma rage étoit muette à cet excès d'offenſe:
Il a pris pour aveu mon trouble & mon ſilence.
Va, ce vil Lentulus, cet infâme impoſteur,
Par ta main préſenté m'inſpire plus d'horreur.

TULLIE.

Vous accuſez Titus; mais en l'aimant encore.

VITELLIE.

Je veux le déteſter.... Je ſens que je l'adore.
N'ai-je pas, en l'aimant, l'Univers pour rival?
Oui, Titus; oui, ta main, pour préſent nuptial,
Apporte avec ton cœur, dont l'offre eſt ſi charmante,
Tous les cœurs de la terre aux pieds de ton Amante.
Ah! plus un tel bonheur me ſeroit précieux,
Plus il m'eſt dur qu'une autre en jouïſſe à mes yeux.

Que dis-je?... En ce moment peut-être l'on déchire
Ce cœur idolâtré de tout ce qui reſpire:
Sous les glaives tranchans je le vois palpiter,
Et ſes lambeaux épars viennent m'enſanglanter.

J'entends autour de moi Rome, la terre entière ;
Demander en pleurant à ma main meurtrière
Ce père des Humains par ma rage opprimé,
Qui les rendroit heureux si je ne l'eusse aimé . . . :

TULLIE.

Vous pleurez ! Empêchons que Sextus ne poursuive ;
On peut encor . . . .

VITELLIE, (*reprenant sa fureur.*)

Comment veux-tu donc que je vive ?
Dans l'opprobre éternel d'un amour dédaigné
Qui révolte ma gloire & mon sang indigné ?
Faut-il être à toute heure en guerre avec mon ame ?
Rougir près d'un ingrat du mépris de ma flâme ?
Le voir donner mon sceptre ? Et pleurer le seul bien
Qui consolât mon cœur d'être privé du sien ?
Non. Sa mort finira les tourmens que j'endure,
Ou, quelques jours encor si l'amour en murmure ;
Sur le Trône une fois lorsqu'on se voit monté
On oublie aisément quel sang l'a cimenté.
Gloire, qui sur mes sens as regné la première,
Sublime Ambition, remplis mon ame entière :
Idole des grands cœurs, que tes nobles plaisirs
Etouffent de l'amour les vulgaires soupirs !

Dieux ! je vois l'Empereur.... Ah ! revers qui me tue !
Peut-être ils vont venir l'égorger à ma vue ;
Fuyons.



SCÈNE VI.

TITUS, VITELLIE, TULLIE.

TITUS.

OU courez-vous ? & d'où vient votre effroi ?
Ce tumulte, ce feu ne menace que moi:
L'auriez-vous cru, Madame, on me hait, on m'abhorre
Dans Rome, & dans ce jour où tout dit qu'on m'adore.
Dieux ! faut-il qu'aux Humains Titus coûte du ſang !
Je courois ſatisfaire aux devoirs de mon rang,
Défendre mes Sujets au péril de ma tête;
Annius, & ma garde, en ce palais m'arrête.
O Deſtin, ſur moi ſeul épuiſe ton courroux;
Ciel ! ne frappe que moi, je bénirai tes coups.
(Il s'appuie ſur un fauteuil.)

VITELLIE, *(à part.)*

Mes yeux avec pitié contemplent ma victime.
Retirons-nous... Reſtons pour empêcher le crime.

TITUS,

(Se relevant & jetant quelques regards ſur Vitellie.)

Ah ! que je m'applaudis d'avoir juſqu'à préſent
Différé de ma main le funeſte préſent !
De n'avoir point encore à trembler pour la vie
D'une fidèle épouſe à mes malheurs unie !

Si du choix glorieux qu'aujourd'hui j'avois fait
Un heureux coup du ſort n'eût ſuſpendu l'effet,
Quelle terreur ici viendroit troubler mon ame !

VITELLIE, (*à part.*)

Que dit-il ? Eſt-ce moi ? . . .

TITUS.

Vous frémiſſez, Madame !
Mes ſoins près de Fulvie ont rangé des ſoldats,
C'eſt elle à qui mes vœux deſtinoient mes Etats :
Dans ſon aſyle sûr, allez, daignez vous rendre.
Faites chercher Sextus ; je vais ici l'attendre :
Aux portes du palais nous irons tous les deux,
Vaincre avec Annius, ou périr ſous vos yeux.

(*Il ſe jette dans le fauteuil.*)

VITELLIE, (*à part, en ſe retirant.*)

Quel coup de foudre, ô ciel ! quand mon ame attendrie . . .
J'allois ſauver l'ingrat . . . le ſauver pour Fulvie ?
Non. Qu'il meure, il le veut, il m'arrache le cœur ;
Cruel, je t'abandonne au bras de mon vengeur.



SCÈNE VII.

TITUS, (*seul & assis.*)

JE frissonne. Sextus qui veilloit sur le crime,
Peut-être en est déjà la première victime.
Faudra-t-il par son sang voir mon sceptre affermi ?
Quel Thrône peut payer la perte d'un ami !

SCÈNE VIII.

TITUS, (*toujours assis,*) SEXTUS, (*dans le fond du Théâtre, un poignard à la main.*)

SEXTUS.

LE voici. Le ciel même à ma fureur le livre.
(*Il avance.*)

TITUS, (*sans le voir.*)

Sextus, si tu péris, je n'y pourrai survivre.

SEXTUS, (*s'arrêtant.*)

Dieux! il pleure sur moi, quand je viens l'immoler...
Tombons à ses genoux, osons tout dévoiler.

TITUS, (*toujours sans le voir.*)

Mon hymen eût perdu Vitellie elle-même;
Mon malheureux destin poursuit tout ce que j'aime.

SEXTUS.

Qu'entends-je ? Ah ! c'en eſt fait. Amour, conduis
ma main !

(Il eſſaye de frapper.)

TITUS, *(ſe levant avec vivacité.)*

Sextus ne paroît pas, on me retient en vain.
Sortons & découvrons....

*(Il apperçoit Sextus à qui ce mouvement
a fait tomber le bras.)*

Grands Dieux ! je vous rends grace !
Cher & fidèle ami, tu vis & je t'embraſſe.

SEXTUS, *(hors de lui.)*

Je ne me connois plus & j'y ſuccombe enfin ;
Vous, Seigneur, embraſſer votre infâme aſſaſſin !

(Il lui montre ſon poignard.)

TITUS, *(avec éclat.)*

Toi, Sextus ?

SEXTUS, *(ſe jetant à ſes pieds.)*

Oui, moi-même : oui, ma main forcenée (1)
Dans ce vertueux ſang brûloit d'être baignée :

SEXTUS.

(1) Oui, moi-même...& pour laver mon crime,
Mon ſang.....

(Il veut ſe tuer.)

TITUS, *(le déſarmant.)*

Arrête.... ingrat, quelle fureur t'anime ?
(Sextus tombe à ſes pieds.)

J'ai ſenti, malgré moi, le mien ſe ſoulever;
J'ai pu vouloir le crime, & ne puis l'achever.

TITUS, (*après un peu de ſilence.*)

Des traîtres t'ont conduit à ce crime effroyable.
Que ne m'immoloient-ils, ſans te rendre coupable?
En vain le glaive échappe à ton bras ſuſpendu;
Que m'importent mes jours, quand tu perds ta vertu?
Mais je vois dans tes yeux un remords magnanime.

SEXTUS.

Non: je ne ſuis qu'un monſtre; il faut laver mon crime.

(*Il veut ſe tuer lui-même.*)

TITUS, (*le déſarmant.*)

Arrête. — On ne t'a pas donné ce fer pour toi: —
Sers des amis plus sûrs & plus tendres que moi;
Enfonce ici leurs coups.

(*Il met tranquilement le poignard ſur ſon propre cœur.*)

O prodige d'horreur qu'à peine je conçoi!...
Malheureux, à ma mort tu perdois plus que moi.
Que t'a fait ton ami?

SEXTUS.

Je rentre dans la poudre:
Ce nom, jadis ſi doux, me ſemble un coup de foudre.
Ciel! anéantis-moi!

Edition de 1760.

SEXTUS.

Je rentre dans la poudre ;
Ces regards si ſereins ſur moi lancent la foudre :
Ciel, anéantis-moi.

SCÈNE IX.

LENTULUS, ANNIUS, GARDES, *les Acteurs précédens.*

LENTULUS, (*en entrant.*)

VENEZ venger Titus,
Immolons l'aſſaſſin, l'exécrable Sextus.
(*Il approche & appercevant Sextus, il dit à part :*)
Le lâche eſt à ſes pieds !

(*Sextus épouvanté ſe leve. Lentulus & lui reſtent comme immobiles.*)

ANNIUS, (*à Titus.*)

Vous vivez ! Puis-je croire,
Même quand je la vois, une action ſi noire ?
(*Montrant Lentulus.*)
C'eſt lui qui m'a tout dit. Pardonnez mon erreur ;
Armant le meurtrier, j'arrêtois le vengeur.
Du palais contre lui je défendois la porte,
Je ne l'ai fait entrer qu'en lui ſervant d'eſcorte.

SEXTUS, (*à Lentulus.*)

Quoi ? vous ? . . . .

LENTULUS, (*l'interrompant, à Titus.*)

Une autre crainte agite mon esprit.
Sans le plus prompt secours Domitien périt.
J'ai su qu'à l'instant même où ce monstre perfide
Levoit ici sur vous le glaive parricide,
Un gros de scélérats vendus à ses forfaits,
Devoit de votre frère assaillir le palais.

TITUS, (*vivement à Sextus.*)

Quoi! Ta rage en mon sang n'étoit pas assouvie!...
Courons tous à mon frère & défendons sa vie.

ANNIUS.

Dans quel péril nouveau tout prêt à vous plonger...

LENTULUS, (*très-vivement.*)

Titus entre nous deux court-il quelque danger?

ANNIUS, (*à Titus qui veut sortir.*)

Mais, Seigneur....

TITUS.

Que ton zèle, Annius, se modère:
A qui dois-je mes jours si ce n'est à mon frère?
(*Il veut encore sortir.*)

SEXTUS.

Arrêtez. Ah! mon Prince, à qui vous livrez-vous!
A des bras ennemis, les plus cruels de tous....
(*Il va pour montrer Lentulus.*)

TITUS, (*l'interrompant.*)

Traître, nous craignons peu tes indignes complices;
Du palais de mon frère attends-les aux supplices.

(*A une partie des Gardes.*)

Vous, gardez ce coupable & livrez-le au Sénat;
Que la rigueur des loix juge ſon attentat.

(*À Sextus.*)

Va, de ces aſſaſſins ſi le nombre m'opprime,
Je n'ai qu'un ſeul regret : ma mort ſera ton crime.

(*Il ſort avec Lentulus, Annius & la plus grande partie des Gardes.*)

SEXTUS, (*à quelques-uns de ſes Gardes.*)

Ah! courez, chers amis, obſervez Lentulus....
Ciel! je meurs ſatisfait ſi tu ſauves Titus.

(*On l'emmene.*)

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le Théâtre réprésente le Cabinet de Titus avec un Bureau, & tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Oui, de vos défenseurs pour désarmer le zèle,
Par-tout de votre mort on semoit la nouvelle;
Rome a vu ses enfans encor se désoler:
Et Vitellie en pleurs a voulu s'immoler.

TITUS.

Annius, je te dois & la vie & l'Empire;
J'en chéris plus ce jour que par toi je respire.
Mais comment tes regards pénétrant tant d'horreur,
Ont-ils de Lentulus démêlé la noirceur?

ANNIUS.

Long-tems de ses complots j'avois suivi la trame;
Vos périls m'avoient fait étudier son ame.

En vain ſon zèle faux maſquoit ſes trahiſons ;
Son abord en ces lieux confirma mes ſoupçons.
Il vous trouva ſauvé ſans qu'un rayon de joie
Eclaircît la ſurpriſe où ſon cœur fut en proie :
J'ai dans Sextus & lui, vu deux Traîtres confus
Se reprocher des yeux tous leurs crimes perdus.
Sextus dans ſes remords l'avouant pour complice,
A mes doutes fixés fut le dernier indice :
J'ai ſuivi le perfide, & mes yeux plus ouverts
Ont percé par degrés tous ſes deſſeins couverts ;
Dans le fort du combat, quand, au gré de ſa rage,
Il vous vit emporté par votre ardent courage ;
Et qu'il s'applaudiſſoit du coup lâche & certain
Qu'en ce flanc découvert portoit déjà ſa main,
J'ai dans le ſien moi-même enfoncé mon épée ;
Et des Traîtres ſoudain la foule diſſipée
Par ſa fuite annonçant que ſon Chef n'étoit plus
Laiſſe encor des captifs qui nomment Lentulus.

TITUS.

Occupons-nous, ami, d'un intérêt plus tendre ;
Que fait Sextus ?

ANNIUS.

Seigneur, nous venons de l'entendre.
A peine dans ces murs ſon crime eſt révélé
Tous les pères de Rome au Sénat ont volé ;
L'effroi, l'horreur, la honte accablent leur courage ;
Ils flétriſſent ce jour, l'opprobre de notre âge ;
Leurs cœurs ſaignent du coup qui vous fut deſtiné.
Sur ſes propres aveux le Traître eſt condamné :

J'apporte ſon arrêt ſi terrible & ſi juſte :

(Il remet le decret du Sénat à Titus qui le parcourt des yeux.)

Nous n'attendons, Seigneur, que votre ſeing auguſte,
Pour livrer, dans le Cirque, aux lions furieux,
Ce monſtre plus farouche, & plus barbare qu'eux.

TITUS, *(les larmes aux yeux.)*

Et tu vois d'un œil ſec ce fatal ſacrifice !
Songe quel fut le cœur qu'immole ma juſtice.

ANNIUS.

Ce cœur s'eſt dégradé, je ne le connois plus.

TITUS.

Moi, je ne connois point tes cruelles vertus.
Toujours l'humanité plaint ceux qu'il faut détruire,
Et plus leur crime eſt grand, plus la vertu ſoupire.
Quel Juge peut jamais condamner ſans gémir !
Le ſupplice d'un Prince eſt d'avoir à punir....
Que dit le malheureux & quelle eſt ſon excuſe ?

ANNIUS.

Il n'en allègue point : c'eſt lui ſeul qu'il accuſe.
Il ſent du déſeſpoir les dernières horreurs :
Et déchirant ſon ſein tout trempé de ſes pleurs,
Par grace il demandoit les plus cruels ſupplices.
Mais nous allons, Seigneur, entendre ſes complices,
Et nous ſaurons alors....

TITUS.

Ami, qu'il vienne ici.
Sur ce fatal ſecret je veux être éclairci.
Son cœur avec le mien ne pourra point ſe taire ;
Son excuſe eſt peut-être au fond de ce myſtère.
Vois depuis plus d'un an tous ſes combats ſecrets,
Ses chagrins dévorans & ſes profonds regrets :
Vingt fois pour me ſauver ſa bouche s'eſt ouverte ;
Il m'a, dans ce jour même, averti de ma perte ;
Et dans l'inſtant encor qu'il vint la conſommer,
Un ſeul embraſſement a pu le déſarmer.
Quelqu'un l'aura ſéduit, c'eſt ce qu'il faut connaître.
Qu'il l'avoue ; il pourra fléchir encor ſon Maître ;
Fais le venir : pour prix de quinze ans de bienfaits,
Je ne veux que ſavoir l'Auteur de ſes forfaits.

(*Il met le décret ſur le Bureau & s'aſſied à côté.*)

SCÈNE II.

TITUS, (*ſeul & aſſis.*)

Et voilà les amis que le ſceptre nous donne !
Dieux ! que vous rabaiſſez l'orgueil de la Couronne !
Nos ſujets inſenſés nous égalent à vous ;
Et les derniers d'entr'eux ſont plus heureux que nous.
Le plus vil des humains, dans ſa baſſeſſe extrême,
Voit du premier coup d'œil qui le hait ou qui l'aime ;
Mais pour nous, ſe fardant de trompeuſes couleurs,
Les viſages jamais ne reſſemblent aux cœurs.

SCÈNE III.

TITUS, SEXTUS, GARDES.

SEXTUS, (*au milieu du théâtre, appercevant Titus.*)

OU ſuis-je ? Quel ſupplice, & quel excès de honte (1) !
Des vertus qu'il m'apprit comment lui rendre compte ?

(1) Ce morceau a été raccourci. Voici comment il étoit dans l'édition de 1760.

SEXTUS.

Où ſuis-je ? où me cacher ? . . . Enfer, ſois mon refuge :
Sauve-moi de l'horreur d'avoir Titus pour juge :
De paroître à ſes yeux entouré de forfaits,
Qu'il faut voir confronter avec tous ſes bienfaits.

TITUS, (*toujours aſſis.*)

Approche.

SEXTUS.

Quel ſupplice, & quel excès de honte !
Des vertus qu'il m'apprit, comment lui rendre compte ?
O des plus durs mépris accablante équité !
Qu'un affront eſt cruel quand on l'a mérité !

TITUS.

Je t'ai dit d'approcher.

SEXTUS, (*avançant un peu.*)

A peine je reſpire, &c.

Je parois à ſes yeux entouré de forfaits,
Qu'il faut voir confronter avec tous ſes bienfaits.

TITUS, (*encore aſſis.*)

Approche.

SEXTUS, (*avançant un peu.*)

Je ne puis : à peine je reſpire;
Sa voix briſe mon cœur, ſon regard le déchire.

TITUS.

(*Aux Gardes.*) (*à part.*)
Qu'on nous laiſſe... L'ingrat m'attendrit ſur ſon ſort.
(*Après un peu de ſilence.*)
Sextus, il eſt donc vrai, tu conſpirois ma mort:
Tu levois le poignard dans ta fureur extrême,
Sur qui? ſur ton ami, ſur un autre toi-même.
Si tu n'as point en moi reſpecté l'Empereur
Inſenſé, pouvois-tu haïr ton bienfaiteur?
A ta confuſion j'épargne ici l'hiſtoire
De ces bienfaits ſi grands ſortis de ta mémoire;
De la mienne à jamais j'avois ſu les bannir:
Sextus les oubliant m'en a fait ſouvenir.
Quoi! De tant d'amitié ta haine eſt le ſalaire!
Dès tes plus jeunes ans je t'ai ſervi de père;
Et tu veux mon trépas, & ton cœur l'a permis!
Si Sextus eſt perfide, où trouver des amis?

SEXTUS.

(*En larmes, ſe jettant aux pieds de Titus.*)
Ah! Titus.... Ah! Seigneur! ſi votre ame ſenſible
De la mienne un moment voyoit l'état horrible,

Quelque justes qu'ils soient, vous plaindriez mes
maux,
Hélas! tous vos bienfaits sont mes premiers bourreaux.
Je veux fermer les yeux sur leur foule innombrable,
Leur cri persécuteur m'épouvante & m'accable (1):
Ils viennent tour-à-tour dans mon perfide cœur,
Du remords dévorant porter le ver rongeur:
Daignez, en m'immolant, abréger mon supplice:
Par clémence, Seigneur, hâtez votre justice.
Ne me prolongez pas cet opprobre odieux,
Ce tourment si cruel d'être infâme à mes yeux:
Du poids de mes forfaits que la mort me délivre;
Frappez, épargnez-moi la honte d'y survivre.

TITUS, (*se levant.*)

Leve-toi... Je ne puis résister à ses pleurs.
Eh bien, regarde, ingrat, du fond de tes malheurs,
Ce rang si desiré que l'abîme environne.
Dans ton aveuglement qu'espérois-tu du trône?
Qu'il te rendroit heureux? Tu vois si je le suis (2):
Souhaite donc le sceptre, & contemple ses fruits.

SEXTUS.

Non. Son éclat trompeur n'a point séduit ma vue.

---

(1) Ils semblent tour-à-tour dans mon cœur déchiré,
Plonger un glaive affreux de serpens entouré.
Edition de 1760.

(2) Le suprême bonheur?... Tu vois si j'en jouis.
Edition de 1760.

TITUS.

Et quel autre intérêt? Quelle erreur inconnue?...

SEXTUS.

Une foiblesse....

TITUS.

Acheve.

SEXTUS.

Une fatalité...

TITUS.

Explique-toi sans honte & sans timidité.
(Lui prenant la main.)
Titus est seul ici, César n'y veut point être;
Ne vois qu'un ami tendre, ose oublier ton Maître;
Dans le fond de mon cœur viens déposer le tien,
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.
Daigne me confier la cause de ton crime;
Je voudrois plus que toi qu'elle fût légitime.
A te voir innocent que j'aurois de plaisir!
Te trouver moins coupable est mon second desir.
Appliquons-nous ensemble à chercher ton excuse.

SEXTUS.

Il n'en est point pour moi, mon silence m'accuse.

TITUS.

Ce barbare silence ajoute à tes forfaits;
Songe donc que ton cœur est plein de mes secrets;
Je n'en veux qu'un des tiens.

SEXTUS, (*à part.*)

O douleur inouie!
J'offenſe encor Titus, ou je perds Vitellie.

TITUS.

Ingrat, ta défiance outrage l'amitié;
Quand je ſuis ſuppliant, Sextus eſt ſans pitié!...
Du plus ſenſible coup ta cruauté me frappe.

SEXTUS, (*à part.*)

Amour, retiens encor mon ſecret qui m'échappe.

TITUS.

Quel endurciſſement!... Le Monarque indigné
Peut ſuccéder bien-tôt à l'ami dédaigné.
Réſous-toi, parle enfin.... Tu te tais encor? traître,
Va, c'eſt trop abuſer des bontés de ton Maître.

SEXTUS.

Seigneur, apprenez donc.... Dieux! que fais-je?

TITUS.

Pourſuis.

SEXTUS, (*à part.*)

Il le faut.... Non, jamais.

TITUS.

Que dis-tu?

SEXTUS, (*en déſeſpéré.*)

Que je ſuis
Un parjure, un barbare endurci dans le crime,
De ſes propres fureurs déteſtable victime;

Qui mérite à la fois cent ſupplices divers ;
Exécrable à moi-même ainſi qu'à l'Univers ;
Je demande la mort pour faveur ſouveraine.

TITUS.

Je te l'accorde, ingrat.... Gardes, qu'on le remène.

SEXTUS, (*après un peu de ſilence.*)

Titus ! Ah ! quels adieux !...étoient-ils faits pour nous ?
Penſiez-vous que Sextus mourroit haï de vous ?....
Mais quand de mes forfaits j'aurai ſubi la peine,
A ma mémoire au moins épargnez votre haine ;
Et de mes premiers ans rappellant l'heureux cours ;
Détournez vos regards des derniers de mes jours.

SCÈNE IV.

TITUS, (*ſeul.*)

QUOI ? Dans ſa trahiſon l'inhumain perſévère !
Un père pour ſon fils feroit-il moins ſévère ?
Traître, je t'ai rendu maître de ton deſtin ;
Tu braves ma clémence, elle ſe taît enfin :
Vengeons-nous....

(*Il approche de la table pour ſigner le décret, & il s'arrête.*)

Ah ! s'il faut qu'un Monarque puniſſe,
La vengeance doit-elle entrer dans ſa juſtice ?
Que dis-je ? ôter la vie eſt un pouvoir cruel
Que s'arroge, à ſon gré, le plus obſcur mortel ;

Mais l'accorder, grands Dieux ! c'eſt un noble avantage,
Un droit qu'avec vous ſeuls un Souverain partage.
Que Sextus vive.... Eh ! quoi ? Je laiſſe impunément
Des plus ſaintes des loix ſapper le fondement !
Le Ciel m'a couronné pour venger leur injure ;
Brutus pour la patrie a dompté la nature :
Surmontons l'amitié : faiſons ce juſte effort ;
C'eſt au coupable enfin à s'imputer ſa mort.

(Il s'aſſied & prend la plume pour ſigner le décret.)

Ainſi donc dans le ſang ma juſtice ſe baigne !
C'eſt celui d'un ami qui va ſouiller mon règne.
On dira que Titus fut las de ſa bonté
Comme Auguſte & Silla de leur férocité.

(Il jette la plume ſur la table & ſe releve.)

Non, ne te démens point par cet arrêt ſévère ;
Juge de tes ſujets, tu n'es pas moins leur père ;
Et quand les criminels n'ont offenſé que toi,
Tu deviens, dans ta cauſe, arbitre de la loi.
Les Dieux ont fait ton ame en un jour de clémence :
Vois combien la rigueur coûte à ta bienfaiſance.
Pourquoi te refuſer ton ſuprême plaiſir ?
Va, Titus, il vaut mieux que le juſte avenir
Reproche à ta mémoire un pardon qu'un ſupplice,
Un excès de bonté qu'un excès de juſtice.

(A quelques Gardes qui ſont toujours au fond du Théâtre)

Qu'on ramène Sextus.... Jouiſſons du plaiſir
Dont ſes ſens éperdus vont ſoudain treſſaillir.

S'il ne mérite pas cette faveur insigne,
Je l'accorde à mon cœur, qui sans doute en est digne.

SCÈNE V.

TITUS, VITELLIE, TULLIE, GARDES.

VITELLIE.

AH! Seigneur, épargnez votre ami malheureux;
On a surpris sa foi par des pièges affreux;
Il n'est que l'instrument d'un monstre détestable,
Criminel envers vous, envers lui plus coupable:
Je viens vous le livrer ce fatal séducteur:
Mais en le connoissant, vous frémirez d'horreur....

TITUS.

Arrêtez. Mes projets vous plairont mieux peut-être:
Je veux lui pardonner, que sert de le connaître?
Devant moi, chaque jour, il auroit à rougir;
Et je l'exposerois encore à me haïr.
Mais qu'il m'est doux de voir l'intérêt magnanime
Qui contre votre sang, pour Titus, vous anime!
Lentulus n'a donc pu me ravir votre foi?...
Je vois que le cruel vous trompa plus que moi.
Madame, il m'arracha le dessein salutaire
De vous remettre au rang où régna votre père;
Sans doute il prétendoit, se parant de vos droits,
Dans Rome en sa faveur soulever quelques voix:

Votre amitié fidèle ici le désavoue,
Et mon projet revit lorsque le sien échoue.
(*Il voit entrer Sextus & fait un pas vers lui.*)

SCÈNE VI & *dernière.*

TITUS, SEXTUS, VITELLIE, TULLIE, GARDES.

TITUS.

(*à Sextus qui paroît fort agité en voyant Vitellie.*)

Viens, je voulois savoir qui t'arma contre moi,
J'avois à ma clémence attaché cette loi:
Mais je défends, Sextus, par une loi contraire,
Que ta bouche jamais s'ouvre sur ce mystère:
Mon cœur, à ce seul prix, te rend son amitié;
Viens embrasser Titus, & tout est oublié.

SEXTUS, (*tout éperdu de joie.*)

Est-ce un songe? Qui, moi?... Grands Dieux! j'en doute encore.
(*Avec transport.*)
Et vous ne voulez pas, Seigneur, qu'on vous adore!...
Vous augmentez mon crime en daignant l'oublier.

TITUS.

N'en parlons plus. Combien faut-il donc t'en prier?
(*A Vitellie.*)
Qu'il trouve grace aussi devant sa Souveraine,
Que vos bontés pour lui commencent notre chaîne;

Epouſe de Titus, chériſſez ſon ami.
Sur le trône, ſans vous, je régnois à demi ;
Qu'en acceptant ma main la vôtre me ſeconde,
Nous pourrons à nous deux remplir l'eſpoir du monde.

VITELLIE, (*tombant dans les bras de Tullie.*)

Je me meurs.

SEXTUS, (*à part.*)

O pardon plus cruel que la mort!
Hélas! ſans murmurer, je dois ſubir mon ſort.

TITUS, (*à Vitellie.*)

Vous ne répondez point. Quelle pâleur affreuſe!...

VITELLIE.

C'eſt celle du trépas. Qu'ai-je fait, malheureuſe!
O rage! ô déſeſpoir! je m'arrache en ce jour
Tout ce que prétendoient ma gloire & mon amour.
Infâme Lentulus, c'eſt ta noirceur extrême....
Juſte Ciel, mes forfaits retombent ſur moi-même.

SEXTUS.

Qu'entends-je!

TITUS.

Eh quoi!

VITELLIE.

J'ai cru que Lentulus vainqueur....
Vous perdre, & le ſervir, c'étoit trop pour mon cœur:
Le poiſon....

TITUS.

Dieux!

SEXTUS.



Je ſéduiſis Sextus à qui j'avois ſçu plaire,
Qui de mes ſeux jaloux ignoroit le myſtere. *T. I. P. 161.*

A. Borel invenit et delineavit. 1787. *L. Petit Sculp.*

VITELLIE.

Hélas! daignez m'entendre,
Titus.... Je vous aimai de l'amour le plus tendre;
(Sextus paroît étonné & furieux.)
Et tel eſt le triomphe à Titus préparé,
Que par ſes aſſaſſins il eſt même adoré.
Un autre dans votre ame obtint la préférence:
De-là tous ces complots tramés par ma vengeance.
Je me flattois ſur-tout de l'eſpoir inſenſé
Que le ſceptre en mon cœur vous auroit remplacé.
Je ſéduiſis Sextus à qui j'avois ſu plaire,
Qui de mes feux jaloux ignoroit le myſtère.
(Titus ſurpris regarde Sextus qui demeure confondu.)
Pour prix de votre mort lui promettant ma main,
Du plus fidèle ami j'ai fait un aſſaſſin.
Ah! pardonne, Sextus, à tant de perfidie;
Au delà de tes vœux tu vois que je l'expie:
Le trône & ce héros que j'obtenois tous deux....
Mes forfaits m'ôtent plus que je n'attendois d'eux.
Du moins dans mon trépas je trouve quelques charmes,
A mes derniers ſoupirs Titus mêle ſes larmes;
Il me donnoit ſa main, ſon Empire & ſon cœur (1);
Dieux! au bord du tombeau j'ai connu le bonheur.
(On l'emporte.

---

(1) Sur le bord de la tombe il me donnoit ſon cœur;
J'embraſſe en expirant cette ombre de bonheur.
Edition de 1760.

SEXTUS.

Dieux! après tant d'horreurs, je pleure la cruelle!
Et le coup qui la perd me punit autant qu'elle (1):
Titus pardonne tout; mais plus ſévère, hélas!
Le Ciel venge les Rois qui ne ſe vengent pas.

TITUS.

Viens, oublions l'amour, ſes malheurs & ſes crimes;
Rendons à l'amitié deux ames magnanimes.
Elle retint tes coups, & je te dois mes jours;
Ton cœur contre ton bras me défendit toujours.
O vous, ſi la rigueur eſt un devoir du trône,
Changez mon cœur, Grands Dieux, ou m'ôtez ma
Couronne.

---

(1) Puis-je la condamner? je fus traître autant qu'elle,
Ah! Seigneur, plus ſévère & plus juſte que vous,
Quand vous nous pardonnez, le Ciel nous punit tous.
Edition de 1760.

Fin du cinquième & dernier Acte.





OBSERVATIONS

Adreſſées à M. de VOLTAIRE, *ſur la Tragédie de* TITUS; *& ſur la Poéſie Dramatique.*

MONSIEUR,

J'OSAI vous prendre pour juge de mes foibles talens avant que d'entrer dans la carrière de la Littérature. Vous daignâtes applaudir à mes eſſais & m'encourager. Souffrez donc que je ſoumette encore aujourd'hui à votre déciſion un ouvrage plus conſidérable, entrepris ſur les eſpérances que vous m'avez données de moi-même. Quelque ſuccès éclatant que cette Tragédie eût pu avoir aux répréſentations, je l'aurois méſeſtimée ſi elle vous eût déplu à la lecture. Mais auſſi qu'elle ſoit approuvée dans votre cabinet, & je me conſolerai de l'avoir vue échouer au théâtre.

C'eſt vous, Monſieur, qui me donnâtes la

première envie de traiter le ſujet de Titus, par l'éloge brillant que vous fîtes de l'Opéra de M. Métaſtaſio, dans votre Préface de Sémiramis. Permettez-moi de vous en rappeller les termes.

» Que ceux qui ſont au fait de la Littérature des autres Nations, ſongent à cette » admirable ſcène de la *Clemenza di Tito*, » entre Titus & ſon Favori, qui a conſpiré » contre lui. Je veux parler de cette ſcène où » Titus dit à Sextus ces paroles divines :

Siam'ſoli, il tuo Sovrano
Non è préſente; apri il tuo core à Tito,
Confida all'amico; io ti prometto
Qu'Auguſto n'ol ſapra.

» Qu'ils reliſent, continuez-vous, le mono» logue ſuivant, où Titus dit ces autres pa» roles, qui doivent être l'éternelle leçon de » tous les Rois, & le charme de tous les » hommes :

.... Il torré altrui la vita
E facolta commune
Al piu vil della Terra; IL DARLA è ſolo
Dé numi, & de regnanti.

» Ces deux ſcènes ſont comparables à ce que » la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont » ſupérieures : ces deux ſcènes ſont dignes de

» Corneille quand il n'eſt pas déclamateur, &
» de Racine quand il n'eſt pas foible. «

Je voulois d'abord les placer dans un autre ſujet, ne découvrant pas au premier coup-d'œil aſſez de matière pour une Tragédie complette, dans cet Opéra rempli de morceaux d'Andromaque & de Cinna, qu'il falloit abſolument retrancher. Cependant à force de réfléchir, je crus qu'il n'étoit pas impoſſible, en ſuivant une autre route, de peindre le caractère enchanteur de Titus que j'idolâtrois comme le modèle de tous les Rois & le Dieu de l'humanité. Je trouvai des moyens d'éviter toute reſſemblance avec Cinna (1), ſoit dans l'intrigue, ſoit dans les caractères & ſur-tout dans le dénouement, ce qui étoit le plus difficile. Je ne pouvois à la vérité changer le fond du ſujet, qui eſt toujours un Favori conſpirant contre ſon bienfaiteur : mais la manière de traiter ce fond pouvoit être auſſi différente de celle du grand Corneille, que la Tragédie de Mérope l'eſt de celle d'Andromaque; quoique ce ſoit dans toutes deux

(1) Il étoit impoſſible d'éviter toute reſſemblance avec Cinna, dans un ſujet qui étoit ſi eſſentiellement le même, & en ſuivant un Auteur qui avoit pris Cinna pour modèle. *Note de l'Editeur.*

une mère tremblante pour ſon fils, & forcée pour le ſauver à épouſer le meurtrier de ſa famille.

Si le ſujet de Titus offroit moins de grandeur que celui de Cinna, il fourniſſoit plus de pathétique. Sur-tout le caractère de Titus étoit bien autrement intéreſſant que celui d'Auguſte, foible Tyran, las de regner & de proſcrire, dont tout l'art de Corneille n'a pu faire un Héros que dans le cinquième acte. Je me déclare ici avec plaiſir l'admirateur le plus zélé & l'enthouſiaſte le plus paſſionné du génie de Corneille. C'eſt par le déſeſpoir de l'imiter que je m'attacherai toujours au genre de Racine. Vous ſavez qu'on eſt déterminé dans le choix des genres par ſon caractère particulier (1).

Diſcutons maintenant les reproches que l'on a faits à ma Tragédie. Quoiqu'éleve dans l'art du théâtre, j'en ai fait une étude ſi aſſidue & ſi réfléchie, que je me crois en état de raiſonner un moment avec mon Maître. Je ne m'engage même dans cette diſcuſſion, que

(1) On verra dans la ſuite que M. de Belloy s'eſt beaucoup plus attaché au genre de Corneille qu'à celui de Racine, & que c'étoit à ce premier genre que ſon caractère le déterminoit plus particulièrement. *Note de l'Editeur.*

parce qu'elle me donnera lieu de rappeller au Public quelques principes qu'on lui a fait oublier.

I.

On a trouvé que mon Héros étoit trop bon; & il eſt vrai que j'avois mis dans ſa bouche deux expreſſions un peu outrées qui ont pu faire paroître un moment ſa bonté exceſſive. Mais je crois qu'aucune de ſes actions ne ſort des bornes de la ſageſſe & de la fermeté noble qui doivent caractériſer un Monarque. J'ai même eu ſoin de donner toujours un principe de grandeur & de magnanimité à chacun de ſes bienfaits, afin qu'ils ne paruſſent point partir de cette ſimple facilité naturelle qui agit ſans réfléchir, & qui tient de la foibleſſe. Si Titus eſt toujours bon, c'eſt que ſon caractère doit être conſtant; mais il n'eſt jamais bon de la même manière.

Car j'avois ſenti, auſſi bien que qui que ce ſoit, la difficulté qu'il y avoit à éviter la monotonie, en peignant la bienfaiſance. Auſſi n'avois-je rien négligé pour jetter dans le rôle de Titus toute la variété poſſible. C'eſt ce que l'on n'a pas permis aux ſpectateurs d'appercevoir, & ce que les Lecteurs ne laiſſeront ſûrement point échapper. Ils verront que la bonté de Titus s'exprime, tantôt avec le lan-

gage ſimple & tranquille de la généroſité; tantôt avec ce pathétique vif & tendre de l'amitié; tantôt avec la chaleur d'un enthouſiaſme d'humanité. Il y a plus. Comme la bonté paternelle d'un Prince envers ſes ſujets doit être unie au courage néceſſaire pour les défendre, j'ai répréſenté Titus avec tout ſon héroïſme, & je n'ai eu garde de paſſer ſous ſilence ſes talens militaires. Ce n'eſt point un froid Philoſophe. Il entre ſur la ſcène vainqueur des Parthes, & dans le cours de la pièce il combat en ſoldat intrépide, & il vole au danger malgré les remontrances de ſon ami. Enfin j'ai voulu que ſa bienfaiſance ne l'empêchât point de maintenir les loix : je crois lui avoir donné quelque fermeté dans ce diſcours qu'il adreſſe à Lentulus :

Si j'imite les Dieux dans leur lente vengeance,
Comme eux je frappe enfin qui trahit ma clémence;
Je ne ſuis indulgent ni ſévère à demi,
C'eſt à toi de choiſir, ou le Juge, ou l'ami.

Dans la Scène ſuivante, il dit encore à Sextus :

Je punirai le crime en pleurant les coupables.

Et dans la première Scène du cinquième Acte, il gémit de ſe voir forcé à condamner :

donc il eſt encore déterminé en ce moment à la ſévérité. On voit même par les combats qu'il éprouve dans le dernier monologue, qu'il puniroit infailliblement, ſi le coupable étoit un autre que Sextus, & s'il n'étoit pas queſtion d'une offenſe perſonnelle, qu'un Souverain peut ſouſtraire à la rigueur des loix :

Je deviens dans ma cauſe arbitre de la loi.

Ce ſont ſur-tout ces combats entre la bonté & la Juſtice, qui animent ſi vivement le caractère de Titus dans le dernier Acte, combats ſublimes & intéreſſans où les deux plus grandes vertus d'un Souverain ſe diſputent l'empire de ſon cœur. Ce ſont eux que vous avez tant admirés dans l'original Italien, & que j'eſpère encore de voir applaudir par tous ceux qui les liront dans ma foible traduction.

Les Critiques me paſſent l'erreur où j'ai laiſſé Titus pendant près de trois Actes ſur la trahiſon de Sextus, qu'il lui eſt en effet impoſſible de ſoupçonner. Mais ils prétendent que ce Prince eſt avili quand Lentulus le trompe. Je détruis cette objection par une autre, que l'on a faite contre le caractère de ce même Lentulus. On l'a trouvé trop fourbe. C'eſt une preuve que ſa perfidie eſt du moins aſſez adroite, pour que Titus ait pu s'y laiſſer ſur-

prendre sans trop de crédulité. D'ailleurs depuis quand est-il défendu de rendre un Héros dupe d'un scélérat ? Auguste est-il avili lorsqu'il prend ses deux assassins pour ses Conseillers intimes ? Hérode & Constantin, parce qu'ils se livrent à des Ministres perfides & soupçonnent leurs Epouses vertueuses ? Rit-on de la malheureuse Ariane, qui, pendant cinq Actes entiers, se laisse abuser sur la rivalité de Phedre ? Ces méprises ne sont-elles pas regardées au contraire, comme le ressort de l'intérêt le plus vif ? Et lorsqu'un Prince aimable se trompe sur une trahison qui menace sa vie, son erreur ne fait-elle pas trembler tous les spectateurs sensibles & sensés (1) ?

(1) M. de Belloy a raison, dans les exemples qu'il cite, mais les nuances peuvent tout changer ici, & tout dépend de la manière d'être trompé ; un Héros peut l'être, sans doute, mais il ne doit jamais l'être en dupe ; & c'est ainsi que Titus paroît l'être quelquefois : il est trompé, parce qu'il croit toujours tout ce qu'on lui dit, sans examiner quel est celui qui parle, & parce qu'il saisit toujours le plus léger prétexte de faire éclater sa bonté, au préjudice de la prudence & de la dignité. Il seroit possible que Lentulus fût trop fourbe & que Titus fût quelquefois trop dupe. Par exemple Lentulus est très-fourbe, quand, prenant Titus par son foible pour l'empêcher d'épouser Vitellie, ce qui feroit manquer la conspiration, il se vante d'être aimé d'elle. Mais Titus est peut-être un peu trop dupe, lorsque, sans s'éclaircir avec Vitellie,

Je ne ſais où quelques gens d'eſprit ont été chercher, que les vertus ne ſont théâtrales que lorſqu'elles font violence à l'ame. Qui croiroit que cette objection ait été adoptée par un Auteur, qui imprimoit il y a quelque tems, que Socrate pouvoit être le Héros d'une Tragédie ? Sans examiner cette opinion particulière que je crois aſſez problématique, il me ſuffit des exemples d'Alvarès, de Burrhus, de Liſois, de Cornélie, de Cléopâtre, de Poliſonte, & de tant d'autres perſonnages vertueux ou criminels ſans efforts, que nous admirons tous les jours ſur la Scène. Je conviens qu'une Tragédie, dont tous les Acteurs ſeroient d'un caractère tranquille comme Andromaque, Mariamne, Hyppolite, le Titus de Bérénice, ou le mien, deviendroit néceſſairement une pièce froide. Mais Sextus & Vitellie ne ſont-ils pas des caractères aſſez

---

il en croit, ſur ſa parole, cet homme qu'il ſait être ſoupçonné de complots factieux, & qu'il reconnoît lui-même, pour un homme peu digne de foi. Il eſt bien plus dupe encore, lorſqu'à la fin du quatrième Acte, il ſe livre lui-même aux attentats de ce perfide, & ſe repoſe ſur lui du ſoin de ſa ſûreté. En effet il alloit périr, victime de ſa crédulité, ſi Annius, qui veilloit ſur lui, & qui obſervoit tous les mouvemens de Lentulus, n'eût ſurpris & frappé ce traître, au moment où il avoit le bras levé ſur Titus. *Note de l'Editeur.*

passionnés ? Tous les personnages de Bajazet n'ont pas les fureurs de Roxane.

I I.

On a prétendu que Titus & Vitellie ne se voyoient point assez. Mais on n'a pas fait réflexion qu'une Scène d'explication entr'eux devenoit nécessairement le dénoûment de la pièce. Il ne restoit donc à traiter que de petites Scènes qui parussent amener cette explication, & qui la fissent avorter par un malentendu. Il y en a une de cette espèce au quatrième Acte, & je crois que c'est assez. D'ailleurs, il falloit montrer Titus avec son ami, & non pas Titus avec une femme qu'il ne fait qu'estimer. Enfin l'impatience où est le spectateur de voir Titus s'éclaircir avec Vitellie, & le chagrin qu'il éprouve en voyant manquer cet éclaircissement, ne sont-ils pas précisément ce qui soutient & ce qui prouve l'intérêt ?

I I I.

Quant à l'irrésolution de Sextus, je passe condamnation, elle étoit trop continuelle. Mais, de l'aveu de toutes les personnes impartiales, ce défaut n'étoit pas assez révoltant & devoit paroître trop facile à réformer, pour qu'il pût faire tomber la pièce, si le Public

avoit été le Maître de juger avec ſon indulgence ordinaire. Il ne m'a coûté, pour remédier à ce défaut, que de retrancher quarante vers & d'en ſubſtituer huit. Je crois qu'à préſent on trouvera remplies & ſoutenues les deux parties du caractère de Sextus.

Ami brûlant de zèle, Amant impétueux,
Toujours avec fureur coupable ou vertueux.

Il eſt ami depuis qu'il revoit Titus, & il demeure invariable dans la réſolution de le ſauver, juſqu'au moment où il apprend au quatrième Acte que Titus eſt ſon Rival. Alors l'amour, & l'amour jaloux, l'emporte dans ſon cœur, au point que Titus eût été tué, ſi un heureux hazard ne l'eût fait courir au devant de Sextus, pour l'embraſſer, au moment où celui-ci le venoit frapper. Il me ſemble que cet évènement devoit faire tomber le poignard des mains d'un homme, qui n'étoit pas un Lentulus.

L'Auteur du Mercure du mois de Mai 1759, a ſoutenu que Sextus étoit plus odieux & moins digne de pardon que Cinna. Je ne ſais comment il a pu ſe faire du caractère de Sextus, une idée qui y eſt ſi diamétralement oppoſée. Premièrement, Sextus a beaucoup plus de remords que Cinna; & l'on ſait que

c'eſt par les remords, qu'un coupable devient moins odieux; ſur-tout quand il ne les ſurmonte pas, quand ces cris de la vertu produiſent leur effet ſur ſon ame en l'arrêtant au milieu du crime. Sextus n'eſt occupé pendant deux Actes entiers que du deſſein de ſauver ſon Maître : il lui donne même un avis ſecret de la conſpiration. Cinna au contraire perſuade à Auguſte de conſerver la couronne que ce Prince veut dépoſer, & il le lui perſuade uniquement pour avoir le plaiſir de l'égorger : noirceur affreuſe qu'il ne puiſe que dans l'atrocité de ſon caractère; noirceur qu'Emilie ne lui a jamais conſeillée, & dont elle lui fait même les reproches les plus vifs. Si Auguſte n'eſt pas aſſaſſiné, il en a l'obligation à Maxime & à Euphorbe, qui trahiſſent le traître Cinna. Mais Titus ne doit la vie qu'à la ſeule amitié de Sextus, puiſqu'au moment de frapper, *ſon cœur retient ſon bras*. Qui ne ſent combien cette circonſtance rend Sextus cher au Spectateur? D'ailleurs, c'eſt peut-être la ſituation la plus délicatement imaginée dans la pièce, Sextus ne ſe détermine au crime, que dans le moment où on lui annonce fauſſement que l'Empereur veut lui ravir Vitellie. Or nous plaignons plus que nous ne haïſſons, un malheureux qui ne devient criminel que par erreur, & qui ſeroit

resté vertueux si on ne l'eût pas trompé. C'est sans doute parce que Titus est, comme le dit le Mercure, *plus aimable* & plus intéressant qu'Auguste, qu'il m'a paru nécessaire de prendre toutes ces précautions, pour rendre aussi Sextus moins odieux que Cinna. Je crois y avoir réussi ; & le Mercure m'en fournit encore la preuve par une contradiction assez étrange où l'Auteur tombe avec lui-même. Il trouve la Scène du cinquième Acte entre Titus & Sextus *pleine de l'intérêt le plus pathétique* ; ce qui ne seroit certainement pas, si Sextus étoit un coupable détesté dont le Spectateur ne desirât point la grace.

I V.

Ma Tragédie a paru longue, parce qu'on ne l'a pas entendue. Ce que l'on ne comprend pas est toujours très-long. Elle a cependant deux ou trois cens vers de moins que les pièces ordinaires de Corneille, de Racine, & de M. de Crébillon : c'est-à-dire qu'elle est à peu près de la même étendue que les vôtres. Depuis quelques années on ne voit plus que des Tragédies en miniature plus courtes que Nanine & que l'Ecole des Maris. On doit pourtant concevoir qu'un Auteur qui a cinq caractères à peindre, puisse y employer

un plus grand nombre de vers, que celui qui ſe borne à en ébaucher un. Mais on ne connoît plus guères les Tragédies de caractères, on ne voit que des Tragédies d'évènemens.

Le diſcours d'Annius eſt le morceau qui a le plus révolté par ſon étendue, & c'étoit peut-être celui qui devoit plaire davantage. Il eſt bien ſingulier que les François qui entendent tous les jours au théâtre, des Ambaſſadeurs haranguer beaucoup plus longuement qu'Annius, ſur des matières indifférentes à la Nation, n'ayent pu ſupporter une tirade de trente vers, qui rapelle un dès évènemens les plus honorables au Prince & à la patrie. Il eſt vrai que je ne dois pas imputer au Public l'injuſtice dont je me plains. Cette harangue étoit l'endroit de la pièce que l'on avoit rendu le plus célèbre avant la répréſentation, & c'eſt ce qui engagea les cabales à redoubler de tumulte, pour empêcher qu'elle ne fût entendue.

Il y avoit encore un autre inconvénient. Le théâtre étoit alors rempli d'un ſi grand nombre de Spectateurs, que l'on ne put s'appercevoir que Titus paroiſſoit au milieu du Sénat Romain. Et au lieu d'entendre la harangue d'Annius, comme une félicitation publique & ſolemnelle de tout l'Empire parlant

par

par la bouche du Conſul, les perſonnes impartiales même, la prirent pour un compliment particulier d'un ami, dont l'Empereur devoit interrompre les louanges dès le ſixième vers. Voilà comme toutes les circonſtances ſemblent s'être réunies pour perdre mon ouvrage : & je puis dire plus à propos que qui que ce ſoit, *habent ſua fata libelli.*

V.

Si l'on entend par action la multiplicité des coups de théâtre & le grand fracas du Spectacle, je conviens qu'il n'y en a point dans ma Tragédie. Si, au contraire, l'action n'eſt en effet qu'une intrigue ſuivie & combinée avec ſoin, qu'une chaîne d'évènemens naiſſans les uns des autres, qui développent les paſſions des perſonnages, & changent à propos leurs ſituations ; alors j'oſe croire qu'il y a dans Titus autant d'action que dans la plupart des pièces les plus célèbres. On trouvera même dans mon ſeul quatrième Acte, beaucoup plus de ce que l'on appelle coups de théâtre, qu'il n'y en a dans les cinq Actes entiers de Polieucte, de Cinna, de Mithridate & de l'Orphelin de la Chine. C'eſt préciſément un des points qui me font mettre mon ouvrage bien au deſſous de ces chef-d'œuvres de ſimplicité.

Autrefois on préféroit douze vers pathétiques au ſilence d'une Actrice, qui frémit avec grace; aujourd'hui le goût de la multitude a changé. Mais heureuſement il y a encore quelques têtes ſenſées, qui, en eſtimant les pièces tumultueuſes, ne dégradent point les pièces ſimples. Athalie ne leur fait pas mépriſer Phédre, & Hypermneſtre ne les dégoûte pas de Britannicus. Il ſeroit auſſi ridicule de vouloir du ſpectacle dans toutes les Tragédies, qu'il l'a été autrefois de n'en vouloir qu'à l'Opéra. Le célèbre Métaſtaſio, qui raſſemble preſque toujours dans un ſeul drame l'action & les coups de théâtre de trois Tragédies bien fournies, a conſervé dans ſon Titus preſque toute la ſimplicité de Racine. C'eſt un Auteur qui ſait traiter ſes ſujets ſelon leur genre: & dans ſon pays le Public les juge de même. J'eſpère que tous les Lecteurs François ſeront auſſi équitables envers moi: & ma confiance eſt fondée ſur ce que j'ai toujours eu le bonheur de voir cet ouvrage plus goûté à une ſeconde & à une troiſième lecture, qu'il ne l'avoit été à la première. Ma diſgrace, encore un coup, rend ces ſortes d'aveux néceſſaires.

VI.

Je ne finirai point ces obſervations, Monſieur, ſans gémir avec vous ſur le dépériſſement journalier de notre Poéſie dramatique. Le jargon de la bonne Compagnie ayant conſacré aux moindres bagatelles les termes les plus forts & même les plus outrés, on ne ſait quels mots employer pour peindre les grands objets. La Langue de Racine n'eſt plus la nôtre ; on trouve comme un accent étranger à ceux qui ſe ſervent de ſes tours & de ſes expreſſions. On s'eſt écarté de ſon goût parce qu'on a entendu dire que ce Poëte eſt quelquefois foible : mais on ignore que ſa foibleſſe eſt dans les penſées & jamais dans la manière de les rendre. Au lieu de l'imiter dans cet art admirable qui fait de grandes images avec les mots les plus ordinaires, on ſe croit fort habile lorſqu'on jette à tort & à travers de vaſtes amas d'épithetes les plus bizarres ; vrais placards de couleur qui ne forment aucun deſſein.

D'ailleurs une partie de nos Ecrivains ne ſoupçonne pas les premiers principes de la Langue : & les autres veulent aſtreindre les Poëtes à la préciſion ſcrupuleuſe des Grammairiens. De-là vient que le ſtyle dramatique eſt preſque par-tout ſec ou bourſoufflé. Il a

perdu cet embonpoint modéré que Racine & vous lui aviez donné ; ce n'eſt plus qu'un ſquelette ou un hydropique. On a dit quelque part,

Le plus obſcur mortel prétend juger les Dieux.

Mais aujourd'hui le plus imbécille ſe conſtitue Cenſeur de leur langage. Jamais les vers n'ont eû un ſi grand nombre d'Ariſtarques, & jamais on ne s'eſt moins douté que c'eſt une Langue preſque entièrement différente de la Proſe. Tout ce qui eſt hardieſſe de Poéſie, énergie d'expreſſion, fierté de pinceau, vivacité de coloris, paroît plaiſant & fou à mille eſprits didactiques, glacés par le goût dominant de la Géométrie, & à la plupart des belles Dames accoutumées aux froides enluminures de nos Romans, & au jargon pointilleux de nos brochures.

C'eſt à votre nom ſeul que vous devez ce reſpect que l'on conſerve encore pour une infinité de tours & d'images poétiques, que l'on ne vous paſſeroit pas ſi vous donniez maintenant votre première Tragédie. Je ſuis très-perſuadé que *les yeux expirans*, *les cœurs de bronze*, *le Tribunal de ſang*, *le compagnon du crime*, *l'eſpérance homicide*, *reconnoître le bras*, *marchander la paix*, &c. paroîtroient des mots

très-gaulois aux trois quarts de ce parterre qui ſe croit ſi François, & qui ſouvent l'eſt ſi peu. On ne pardonneroit pas à Racine:

Nos mains du raviſſeur lui promirent la tête....
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore...
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire...
&c.

On me demandoit gravement un jour ſi *des mains promettent*, *ſi des pleurs déchirent*, ſi *une victoire s'attendrit*; & j'ai vu des bons eſprits ébranlés par ces ridicules objections.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les mêmes connoiſſeurs qui aviliſſent la Poéſie en l'aſſerviſſant aux règles de la Proſe, ſe rendent difficiles d'un autre côté ſur certains mots qu'ils croyent indignes d'elle. Que de rumeurs n'exciteroient pas ces vers, s'ils étoient prononcés pour la première fois?

D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de ſang & des membres affreux,
Que des chiens dévorans ſe diſputoient entr'eux.

Os, *chair*, *chiens*, *fange*, *membres*, *meurtris*; voilà dans trois vers ſix mots capables de faire tomber aujourd'hui ſix Athalies. J'ai vu même un Poëte indigné contre Racine de ce

qu'il avoit osé nommer dans la même Tragédie *les Boucs & les Genisses*. Le seul mot *fange* m'a perdu dans bien des esprits. Vous savez, que pour peindre une ame basse & plongée dans l'infamie, nous employons tous les jours dans la Prose l'expression vraiment énergique, *c'est une ame de boue*. Corneille s'en est même servi dans un tems où le mot *boue* n'étoit pas encore banni de la grande Poésie. Aujourd'hui qu'on lui substitue le mot *fange*, j'ai cru pouvoir & devoir dire *ame de fange* au lieu d'*ame de boue*. Aucun homme de lettres ne m'a condamné, tous les vrais Poëtes m'ont approuvé; que m'importent donc les clameurs du reste de mes Juges?

Enfin, Monsieur, le petit esprit de Parodie, qui malheureusement fait tous les jours de nouveaux progrès, resserre, en s'étendant, les entraves qu'il a toujours mises au génie. Une multitude de cerveaux obscènes ne s'occupent qu'à appauvrir la langue en salissant ses expressions les plus pures. On ne veut plus voir que des indécences grossières dans ces beaux vers de Phédre:

Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné....
C'est Venus toute entière à sa proie attachée....

Et dans ceux-ci de Mérope & de Bérénice.

Voyez-moi plus ſouvent & ne me donnez rien....
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante,
Il ſuffit qu'il ſoit homme.

Le parterre des dimanches rit à ces expreſſions d'Hyppolite & du Comte d'Eſſex,

Maintenant je me cherche & ne me trouve plus...
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine...(1)

Or, ſi l'admiration univerſelle qui conſacre ces ouvrages, ne peut les mettre à l'abri de pareilles impertinences, jugez comme on traite les pièces nouvelles ſur leſquelles le Public

(1) Nous ignorons s'il eſt vrai qu'on ait jamais fait ces alluſions indécentes; mais craignons, chez une Nation rieuſe, cette facilité déplorable de ſaiſir des rapports burleſques & de dénaturer le ſublime; craignons que ce ne ſoit la marque d'un eſprit bas & d'un cœur corrompu, craignons que ce miſérable petit talent parodique ne détruiſe parmi nous le plus noble des genres, la ſource des plaiſirs les plus utiles, qui, rappelant l'ame à ſa grandeur, & nourriſſant ſa ſenſibilité, la diſpoſe à l'héroïſme & à la bienfaiſance. Eh! pourquoi dégrader ce qui peut nous reſter d'élévation & de vertu? pourquoi l'anéantir, en affectant de n'y pas croire? Si tous les ſentimens nobles étoient perdus chez nous, conſervons-en du moins le langage, comme un monument de l'empire qu'ils ont eu ſur nos ames, & comme un moyen de le rétablir. *Note de l'Editeur.*

n'a pas encore prononcé. Qu'un Parodiſte de profeſſion abuſe de la moindre lueur pour jetter un faux jour ſur une belle penſée, il fait ſon métier, & je rirai quelquefois le premier d'une allufion malignement trouvée, ou plaiſamment rendue. Mais qu'un Spectacle entier ne ſoit qu'une aſſemblée de Parodiſtes, c'eſt ce qui annonce viſiblement la décadence du goût. Et qu'on ne diſe pas que c'eſt par un excès de délicateſſe que nos jeunes gens ſe ſoulèvent contre ces prétendues équivoques. C'eſt par frivolité ou par ignorance. La preuve en eſt claire, puiſqu'ils laiſſent paſſer impunément les barbariſmes les plus groſſiers, & qu'ils applaudiſſent tous les jours des vers Tudeſques, de plates Epigrammes à demi-rimées.

Vous ne devineriez jamais le ſort qu'a éprouvé cette admirable penſée de M. Métaſtaſio : *le plus vil des mortels peut ôter la vie à ſon ſemblable, les Dieux & les Rois ont ſeuls le droit de la donner.* On a imaginé que *donner la vie, il dar la vita*, pouvoit ſignifier en François comme en Italien *faire des enfans :* Et c'eſt ſur cette abſurde équivoque qu'une partie du parterre de Paris a hué, & l'Auteur de la penſée, & moi qui l'ai traduite, & j'oſe dire auſſi vous-même qui l'avez tant

célébrée (1). Les Acteurs qui connoissent mieux que personne cette dépravation du goût, n'avoient point prévu cependant une interprétation si impertinente : mais ils avoient tremblé sur ces deux vers que je retranchai

---

(1) Il y avoit dans Metastase :

Il dar la (vita) *è so'o*
De numi & de regnanti.

Il y avoit dans la traduction :

Mais la donner, grands Dieux ! c'est un noble avantage,
Un droit qu'avec vous seuls un Souverain partage.

Grands Dieux ! comme on voit, n'est point ici une exclamation, mais une apostrophe, ou plutôt un tour poétique, qui rend le discours plus vif en le rendant plus direct. On a pris, *grands Dieux*, pour une exclamation, & cette erreur n'a pas peu contribué à faire saisir le sens burlesque. Mais si le Spectateur avoit été entraîné par la situation, comme il auroit dû l'être, jamais ce sens ne se seroit présenté. M. de Belloy fut obligé de corriger ainsi :

Mais l'accorder, grands Dieux !

L'accorder n'est peut-être pas le mot propre ; car il suppose une prière. Auguste dit à Cinna :

Comme à mon ennemi je t'ai *donné* la vie,
Je te la *donne* encor comme à mon assassin.

Il est vrai que dans ce discours d'Auguste il ne pouvoit pas y avoir d'équivoque. *Note de l'Editeur.*

prudemment à la dernière répétition de ma Tragédie,

Va, je ſuis Empereur bien plus que je ne veux,
Et ne ſuis jamais homme au gré de tous mes vœux.

Quel ſiècle où l'on ne peut écrire le nom d'*homme* qu'en tremblant ! où les noms ſacrés de *nature* & d'*humanité* ſont des ſources inépuiſables de baſſes plaiſanteries ! où le nom d'*amitié* eſt ſuſpect ! On veut employer tous les mots pour gazer des obſcénités, & on veut enſuite leur interdire un autre uſage : il faudra bien-tôt refaire une nouvelle langue.

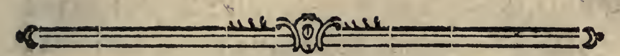
J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Abſolvitque Deos. *Claudian.*



PRÉFACE.

CONTENANT des Obſervations nouvelles ſur les Tragédies de ſituations, & en particulier ſur Zelmire (1).

Différens genres de Tragédies.

LE premier objet de la Tragédie eſt, ſans doute, de déployer, avec intérêt & avec chaleur, toutes les paſſions, tous les grands mouvemens du cœur humain. On convient généralement de ce principe. Mais la plupart de ceux qui citent à tout propos le mot impoſant de *développement des paſſions*, n'entendent parler que du développement de l'amour. Preſque tous les Auteurs qui ont diſſerté ſur la Tragédie depuis quelques années, ſe ſont déclarés pour les *Tragédies amoureuſes*, à l'excluſion de toutes les autres. Phédre, Zaïre, Rhadamiſte, Inès : voilà, ſelon eux, les vraies Tragédies. Athalie & Mérope, où il n'y a point d'amour ; Britannicus, Rodogune, Atrée, Mahomet, où l'amour eſt la partie

(1) La préface de l'édition de 1762 eſt fondue dans cette préface, qui eſt celle de l'édition de 1770.

foible, & joue un ſi petit rôle; le plus grand nombre des pièces de Sophocle & d'Euripide; tout cela apparemment ne mérite pas le nom de Tragédie, & n'eſt pas le vrai genre.

Par bonheur ce nouveau Code n'a pas fait loi dans la France. On a continué d'aller à Mérope & à Sémiramis, autant qu'à Zaïre & à Tancrède. Le Spectacle eſt toujours plus rempli quand on donne Athalie, Rodogune, Héraclius, que lorſqu'on joue Andromaque, le Cid & Bajazet. Le Public, ſans conſulter les Poétiques modernes, s'en tient à l'expérience de tous les ſiècles. Il voit que l'amour n'a jamais été la ſeule paſſion tragique. Il éprouve que l'amour paternel ou filial remue l'ame encore plus fortement par ſes alarmes ſi pénétrantes & ſes douleurs ſi profondes. Il reconnoît que l'ambition, la vengeance, le fanatiſme préſentent des tableaux moins touchans, mais plus fiers, plus brillans & plus terribles. Enfin il ſe plaît à ſentir que le courageux amour de la patrie, le ſublime enthouſiaſme de la vertu nous arrachent les délicieuſes larmes de l'admiration, nous font frémir ſur les dangers auxquels un Héros court intrépidement, & nous pénètrent d'une douleur tendre & généreuſe quand il a le malheur de ſuccomber. Dès-lors le Public ſe

moque de ces Censeurs ridicules qui lui disputent ses plaisirs, & qui veulent sûr-tout lui retrancher celui de la variété.

La tendresse filiale n'avoit pas encore été réprésentée sur notre Scène avec tous les détails pathétiques, qui pouvoient développer un sentiment si noble & si intéressant. J'ai osé en faire le sujet de cette Tragédie & rassembler dans un même tableau ce que l'Histoire & la Fable nous ont conservé de plus touchant & de plus héroïque sur la piété des enfans envers les auteurs de leurs jours. Sujet de Zelmire.

Ce prodige de la nature si célèbre dans l'antiquité, ce pieux artifice de la fille de Cimon, qui alaita son père dans le cachot où il étoit condamné à mourir de faim, m'a paru devoir occuper une place dans mon ouvrage. Si j'ai reporté cet évènement à des tems plus reculés, & dans une isle dont l'histoire est peu connue, j'ai usé des droits de la Poésie; & personne ne peut me prouver que la nature n'a inspiré cette ressource respectable qu'à une seule femme, & dans un seul pays (1).

L'autre trait que la Fable a consacré, & qui me paroît plus sublime encore, c'est la

(1) Valère-Maxime en cite deux exemples.

générosité d'Hypsipile, qui, pour sauver son père, feignit de l'égorger elle-même, & souffrit avec courage le soupçon du crime le plus opposé à son tendre caractère. Cette action magnanime a fourni au célèbre Métastase le sujet d'un de ses Opéra. Mais je doute qu'elle eût jamais pu être présentée sur notre théâtre, avec les circonstances peu vraisemblables, & encore moins tragiques, dont elle est revêtue dans les anciens Poëtes. La conjuration générale des femmes de Lemnos contre tous les hommes de leur Isle, étoit trop susceptible de recevoir l'impression du ridicule, pour qu'un Auteur prudent osât fonder toute l'action de sa pièce sur un ressort si dangereux. D'ailleurs auroit-on trouvé vraisemblable que ces femmes furieuses qui massacroient leurs maris, uniquement pour se venger de leur infidélité, chargeassent du meurtre de leur Roi, Hypsipile sa fille, qui n'avoit pas certainement contre lui les mêmes raisons de vengeance?

Hypsipile de Métastase.

Voilà cependant le fait tel que la Fable nous l'a transmis, & tel que M. Métastase l'a exposé dans son Poëme. On a, sans doute, exigé en Italie qu'il ne changeât point un fait connu, mais sur le théâtre François on préfère la vraisemblance à la vérité même. Ce Poëte

Poëte ſi judicieux m'a aſſez prouvé par ſa Lettre ſur *Titus*, qu'il connoît parfaitement la différence du génie des deux Nations. Il ſentira mieux que perſonne les raiſons qui m'ont écarté de la voie qu'il a ſuivie.

J'ai cru ſur-tout qu'il étoit impoſſible de faire paroître Jaſon avantageuſement ſur notre théâtre. La coquetterie de ce Héros petit-Maître eſt trop connue, pour que ſes amours puiſſent jamais toucher. On plaiſante encore tous les jours ſur ces vers que Corneille lui fait dire, & qui peignent ſon ame au naturel :

....Je ne ſuis point de ces Amans vulgaires,
J'accommode ma flâme au bien de mes affaires....
Nous voulant, à Lemnos, rafraîchir dans la ville,
Qu'euſſions-nous fait, ami, ſans l'amour d'Hypſipile?

Il ajoûte que, quand il l'eut quittée,

Elle jetta des cris, elle verſa des pleurs,
Elle me ſouhaita mille & mille malheurs;
Dit que j'étois ſans foi, ſans cœur, ſans conſcience;
Et, laſſe de le dire, elle prit patience.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais après une pareille idée, que nous avons tous des attachemens de Jaſon (1), il me paroît bien

(1) Jaſon & Théſée peuvent ſervir à rendre d'autres perſonnages intéreſſans, mais ils ne peuvent jamais l'être eux-mêmes dans leurs amours.

difficile de les rendre intéreſſans. Enfin il entroit dans mon plan que mon héroïne eût un fils & fût mariée ; dernière raiſon qui m'a déterminé à ne point me ſervir des perſonnages de Jaſon d'Hypſipile.

Différences de Zelmire.

Auſſi, quoique j'aie eu à traiter le même fond de ſituations que M. Métaſtaſe, je les ai tellement changées par la différente combinaiſon des circonſtances, que je n'ai pu imiter que trois Scènes de ſon Opéra : & encore dans ces trois Scènes à peine m'eſt-il reſté vingt vers qui convinſſent à mon ſujet. Ce n'eſt pas que, ſi la texture de mon plan me l'eût permis, je me fuſſe fait le moindre ſcrupule d'emprunter davantage à un Auteur que j'admire & que j'aime. L'exemple de Corneille, de Racine, & de tous nos grands Maîtres, juſtifie aſſez les Poëtes qui tranſportent dans leur langue les beautés des Auteurs étrangers. Il eſt à peu-près égal de traduire des paſſages Grecs & Latins, ou des vers Italiens & Eſpagnols ; ſi ce n'eſt peut-être que ces derniers coûtent plus à rendre en François. Le génie des anciens Grecs & des anciens Romains ſe rapproche bien plus du goût de notre Nation, que celui des Italiens de notre ſiècle.

J'ajoûterai, au ſujet de M. Métaſtaſe, que,

par l'honneur qu'il a fait à nos Auteurs de s'enrichir de leurs dépouilles, il a mérité plus qu'aucun autre que nous nous parions à notre tour de ses richesses. Je ne l'ai point épargné dans *Titus*, & si j'ai été plus réservé dans *Zelmire*, je déclare que c'est bien malgré moi. Mais il est plus facile d'imiter un Poëte étranger dans une Tragédie de caractères, que dans une pièce d'évènemens & de situations.

Le genre de Zelmire.

Zelmire est de ce dernier genre : & puisque ce genre a été condamné par quelques Auteurs, il est à propos de le justifier. J'aurai occasion de discuter cet objet plus amplement dans le Traité de la Tragédie que je me suis engagé de donner au Public, & que je suis contraint de suspendre, sans doute pour long-tems. Qu'il me suffise d'exposer ici quelques autorités, quelques exemples, & quelques réflexions.

Est celui des Grecs.

Il faut n'avoir jamais lu le Théâtre des Grecs, pour s'aviser de proscrire les Tragédies de situations & d'évènemens. Les trois quarts des pièces de Sophocle, d'Euripide & d'Eschyle n'offrent qu'une suite d'incidens, de tableaux & de coups de théâtre. Le Père Brumoi, dans ses traductions, est obligé de dire à tout moment ; *ceci est plus pour la*

Scène que pour la lecture : il faut songer qu'une Tragédie est faite pour être jouée.... Le spectacle & le jeu de l'action faisoient une des principales parties de la Tragédie ancienne.

Avis du Journal des Savans.

Le Journal des Savans, qui est presque le seul de nos Journaux où les principes de la Poésie Dramatique soient sagement discutés & judicieusement approfondis (1) ; ce Journal, dans une dissertation qui vaut mieux que la Tragédie de Zelmire, a défendu cette pièce contre les mauvaises critiques : mais il s'est attaché sur-tout à justifier les Tragédies à grand Spectacle & à grands coups de théâtre, comme étant le vrai genre des Grecs.

Lettre de M. de Voltaire.

M. de Voltaire a pensé de même dans la lettre dont il m'a honoré au sujet de Zelmire, & dont les termes méritent d'être rapportés. *Vous aimez le style de Racine, & vous avez vos raisons pour cela.... Vous joignez à la beauté des vers, le mérite de l'action théâtrale : c'est ce que je desirois depuis si long-tems. Les Etrangers nous ont trop reproché que nos pièces n'étoient que des conversations amoureuses ou politiques.*

Je ne dissimulerai pas cependant la prédilection que j'ai eue pour les pièces où l'on

(1) J'en nommerois encore un ou deux.

ne voit ni tableaux frappans, ni brillans coups de théâtre; prédilection qui ne m'a jamais fait condamner cet autre genre qui est susceptible du pathétique le plus fort, & qui donne à l'ame les plus violentes secousses. J'ai donc risqué une Tragédie à Spectacle, parce que je voyois alors que ces sortes de drames étoient en possession de plaire davantage au Public. Mais je déclare que, si j'eusse cru ce genre défectueux, toute ma complaisance pour les goûts de la Nation n'eût jamais pu me le faire adopter.

Il est assez étonnant de voir un Journaliste attaquer la Tragédie d'Olimpie, précisément par les beautés qui en font le principal mérite. Lorsqu'il a cru montrer dans cette pièce un assemblage monstrueux d'évènemens bizarres & de machines ridicules; lorsqu'il a reproché à M. de Voltaire d'avoir mis en spectacle, *un mariage*, *une procession*, *des coups de tonnerre*, *un combat*, *des libations*, *un enterrement*, *un bûcher*, cet Ecrivain ne savoit pas sans doute que, dans la Tragédie d'Euripide, intitulée les Suppliantes ou les Argiennes, on trouve aussi, *une procession*, & une procession de femmes portant des épis de bled & des branches d'Olivier; un Sacrifice; *des libations*; un Oracle; une Ambassade, une *bataille* Olimpie. Imitée des Argiennes d'Euripide.

générale ; un *enterrement* où l'on voit cinq cercueils, dans l'un desquels est un Héros tué *d'un coup de tonnerre* ; *un bûcher enflammé*, où la femme de ce guerrier se précipite sous les yeux du Spectateur ; & enfin les ossemens & les cendres des morts recueillis par les Assistans.

Sémiramis. Athalie.

De même, quand on fit contre Sémiramis une chanson qui fut célèbre dans son tems ; quand on appela cette pièce un *Salmis* où M. de Voltaire avoit entassé, *mauvais rêve*, *sacré glaive*, *billet*, *cassette*, *bandeau*, *oracle*, *Etats-généraux*, *ombre*, *tonnerre*, *cris sous terre ;* l'Auteur de la chanson oublioit que la moitié de ces objets de sa critique se trouvoit dans Athalie, & que Racine y avoit employé encore beaucoup d'autres *machines* qui ne sont pas dans Sémiramis. Aussi à la naissance d'Athalie s'étoit-on bien moqué de *l'Huile Sainte*, *du Livre de la Loi*, *de la cérémonie du Serment*, *de la Nourrice & de sa mamelle*, *de la marque du couteau*, *du rideau qui cache le petit Joas*, *de Mathan l'Apostat*, *de la querelle des deux Prêtres*, *de ces Lévites armés* qu'on appeloit *les Soldats du Pape*, & sur-tout *de ce Roi Enfant de chœur*, *qui présente à l'Autel ou le pain ou le sel.* Car rien ne prête plus à la plaisanterie & à la parodie que ce qui produit les grands effets.

Si tous ceux qui critiquent ſi leſtement les pièces de théâtre n'aſpiroient qu'au titre de fins railleurs, ou diſeurs de bons-mots, on pourroit leur paſſer les qualités pour éviter les diſputes. Mais ils prétendent au titre de vrais Connoiſſeurs; & voilà ce qu'il eſt impoſſible de ne pas leur conteſter. Ces Meſſieurs devroient ſavoir que la complication d'une Tragédie conſiſte dans l'aſſemblage de plusieurs intérêts dont les fils ſe croiſent, s'entrelacent, & ſe nuiſent réciproquement. Telles ſont la plupart des pièces de la Grange-Chancel, l'Œpide de Corneille, la mort de Pompée, le Cid, & l'Iphigénie même de Racine à cauſe du perſonnage d'Eriphile (1). Mais lorſque l'unité d'intérêt eſt bien conſervée, lorſqu'il n'y a qu'un fil à ſuivre, point d'intrigues épiſodiques à débrouiller; vous pouvez ſur cet intérêt unique raſſembler pluſieurs évènemens; & s'ils ſont ſimples, votre Tragédie ne ſera pas compliquée. *Une cataſtrophe toujours imminente, & ſans ceſſe éloignée par des incidens ſimples; voilà le grand art des Grecs*, a dit un homme qui a bien étudié leur Théâtre.

Ce que c'eſt que la complication.

(1) Le Journal des Savans du mois de Février 1763, dit la même choſe d'Iphigénie.

Mérope. Andromaque.

C'eſt ainſi que la Mérope Françoiſe nous préſente beaucoup plus d'incidens & de coups de théâtre imprévus, que l'Andromaque de Racine. Mais Andromaque a une intrigue plus compliquée & un intérêt plus partagé; c'eſt par-là qu'elle eſt bien moins ſimple que Mérope. Je ſais que, lorſque cette dernière Tragédie commença à paroître, les *Méraults*, les *Desfontaines* & tous leurs *Folliculaires* ſubalternes, écrivirent que c'étoit un tiſſu d'invraiſemblances, un drame extravagant, d'un goût tout moderne, rempli d'évènemens incroyables, où les poignards étoient toujours levés comme dans Mahomet, & dont le dénouement étoit fait à *coups de hache.* Mais malgré toutes ces belles déciſions & ces bonnes plaiſanteries, la pièce eſt regardée aujourd'hui comme un des drames les meilleurs & les plus ſimples qui aient paru ſur aucun théâtre; elle fait & fera à jamais les délices de toutes les Nations.

Evènemens de Zelmire.

Je ne comparerai Zelmire à Mérope qu'en frémiſſant moi-même de l'énorme diſtance qui ſépare l'eſſai d'un Ecolier & le chef-d'œuvre d'un grand Maître. Mais j'oſerai dire que le genre de ces deux Tragédies eſt le même. Il me feroit facile de démontrer, en les prenant Acte par Acte, Scène par Scène,

qu'il n'y a pas plus d'incidens dans la mienne que dans celle de M. de Voltaire : sur-tout le troisième Acte des deux pièces me fourniroit aisément cette preuve. Si le quatrième Acte de Mérope est moins chargé que le quatrième Acte de Zelmire, le cinquième l'est beaucoup plus ; & il le paroîtroit davantage encore, si M. de Voltaire eût pu mettre en action tout ce qu'il peint dans son magnifique récit.

Car voilà, pour le dire en peu de mots, quel est l'artifice du plan de Zelmire. J'ai fait passer sous les yeux du Spectateur tout ce qu'on met trop souvent hors de la Scène. Je n'ai laissé aucun évènement derrière le théâtre ; excepté ceux qui sont nécessaires, selon les règles & le bon sens, pour remplir les entr'actes. Par ce moyen le Spectateur voyant tous les incidens arriver devant lui, est convaincu par lui-même qu'ils n'exigent pas plus de tems pour se succéder les uns aux autres, que l'intervalle même que j'emploie.

Tout se passe sur la Scène.

Rien n'exige un tems considérable.

Détaillons cette idée : prenons par exemple les deux coups de théâtre du troisième Acte. Anténor est désarmé par Zelmire : le voilà donc perdu, il va être immolé par Ilus, s'il ne trouve à l'instant une ressource pour échapper à ce danger si pressant. Son génie auda-

cieux lui ſuggère d'accuſer la Princeſſe elle-même, qui tient encore le poignard qu'elle lui a ôté. C'eſt une préſence d'eſprit qui doit être le réſultat d'une minute de réflexion.

Zelmire cherche à déſabuſer ſon époux; elle ne peut y parvenir qu'en ſe juſtifiant du meurtre de ſon père, dont elle s'eſt accuſée elle-même : elle parle à Ilus en termes équivoques, parce qu'elle ne peut s'expliquer clairement en préſence d'Anténor; elle regarde le tombeau, & marque ſes inquiétudes en le regardant. Ilus, reſté ſeul, ſoupçonne quelque choſe d'extraordinaire; furieux, il veut entrer dans ce tombeau; il parle; ſa voix eſt reconnue, le père de Zelmire ſort, ſe jette dans ſes bras; & Ilus éperdu s'écrie : *Zelmire eſt innocente.*

Tout cela doit-il & peut-il durer plus de tems que je n'en ai employé dans la pièce? Ces incidens ſont-ils liés naturellement; ne naiſſent-ils pas néceſſairement les uns des autres, & ne prennent-ils pas leur ſource dans les caractères & les paſſions des perſonnages? Le bon ſens & le bon goût n'exigent rien de plus.

Changemens du quatrième Acte.

J'avouerai avec franchiſe que l'incident du quatrième Acte n'étoit pas auſſi ſimple que ceux du troiſième, & qu'il jetoit dans la

pièce une confufion réelle. C'étoit le fil fatal qui embrouilloit tout le tiffu. Outre que le déguifement de Polidore étoit un petit moyen momentané & peu digne du Cothurne; j'avois été obligé, pour rendre vraifemblable l'action de Zelmire qui livroit fon père, en croyant livrer un foldat Troyen, d'accumuler des circonftances qui produifoient de la complication. D'ailleurs, ces circonftances devant néceffairement être expofées en peu de mots & toutes à la fois, formoient, par cela même, un nouvel embarras dans l'efprit du Spectateur. Or, il eft mal-adroit de fatiguer l'efprit quand on veut toucher au cœur: & après l'émotion que le troifième Acte avoit caufée, la mal-adreffe devenoit plus funefte. J'ai reconnu le mal pendant trois ans, fans y trouver de remède: un moment heureux m'a éclairé. Le Public a vu avec plaifir une fituation plus pathétique fe développer par degrés, fans aucun effort pénible; & produire un redoublement d'intérêt, en laiffant même un repos au grand mouvement de l'action: variété agréable qui étoit néceffaire dans mon quatrième Acte.

J'aurois pu fans doute fupprimer totalement la méprife de Zelmire: j'aurois pu faire tomber fon père entre les mains de fes enne-

mis d'une manière plus ſimple encore, au milieu du combat & hors de la Scène. Le reſte de la pièce n'en eût pas moins ſubſiſté dans l'état où il eſt. Mais j'ai obſervé que le grand intérêt eût été conſidérablement affoibli. On a reproché au ſujet de Mérope un défaut dont l'Auteur n'eſt pas reſponſable: c'eſt que les derniers Actes ne peuvent pas être auſſi intéreſſans que les trois premiers. On a dit qu'Egiſthe en danger de périr de la main même de ſa mère faiſoit bien plus frémir qu'Egiſthe prêt à tomber ſous le couteau de Poliſonte. Quoiqu'il y ait de très-bonnes réponſes à faire à cette difficulté, je l'ai évitée dans Zelmire; parce que je ne me ſentois pas, comme M. de Voltaire, un génie capable de s'élever quand le ſujet baiſſe. J'ai penſé qu'après les trois Actes où Zelmire avoit feint d'être la meurtrière de ſon père, cette ſituation terrible qui ceſſoit par l'entrevue de Polidore & d'Ilus, ne devoit faire place qu'à une ſituation plus terrible encore; je veux dire celle où mon Héroïne, par une erreur involontaire, commettroit réellement ce parricide dont elle avoit été juſqu'alors fauſſement accuſée. C'étoit-là le moyen de ſoutenir l'intérêt dans ſa force. Et comme j'étois maître de mon ſujet, j'ai tout tenté d'après

l'avis de perſonnes très-éclairées pour conſerver cette Scène ſi douloureuſe & ſi pathétique.

Je dirai même ici en paſſant, qu'elle eſt empruntée de l'Hellé d'Euripide (1); comme le fameux coup de théâtre de l'Hypſipile de Métaſtaſe, imité dans l'Hypermneſtre de M. le Mierre, eſt tiré de l'Oreſte Grec. C'eſt de ce même Oreſte que j'ai auſſi emprunté la réflexion de Polidore ſur la généroſité du ſoldat Thrace. Imitation d'Euripide.

Quels ſentimens, ma fille, en cette humble fortune!

Car les Poëtes Grecs nous offrent des tréſors intariſſables de vraies beautés en tout genre. Mais je ne puis m'empêcher de trouver très-plaiſant, qu'on ait appelé leurs coups de théâtre *des Pantomimes Italiennes*.

Ajoutons encore une obſervation importante. En imitant dans Zelmire les anciennes Tragédies de ſituations, j'ai tâché d'embellir ce genre par la méthode du grand Corneille, qui eſt de faire naître les incidens du fond même des caractères des perſonnages: méthode que les Grecs n'ont guère connue. Incidens nés des caractères.

(1) Cette Tragédie n'eſt pas venue juſqu'à nous: mais le coup de théâtre dont je parle eſt rapporté par Ariſtote qui en fait un grand éloge.

Ainſi le coup de théâtre de mon cinquième Acte eſt l'effet de l'heureuſe irréſolution de Rhamnès, que l'on a vu juſqu'alors partagé entre le crime & la vertu. Celui du quatrième Acte, naît du courage & de la tendreſſe paternelle de Polidore, qui ne peut ſouffrir d'être loin du danger tant que ſa fille y eſt expoſée, & qui ſe perd en venant combattre pour elle. Celui du troiſième Acte enfin, eſt le trait qui caractériſe le plus le génie d'Anténor. Il me ſemble que c'eſt dans le moment même d'un revers imprévu, ou d'un péril qui paroît ſans remède, que les grandes ames vertueuſes ou criminelles, ſont plus promptes & plus étonnantes dans leurs reſſources. Quelle préſence d'eſprit merveilleuſe Corneille n'a-t-il pas donnée à Cléopâtre, lorſque, dégoutante encore du ſang de ſon fils, & frémiſſant qu'il ne l'ait accuſée en mourant, elle ſe hâte, pour ôter toute croyance à ſes dernières paroles, d'accuſer Timagène qui vient les rapporter !

A l'exemple de Corneille.

Voilà ce que j'ai tâché d'imiter, beaucoup plus que le fameux coup de théâtre de *Camma*, où Sinorix, voyant tomber un poignard, ſe méprend ſur la main qui a voulu le frapper ; où Soſtrate s'accuſe lui-même généreuſement du meurtre que Camma vouloit commettre;

mais où Camma trahit sa vertu & sa passion en souffrant, sans dire un seul mot, qu'un Amant qu'elle adore se livre en sa place à toutes les fureurs du Tyran. Aussi les connoisseurs que j'ai consultés m'ont assuré que cette situation ne réussiroit pas aujourd'hui. M. Métastase l'a remaniée d'une façon toute différente dans son *Hypsipile ;* mais il avoit cette liberté que nous souffrons dans un Opéra, de faire dormir un personnage, tandis que d'autres Acteurs se disputent très-haut & très-long-tems à ses côtés. Pour moi, sans la ressource que m'a fournie le génie du grand Corneille, en m'offrant l'exemple de l'intrépide scélératesse de Cléopâtre, je n'aurois jamais essayé de rajeunir ce coup de théâtre singulier. L'effet qu'il produit dans les Scènes suivantes où Anténor soutient son accusation avec la même audace, est encore un trait qui rend cette situation absolument différente de celle d'Hypsipile. J'avouerai cependant que ce tableau me parut si horrible, qu'il me fit trembler sur la destinée de ma pièce : le Public l'a vu avec la même horreur que moi, mais il ne l'en a pas trouvé moins tragique.

De ces dernières réflexions, il résulte que mes coups de théâtre, bien loin de nuire au

Aident à développer les passions.

développement des paſſions & des caractères, y contribuent beaucoup. Car ce n'eſt pas toujours par de longues converſations que les ſentimens & les paſſions ſe déploient ; c'eſt quelquefois par un ſeul mot, & plus ſouvent encore par des actions. Le *qu'il mourût* du vieil Horace ; l'action de Cléopâtre lorſqu'elle prend la coupe pour s'empoiſonner elle-même, & qu'elle la rend à ſon fils pour l'empoiſonner après elle ; le ſang-froid d'Omar, quand il répond aux reproches de Séïde : *on n'a rien ordonné ;* peignent mieux ces ames fortes que tout le reſte de leur rôle. J'oſe donc dire avec confiance que, tant par les diſcours que par les actions, j'ai développé dans le rôle de Zelmire, la tendreſſe filiale, & dans celui d'Anténor, l'ambition hypocrite, beaucoup moins bien ſans doute, mais avec plus de détail que ces deux paſſions n'avoient encore été développées ſur notre théâtre. Diſons un mot de Rhamnès.

Réflexions ſur Rhamnès.

Ceux qui m'ont reproché de l'avoir chargé du ſacrifice, ne ſe ſont pas rappelé ſans doute les uſages des Anciens. C'eſt Pyrrhus qui immole Polixène ſur le tombeau d'Achille. C'eſt Mérope qui veut immoler aux mânes d'Egiſthe celui qu'elle en croit l'aſſaſſin. Il étoit honorable de venger ſes parens & ſes Rois. Au reſte,

reſte, ce caractère eſt celui d'un homme vicieux, & je l'ai donné pour tel : mais il ne s'enſuit pas, comme on l'a prétendu, que ce caractère ſoit défectueux relativement à la Tragédie. Tous nos perſonnages ne doivent pas être parfaits. Le théâtre tragique eſt le tableau des Cours. Combien de ſubalternes, attachés à des hommes puiſſans, ſe prêtent à des injuſtices atroces qu'ils déteſtent au fond du cœur ! Combien de gens ont ſervi le crime, parce qu'il étoit heureux, & l'ont trahi quand ils ont cru trouver dans la vertu une nouvelle route à la fortune ! Ces ames intéreſſées ſont malheureuſement trop communes dans l'Hiſtoire : elles ſont donc du reſſort du théâtre. On remarquera d'ailleurs que j'ai été obligé de traiter le caractère de Rhamnès, de manière à ne pas le développer avec une certaine étendue, dans la crainte de trop annoncer le dénouement. Il a fallu que ce perſonnage fût peint de profil : & cela convenoit d'autant mieux qu'il n'eſt que la cinquième figure du tableau.

Réflexions ſur quelques critiques.

Je ne répondrai pas à toutes les autres critiques de détail qu'on a faites contre cette Tragédie ; ni ſur-tout au Cenſeur qui a ſoutenu que Zelmire & Polidore ne touchoient point ſon cœur & n'excitoient en lui qu'un

intérêt de curiofité. Je ne prétends pas lui difputer la dureté de ce cœur : n'a-t-il pas ofé écrire que *M. de Voltaire eft le feul homme de Lettres qui pleure à Mérope ?* Que répondre d'ailleurs à un Ecrivain qui vous dit gravement qu'il ne peut penfer *fans répugnance* à une fille qui alaite fon père ; qu'il recule de dégoût à l'afpect de tous ces beaux tableaux où la Piété filiale eft peinte fous le nom de Charité Romaine ? Comment raifonner avec un autre Critique, qui avance que *nous fommes nés pour tetter à quarante ans ;* que cela eft *dans l'ordre de la nature ?* Nos Médecins, dit cet Auteur conféquent, ordonnent aujourd'hui l'ufage du lait de femmes à des hommes *attaqués de la poitrine :* donc il s'enfuit évidemment qu'il n'y a eu rien d'extraordinaire dans l'action de la fille célèbre qui fut, la première, imaginer cette reffource pour fon père, & qui en donna l'idée aux Médecins : donc les Romains furent des imbécilles quand ils regardèrent cette action comme une merveille de la nature, & qu'ils firent placer dans un Temple le tableau du prifonnier alaité par fa fille. On fent bien que, fi je m'arrêtois férieufement à combattre de pareilles fottifes, j'en partagerois la honte avec ceux qui les débitent.

Finissons. Je sais qu'il reste encore beaucoup de défauts dans ma Tragédie, même après tous ceux que j'en ai ôtés : un ouvrage parfait seroit un prodige, qui n'auroit pas été réservé à mon foible génie. Mais je suis bien aise d'avertir le Public que je lis toutes les brochures qu'on fait contre moi, & que je ne lis que celles-là. Malgré l'horreur que m'inspirent tant de Libelles écrits par l'envie sous la dictée de l'ignorance, j'ai toujours devant les yeux, pour les articles qui me concernent, ces vers de Boileau : Conclusion.

Ecoutez tout le monde, assidu consultant ;
Un Sot quelquefois ouvre un avis important.

Malheureusement pour moi, je n'ai pu encore faire l'épreuve de cette vérité. Quelle que fût l'ardeur que j'avois de connoître & de corriger mes fautes, j'avouerai qu'à l'exception de la critique du déguisement de Polidore, qui avoit été prévenue par la voix publique, je n'ai pu découvrir une seule remarque sensée, un seul mot utile, dans tout ce qui a été écrit contre Zelmire & contre le Siége de Calais. Les Sots, quand ils sont Auteurs, forment un peuple avec lequel il n'y a rien à gagner. Ils ont beau chercher vos défauts, ils ne les voient jamais où ils sont.

Au reste, le Public connoît ma docilité pour ses avis; & si j'en ai moins pour les décisions de ces Messieurs, c'est qu'ils ne sont pas le Public. Il est leur Juge & le mien. Il a vu que le succès de Zelmire ne m'a point ébloui; que j'ai sans cesse travaillé à la rendre moins indigne de son indulgence. Je lui offre, dans les corrections de cette nouvelle édition, les fruits de ses préceptes & le tribut de ma reconnoissance. Quand on profite de ses leçons, on se fait un droit pour en obtenir de nouvelles. C'est à lui que j'en demande pour mes autres ouvrages. C'est lui qui nous apprend à lui plaire. Et j'ose me promettre que ma docilité trouvera toujours en elle-même sa meilleure récompense.

N. B. *Pour faire voir comment M. de Belloy savoit profiter de la critique, & combien il étoit disposé à corriger ses Ouvrages, nous marquerons encore en note, au bas des pages & à la fin de la pièce, les principales différences qui se trouvent dans* Zelmire *entre l'édition de* 1762 *& celle de* 1770, *à laquelle celle-ci est conforme.*

Nous ferons aussi dans les notes quelques observations de détail sur la pièce.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

POLIDORE, Roi de Lesbos.

ZELMIRE, Fille de Polidore.

ILUS, Prince de Troie, Mari de Zelmire.

ANTÉNOR, Prince du Sang des Rois de Lesbos.

RHAMNÈS, Général des Armées de Lesbos.

ÉMA, Confidente de Zelmire.

EURIALE, Officier Troyen.

Un Soldat Thrace.

Prêtres, Peuples & Soldats de Lesbos.

Soldats Troyens & Thraces.

La Scène est à Lesbos.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une assez grande étendue de terrein sur le rivage de la Mer, près de la ville de Mitylène. On voit d'un côté des arbres & des rochers, entre lesquels est le chemin de la Ville: de l'autre, un Temple, & un tombeau entouré de cyprès & de rochers. Au fond est la Mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLMIRE, EMA.

ZELMIRE, *suivant Ema qui traverse le Théâtre, & fuit vers le Temple.*

TU me fuis, chère Ema: je te suivrai sans cesse.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta Princesse;
Daigne écouter....

ÉMA.

Vous puis-je entendre ſans horreur,
Fille dénaturée?...

ZELMIRE.

Ah! ſuſpens ta fureur....

ÉMA.

Grands Dieux! livrer un père aux complots d'un perfide!
Servir l'ambition d'un frère parricide!
J'arrive (1), & l'on m'apprend ſes forfaits & ſa mort:
Son juſte châtiment vous prédit votre ſort.
Tremblez, cruelle.

(*Elle fait encore un pas vers le Temple.*)

ZELMIRE, *la retenant.*

Arrête, & connois mieux Zelmire.
O toi, qui la chéris depuis qu'elle reſpire,
Crois-tu qu'un ſi grand crime ait pu déshonorer
Ce cœur, où ta vertu ſe plut à s'admirer?

(*à demi-voix, & regardant de tous côtés.*)

---

(1) Il ne ſuffit pas peut-être de dire : *j'arrive,* il faut dire d'où l'on vient, & pourquoi on étoit abſent; & il faut que les raiſons de l'abſence ayent du rapport avec le plan de la pièce. C'eſt toujours à Bajazet qu'on renvoya pour trouver un modèle parfait d'expoſition. Oſmin ne ſe contente pas de dire : *j'arrive,* il n'avoit voyagé que par l'ordre & que pour les intérêts d'Acomat, & il vient lui rendre compte de ce qu'il avoit vu dans l'armée d'Amurat. *Note de l'Editeur.*

Hélas ! loin de livrer mon déplorable père,
C'eſt moi qui l'ai ſauvé des fureurs de mon frère.

ÉMA.

Quoi ! Polidore....

ZELMIRE.

Il vit.

ÉMA, *avec éclat.*

O mon Maître ! ô mon Roi !

ZELMIRE.

Modère tes tranſports, tu me glaces d'effroi :
Un ſeul mot peut le perdre. Ah ! de ma confidence
Déjà mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

ÉMA.

Vous me craignez, Zelmire !

ZELMIRE.

Oui, — pour des jours ſi chers,
Pardonne, je te crains ; je crains tout l'univers.
Va, ſi je n'implorois ton ſecours néceſſaire,
Mon cœur, sûr de ta foi, te cacheroit mon père.
Mais je commençai ſeule en vain à le ſauver,
Je vois trop que, ſans toi, je ne puis achever.

Regarde près du Temple, où me fuyoit ta haine,
Ce vaſte monument voiſin de Mitylène,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triſte pompe des morts ;
Là, des Rois de Lesbos on révère la cendre. —
Là, mon père vivant fut forcé de deſcendre.

Ombres de nos Héros, qu'il a ſurpaſſés tous;
Vous voyez votre fils reſpirant parmi vous;
Vous gardez ſa vieilleſſe aux meurtriers ravie;
L'aſyle de la mort eſt celui de ſa vie.

ÉMA.

Par quel miracle, ô ciel! trompant ſes aſſaſſins,
Avez-vous fait penſer que livré par vos mains....

ZELMIRE.

Je puis te confier, dans ces lieux ſolitaires,
Ce dépôt, ce tiſſu d'intéreſſans myſtères,
Qu'a tramé par mes ſoins l'amour ingénieux,
Prodiges — qu'à mon père ont cru devoir les Dieux.
Ta tendreſſe va croître au récit de la mienne,
Je veux faire paſſer mon ame dans la tienne.

Le ſort, qui pour un tems te fixoit à Samos (1),
Préparoit loin de toi les malheurs de Lesbos;
Lorſqu'Ilus, mon époux, l'eſpoir de la Phrygie,
Fut rappelé par Tros pour venger ſa patrie.
Son abſence cruelle, époque de nos maux,
Du parricide Azor enhardit les complots.
Ce monſtre, que le Ciel m'avoit donné pour frère,
Porta ſa main coupable au ſceptre de ſon père,
Dans le crime affermi par ces vils Séducteurs,
A qui les changemens promettent des grandeurs.

(1) Que faiſoit-elle à Samos, & quel rapport ce ſéjour à Samos a-t-il avec le ſujet de la pièce.
Note de l'Editeur.

Polidore irrité voulut, ſur un parjure,
Venger les droits du trône & ceux de la nature:
Mais ſon bras paternel, à regret étendu,
Auroit puni ſon fils & ne l'eût point perdu.
Ce jeune ambitieux, Idole d'une armée,
Sous lui, depuis trois ans, à vaincre accoutumée,
Dieu d'un peuple inconſtant qui ſous mon père, hélas!
Se laſſoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas;
Sur-tout ayant gagné la troupe ſanguinaire (1)
Qui vient vendre en ces lieux ſa valeur mercénaire;
Ces Thraces qui, fuyant de leurs rochers déſerts,
Vont ſe nourrir ailleurs des maux de l'univers:
Azor mit tous les cœurs du parti de ſon crime:
D'un père trop jaloux on le crut la victime;
Il feignit que le Roi, dans ſes cruels ſoupçons,
Armoit contre ſes jours le fer & les poiſons.
Ses Soldats, à ce bruit, rempliſſent Mitylène,
Mon fils, mon père & moi, nous tombons dans leur chaîne;

---

(1) Il y avoit au lieu de ces quatre vers, dans l'édition de 1762:

Sur-tout ayant gagné ces Thraces ſanguinaires,
Devenus déſormais nos Tyrans mercénaires;
Qui, des mœurs de nôtre Iſle avares corrupteurs,
Payés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.

L'allégorie étoit moins marquée, & ce n'étoit peut-être pas un mal. VENDRE *une valeur* MERCÉNAIRE, n'y a-t-il point de pléonaſme dans cette phraſe?

Note de l'Editeur.

Et menacée encor de plus affreux malheurs;
On força ma tendresse à dévorer ses pleurs.

EMA.

Monarque infortuné, la main de ton fils même
Déchire sur ton front ce sanglant diadême.
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes sujets
A trente ans de vertus, de gloire & de bienfaits!
(*A Zelmire.*)
Ne pûtes-vous au moins de ce vainqueur impie,
Pour un père captif, désarmer la furie?

ZELMIRE.

Non; contre tous les pleurs soigneux de s'endurcir,
Il fallût le tromper, ne pouvant l'adoucir.
Tromper un traître, Ema, c'est lui faire justice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice.
D'Azor, avec éclat, j'approuvai les forfaits;
En flattant ses fureurs, j'en prévins les effets;
Tu sais que les mortels, vertueux ou coupables,
Dans les autres toujours pensent voir leurs semblables:
Azor me crut sans peine un cœur dénaturé.—
Je lui surpris l'aveu d'un projet ignoré:
Le barbare en secret, par la faim meurtrière,
Au fond de sa prison, laissoit périr mon père.

ÉMA.

Dieux!

ZELMIRE.

J'arrêtai ce crime au moment du succès.
Un Soldat, dans la tour, me permit quelqu'accès:

Mais lâchement fidèle & cruel par foibleſſe,
Il m'ôta les ſecours qu'apportoit ma tendreſſe.
J'entre, je vois mon père à mes pieds étendu;
Je ſens le froid mortel ſur ſon corps répandu,
Je le preſſe en mes bras, & ſa bouche expirante
Pouſſe en foibles ſanglots une voix défaillante. —
J'écoutai la nature : elle vint m'inſpirer
D'oſer changer ſes loix, pour la mieux honorer :
Son trouble impérieux ne connoît point d'obſtacles;
La nature allarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit deſtiné,
Mon ſein même a nourri mon père infortuné :
Mes pleurs, mon déſeſpoir, ma mort inévitable,
L'ont contraint d'accepter ce ſecours reſpectable.

ÉMA.

Zelmire! — je ſuccombe à mon raviſſement :
Pardonnez au tranſport de cet embraſſement.
Ah! l'admiration, le trouble, la tendreſſe
Arrachent de mes yeux des larmes d'allégreſſe.

ZELMIRE.

Hélas! à ce ſpectacle un Thrace en répandit.
Dans mes ſoins maternels ce tigre me ſurprit :
Mais l'inflexible airain de l'ame la plus dure
S'ébranle & s'amollit au cri de la nature.
Il fut comme accablé du Dieu qui m'inſpiroit;
Il oſa ſeconder des ſoins qu'il admiroit,
Et mon père, échappant à ſa priſon funeſte,
Trouva, dans ce tombeau, l'aſyle qui lui reſte.

Ce n'étoit point aſſez. Loin d'un ſi cher tréſor,
Il falloit détourner les pourſuites d'Azor ;
Je ſus conduire ailleurs ſa cruauté ſéduite.
Je lui vins, la première, annoncer cette fuite.
Je feignis qu'enlevé par des amis ſecrets,
Mon père s'enfermoit au Temple de Cérès,
Où Cloanthe, en effet, fidèle à Polidore,
Avec quelques ſoldats ſe défendoit encore.
Dieux ! qui pouvoit prévoir ces attentats nouveaux ?
Azor de toutes parts fait lancer les flambeaux,
Et du Temple embrâſé les murailles fumantes
Croulent dans des torrens de flâmes dévorantes :
Un cœur dénaturé reſpecte-t-il les Dieux ?
Mais la cendre ſacrée, où ce monſtre odieux
Croyoit voir de ſon Roi l'affreuſe ſépulture,
Servit à mieux couvrir ma pieuſe impoſture.

É M A.

Ainſi, quand vos vertus l'arrachent à la mort,
Nous vous accuſons tous de ſon horrible ſort.
Que j'expie à vos pieds une injuſte colère...

ZELMIRE, *la relevant.*

Son injuſtice, Ema, me la rendoit bien chère.
J'eſtimois ce courroux dont mon cœur ſoupiroit ;
De ta fidélité ta haine m'aſſuroit.

A quel étrange ſort mes malheurs m'aſſerviſſent !
Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïſſent ;

Et j'abhorre ce peuple aſſez vil pour m'aimer,
Qui me croit parricide & m'en oſe eſtimer (1).

Entretiens ſon erreur que ma voix autoriſe :
Unis-toi, pour ton Maître, à ma noble entrepriſe.
Le ſoleil a trois fois doré l'azur des Cieux,
Depuis qu'au ſein des morts la nuit couvre ſes yeux,
Et que mes ſoins cachés ont nourri ſa vieilleſſe

(*Montrant le Temple.*)

Des dons, qu'on croit ici que j'offre à la Déeſſe.

Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor qui doit tant m'allarmer.
Hors du tombeau fatal j'entretiendrai mon père ;
Du moins, pour un moment, il verra la lumière.
Approchons.

(*Elle fait quelques pas, tenant Ema par la main.*)

ÉMA.

Vous tremblez !

ZELMIRE, *s'arrêtant.*

Hélas ! depuis le jour
De cet effort ſacré, prodige de l'amour,
Tu vois à quels excès ma tendreſſe eſt accrue.
A la voix de mon père, à ſon nom, à ſa vue,
Je ſens d'un doux tranſport mes entrailles frémir,
Tout mon ſang ſe troubler & mon cœur treſſaillir.

---

(1) Ce ſentiment monſtrueux paroît impoſſible. Un peuple entier ne s'aveugle point ainſi ſur les devoirs de la nature.

Un ſentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre,
Ajoute à la nature & rend ſon cri plus tendre.

(*Elle entre dans le tombeau.*)

ÉMA, *ſe retirant.*

Dieux, dont la vertu même éprouve le courroux,
Eſt-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups?

SCÈNE II.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE, *ſortant du tombeau & s'appuyant ſur Zelmire.*

O ma fille, ſoutiens ma tremblante vieilleſſe;
Prête un bras ſecourable à ma lente foibleſſe.

(*Il avance peu à peu.*)

Mes regards éblouis cherchent en vain les Cieux;
Hélas! leur doux aſpect n'eſt plus fait pour mes yeux.

(*Il s'aſſied ſur l'eſcalier du Temple.*)

Enfin je les revois, & je t'embraſſe encore. —
Ma vie eſt déſormais un fardeau que j'abhorre. —
Non; je la dois aimer, c'eſt un de tes bienfaits.
Pourrois-je, ſans tranſport, me retracer jamais
L'auguſte & doux moment où ton malheureux père
A trouvé dans ſa fille une ſeconde mère?
Je bénis en toi ſeule unis & conſacrés
Les droits que la nature a toujours ſéparés:

Ce

Ce ſang qui me doit l'être, & dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.
Quel charme intéreſſant, quels ſoins conſolateurs
Ta noble piété répand ſur mes malheurs!

ZELMIRE.

Eh! pouvez-vous compter de ſi foibles ſervices?
Mon cœur a fait, par choix, ſes plus chères délices
De ce tendre devoir, de cet amour ſacré,
Du nom de piété juſtement honoré:
J'offre mes premiers vœux aux maîtres du tonnerre,
Mais l'auteur de mes jours eſt mon Dieu ſur la terre.
Pour des tems plus heureux réſervons nos tranſports,
Le Ciel permet l'eſpoir à nos juſtes efforts;
Déja ſes coups vengeurs préviennent notre attente;
Azor n'eſt plus.

POLIDORE, *ſe levant.*

Azor!

ZELMIRE.

Cette nuit, dans ſa tente,
De trois coups de poignard on a percé ſon ſein:
Et nos ſoins vainement recherchent l'aſſaſſin.

POLIDORE.

Dieux! faut-il que mon fils, ma plus chère eſpérance,
Ne me laiſſe, en mourant, pleurer que ſa naiſſance!
Je me vois délivré de mon perſécuteur;
Mais il étoit mon fils. — O retour plein d'horreur!

Quand tu me l'as donné, Ciel, devois-je m'attendre
Que j'aurois, pour ſa mort, des graces à te rendre?

ZELMIRE.

Sa mort, en ce moment, accroît votre danger;
L'armée avec fureur jure de la venger (1);
Vous avez vu tourner, au déclin de votre âge,
Vers l'aurore d'un fils tout un peuple volage;
Hélas! des meilleurs Rois c'eſt le commun malheur;
On dédaigne le Sage & l'on court au Vainqueur.
Même après ſon trépas, ils adorent mon frère.

POLIDORE.

Eh! qui fut mieux formé pour tromper le vulgaire?
Uniſſant, ſous les traits d'un viſage enchanteur,
Le froid de la prudence au feu de la valeur;
Raſſemblant des Héros tous les talens ſublimes,
Dangereuſes vertus, ſouvent mères des crimes;
Il ſut empoiſonner les dons les plus flatteurs.
Comment un même ſang forma-t-il vos deux cœurs?
Mais, Zelmire, je puis quitter ce triſte aſyle;
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

ZELMIRE.

Vous l'eſpérez en vain. Ah! croyez ma terreur:
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur.
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparaître,
Tous vous accuſeroient du meurtre de leur Maître:

---

(1) Les quatre vers ſuivans n'étoient pas dans l'édition de 1762. *Note de l'Editeur.*

Leur haine, par vous ſeul, va croire exécuté
Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet aſſaſſin ſecret, dont la main factieuſe
Nous cache d'un complot la trame ambitieuſe,
Abuſant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous, de ſon forfait, va rejeter l'horreur;
Et ſi le ſeul ſoupçon, que leur donna mon frère,
Arma contre vos jours leur rage ſanguinaire;
Que n'oſeront-ils point, quand ils pourront penſer
Que, juſques dans leurs bras, vous l'avez ſu percer!
Dérobons-nous, mon père, à ce péril extrême.
Anténor eſt chargé des ſoins du diadême;
C'eſt à ſon front vainqueur qu'il paroît deſtiné:
Je le crois digne en tout du ſang dont il eſt né.
Pour mon fils & pour moi, je renonce à ce Trône,
Que mon frère a ſouillé, que la foudre environne;
Anténor permettra qu'aux bords du Simoïs,
Auprès de mon époux, j'aille porter mon fils;
Je pourrai vous ſauver dans la foule proſcrite
De quelques citoyens qui fuiront à ma ſuite.

POLIDORE.

Mais toi, dont l'héroïſme a porté les vertus
A des degrés nouveaux, au Ciel même inconnus;
Tu ſouffres que des cœurs, amis de la juſtice,
D'un parricide affreux te nomment la complice!

ZELMIRE.

Que fait la Renommée au cœur qui la dément?
En paix avec ſoi-même on la brave aiſément;

Mais on souffre en tremblant sa faveur infidelle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle.—
Quel bruit ai-je entendu ? Qui porte ici ses pas ?

SCÈNE III.

POLIDORE, ZELMIRE, ÉMA.

ÉMA.

Madame, je crois voir à travers des Soldats,
Approcher Anténor, & les chefs de l'armée.

ZELMIRE, *épouvantée.*

Fuyez, rentrez, Seigneur.

(*Elle renferme Polidore.*)

ÉMA.

Soyez moins allarmée ;
Ils marchent vers le Temple, & dans ces tristes lieux
On se souvient enfin qu'il est encor des Dieux.
Des vertus d'Anténor c'est un heureux présage.

ZELMIRE, *toujours très-agitée.*

Je te laisse. Mon cœur se peint sur mon visage ;
Mes yeux me trahiroient.—Éma, demeure encor ;
Vois, observe, entends tout.—Aussi-tôt qu'Anténor,
Aura rempli ce soin qui te calme & m'agite,
J'irai l'entretenir & hâter notre fuite.

Dieu, dérobe mon père à cent périls divers,
Laiſſe encor ton image à ce triſte Univers;
Accorde à nos beſoins cette faveur inſigne,
Et ne regarde pas ſi le monde en eſt digne.

(*Elle ſort entre le Temple & le tombeau.*)

SCÈNE IV.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, SOLDATS LESBIENS ET THRACES, ÉMA *près du Temple.*

RHAMNÈS, *à Anténor.*

SEIGNEUR, tout vous appelle au plus auguſte rang:
Anténor a pour lui ſes vertus & ſon ſang.

ANTÉNOR.

Citoyens de Lesbos & guerriers de la Trace,
Je deſcends à regret du Trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il eſt doux de règner!
Mais ce Trône, en un mot, le pouvez-vous donner?
Le Ciel vous laiſſe un Roi dans le fils de Zelmire;
L'élever pour ſon peuple eſt la gloire où j'aſpire;
Je ſerai plus chéri, plus grand, plus reſpecté
D'avoir fait un bon Roi, que de l'avoir été.

Entrez. Au nouveau Prince allez rendre propice (1)
Minerve, de notre Isle auguste protectrice.
Je vous suis. Mais je veux confier à Rhamnès,
Sur le meurtre d'Azor, quelques soupçons secrets.
Nous ne tarderons pas, si mon zèle en décide,
De mêler à vos pleurs le sang du parricide.

(Tous entrent dans le Temple. Anténor fait signe à Éma de se retirer. Quelques Soldats restent dans le fond.)

SCÈNE V.

ANTÉNOR, RHAMNÈS.

RHAMNÈS.

SEIGNEUR, de mes avis souffrez la liberté:
Mon zèle sert d'excuse à ma témérité.
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples & vos droits vous portent sur le Trône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen!
Un enfant étranger vous ravit votre bien!
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire;
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'Empire.

(1) Entrez tous dans ce Temple, & par des sacrifices
Au Monarque nouveau rendez les Dieux propices.
Edition de 1762.

De vos vastes desseins j'entrevois la grandeur;
Daignez m'en éclaircir la sombre profondeur.

ANTÉNOR, *à part, après avoir fait signe à Rhamnès d'éloigner le reste des Gardes, qui se retirent entre les arbres.*

Il peut me pénétrer.—J'ai besoin d'un complice;
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse!

(*A Rhamnès.*)

Je vais à tes regards me livrer sans terreur;
Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur;
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux desirs du Maître une ame obéissante:
Et tu sais qu'à la Cour, de vains noms revêtu,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.
Des favoris d'Azor essuyant les caprices,
L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services;
Dès tes plus jeunes ans, tu n'eus d'appui que moi;
Tu n'es rien, si je sers, & tout, si je suis Roi:
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.

Rhamnès, dès le berceau, l'ambition m'enflâme.
Sorti du sang des Rois, mais du Trône éloigné,
J'en dévorois l'espace en mon cœur indigné;
La force ne pouvoit m'en briser les barrières;
La souple politique écarta les premières.
C'est moi qui par degrés, les rendant ennemis,
Fis périr, en ces lieux, le père par le fils.
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes,
C'est moi qui l'ai rejoint à ses tristes victimes.

RHAMNÈS.

Vous!

ANTÉNOR.

Tu ſais, qu'aſſuré des cœurs de ſes Soldats,
Sa garde, au milieu d'eux, ne ſuivoit point ſes pas;
Il veilloit ſur ſon camp & jamais ſur ſa tente.
C'eſt-là que, cette nuit, ma haine impatiente
Dans ſon coupable ſang ſe baignoit à loiſir, —
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir;
A peine je ſaiſis l'inſtant de diſparaître. —
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être:
Cet importun effroi trouble ſeul mes projets. —
Mais, pour les raffermir, les moyens ſont tout prêts.
Déja, par le refus de la Toute-puiſſance,
Ceux qui m'accuſeroient ſont démentis d'avance:
Et ce Roi, fils d'Ilus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers, mon ôtage aſſuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laiſſer atteindre
L'âge de ſe connoître & le temps d'être à craindre.
Reſſource paſſagère aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ſes jours.

RHAMNÈS.

Sans doute à ſon époux, vous renvoyez Zelmire,
Sur un trône étranger....

ANTÉNOR.

Pergame eſt ſon Empire:
Son père, par ſes ſoins, s'eſt vu ſacrifier;
D'un cœur qui me reſſemble il faut me défier.

Je ſaurai quel deſſein peut l'avoir animée. —
Rhamnès, dès ce moment, ſois le Chef de l'armée;
Ma faveur te préfère aux plus nobles rivaux,
Prévois par cet eſſai le prix de tes travaux.
Du peuple & des Soldats l'impatience avide,
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zèle à venger ſon trépas.
Phorbas aimoit le père : oſe accuſer Phorbas (1),
J'oſerai le juger; & ſa foible innocence,
Sous nos puiſſantes mains, tombera ſans défenſe. —
Mais que ton art ſecret remonte par degrés
A ceux qui, dans la tente, après moi, ſont entrés;
Moi-même, en les cherchant, je ne dois point paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux les connoître;

(1) D'un ami de ſon père accuſons-en le bras;
Nommons un vil mortel dont la foible innocence, &c.
Edition de 1762.

Je ne ſais ſi Phorbas qui eſt nommé ici au hazard, & qui ne l'eſt que dans cet endroit de la pièce & dans la quatrième Scène du quatrième Acte, méritoit de l'être en tout. Quand on nomme un perſonnage, il faut le faire connoître davantage. Pompée ne paroît point dans la Tragédie qui porte ſon nom, mais ſon intérêt anime les premiers Actes, & Cornélie le rend préſent dans les derniers : Solamir ne paroît point dans *Tancrède*, mais ce qu'on en dit le fait aſſez connoître. Au reſte, on gagne à cette correction ce trait hardi & caractériſtique :

Oſe accuſer Phorbas,
J'oſerai le juger.

Je m'en remets à toi. — Tu peux tout en ce jour,
Si des peuples ſéduits je conſerve l'amour.

J'ai fondé ma grandeur ſur l'eſtime publique,
D'un ſage uſurpateur utile politique ;
Je feins de fuir un Trône où tendent tous mes pas ;
J'encenſe des Dieux vains, que mon cœur ne croit pas ;
Et tu vois que le peuple, & la Cour, & l'armée,
De cent titres divins chargent ma renommée ;
Mon nom n'eſt prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de deſſiller des yeux ſi prévenus ;
J'ai ſu tromper mon ſiècle, & je veux davantage ;
Je veux que ſon erreur s'étende d'âge en âge ;
Et que tout l'avenir ne puiſſe voir en moi
Qu'un ſujet vertueux que le ſort a fait Roi.

Tels ſont les grands deſſeins où mon choix t'aſſocie :
L'intérêt eſt le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce Dieu des Courtiſans me répond de ta foi ;
Ce Dieu des Souverains te répondra de moi.

(*Il entre dans le Temple.*)



SCÈNE VI.

RHAMNÈS, *seul.*

ET de l'aveu des Cieux ce mortel se couronne!
Son exemple m'impose, & son succès m'étonne.
Irai-je opposer seul, dans ces tems corrompus,
Au crime tout-puissant de stériles vertus?
Quel fruit en recueillit le sage Polidore? —
Des titres, des grandeurs si la soif me dévore,
Je voulois noblement en mériter l'honneur.
L'infamie est ici la route du bonheur. — (1).
Ah! cédons au torrent, qui, malgré moi, m'entraîne.
Plus qu'Anténor, hélas! Zelmire est inhumaine:
Entre ces cœurs cruels comment fixer mon choix?
Qu'il en coûte, ô vertu, pour étouffer ta voix! —

(1) Les quatre vers suivans n'étoient pas dans l édition de 1762 : ils préparent le dénouement d'une manière adroite & imperceptible, en faisant voir que Rhamnès ne restoit attaché au coupable Anténor, que parce qu'il croyoit Zelmire encore plus coupable, & en le montrant dès-lors disposé à servir Zelmire, lorsqu'il connoîtroit son innocence. *Note de l'Editeur.*

Mais....Il faut du Monarque embraſſer les maximes :
Dieux, en les couronnant, vous me forcez aux crimes (1).

(Il entre dans le Temple avec le reſte des Gardes.)

---

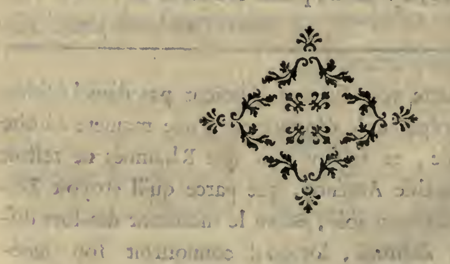
(1) Dans la première édition il y avoit ici les deux vers ſuivans :

L'homme voudroit les fuir ; mais leur ſuccès hélas !
Devient pour ſa foibleſſe un dangereux appas.

Ces deux vers faiſoient longueur, & l'Acte finit beaucoup mieux par ce vers énergique :

Dieux ! en le couronnant, vous me forcez aux crimes.

» Il faut, autant qu'on le peut, finir un Acte par de beaux vers, qui faſſent naître l'impatience de voir l'Acte ſuivant, « dit M. de Voltaire, dans ſon Commentaire ſur Corneille. *Note de l'Éditeur.*





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES ET LESBIENS, *sortant tous du Temple*, ZELMIRE, ÉMA, *dans l'éloignement.*

ANTÉNOR.

AINSI vous briguez tous cet emploi glorieux
Et de venger Azor, & d'appaiser les Dieux :
Vous avez à l'Autel fait un vœu légitime
D'immoler l'assassin pour première victime.
(*Montrant Rhamnès.*)
Mais c'est le nouveau Chef, que vous donne mon choix,
Qui doit verser le sang des meurtriers des Rois ;
Ici, venger son Prince est un honneur insigne,
Dont le cœur le plus brave est jugé le plus digne. —
Cherchons tous le coupable, il croit en vain nous fuir ;
Les Dieux savent forcer le crime à se trahir (1).
(*Il sort avec sa suite.*)

(1) Ces dix vers n'étoient pas dans l'édition de 1762.

ZELMIRE, *avançant avec Éma, & regardant de tous côtés.*

Le Temple eſt refermé : tout marche vers la ville,
Mes yeux toujours de loin obſervoient cet aſyle. (1).
Nul mortel n'eſt reſté.—Grace aux bontés des Cieux,
Je crains moins, pour mon père, un peuple furieux :
Si l'on nous découvroit malgré ta vigilance,
Les vertus d'Anténor ſeroient notre défenſe.
Il faut apprendre au Roi ce grand évènement.
(*Elle fait ſigne à Éma d'aller obſerver derrière la Scène; & elle ouvre le tombeau en diſant :*)
Seigneur, daignez encor m'écouter un moment.

SCÈNE II.

ZELMIRE, POLIDORE.

ZELMIRE.

PARTAGEZ un eſpoir qui luit à ma tendreſſe.
Anténor, dont toujours vous vantiez la ſageſſe,
Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
Refuſe la Couronne & la rend à mon fils.
Jugez des ſentimens de ſon ame fidelle,
Quand il ſaura vos jours conſervés par mon zèle.
Mon père, approuvez-vous qu'entre ſes juſtes mains
Je remette à l'inſtant mon ſort & vos deſtins ?

(1) Les quatre vers ſuivans n'étoient point dans l'édition de 1762.

POLIDORE.

Tu le peux. C'eſt en lui que l'infortune eſpère.
Lui ſeul m'a prévenu des complots de ton frère ;
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris :
Et ſi, croyant ma mort, il a ſuivi mon fils,
En fidèle ſujet, qui gémiſſoit peut-être,
Il dut, ſans le juger, ſervir ſon nouveau Maître.
Va, dépoſe ma vie en ſon cœur généreux ;
Mais ne faiſons qu'à lui cet honneur dangereux.
S'il couronne ton fils, il ſauvera ton père.

SCÈNE III.

POLIDORE, ZELMIRE, ÉMA, *qui revient.*

ÉMA, *à Polidore.*

AH ! Seigneur, ce Soldat dont le bras ſalutaire
Aux fers de vos Tyrans oſa vous arracher,
Juſques dans ce tombeau s'empreſſe à vous chercher :
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeſte.

POLIDORE.

Quels maux nous garde encor la colère céleſte ?

ZELMIRE, *vivement.*

Qu'il approche. L'effroi tient mes ſens ſuſpendus.
(*Éma fait ſigne au ſoldat d'approcher, & elle ſe retire.*)

SCÈNE IV.

ZELMIRE, POLIDORE, UN SOLDAT *Thrace.*

LE SOLDAT, *à Zelmire.*

LE Ciel qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus croyable.
Le complice d'Azor, ſon bourreau déteſtable, —
C'eſt Anténor lui-même.

ZELMIRE.

Anténor !

POLIDORE.

Lui ?

LE SOLDAT.

Seigneur,
Vous ſavez quelle adreſſe & quelle heureuſe erreur,
A vos fiers ennemis déguiſant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excuſa la conduite.
Depuis, ceſſant pour vous des pas trop hazardés,
Guidant toujours d'Azor les ſoldats affidés,
Je tâchois d'épier cette Cour ſi cruelle,
Et de vous ſervir mieux, en modérant mon zèle,
Juſqu'au jour préparé par mes ſoins les plus doux,
Où, vers les champs Troyens, je fuirois avec vous.

Cette

Cette nuit, près d'Azor, je revenois l'inſtruire
Du ſuccès d'un devoir qu'il daignoit me preſcrire;
Je l'ai trouvé ſanglant, de ſon lit renverſé,
De trois coups dans le ſein mortellement percé.
» Je ne veux de ſecours, dans ce moment terrible,
» Ami, que pour tracer mon aventure horrible;
» Et laiſſer, contre un monſtre, un monument ſacré,
» Où ſon cœur infernal au grand jour ſoit montré.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il trace de ſon ſang, l'écrit qu'il me confie.
» Fuis, dit-il, & qu'Ilus venge ſur Anténor
» Et la coupable vie, & le trépas d'Azor.
Il vous nomme; & je vois ſes entrailles émues,
Ses larmes, par torrens, dans ſon ſang confondues.—
» Votre père eſt vivant, « lui dis-je: — un doux transport (1)
Mêle un rayon de joie à l'ombre de la mort;
Il m'embraſſe; il expire.—Et, dans mon trouble extrême,
J'ai fui, tremblant, hélas! d'être accuſé moi-même.

POLIDORE.

O mon fils!—Voilà donc la main qui t'a perdu!
Anténor m'a coûté ta vie & ta vertu.
O pertes, pour mon cœur également cruelles!
Mes yeux, laiſſez couler vos larmes paternelles.

(1) Je lui révèle tout.... l'aveu de votre ſort, &c.
Edition de 1762.

ZELMIRE.

Anténor, l'artiſan de tant d'affreux deſtins!
O mon père! — Et j'allois vous livrer en ſes mains!

POLIDORE, *au Soldat.*

Donne-moi cet écrit. Je veux, devant l'armée,
De honte, à cet aſpect, & de rage enflammée,
Le montrer, d'une main, à ce lâche Impoſteur;
De l'autre, lui plonger ce glaive au fond du cœur.

ZELMIRE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

LE SOLDAT.

Qu'allez-vous entreprendre?
Vous ſerez immolé ſans qu'on vous laiſſe entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai craint d'avoir ſur moi cet écrit révéré;
Il eſt dans un aſyle où ſeul je me retire;
J'aurai ſoin, cette nuit, de le rendre à Zelmire (1).
D'ailleurs, ignorez-vous qu'Anténor & Rhamnès
Imputent ce grand crime à vos amis ſecrets?
Dans le camp, dans la ville, on crie avec colère
Qu'Azor n'eut d'aſſaſſin qu'un vengeur de ſon père:

(1) Au lieu de ces deux vers, il y avoit dans l'Edition de 1762:

Le cachant aux ſoupçons de tout ce qui reſpire,
Je compte, dans la nuit, le porter à Zelmire.

Et tous, en vous voyant ſurvivre à ſon trépas,
N'iront plus accuſer ni chercher d'autres bras (1).

ZELMIRE.

Mon père, eh! penſez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace, pour vous perdre avant qu'on s'éclairciſſe?
Ils raviront l'écrit à vos débiles mains.
Aux regards prévenus d'un peuple d'aſſaſſins,
Ils y feront trouver les traits de l'impoſture.
Pour vous, envers Azor, je me rendis parjure;
On dira que mes ſoins, en trompant ſon courroux,
Servoient votre vengeance & préparoient vos coups;
Que nous formions de loin cette trame ſanglante.
Daignez prendre une voie & plus sûre & plus lente.
A nos premiers deſſeins pourquoi renoncez-vous?
Armés de cet écrit, fuyons vers mon époux.
Vous ſavez que, dans Troie, Ilus couvert de gloire,
A rétabli la paix des mains de la Victoire:
Partons, & ramenant ce Héros indompté,
Venez, la foudre en main, montrer la vérité.

---

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit les huit ſuivan dans l'édition de 1762 :

On dit qu'idolâtré de ſa patrie entière,
Azor a, par vous ſeul, pu finir ſa carrière:
Que, du ſein du trépas, pourſuivant votre fils,
Vos ſiniſtres projets enfin ſont accomplis.
Tous nos Chefs même, au Temple adorant ſa mémoire,
D'immoler l'aſſaſſin, ſe diſputoient la gloire:
C'eſt à Rhamnès, Seigneur, qui commande ſur eux,
Que nos loix ont remis ce miniſtère affreux.

POLIDORE, *à Zelmire.*

Mais cette fuite enfin, la crois-tu ſi facile ?

LE SOLDAT.

Oui ; mon obſcurité, malheur ſouvent utile,
M'aide à vous dérober au Tyran ſoupçonneux.
Sur les vaiſſeaux, qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux, demain l'on vous renvoie ;
Ma troupe eſt votre eſcorte, & je vous ſuis à Troie.
Il ſemble que le Ciel, diſpoſant ces apprêts,
Veut par nos ennemis ſervir tous nos projets.
Puiſſe-t-il, aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura ſeul honorée,
Faire, d'un vil mortel, l'inſtrument glorieux
Du ſalut d'un grand Prince & des faveurs des Dieux !
(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE.

QUELS ſentimens, ma fille, en cette humble fortune !
O leçon pour les Grands trop vaine & trop commune !
A ces derniers humains quel Roi vient s'abaiſſer ?
Quand ils ſont malheureux, daignons-nous y penſer ?

Nos yeux remarquent-ils leur obſure exiſtence?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence:
Et loin de ſe venger de nos mépris honteux,
Ils ſont hommes pour nous, quand nous ſouffrons comme eux.
Mais, Zelmire, ce fils, l'eſpoir de ta tendreſſe,
Ce charme de mes yeux, ſi cher à ma vieilleſſe,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié ſon Roi?
Ah! je frémirois moins, ſi j'expoſois ſa vie
Dans les antres ſanglans des monſtres de Lybie.
L'amour & le devoir pourroient-ils aujourd'hui
Te parler pour moi ſeul, & ſe taire pour lui?

ZELMIRE.

Le croyez-vous, Seigneur? Mon amour pour mon père
Ne me laiſſe-t-il pas des entrailles de mère?
Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour raſſembler ſur lui tout l'excès des malheurs.
Entre mon fils & vous, choix terrible & barbare! —
Le ſentiment ſe taît & la raiſon s'égare.
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux. —
Mais ne doivent-ils pas donner leur ſang pour vous?
Ma vie eſt votre bien, je vous la ſacrifie. —
Ils vous ſont, comme moi, comptables de leur vie. —
L'un naquit votre fils, l'autre l'eſt par ſon choix. —
Ah! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

POLIDORE.

Ton fils mourroit pour moi!

ZELMIRE.

Lui ! devant qu'il expire....
Ciel, choiſis le forfait que tu veux me preſcrire.

POLIDORE.

Du fil de ſes beaux jours, à peine encor naiſſans,
Payer le reſte uſé de mes jours languiſſans !
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aſpire,
Etouffer au berceau tout l'eſpoir d'un Empire !
Toi, qui de la nature entends ſi bien la voix,
Songe que, pour ton fils, elle unit tous ſes droits;
Elle ouvre ſa carrière aux bornes de mon être;
Eſt-ce à moi de ſurvivre à ceux que j'ai fait naître?

ZELMIRE.

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux :
Eh ! pouvons-nous ſauver cet enfant malheureux ?
Si la ſombre fureur du Tyran qui m'opprime,
Cherche, en le couronnant, à parer ſa victime,
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins ? —
Je démêle Anténor dans ſes perfides ſoins.
Il tremble que le tems ne dévoile ſa rage;
De mon fils, contre Ilus, il ſe fait un ôtage. —
O mon fils, tu vivras, même par ſon ſecours;
Son intérêt cruel veillera ſur tes jours.
Et lorſqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons déteſté ce monſtre qu'on encenſe;
Seigneur, nous ſaurons bien dérober à ſes traits
Cet objet innocent de ſes derniers forfaits.

Fer, flâme, trahiſon, tout ſera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,
Peut pour nous, une fois, obtenir des vertus;
Embraſſons cet eſpoir, & courons vers Ilus.

SCÈNE VI.

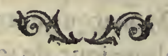
POLIDORE, ZELMIRE, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

POUR la dernière fois hâtez-vous de deſcendre,
Seigneur, dans cet aſyle où je ſaurai me rendre.
(*A Zelmire.*)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame; Ema lui parle, & l'a ſu retenir.
Mais je l'entends; ſouffrez que j'échappe à ſa vûe.
(*Il fait rentrer le Roi, & fuit.*)

ZELMIRE.

De quels tranſports nouveaux mon ame eſt combattue!
O mes yeux, démentez ma crainte & ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.



SCÈNE VII.

ZELMIRE, ANTÉNOR, ÉMA, RHAMNÈS, GARDES.

ANTÉNOR, *à Rhamnès qui ſort ſur le champ avec des Gardes.*

(*A Zelmire.*)

VOIS quels ſont ces vaiſſeaux.—Vous, ſoyez informée
Et des deſirs du peuple & des vœux de l'armée,
Madame: vers ce Temple il falloit vous chercher;
Un repentir trop lent vous y ſemble attacher:
Vous y venez des Dieux conjurer la vengeance;
Mais il eſt des forfaits qui paſſent leur clémence.
Votre père par vous à ſes bourreaux livré,
Sous un Temple brûlant dans la flâme expiré,
Ne vous laiſſe à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuſe vainement un peuple auſſi coupable.
Tant qu'Azor a regné, j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer ſur ſa conduite un œil reſpectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin ſa fureur eſt punie,
Je vengerai ſa mort en condamnant ſa vie.
Quant au jeune Monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de ſe voir votre fils,
Je ne ſouffrirai pas qu'ici votre préſence
Offre un modèle indigne aux yeux de ſon enfance:

Portez à votre époux votre barbare main :
Les vaiſſeaux ſont tout prêts, vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, Seigneur, ont droit de me confondre.
(*Reprenant ſa fierté.*)
Mais devant un ſujet je n'ai point à répondre (1).
Je ne prends point pour Juge un vain peuple, ni vous.
Mes Juges ſont les Dieux, mon cœur & mon époux.

ANTÉNOR.

Votre époux ! il eſt vrai que ſa naiſſante flâme,
Sur vos fauſſes vertus, éclaira mal ſon ame ;
Etranger, & ſéduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta ſa vaillance,
Et bien-tôt à Pergame appela ſa vengeance ;
Mais lorſque ſon amour, trop digne de pitié,
Saura quel eſt le cœur où le ſien s'eſt lié ;
Il punira ſur vous, honteux de ſon outrage,
Le crime qu'il déteſte & l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penſer ! peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit ſon amour. —

(1) Anténor n'eſt ſujet que parce qu'il a refuſé le Trône ; il ſemble que Zelmire ne doit pas lui oppoſer qu'il n'eſt qu'un ſujet : il eſt vrai qu'elle pénètre le motif perfide de ſon refus, mais Anténor doit lui répondre ce que nous obſervons ici. *Note de l'Editeur.*

Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la Couronne;
Recueillez tous nos droits, votre ſang vous les donne.
Et ſouffrez que, d'Ilus appaiſant les fureurs,
Je porte à ſes genoux & mon fils & mes pleurs.

ANTÉNOR.

Ce fils eſt notre Maître, il n'eſt plus à ſa mère.

ZELMIRE.

Lesbos, ſans vos conſeils, le rendoit à ſon père.
Quel intérêt ſecret vous fait donc rejeter
Un ſceptre, qu'en vos mains nous venons tous porter?
Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire entendre.
Il eſt d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre:
De fidèles amis qui veulent, ſur mes pas,
Cherchant d'autres deſtins...

ANTÉNOR.

Non, ne l'eſpérez pas.
Des meurtriers d'Azor la funeſte prudence
Saiſiroit ce moment pour fuir notre vengeance.
La Suite, les vaiſſeaux qui vous ſont deſtinés,
Par mes ſévères yeux, ſeront examinés.

ZELMIRE, *à part.*

O mon père!

ANTÉNOR.

Quelle eſt cette terreur ſubite?
Vouliez-vous du coupable autoriſer la fuite?

ZELMIRE.

Ah! Seigneur, qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein! —
Mais c'est moi qui gémis, & lui seul est tranquille.

SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens, RHAMNÈS, *nombreuse Suite de Soldats Thraces & Lesbiens.*

RHAMNÈS, *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Six vaisseaux Phrygiens font voile vers cette Isle,
Seigneur; & d'un esquif plus prompt & plus léger,
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

ANTÉNOR.

Ilus!

ZELMIRE.

Ah! je renais!

ANTÉNOR.

En quel tems il arrive!

RHAMNÈS.

A peine il fut deux mois absent de cette rive:
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent, depuis sept jours, la face de ces lieux;
Il demande Zelmire, & voici lui-même.

SCÈNE IX.

Les Acteurs précédens, ILUS, EURIALE.

ZELMIRE, *courant vers Ilus.*

CHER Prince, cher époux....

ILUS, *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Aux pieds de ce que j'aime;
Je puis donc apporter mon cœur & mes lauriers.
Mes avides desirs devancent mes guerriers....

ZELMIRE, *épouvantée, regardant autour d'Ilus, & ne voyant qu'Euriale.*

Quoi!... presque seul?

ILUS.

Bientôt ma Suite descendue;
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue,
Doit vous offrir un Roi dans mes fers arrêté,
Qui, de votre clémence, attend sa liberté (1):

---

(1) Que j'aime à voir de vous tenir sa liberté,
Mes dons me sont plus chers par les mains que j'adore.

Edition de 1762.

Ce Roi prisonnier, qui recevra sa liberté de la clémence de Zelmire, dont apparemment il n'est pas connu, puisqu'on ne le lui nomme pas, forme ici une petite beauté assez inutile. *Note de l'Editeur.*

J'embellirai mes dons par les mains que j'adore.
Mais venez, chère épouſe, allons vers Polidore;
Qu'en ce père ſi tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien & l'âge & la vertu. —
Vous ne répondez point, & de larmes trempée....

ZELMIRE, *accablée, regardant Anténor & les Gardes qui l'entourent.*

Ilus....

ILUS.

Parlez.

ANTÉNOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*

Seigneur, votre attente eſt trompée:
Polidore n'eſt plus. Il eſt mort détrôné;
Par ſon peuple proſcrit, par ſon fils condamné:
Il chercha près des Dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrâſa ſon aſyle.

ILUS.

Grands Dieux! Qu'entends-je? Où ſuis-je? Ah! jamais les enfers
N'ont vomi tant d'horreurs ſur ce triſte univers.
Chère épouſe, fuyons cette rive exécrable. —
Je vengerai ta mort, ô père déplorable!
(Prenant la main de Zelmire.)
J'en jure par Zelmire, & par ce nœud ſacré....

ANTÉNOR.

Vains ſermens! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

Zelmire? — Eſt il vrai? — Non: vous me trompez, barbare.

ANTÉNOR.

Qu'elle parle, Seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide!

ZELMIRE.

Ah! Prince, ignorez-vous?...
(A part.)
Dieux! je perds en parlant mon père & mon époux,
Sans défenſe tous deux....

ILUS.

Répondez donc, cruelle.

ZELMIRE, *à part.*

Mon cœur, immole-toi; la cauſe en eſt trop belle.
(A Ilus.)
Oui, réduite à choiſir de mon père ou d'Azor....
(Vivement & avec effroi.)
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

ILUS, *reculant d'horreur.*

Monſtre dénaturé, déteſtable furie,
Tu m'oſes, ſans trembler, vanter ta barbarie! —
Quand ton père eût ſur toi levé le fer cruel,
Il falloit préſenter ton cœur au coup mortel,

Le plaindre en expirant ſous ſa fureur impie :
Je pleurerois ta mort. — Je déteſte ta vie ;
J'abjure notre hymen ; & loin de ce ſéjour
J'oublierai, s'il ſe peut, mon malheureux amour :
Adieu. Je crains qu'ici ma colère trop promte
Ne lave dans ton ſang tes forfaits & ma honte (1).

ZELMIRE, *avec éclat.*

Seigneur, daignez du moins....
(*Puis ſe retenant & d'un œil myſtérieux.*)
Voir encor votre fils.

ILUS, *ſans la regarder.*

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me ſoit remis.

ZELMIRE.

Azor n'a pas long-tems joui du diadême ; —
Ilus, des Inconnus l'ont immolé lui-même.

ILUS.

(*A Zelmire.*) (*A Anténor.*)
Le Ciel eſt juſte. — Tremble. — Eſt-ce vous qui régnez ?

ANTÉNOR.

Moi ! du Trône, Seigneur, mes droits ſont éloignés ;
Il eſt à votre fils.

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit dans la première édition :

J'abjure notre hymen, & je maudis le jour
Où ton infâme cœur a trompé mon amour ;
Je vais loin de tes yeux, de ton Iſle abhorrée,
Expier le forfait de t'avoir adorée.

ILUS.

Non : ſa mère cruelle
L'acquit par des forfaits ; mon fils n'attend rien d'elle.
Ilion a pour lui des ſujets vertueux ;
Par mes leçons un jour il ſera digne d'eux :
D'un amour paternel montrerois-je des marques,
Lui donnant des ſujets bourreaux de leurs Monarques ?

ANTÉNOR.

Seigneur....

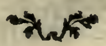
ILUS.

C'en eſt aſſez. Vous m'avez entendu.
Que dans ce même jour mon fils me ſoit rendu ;
Ou j'atteſte les Dieux, que ma juſte vengeance
De Troie & de l'Aſie armera la puiſſance ;
Que vous m'allez revoir ſur ce coupable bord
Porter le fer, le feu, le carnage & la mort ;
Détruire, anéantir tout ce climat barbare,
Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare ;
Vos repaires ſanglans qui vomirent au jour
(*En montrant Zelmire.*)
L'effroi de la nature & l'horreur de l'amour. (*Il ſort.*)

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Je marche ſur ſes pas ; toi, raſſemble l'Armée ;
Et que de tant d'affronts elle ſoit informée.

(*Il ſort avec tous les Gardes.*)



SCÈNE

SCÈNE X.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *vivement à Éma.*

VOLE, ſuis mon époux ; que ton zèle diſcret
L'aborde avec prudence, & l'inſtruiſe en ſecret :
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuſe.

(Éma ſort.)

Que j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuſe !
Dans quels tendres tranſports ton cœur va l'abjurer !
Plus tu me maudiſſois, plus tu vas m'adorer.

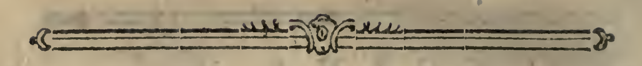
Grand Dieu ! quel défenſeur ta bonté nous envoie !
Mon père, ſans péril, va nous ſuivre dans Troie ;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal ſéjour :
Ce ſoin m'eſt bien plus cher que ceux de mon amour.
Parmi les cris du ſang l'amour en vain murmure (1) ;
Que ſont les paſſions auprès de la nature ?

---

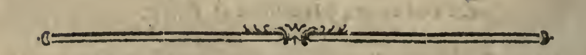
(1) Au lieu de ce vers, il y avoit celui-ci dans l'édition de 1762 :
Pour déchirer un cœur, pour creuſer ſa bleſſure.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNOR, *seul.*

AINSI tous ces projets si sagement tracés,
Par le retour d'Ilus se trouvent renversés.
On lui remet son fils privé du diadême :
On pense le punir, & me plaire à moi-même.
Sceptre tant desiré, quand j'ai tout fait pour toi,
Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi ?
Faut-il, au même instant, perdre le seul ôtage
Qui pût me garantir ce sanglant héritage ?
Sur ce Trône incertain, je vais toujours frémir ;
Avant que d'y monter, je voulois l'affermir.

Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
Protecteur de son fils & vengeur de sa race,
Ilus vient réclamer des droits trop assurés,
Dans un premier transport vainement abjurés ;
Où sera ma ressource ? — Et que sais-je ? peut-être,
Si le Prince expirant m'a pu faire connoître,
Ces témoins que je crains, que j'allarme encor plus,
Voudront mettre à profit la présence d'Ilus.

(*D'une voix tremblante & avec ſaiſiſſement.*)

Ce noir preſſentiment, cette frayeur ſoudaine,
Du péril que je cours, eſt la marque certaine.—
Il faut, pour le parer, recueillir tous mes ſens.

(*Après un peu de ſilence & de réflexion.*)

Ilus eſt ſeul ici : dans ſes chagrins preſſans,
Voulant loin de nos bords précipiter ſa fuite,
Son ordre en ſes vaiſſeaux a retenu ſa ſuite.—
Par-tout le meurtre encore enſanglante ces lieux.—
Aux peuples outragés Ilus eſt odieux ;
Tout Lesbos apprendroit ſon trépas avec joie.—
Lui mort, ſon fils me reſte, & je puis braver Troie.
Je ne crains, en un mot, qu'Ilus dans l'univers ;
Et, par un crime heureux, les autres ſont couverts.

Quelle main me rendra ce dangereux ſervice ?
Ah! comme auprès d'Azor, ſi quelqu'inſtant propice,
Si ce poignard caché, pouvoit ſervir mon bras !
Ilus vient ! O fortune ! — Un ami ſuit ſes pas ;—
Il peut s'en ſéparer.—Voici l'heure fatale ;
S'il l'éloigne, il eſt mort.

(*Il va ſe cacher entre les arbres qui environnent le Temple.*)



SCÈNE II.

ILUS, EURIALE

ILUS, *arrivant de l'autre côté du Théâtre.*

Enfin, cher Euriale,
Mon déſeſpoir plus libre, implorant ta pitié,
Peut épancher ſes pleurs au ſein de l'amitié.
Enivré par l'excès du fiel qui me conſume,
J'ai peu ſenti d'abord ſa cuiſante amertume :
De mon ardent courroux la première chaleur,
Dans mes ſens ſoulevés ſuſpendoit la douleur :
Je commence à ſentir ma bleſſure cruelle,
Qu'un trait empoiſonné rend toujours plus nouvelle.
Dans ce cœur violent l'amour impétueux
De mon ambition abſorboit tous les feux ;
Je préférois Zelmire à la gloire des armes,
Je croyois ſa beauté le moindre de ſes charmes :
Azor, inſtruit comme elle à feindre la candeur,
S'étoit fait un ami de l'amant de ſa ſœur (1).

(1) Au lieu de ces deux vers, on liſoit ceux-ci dans la première édition :

Ses yeux m'avoient dompté par un pouvoir vainqueur :
Mais mon cœur ne cédoit qu'aux vertus de ſon cœur.

Ce vers n'étoient qu'une répétition alongée du vers précédent :

Je croyois ſa beauté le moindre de ſes charmes.

O jeunesse trop prompte à donner son estime!
La vérité me luit dans le fond de l'abîme;
J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
Et, n'en pouvant douter, ne la puis concevoir.
Ah! qu'il est dur de perdre une erreur si flatteuse,
De changer tant d'amour en une horreur affreuse,
Et de ne trouver plus qu'un monstre détesté
Dans l'objet dont mon cœur fit sa Divinité!

EURIALE.

Seigneur, le doute entroit dans mon ame agitée;
Mais de sa honte enfin Zelmire s'est vantée;
Et nous avons rougi de voir ce peuple entier
S'empresser devant vous à la justifier,
L'applaudir, dans l'accès de leur noire furie,
D'avoir sacrifié son père à sa patrie (1).
Qui croira, justes Dieux! qu'à sa timidité
Ce sexe puisse unir tant de férocité?

Les vers que l'Auteur a substitués, disent du moins une chose nouvelle, & l'on pouvoit desirer de savoir ce qu'Ilus avoit pensé du coupable Azor son beau-frère.

Au lieu des deux vers qui suivent:

O jeunesse trop prompte! &c.

Il y avoit dans l'édition de 1762:

Trompeuse illusion que j'avois adorée!
La vérité se montre à ma vue éplorée.

Note de l'Editeur.

(1) Encore un coup, un peuple entier ne s'aveugle jamais à ce point sur les devoirs de la nature. *Note de l'Editeur.*

ILUS.

Quand ce ſexe timide, à ſes devoirs fidèle,
Suit de ſes douces mœurs la pente naturelle,
Un ſentiment plus tendre en ſon cœur répandu,
Par ſa délicateſſe, épure la vertu.
Mais quand cette douceur, avec peine abjurée,
Laiſſe aux fureurs du crime une femme livrée;
S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son ame, avec plus d'art, a plus de cruauté (1).
Ah! ne ſongeons qu'à fuir, la plainte eſt inutile.

EURIALE.

Je ne ſais; mais Ema me ſuivant dans la ville,
Loin de vous, par la foule, écartée à regret,
Demandoit pour Zelmire un entretien ſecret.

ILUS.

Qui? Moi! La voir encor, c'eſt partager ſon crime.
J'attends ici mon fils, que ce ſeul ſoin t'anime;
Cours hâter ſon départ.

(*Euriale ſort du côté oppoſé au Temple.*)

(1) Toute cette métaphyſique d'Ilus paroît bien ſubtile & bien déplacée. Il ne s'agit point là de ſavoir comment une femme eſt douce, & comment elle eſt cruelle. *Note de l'Editeur.*



SCÈNE III.

ILUS, ANTÉNOR.

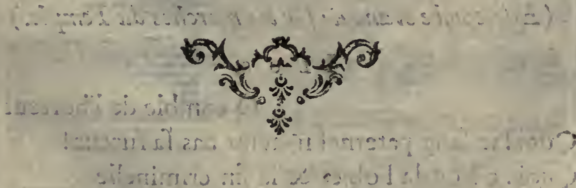
ILUS, *s'appuyant sur une colonne du Temple, ou s'asséyant sur la rampe de l'escalier qui y conduit.*

ENFANT infortuné,
Qui dois gémir un jour & rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux dérobant ta misère,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mère !
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus ;
Pour te rendre l'honneur, redoublons de vertus.

ANTÉNOR, *qui est sorti de sa retraite pendant les vers précédens, & qui suit des yeux Euriale.*

Euriale s'éloigne & ne peut plus entendre. —
J'ai trouvé le moment pour avoir su l'attendre.
Ilus est absorbé dans ses chagrins affreux.
Rien ne peut le sauver. Frappons.

(*Il tire son poignard & lève le bras.*)



SCÈNE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTÉNOR.

ZELMIRE, *arrivant entre le Temple & le tombeau, saisissant de ses deux mains le bras d'Anténor, & lui arrachant le poignard.*

AH malheureux !

(*Anténor surpris, & voulant reprendre son poignard, saisit la main gauche de Zelmire, tandis qu'elle tient le poignard de la droite, en l'éloignant le plus qu'elle peut.*)

ILUS, *les appercevant dans cette attitude.*

Que vois-je ?

ANTENOR, *après un peu de silence.*

Vous voyez.... une épouse perfide,
Qui, sans moi, consommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, *épouvantée.*

Ciel ! — ô Ciel ! je me meurs.

(*Elle tombe évanouïe sur les marches du Temple.*)

ILUS.

O comble de l'horreur !
Quoi ! le sang paternel n'éteint pas sa fureur !
Quoi ! c'étoit-là l'objet & la fin criminelle
Du secret entretien que cherchoit la cruelle !



Ah malheureux! Que vois-je?
Zelmir. T.I.P.264.

ANTENOR, *prenant Ilus par la main pour l'emmener.*

Seigneur, peut-être encore elle armoit d'autres bras;
Tout m'eſt ſuſpect ici : venez, ſuivez mes pas;
Ma Garde n'eſt pas loin.

ILUS, *retirant ſa main.*

Que m'importe de vivre?
L'ingrate peut percer ce cœur que je lui livre.

ANTÉNOR, *à part.*

Je ſuis ſeul, déſarmé. — S'ils alloient s'éclaircir! —
(*A Ilus.*)
Je vole à mes ſoldats & viens vous ſecourir (1).

SCÈNE V.

ILUS, ZELMIRE.

ILUS, *s'approchant de Zelmire.*

JE ſuccombe. — La mort ſur ſon viſage eſt peinte. —
Ah! du crime, en ſes traits, qui pourroit voir l'empreinte?
Cher & barbare objet, & de haine & d'amour,
Rends-moi ton père, hélas! & m'arrache le jour.

(1) Au lieu de ces ſix vers, qui préviennent des objections fondées, Anténor ſe contentoit de dire ces deux-ci :

Seigneur, ſur ce complot il faut encor trembler,
Ma garde n'eſt pas loin, & je cours l'appeller.

ZELMIRE, *revenant à elle.*

Quel nom frappe mes ſens ? — ce jour me luit encore : —
Vous vivez !

ILUS.

Tu voulois m'unir à Polidore (1);
Quel eſt donc mon forfait ? ce fut de te chérir,
Malheureuſe ! Eſt-ce à toi de vouloir m'en punir ?

ZELMIRE, *ſe relevant avec peine.*

Ilus, écoutez-moi.

ILUS, *s'éloignant.*

Que pourrois-tu m'apprendre ?

ZELMIRE, *appuyée ſur la rampe ou ſur la colonne.*

Un ſecret que mon cœur...mais ne peut-on m'entendre ?
Anténor... Je frémis, & ſur-tout pour vos jours.

---

(1) Depuis ce vers, il n'y avoit dans l'édition de 1762 que ce qui ſuit :

De ce Héros en moi tu craignois un vengeur,
Va, digne ſœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, (*ſe levant.*)

Ilus, écoutez-moi.

ILUS, (*la fuyant.*)

Qu'oſeras-tu me dire ?

ZELMIRE.

Sachez qu'en ce tombeau.....

ILUS.

Toi? qui le fer en main venois trancher leur cours.

ZELMIRE, *approchant.*

Ce n'est point moi.

ILUS, *très-vivement.*

J'ai vu le poignard homicide.

ZELMIRE.

Ah! croyez...

ILUS.

Je crois tout de ta main parricide:
Oui, de ton père en moi tu craignois un vengeur;
Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, *avec véhémence.*

Vengez mon père, Ilus; c'est la grace où j'aspire:
Sachez qu'en ce tombeau....

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, ILUS, ZELMIRE, THRACES.

ANTÉNOR, *arrivant avec précipitation, & se mettant entre Ilus & Zelmire.*

Qu'on arrête Zelmire;
Qu'on l'entraîne à la tour: ayez soin de veiller
Qu'aucun n'ose en secret la voir ni lui parler.

ILUS.

Anténor, je ſuis loin d'excuſer l'infidelle. —
Songez que ſon époux doit ſeul diſpoſer d'elle.
Allez, que dans la tour on retienne ſes pas;
Mais ſur ſon ſort enfin qu'on ne prononce pas.

ANTÉNOR, *avec un peu de dépit.*

Je n'abuſerai point d'un trop foible ſervice;
J'ai prévenu le crime, ordonnez du ſupplice.

ZELMIRE.

(*A Anténor.*) (*A Ilus.*)
Exécrable impoſteur! — Voilà votre aſſaſſin,
Ilus; mes bras à peine ont retenu ſa main.

ANTÉNOR.

Qui? Moi! — Quel intérêt? Quelle aveugle furie!...
Grands Dieux! au parricide unir la calomnie!
(*A Ilus.*)
Moi, qui pour votre fils ai réclamé la foi
De ce peuple imprudent qui me nommoit ſon Roi,
Je porterois ſur vous une main ſanguinaire! —
(*A Zelmire.*)
Oſe auſſi m'accuſer du meurtre de ton père.

ZELMIRE, *prête à parler & ſe retenant.*

(*A Ilus.*)
Que répondre? — Appelez votre Garde en ces lieux.
Tremblez... d'abandonner un gage précieux,

Si cher à votre amour, plus cher à ma tendreſſe,
(En jetant quelques regards ſur le tombeau.)
Qu'en des périls plus grands le Ciel plonge ſans ceſſe. —
Ema peut en vos mains le remettre aujourd'hui. —
(Fondant en larmes.)
Ah! laiſſez-moi périr & fuyez avec lui.

ILUS, *à part.*

Faut-il qu'en ce moment ſon fils ſeul l'attendriſſe!
(A Anténor.)
Qu'on l'ôte de mes yeux, elle accroît mon ſupplice.

ANTÉNOR, *ſortant avec Zelmire & les Gardes.*

Allons creuſer le piége; il eſt encor couvert.
(Zelmire regarde attentivement ſi Anténor ne reſte pas avec Ilus.)

SCÈNE VII.

ILUS, *ſeul.*

QUEL abîme d'horreurs où ma raiſon ſe perd!
D'un ou d'autre côté l'impoſture eſt ſi noire....
Se peut-il qu'Anténor?... Tout vante ici ſa gloire;
Il couronnoit mon fils, & ſeroit mon bourreau! —
Mais qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau?

J'ai vu ſes yeux ſouvent s'y tourner avec crainte. —
Je veux, le fer en main, parcourir cette enceinte;

(*Il approche du tombeau & s'arrête.*)

Peut-être qu'un complice... Ah! dans ces triſtes lieux
Que n'es-tu, Polidore, au ſein de tes Ayeux?
Quel plaiſir d'immoler un traître ſur ta cendre;
Dût couler dans ſon ſang tout le ſang de ton Gendre!
Entrons. — Ciel! me trompé-je? Un bruit ſourd & confus...
On ouvre.

(*Il met la main ſur ſon épée.*)

SCÈNE VIII.

POLIDORE, ILUS.

POLIDORE, *ouvrant le tombeau.*

C'EST ſa voix; je l'entends, c'eſt Ilus;

(*En ſortant.*)

C'eſt mon Libérateur que le Ciel me préſente.
Ah! mon cher fils.

ILUS, *tout éperdu.*

Grands Dieux! — Zelmire eſt innocente.

(*Il embraſſe Polidore.*)

Ah! voilà de ſes pleurs le myſtère expliqué!
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.

Courons la délivrer. — Mais, Ciel ! que vais-je faire ?
Eſt-ce donc la ſauver que de perdre ſon père ?
Vos dangers ſont encor plus preſſans que les ſiens :
(*A Euriale qui entre.*)
Fais ſoudain ſur ces bords deſcendre mes Troyens.

SCÈNE IX.

POLIDORE, ILUS, EURIALE,

EURIALE.

QUOI ? Seigneur, Polidore....

ILUS, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, mon père reſpire :
Et, ſi j'en crois mon cœur, par les ſoins de Zelmire :
Mais le crime & la mort les aſſiégent tous deux ;
Cher ami, ſauvons-les, & mon fils avec eux.

EURIALE.

On vient de me ravir cette tendre victime.
Anténor...

ILUS.

Je frémis. — Ce nom m'annonce un crime (1).

(1) Au lieu de ces deux vers où il y a du naturel & du mouvement, Ilus ajoutoit ce mot :
Pars.
Et Euriale repliquoit :
Je vous apportois ſon enfance craintive,
Anténor qui ſuivoit votre épouſe captive.

EURIALE.

Lui-même, de mes mains l'a ſoudain retiré.
» Le départ des Troyens, dit-il, eſt différé :
» Ilus tomboit, ſans moi, ſous les coups de Zelmire ;
» Je veux ſur ce complot m'éclairer & l'inſtruire.

POLIDORE.

Quel eſt donc ce diſcours ? Quel attentat nouveau ?...

ILUS, *toujours vivement.*

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau :
Déſarmé par Zelmire, il l'accuſe elle-même ;
Je l'ai cru. — Pardonnez. — O courage ſuprême !
Se montrant criminelle à force de vertu,
Elle oſoit ſe vanter de vous avoir perdu.
L'opprobre....les affronts....les tourmens qu'elle endure....
Ah ! j'oſai la nommer l'effroi de la nature !

POLIDORE.

Elle ? — Elle en eſt, mon fils, le prodige & l'honneur,
Si vous ſaviez !... Mais non : délivrons-la, Seigneur.
(*A Euriale qui ſort entre le Temple & le tombeau.*) (*A Ilus.*)
Cours armer les Troyens. — Nous, diſpoſons enſemble
Pour l'ordre du combat....

Apporter à quelqu'un l'enfance craintive de quelqu'un, pour dire : *apporter entre ſes bras un enfant craintif*, n'étoit pas un tour heureux, & le privilége de la poéſie ne va point juſques-là. *Note de l'Editeur.*

SCÈNE X.

POLIDORE, ILUS, ÉMA

ÉMA, *arrivant du côté de la ville.*

QUEL bonheur vous rassemble,
(*A Ilus.*)
Princes!.... En m'envoyant dissiper votre erreur,
Et découvrir mon Maître à son digne vengeur,
Zelmire m'a chargée encor de vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un Soldat veut vous rendre
L'écrit, qu'Azor mourant remit entre ses mains,
Et qui de tout l'Etat renferme les destins.

POLIDORE, *vivement.*

Du triomphe, Seigneur, c'est l'infaillible gage:
C'est la foudre & la mort pour ce monstre sauvage,
Qui massacra mon fils & feint de le venger.
(*A Ema.*)
Mais que devient Zelmire en ce pressant danger?

ÉMA.

Elle est, non loin du camp, dans la tour renfermée:
Anténor, sous la tente, a fait rentrer l'armée;
Lui-même à Mitylène il va porter ses pas.
Il feint de succomber sous de tels attentats;
Et veut, dans le palais, où son Trône s'apprête,
Consulter tous les Grands & le Prince à leur tête.

ILUS.

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra :
De la lettre d'Azor l'aspect le confondra.
Ah ! chère épouse, enfin je crains moins pour ta vie.
(*A Polidore.*)
Sur l'art de ce Tyran que notre ame se fie (1) ;
Tandis que, pour me perdre il cherche à m'arrêter :
Pensez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter ?
Il vous faut, le premier, dérober à sa rage.
(*A Ema qui sort.*)
Toi, cours vers ce Soldat, qu'il se rende au rivage.
Seigneur, sur mes vaisseaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'instant, suivi de mes soldats ;
Je surprends, je ravis dans sa prison funeste,
Cette épouse qu'on croit que ma fureur déteste ;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp surpris Anténor tout entier.

POLIDORE.

Et dans de tels momens vous voulez que je fuie ?
Ma fille m'a contraint à supporter la vie :
Et lorsque son grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'exposer des jours que je lui doi ?
Non, non, Seigneur. Je sens, sous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage :
Malgré mes sens flétris je retrouve mon cœur ;
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.

---

(1) Il y avoit dans l'édition de 1762 :
D'un crime trop public Anténor se défie.

Hélas ! ce tendre ſoin de défendre ſa race
A l'Etre le plus foible inſpire quelque audace.
Nature, je l'appris de ma fille & de toi,
Tu nous mets pour toi-même au-deſſus de ta loi.
Amenez vos Soldats : je veux, guidant leur zèle,
Vous rendre votre épouſe, ou périr avec elle.

ILUS.

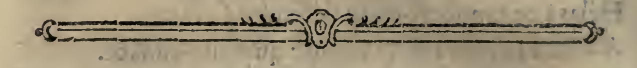
Vous me faites frémir. Ah ! vous allez ſur vous
De ſa Garde barbare appeler tous les coups :
Dès qu'ils vous connoîtront, votre perte trop ſûre....

POLIDORE.

Couvrez-moi, s'il le faut, de la plus ſimple armure ;
Au rang de vos Troyens je marche ſans éclat,
Souverain détrôné, je ne ſuis qu'un Soldat.
O ma fille, à quel ſort tous mes revers t'expoſent !
Mes jours ne valent pas les tourmens qu'ils te cauſent.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLIDORE *armé*, UN TROYEN.

Ils arrivent entre le Temple & le tombeau.

POLIDORE, *l'épée à la main, ſoutenu par le Troyen, il marche & parle avec peine* (1).

O Père infortuné ! Pour ma fille captive
Je vois donc ma tendreſſe indignement oiſive :
Tous ces légers combats, ſans ceſſe renaiſſans,
Irritant ma valeur, ont épuiſé mes ſens.
Sous mon corps affoibli mes pas s'appeſantiſſent ;
Ami, mon bras ſuccombe & mes genoux fléchiſſent.
Un inſtant de repos pourra les raffermir.

(Il s'aſſied ſur la rampe de l'eſcalier du Temple.)

---

(1) C'eſt ici le changement le plus conſidérable, & nous le renvoyons à la fin de la pièce, parce qu'il ne pourroit que difficilement trouver place ici. Les cinq premières Scènes de cet Acte n'en formoient que quatre dans l'édition de 1762, & ni les évènemens, ni les vers, ni quelquefois les perſonnages ne ſont les mêmes.

SCÈNE II.

POLIDORE, EURIALE, UN TROYEN.

EURIALE, *arrivant par le chemin de la ville.*

SEIGNEUR, à quels dangers vous venez-vous offrir!
Quel conſeil imprudent vous peut faire deſcendre
Du vaiſſeau, qui déjà voguoit vers le Scamandre?
Ilus vous éloignant, malgré tous vos efforts....

POLIDORE.

Ilus, en me trompant, m'a fait quitter nos bords.
Mais ſon eſcorte à peine, avec lui deſcendue,
Avoit franchi ces bois qui lui cachoient ma vue,
Que, mes ordres, mes cris forçant vos matelots,
J'ai monté ſur la pouppe & tourné vers Lesbos.
Des Soldats ennemis m'ont diſputé la rive;
Et ralliant trois fois leur troupe fugitive,
Par trois combats divers ont laſſé leur vainqueur.
Je ne puis joindre Ilus dans les champs de l'honneur.
O honte! —

(Il ſe relève & retombe dans les bras du Troyen.)

O vains efforts! — Zelmire! — Ah! mon courage
N'a jamais mieux ſenti le malheur de mon âge (1).

(1) Ces efforts impuiſſans d'un père, & d'un vieillard, dont l'âge trahit la tendreſſe & la valeur, ont quelque choſe de bien touchant & de bien pathétique. *Note de l'Editeur.*

EURIALE.

Seigneur, Ilus triomphe, il a forcé la Tour;
Et Zelmire est enfin rendue à son amour.

POLIDORE, *avec éclat.*

Elle est libre! — O destin! tu peux prendre ma vie.

EURIALE.

Vous voyez ces hauteurs: Ilus me les confie,
Pour couvrir sa retraite, & pour mieux dissiper
Tous ces flots d'ennemis prêts à l'envelopper.
J'ai tout quitté pour vous dans l'ardeur de mon zèle:
A ce poste important mon devoir me rappèle;
Vous ne pouvez m'y suivre. — Ah! craignez les regards,
Le fer des Lesbiens errans de toutes parts.
Daignez...dans cette tombe, attendre encor Zelmire;
Auprès de ce lieu saint Ilus va la conduire:
C'est ici qu'à l'instant, pour gagner nos vaisseaux,
Et sa troupe & la mienne uniront leurs drapeaux:
Le Ciel semble en tout tems vous choisir cet asyle.
Ne rendez point d'Ilus le triomphe stérile;
N'exposez plus vos jours hazardés tant de fois;
Vous savez trop sur eux si Zelmire a des droits.

POLIDORE.

Je ne puis la défendre, & tu veux que je vive!

EURIALE, *vivement.*

Pouvez-vous, en mourant, douter qu'elle vous suive?

POLIDORE.

Eh bien! — ſauvez mes jours. Elle me les rend chers,
Elle en fait le ſeul prix des maux qu'elle a ſoufferts (1).

(*Il entre dans le tombeau, conduit par Euriale & le Troyen.*)

EURIALE, *au Troyen.*

Toi, non loin de la tombe, obſerve avec prudence;
Sur ton premier ſignal je vole à ta défenſe.

(*Euriale va pour ſortir du côté de la ville.*)

SCÈNE III.

EURIALE, RHAMNÈS, UN TROYEN, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, *à Euriale.*

ARRÊTE. Et vous, Soldats, déſarmez-les tous deux.

EURIALE, *bas au Troyen.*

Songeons à nos devoirs, & mourons généreux.

RHAMNÈS, *à Euriale.*

Réponds. Qu'avez-vous fait ici.... de Polidore?

---

(1) Combien ce trait ennoblit & juſtifie la retraite de Polidore! Que ce mot: *Eh bien! ſauvez mes jours:* devient ſublime dans l'endroit où il eſt placé! *Note de l'Editeur.*

EURIALE, *avec embarras.*

Meurtriers d'un Héros, il vous ſied bien encore
D'oſer nous demander compte de ſon trépas! —
Rejetez-vous ſur moi vos honteux attentats?

RHAMNÈS.

Téméraire! tu feins de ne me pas entendre.
Polidore reſpire, on vient de me l'apprendre, —
On l'a vu.... ſuivre Ilus aux vaiſſeaux Phrygiens,
Y monter, revenir, ſéparé des Troyens,
Du ſang de nos Guerriers arroſer ce rivage:
(*Montrant deux Soldats.*)
Vois ces deux Lesbiens échappés à ſa rage;
Recueillis dans nos rangs, ils ont tout révélé:
Va, tu nierois ſans fruit ce ſecret dévoilé.
Parle enfin. Dans quels lieux l'oſes-tu cacher?

EURIALE.

Traître,
Rougis qu'un étranger défende ici ton Maître.
Mais je t'enſeignerai le devoir d'un ſujet;
Et je veux, malgré toi, t'épargner un forfait.
Je ne puis le nier; ces Dieux que je révère,
Par les mains de Zelmire, ont conſervé ſon père;
Tu n'en ſauras pas plus. Ton courroux ſans effet
Peut m'arracher le cœur, mais non pas mon ſecret.

RHAMNÈS, *bas à un des Lesbiens qu'il a montrés.*

Eſſayons l'artifice: & tâchons de m'inſtruire
S'il eſt aux mêmes lieux où le cachoit Zelmire. —

Enſuite nous ſaurons par un autre détour....
(*Haut à Euriale.*)
Va, je ſais tout ſans toi; j'apprends qu'à ſon retour (1)
Ce vieillard eſt rentré dans ſon premier aſyle. —
(*Euriale tremble.*)
Tu frémis! — C'eſt aſſez: le reſte m'eſt facile;
(*A quelques Soldats.*)
Amenez-moi Zelmire.

EURIALE.

Elle?

RHAMNÈS.

Oui, contre Anténor,
Pour nous ravir ſon fils, Ilus combat encor;
Moi, j'ai formé loin d'eux ma nombreuſe cohorte,
Et je viens d'enlever Zelmire & ſon eſcorte. —

---

(1) Ne pourroit-on pas ſupprimer ces quatre vers, où le projet de Rhamnès eſt trop prononcé, trop détaillé, diviſé d'une manière trop technique en ſes différens points? L'artifice de Rhamnès eſt ſous les yeux du Spectateur, qui peut s'en rendre compte à lui-même. Ce vers:

Ce vieillard eſt rentré dans ſon premier aſyle.

ſuivi du ſeul mot, *tu frémis*, ſuffit pour expliquer toute la première partie du projet de Rhamnès. La ſeconde nous paroît trop expliquée auſſi, & cette explication prématurée en détruit l'effet. Un peu plus de myſtère répandu ſur la conduite de Rhamnès, donneroit plus d'intérêt à ce moment, & cette conduite s'expliqueroit aſſez par le ſuccès. *Note de l'Editeur.*

C'eſt de ſa bouche ici que je veux tout ſavoir ;
La moitié du ſecret met l'autre en mon pouvoir.
Zelmire ; (& je l'ai vu par ſa paiſible joie,)
Penſe que Polidore eſt libre, & fuit vers Troie ;
Elle va me nommer, avec ſécurité,
Le ſéjour qu'elle croit que ſon père a quitté ;
Et j'aurai le plaiſir, par mon adreſſe extrême,
De la voir, en mes mains, le livrer elle-même.

(*A des Soldats.*)

Eloignez ces Troyens qui pourroient l'avertir.

(*On les emmène.*)

Confirmons ſon erreur pour la mieux éblouir.

SCÈNE VI.

ZELMIRE, EMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS.

JE ne m'étonne plus de voir ce front tranquille ;
Votre père eſt vivant, il a quitté notre Iſle.

ZELMIRE, *qui eſt arrivé du côté de la ville.*

Ilus m'a tout appris, ſes ſoins l'ont fait partir. —
Je puis donc maintenant vous braver à loiſir.
J'ai trompé tes forfaits, ô peuple parricide :
Tu te vois le jouet d'une femme timide.

J'ai feint de t'imiter, j'ai ſubi cet affront;
Ton opprobre te reſte, il n'eſt plus ſur mon front.—
Lâches, craignez Ilus. Craignez l'Aſie entière,
Tous ſes Rois vont bien-tôt vous ramener mon père.
(*A Rhamnès.*)
Toi, qui pour lui jadis as montré quelque amour,
Mérite d'obtenir ta grace, à ſon retour.

RHAMNÈS.

De moi, s'il reparoît, la ſienne peut dépendre.
Mais non. Sur ſes amis ma fureur va s'étendre,
(*Avec fineſſe.*)
Tremblez. — Quand nous brûlions le Temple de Cérès,
Dans celui de Minerve il s'ouvrit un accès.
(*Il montre le Temple qui eſt ſur la Scène, & il obſerve Zelmire avec la plus vive attention.*)
Je ſais qu'avec Phorbas nos Prêtres infidèles
Ont ſecondé, pour lui, vos trames criminelles.
(*Avec éclat.*)
Soldats, allons punir ces dangereux mortels,
Qui trahiſſoient l'Etat à l'ombre des autels.
(*Il fait un pas vers le Temple.*)

ZELMIRE, *ſe jetant au devant de lui.*

Barbare! pour livrer l'innocence aux ſupplices,
Ne va point me chercher, me donner des complices:

J'avois, en rempliſſant mes devoirs glorieux,
Pour guide, la vertu; pour complices, les Dieux (1).
Sans conſulter Phorbas, ſans implorer des Prêtres,
Je dépoſai mon père au ſein de ſes ancêtres,
Ici, dans leur tombeau; dont ils l'ont fait ſortir
Pour le conduire au Trône, — & vous, au repentir.

RHAMNÈS, *à des Soldats.*

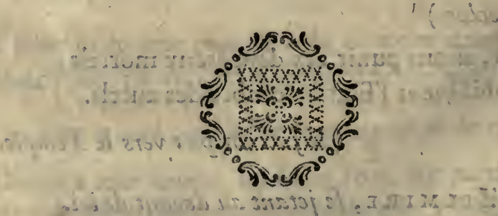
Entrez dans ce tombeau, prenez votre victime.

(Pluſieurs Soldats y entrent.)

ZELMIRE.

Comment! — Se pourroit-il? — Éma! — Quel nouveau crime! —
D'où naiſſent dans mon cœur des tranſports ſi preſſans!
Quel tremblement ſoudain agite tous mes ſens!

(1) Voilà certainement une très-belle réponſe & de très-beaux vers. *Note de l'Editeur.*



SCÈNE V.

POLIDORE, ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

POLIDORE, *sortant du tombeau, & poursuivi par les Soldats.*

Laches, je vendrai cher....

(*Rhamnès le désarme, & fait tomber son casque.*

ZELMIRE.

Mon père!

ÉMA.

Polidore!

POLIDORE, *tranquillement à Rhamnès.*

Il te manque un forfait, puisque je vis encore.

ZELMIRE, *se jetant à ses pieds.*

Ah! qu'ai-je fait?

POLIDORE, *l'embrassant.*

Le sort nous a perdus tous deux.

ZELMIRE.

Eh! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente.

POLIDORE.

Que dis-tu ? Quoi ! ton cœur peut s'imputer ma mort !
Le mien, pour te ſauver, revoloit ſur ce bord....

ZELMIRE.

Et moi, qui vous croyois éloigné de notre Iſle,
Moi-même à vos bourreaux j'ai montré votre aſyle.
En vain un Dieu propice aveugloit leur courroux,
J'ai porté votre tête au devant de leurs coups :
Je répands, par leurs mains, le ſang qui m'a fait naître ;
Je naquis pour le crime, & j'abhorre mon être.

(*Aux Soldats avec égarement.*)

Cruels, tournez ſur moi toute votre fureur,
Vengez le Ciel, la Terre, à qui je fais horreur.

RHAMNÈS. (*à part.*)

Gardes ! — Vous vous troublez ! Et moi même... Ah ! peut-être
Tout Rebelle, en effet, tremble devant ſon Maître (1).

(*haut.*)

Que fais-je ? Moi, trembler ! — Qu'on l'enchaîne.

---

(1) Voilà encore un très-beau mot qu'on gagne à cette correction, & qui prépare de plus en plus le dénouement. *Note de l'Editeur.*

ZELMIRE.

Arrêtez,
Inhumains. Songez-vous ſur qui vous attentez ?

(*Avec véhémence, parlant tantôt aux Soldats, tantôt à Rhamnès.*)

Regardez ce Héros dont l'amour vous fut chère,
Autrefois votre Dieu, mais toujours votre père:
Quand vous le proſcriviez, il plaignoit vos erreurs:
Azor, en vous trompant, lui fit perdre vos cœurs;
Le Ciel punit Azor. Ce Ciel, qui fut mon guide,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide:
C'eſt pour voir de Lesbos l'attentat réparé,
Qu'il permet qu'à vous ſeuls votre Roi ſoit livré.
O Lesbiens, le ſang qu'on puiſe en ma patrie,
Des Thraces, nos Tyrans, n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs:
Mais l'humanité ſainte eſt au fond de vos cœurs.
Sans doute elle y gémit, écoutez ſon murmure,
Que le remords s'éveille aux cris de la nature.
Mon père, — ſes malheurs, — ſon âge, dont l'aſpect
Adoucit la colère & la force au reſpect;
Votre foi, vos ſermens, mon déſeſpoir, mes larmes,
Ah! tout doit à ſes pieds faire tomber vos armes.

POLIDORE, *qui pendant le reſte de la Scène s'eſt appuyé ſur la colonne du Temple, ſe relève avec fierté.*

Eſt-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis?
Qu'ils écoutent leurs cœurs, s'ils ſont encor mes fils:

S'ils ſont mes aſſaſſins, tu t'avilis toi-même (1).
Vois, malgré ta douleur, vois mon bonheur extrême;
Pour toi, je viens donner ce ſang que je te doi.
(*En l'embraſſant.*)
Que mon trépas m'eſt cher! il m'acquitte vers toi.

RHAMNÈS.

Soldats, près d'Anténor que tous deux on les mène.
(*Les Soldats s'avancent lentement & s'arrêtent.*)

ZELMIRE.

Rhamnès.... vois leur pitié d'obéir avec peine.
Ecoute.
(*Elle le prend à part & lui parle à mi-voix.*)
Un rang illuſtre a flatté tes ſouhaits;
Mais tu n'as point vieilli ſous le joug des forfaits.
L'exemple d'Anténor, ſes ſuccès déteſtables
Auront pu t'entraîner ſur ſes traces coupables.
Quelque prix qu'à tes vœux ſa faveur puiſſe offrir,
Ferons-nous moins pour toi, ſi tu veux nous ſervir?
Epure ta grandeur, & la rends légitime;
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime.—
(*A ſon père avec éclat.*) (*A Rhamnès.*)
Seigneur, il s'attendrit:—j'embraſſe tes genoux,
Songe à tous tes ſermens, remplis-les, venge-nous;
Tu juras d'immoler l'aſſaſſin de mon frère,
C'eſt.... Dieux! ce monſtre approche.

(1) Ces trois vers me paroiſſent excellens, pleins de convenance & de dignité.

SCÈNE

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, ILUS, *enchaîné*, Troupe de THRACES, les Acteurs précédens.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

EH bien ! ce téméraire,
Qui paya tous mes ſoins par des complots pervers,
De ma main triomphante Ilus reçoit des fers (1).

ZELMIRE, *appercevant Ilus.*

Lui ?

ILUS, *à Anténor.*

Triomphe honteux & digne d'un perfide !
Va, l'aſſaſſin féroce eſt un guerrier timide.
Sans le gage ſacré qu'eût expoſé ma mort,
Par le nombre accablé, j'aurois finis mon ſort.
Mais, à porter tes fers ſi j'ai pu me réſoudre,
Crois qu'Ilus enchaîné te garde encor la foudre.

---

(1) De nos Thraces vainqueurs Ilus reçoit des fers.
Je ne te dois pas moins : ta valeur que j'admire
A vaincu la première, & m'a rendu Zelmire.

RHAMNÈS.

Seigneur, ſi quelque prix à mon ſervice eſt dû,
C'eſt pour un don plus grand & plus inattendu, &c.

Edition de 1762.

RHAMNÈS, *à part.*

J'allois trop hasarder, ma pitié m'eût perdu.
(*A Anténor.*)
Seigneur, voici l'objet le plus inattendu;
Qui, même en vous l'offrant, m'interdit & m'étonne.
Regardez ce captif.

(*Il montre Polidore qui s'est assis.*)

ANTÉNOR.

Se peut-il?....

ILUS.

Je frissonne.

ANTÉNOR.

Polidore vivant!

ILUS.

O mon père!

POLIDORE, *se relevant.*

Oui, c'est moi;
Traître. Baisse les yeux à l'aspect de ton Roi;
Sens la confusion, la rage frémissante
D'un assassin surpris que son Juge épouvante.
Je te parle en vainqueur au sein de mes revers,
Le crime couronné craint l'innocence aux fers.
(*Anténor veut le regarder d'un air assuré.*)
Tu caches ta terreur sous les traits de l'audace:
Je vois ton front pâlir, lorsque ton œil menace.

ANTÉNOR, *avec un grand calme affecté.*

Et d'où viendroit, Seigneur, ma crainte ou mon courroux?
Le Sceptre est un fardeau dont je suis peu jaloux:
J'ai refusé ce rang dont on vous fit descendre;
Si Lesbos le permet, vous pouvez le reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor, dans son bourreau, trouve son successeur.
(*Vivement à sa Suite.*)
Amis, nos yeux en vain cherchoient le bras impie,
Qui du Dieu de vos cœurs a privé la patrie:
Faut-il nous étonner de nos soins superflus? —
Polidore vivoit; — que cherchons-nous de plus?

POLIDORE.

Quoi! monstre....

ANTÉNOR, *durement.*

Tout décèle ici votre imposture.
Votre ame pour ce fils étouffoit la nature:
Contre vos noirs complots nous défendions ses jours,
Et jusques dans nos bras vous en tranchez le cours!
Quelle douceur traîtresse & quel art sacrilége,
Par les mains de sa sœur, l'a conduit dans le piége!
Elle paroît servir, partager son courroux,
Par votre feint trépas nous en impose à tous;
Et ce jeune Héros, qui court à sa ruine,
(*Montrant Polidore.*)
Pense avoir abattu le bras qui l'assassine.

(*Aux Soldats.*)

Que dis-je? Au même inſtant qu'on lui donne la
mort,
Appelé par Zelmire, Ilus eſt ſur ce bord:
Ils affectent tous deux une horreur mutuelle:
L'un accable d'affronts ſon épouſe cruelle;
L'autre, ſur ſon époux, lève un fer meurtrier:
A ma Garde lui-même il vient la confier:
Et, de ce jeu barbare imprudente victime,
Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime.
O long enchaînement des plus lâches noirceurs! —
Pour perdre avec Azor ſon peuple & ſes vengeurs.
A ce peuple indigné venez vous faire entendre;
Venez ſubir l'arrêt que vous devez attendre:
Thémis garde ſon glaive à vos cœurs inhumains.

ZELMIRE.

Et la foudre, grand Dieu, reſte oiſive en tes mains!
Tu le fais triompher, tu te rends ſon complice;
Et tu veux que la terre adore ta juſtice!

ILUS.

Sa juſtice eſt pour nous. Elle tient enfermés
Dans un nuage encor tous ſes traits enflammés:
Mais ſon bras inviſible, étendu ſur le crime,
(*Avec un geſte menaçant ſur Anténor.*)
Voile, pour mieux frapper, les yeux de la victime.

Ne crois pas qu'à ſes coups tu te ſois dérobé,
Serpent, en longs replis ſans ceſſe recourbé:

J'admire, avec horreur, ta prudence perfide,
De tes ressorts tout prêts le jeu sûr & rapide.—
Mais dans la nuit profonde où tu sais toujours fuir,
Crains l'affreuse clarté dont je vais te couvrir.

(*Se retenant & montrant les Thraces.*)

Non, j'instruirois en vain ces Etrangers infames
Qui trafiquent du crime & te vendent leurs ames.—
Devant le peuple entier tu viens de m'appeler;

(*Vivement.*)

Je t'y cite à mon tour; c'est à toi de trembler;
Complice & meurtrier du fils de Polidore,

(*Anténor feint la plus grande surprise.*)

Toi, qui venges son sang dont ta main fume encore,
Viens voir tomber sur toi les redoutables coups
Que ton lâche artifice a tournés contre nous.

ANTÉNOR.

Moi, teint du sang d'Azor! Imposteurs méprisables,
Cherchez-moi donc du moins des crimes plus croya-
bles:
Si je fus son complice,— & je m'en fais hon-
neur, (1)—
Puis-je être encor le vôtre en lui perçant le cœur?

---

(1) Au lieu de ces deux vers, il y avoit dans l'édition de 1762:

Son Trône a-t-il tenté mes regards éblouis?
Ma vertu s'en priva pour y placer ton fils.

Anténor avoit déjà fait valoir ce sacrifice dans cette même

Mais où ſont les témoins? Quel ſoupçon, quel indice?

ILUS.

Marchons, traître: — ce doute eſt ton premier ſupplice.

ANTÉNOR.

Rhamnès, vous l'entendez. — Ces éclats indiſcrets
De quelque trahiſon décèlent les apprêts.
Sondez & découvrez la ſource dangereuſe
D'où naît de leur eſpoir l'imprudence orgueilleuſe.
Je vais, autour des murs, diſpoſer mes Guerriers.
Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple avant de les conduire,
Je cours m'y préſenter, ma bouche va l'inſtruire.
J'entrevois leur reſſource & leurs deſſeins ſecrets;
Pour les rompre, — venez apprendre mes projets.
Vous Thraces, ſéparez Ilus & ſes complices:
Nous les réunirons bien-tôt pour les ſupplices.
Amis d'Azor, on veut nous détruire après lui (1);
Mais nous avons ſon ombre & les Dieux pour appui.

(Il ſort avec Rhamnès & les Soldats Lesbiens.)

Scène, & ce que l'Auteur a ſubſtitué forme un argument de plus en faveur d'Anténor. *Note de l'Editeur.*

(1) Dignes amis d'Azor, détruiſez aujourd'hui
Ces Tyrans, qui vouloient vous détruire après lui.

Edition de 1762.



SCÈNE VII.

ZELMIRE, ÉMA, POLIDORE, ILUS, THRACES.

ILUS, *à Zelmire.*

ADIEU. Calme l'effroi de ton ame éperdue (1).

ZELMIRE.

Moi? — j'ai livré mon père au monstre qui le tue.

ILUS.

Ciel!

(*Les Thraces viennent saisir Ilus & Polidore.*)

ZELMIRE, *leur prenant la main à tous deux.*

Seigneur! — Cher époux! — On les ose arracher....
Ah! je sens de mon sein mon cœur se détacher:
Pour les suivre tous deux, mon ame se déchire.

(*On les entraîne malgré ses efforts.*)

Barbares!

ILUS, *se débarrassant des Gardes, & embrassant Zelmire.*

Arrêtez. — O ma chère Zelmire!

(1) Dans l'édition de 1762, c'étoit Zelmire qui disoit à Ilus, en lui montrant Polidore:

Connois tous mes malheurs: cet habit m'a déçue,
Oui, j'ai livré mon père, &c.

POLIDORE, *en faiſant de même de l'autre côté.*

Embraſſe encor ton père, & lui pardonne.—Hélas!
C'eſt ton amour pour lui qui te mène au trépas.

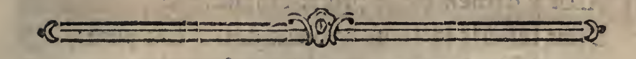
(On les emmène tous deux.)

ZELMIRE, *tombant dans les bras d'Éma.*

Ah! ſa mort eſt mon crime. O remords qui m'accable!
Quels ſont donc les tourmens d'un cœur vraiment coupable?

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILUS, EURIALE, *enchaînés*, GARDES.

EURIALE.

On va donc nous traîner au ſanglant tribunal,
Qu'uſurpe ce vil peuple à ſes Rois ſi fatal !
Que devient l'eſpérance à nos maux réſervée ?

ILUS.

Cette unique eſpérance, hélas ! m'eſt enlevée.
Polidore & Zelmire, au glaive abandonnés,
Par leurs ſujets ſéduits ſont déjà condamnés.
Anténor a preſſé leur rage impétueuſe :
Telle eſt ſa politique habile & monſtrueuſe,
Qu'il ſait, de la vertu conſervant tous les traits,
Nous charger, nous punir de ſes propres forfaits.

Les Thraces & Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont ſur moi, dans leur camp, porté des mains hardies,
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût deſſillé les yeux.

Azor y démentoit le projet ſanguinaire
Dont ſes cris factieux avoient noirci ſon père :
Au perfide Anténor reprochant ſon trépas,
Il n'accuſoit que lui de tous ſes attentats ;
Et montrant au grand jour cette horreur inconnue,
Il demandoit vengeance & l'auroit obtenue.—
Ah ! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
Nos deux cœurs innocens ſoient en proie au remord ?
J'ai pu te ſoupçonner !—Eſt-il un plus grand crime ?
Et, pour mieux t'accabler, ton père eſt ta victime !

EURIALE.

Peut-elle à ſa vertu reprocher une erreur....

ILUS.

Eh ! ſe pardonne-t-on d'avoir fait ſon malheur ?
En vain, dans un cœur pur, elle voit ſon excuſe ;
Quand ſa raiſon l'abſout, le ſentiment l'accuſe.

SCÈNE II.

ILUS, ANTÉNOR, RHAMNÈS, EURIALE, SOLDATS, THRACES.

ANTÉNOR.

THRACES, de toutes parts, environnez ces lieux ;
Bient-tôt le peuple entier va paroître à vos yeux,

Et du bûcher d'Azor venir au ſacrifice (1)
Qu'à cette cendre auguſte a promis ſa juſtice.
J'ordonne, en frémiſſant, ce formidable apprêt.
(*A Ilus.*)
Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre ;
Mais, ſuſpect à vos yeux, j'ai récuſé ce titre :
La loi, le peuple libre ont prononcé ſur nous.
L'arrêt eſt rigoureux ; ne l'imputez qu'à vous ;
Si d'y mêler ma voix vous m'euſſiez laiſſé maître,
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

ILUS.

Non, rien n'épuiſera ſa fertile impoſture :
C'eſt le dehors ſerein de l'intégrité pure ;
A force de forfaits te voilà parvenu,
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, ſcélérat ; ſi la Terre étonnée
Aux fortunés brigands, gémit, abandonnée ;
Du moins tels ſont les jeux ou les loix des deſtins,
Ces aveugles Tyrans des malheureux humains,
Que, ſe reproduiſant par ſes fauſſes maximes,
Le crime eſt, en tout tems, puni par d'autres crimes.

(1) Avec ces criminels, dévoués au ſupplice,
Et qu'aux manes d'Azor immole ſa juſtice.
Edition de 1762.

Ton exemple, ſur toi, ſera bien-tôt ſuivi :
Un jour, ces vils mortels, qui t'ont ſi bien ſervi,
De quelqu'autre Anténor dreſſant les nouveaux piéges,
Lui vendront, comme à toi, leurs fureurs ſacriléges.
Ah! puiſſe, le premier, ton indigne Rhamnès (1),
De ton art, contre toi, déployer les ſecrets :
Et te foulant aux pieds ſur les marches du Trône,
De ton front tout ſanglant arracher la Couronne.
Adieu! Je vais chercher l'arrêt de mon trépas;
Je l'avouerai, la vie eut pour moi des appas;
Mais le Ciel maintenant m'en fait haïr l'uſage.
Comment aimer le jour qu'avec toi l'on partage?

(*Il ſort avec quelques Gardes.*)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES, *au fond du Théâtre.*

ANTÉNOR.

Non, il ne mourra pas; j'ai beſoin de ſes jours :
Ma haine intéreſſée en reſpecte le cours;

---

(1) Tu verras tes pareils, inſtruits par tes forfaits.
Edition de 1762.

Le vers ſubſtitué eſt heureux, parce qu'il prédit le dénouement, ſans qu'on puiſſe le prévoir. C'eſt-là le comble de l'art. *Note de l'Editeur.*

Qu'il reste, avec les siens, à nos armes en proie,
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire & Polidore à l'instant vont périr,
C'est par leur châtiment que je veux le punir.
Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur sensible,
Du peuple, qui le rend, je suis l'ame invisible. —
Ainsi dans leur cercueil mon crime enseveli,
Est couvert à jamais des voiles de l'oubli;
Croyant Azor vengé, nul ne suivra la trace
D'un forfait, que leur sang à tous les yeux efface.

Tes services nouveaux ont passé mes souhaits:
Au delà de tes vœux j'étendrai mes bienfaits.

RHAMNÈS.

Seigneur, je sais borner ma modeste espérance.
Le succès de mes soins sera leur récompense.

Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri,
D'un remords dangereux n'écoute enfin le cri?
J'ai vu le saint respect, l'amour involontaire
Qu'imprime ici d'un Roi l'auguste caractère.

ANTÉNOR.

Ils l'ont trop offensé pour ne le point haïr;
On n'aime plus son Roi, quand on l'a pû trahir.
Ils pensent, par sa mort, prévenir sa justice,
Et détruire un vengeur armé pour leur supplice.
Polidore n'est plus qu'un tyran détrôné:
Leur Roi, c'étoit Azor qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivresse est incroyable;
Le fanatisme y joint son zèle impitoyable.

Les organes des Dieux que ton or fait parler ;
L'usage antique & saint qu'ils vont renouveller,
En donnant, sous mes yeux, à ce sanglant supplice,
L'appareil imposant d'un pompeux sacrifice ;
Cette loi d'immoler, par le Chef des Guerriers,
Sur le tombeau des Rois leurs lâches meurtriers ;
Tout asservit le peuple à mon puissant génie,
Tout échauffe & soutient sa pieuse furie.

Tel est l'art de régir ces crédules humains
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles instrumens du Héros qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide ;
Qu'au nom de la patrie on rend séditieux ;
Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux.—
L'heure approche : & tu vois nos victimes paroître (1) :
Tout le peuple les suit.—Appelle le Grand-Prêtre ;
Il doit armer ta main. Porte le coup mortel,
Ne perds pas un moment.

(*Rhamnès monte au Temple.*)

---

(1) Mais tous nos Citoyens commencent à paroître :
Dès qu'auprès du tombeau tu verras le Grand-Prêtre,
Saisis le fer sacré.

Edition de 1762.



SCÈNE IV.

ANTÉNOR, POLIDORE, ZELMIRE, SOLDATS THRACES, SOLDATS LESBIENS, PEUPLES.

(*Les Thraces se rangent le long des arbres du côté de la Ville, le Peuple auprès du Temple, Les Soldats près du tombeau. Un d'eux porte l'urne d'Azor.*)

ZELMIRE, *regardant le tombeau.*

C'EST donc ici l'autel
Où ces Dieux destructeurs, qui protègent l'impie,
Vont lui sacrifier l'innocence flétrie.
O mon père, voilà le prix de la vertu !
L'opprobre est imprimé sur son front méconnu :
Par d'heureux scélérats sa splendeur usurpée,
Des ombres du forfait la laisse enveloppée ;
Elle meurt sans goûter le stérile plaisir
D'emporter son nom même à son dernier soupir.

POLIDORE.

Va ; l'opprobre n'est point pour ta vertu sublime,
Qui parmi ses bourreaux s'applaudit & s'estime ;
(*Montrant Anténor.*)

Il eſt pour ce coupable au faîte du bonheur,
Qui ne peut ſans frémir deſcendre dans ſon cœur.
Vous, chargés des bienfaits de ma triſte famille,
O peuple! en m'immolant, pourquoi frapper ma fille?
Dans mon ſang épuiſé que vos bras aſſouvis,
Rendent du moins à Troie, elle, Ilus, & ſon fils;
Que mes yeux expirans les arroſent de larmes:
Et dans vos cruautés je trouverai des charmes.

ANTÉNOR.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort;
Et des deux Phrygiens on ma remis le ſort.

ZELMIRE.

O rage! ô déſeſpoir! épouſe, fille, mère,
Ce noms ſont mes bourreaux à mon heure dernière,
(*Elle marche en déſeſpérée.*)
Va, peuple meurtrier, fier tyran de tes Rois,
Qui maſſacres ton Prince au nom même des loix (1);
Tout ſouillé de ſon ſang, cette tache éternelle
Sur tes derniers neveux ſera toujours nouvelle:
Ou plutôt, les Troyens, par ma mort excités,
En immenſes tombeaux changeront vos cités:
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre ſanglante:

(1) Nous étions en guerre avec l'Angleterre quand cette pièce fut faite, & quand elle fut donnée. *Note de l'Editeur.*

Que

Que vos fils, arrachés de leurs berceaux brisés,
Soient à vos yeux mourans sur la pierre écrasés :
Que l'enfer, soulevant les abîmes des ondes,
Fasse écrouler votre Isle en ses flâmes profondes;
Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux,
L'opprobre des mortels & la honte des Dieux (1).

ANTÉNOR.

Les Dieux vont te punir, je vois Rhamnès descendre.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, RHAMNÈS, LES PRÊTRES.

RHAMNÈS, *prenant l'urne d'Azor & la donnant à un Prêtre.*

VOICI l'urne d'Azor.

POLIDORE, *avec véhémence, en regardant l'urne.*

Chère & terrible cendre !
Avant qu'on te dépose en ce fatal tombeau,
Ranime-toi, mon fils, & nomme ton bourreau.

(1) Les quatre vers suivans n'étoient point dans l'édition de 1762. On y perdoit ce mouvement si tragique & si touchant de Polidore, ce cri de la douleur & de l'innocence :

Ranime-toi, mon fils, & nomme ton bourreau.

Note de l'Editeur.

ANTÉNOR.

Rhamnès, c'eſt trop ſouffrir leur audace inſenſée.
Prenez le glaive ſaint. Cette cendre offenſée (1)
Vous demande le ſang qui la doit arroſer,
Et qu'Azor aux enfers attend pour s'appaiſer.

RHAMNÈS, *prenant le fer des mains du Grand-Prêtre.*

Oui, peuple: il faut remplir ce ſanglant miniſtère,
Qu'un devoir glorieux, un uſage ſévère,
(*A Anténor.*)
Votre choix, mes ſermens impoſent à ma foi.—

(*Polidore, prêt à recevoir le coup, embraſſe ſa fille: Rhamnès lève le bras ſur lui, & ſoudain en diſant ces mots :*)

Exécrable aſſaſſin, tombe aux pieds de ton Roi.

(*Il ſe retourne, s'élance ſur Anténor & le frappe.*)

ANTÉNOR, *tombant dans les bras d'un Thrace.*)

Traître!

(*Le peuple, les Soldats, les Thraces font un mouvement pour ſe jeter ſur Rhamnès.*)

LE SOLDAT THRACE *du ſecond Acte, qui eſt*

---

(1) Leurs clameurs inſenſées..........
Vengez nos loix bleſſées:
Verſez ſur ce tombeau le ſang des criminels,
C'eſt le ſeul dont l'offrande eſt chère aux Immortels.
Edition de 1762.

caché parmi ses compagnons, rompt les rangs & se met au devant d'eux, en s'écriant.

Arrêtez, amis : voilà le vrai coupable.

(*Le Grand-Prêtre retient le reste du peuple.*)

RHAMNÈS, *déployant l'écrit d'Azor.*)

Et voilà du forfait le garant redoutable.

ZELMIRE.

Mon père ! qui l'eût dit ? en croirai-je mes yeux ?

POLIDORE.

Ma fille ! — Ah ! cher Rhamnès !

ANTÉNOR.

J'expire ; il est des Dieux.

ZELMIRE.

Tu les connais enfin : ta mort les justifie ;
Ils ont eu trop long-tems à rougir de ta vie.
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur.

(*On emporte Anténor.*)

RHAMNÈS.

Ecoutez son arrêt, tracé par sa victime
Avec le même sang qu'a répandu son crime :
Guerriers, peuples, tremblez à cet écrit d'Azor.
(*Il lit le billet.*)
Je meurs assassiné par le traître Anténor.

C'est lui, dont l'ame atroce & l'amitié perfide
Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
Malheureux instrumens de mes projets cruels,
Sujets que j'ai trompés, que j'ai fait criminels,
Partagez mes remords, pleurez, vengez mon père.

(*Avec transport en remettant le billet au Grand-Prêtre.*)

Il est vengé.—Pleurez ô peuple téméraire!
Pleurez tous avec moi nos communes erreurs (1).
Trop aveugles jouets de deux vils Imposteurs,
Voyez où conduisoit vos ames égarées
Cet orgueilleux oubli des loix les plus sacrées.
J'ai reconnu mon crime, en revoyant mon Roi (2);
Le danger d'en sortir m'y retint malgré moi;

---

(1) Pleurez avec effroi vos honteuses erreurs.

Edition de 1762.

Il est mieux que Rhamnès s'accuse lui-même aussi bien que le peuple. *Note de l'Editeur.*

(2) Le récit contenu & resserré dans les douze vers suivans étoit renvoyé à la dernière Scène, après ces mots d'Ilus: *Et mon Libérateur.* Dans un moment où la pièce devoit finir, & où le Spectateur impatient aimoit mieux suppléer les éclaircissemens nécessaires que de les écouter, Zelmire demandoit ces éclaircissemens à Rhamnès, qui les lui donnoit fort au long. Ce morceau, nécessaire cependant, puisque rien ne doit rester sans explication, mais si étendu & si déplacé, qu'on étoit obligé de le supprimer aux répréſentations, est habilement fondu ici dans la harangue de Rham-

L'écrit, que, ſur Ilus, ſurprit ma défiance,
Décida mes remords qu'enhardit l'eſpérance.
Les Dieux m'ont entraîné, ces Dieux qui dans leurs mains
Tiennent les foibles cœurs des rebelles humains.
J'oſai, de mes projets informant le Grand-Prêtre,
Feindre de le gagner, pour mieux tromper le traître:
Sa perfide induſtrie auroit ſu m'échapper:
Avant de le convaincre, il falloit le frapper:
Je l'ai fait. J'ai lavé votre honte, & la mienne,
Je dois ma gloire aux Dieux, Lesbos me doit la ſienne.

O peuple! je vous rends un père reſpecté,
Un Roi, l'honneur du Trône & de l'humanité;
Une fille.... Ah! grand Dieu, c'eſt ton plus digne ouvrage:
Toi-même, en ſa belle ame, admires ton image.
Zelmire!—pourrez-vous l'apprendre ſans tranſport?

(*Montrant le Soldat.*)

Ce Thrace fut témoin du plus ſublime effort....
Quand ſon père expiroit dans cette tour affreuſe,
Oui, de ſa piété l'audace ingénieuſe
Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
Par ce pur aliment de ſon vertueux ſein:

---

nès, où il a l'air d'un mouvement oratoire plutôt que d'un récit, & où d'ailleurs il eſt très-raccourci. *Note de l'Editeur.*

Merveille respectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature.

Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir.
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir:
Vous en versez vous-même, ô Thraces infléxibles.
Ah! ne rougissez point de vous trouver sensibles;
Le remords est sublime en des cœurs courageux.
Citoyens, Etrangers, qu'éclaire un jour heureux,
De ce père indulgent obtenez votre grace;
Approchez, tombez tous à ses pieds que j'embrasse.

(*Tous les Soldats, tout le peuple se prosternent aux pieds du Roi, à qui on a déjà ôté ses chaînes, ainsi qu'à Zelmire, aussitôt après la lecture du billet d'Azor.*)

POLIDORE, *embrassant Rhamnès.*

Ah! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs;
Ce triomphe si doux paye assez mes malheurs.
Eh! quel père offensé se souvient de sa haine,
Pour des fils égarés que l'amour lui ramène?



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, ILUS, EURIALE, TROYENS.

ILUS, *arrivant entre les Thraces & les Lesbiens qui sont encore à genoux.*

QUEL ſpectacle !

ZELMIRE, *avec tranſport.*

Il n'eſt plus. Embraſſe mon vengeur,
Le Héros de Lesbos.

(*Tous ſe lèvent.*)

ILUS, *embraſſant Rhamnès.*

Et mon Libérateur.
Par ſon ordre, abuſant nos Gardes en allarmes,
Un Chef nous a conduits juſqu'au dépôt des armes ;

(*Montrant Rhamnès.*)

Et j'ai couru ſoudain, ſur ſes prudens avis,
Aſſûrer ton triomphe — en délivrant mon fils (1).

(1) Ces quatre vers d'explication, & les quatre premiers que dit enſuite Polidore, manquoient dans l'édition de 1762. *Note de l'Editeur.*

ZELMIRE, *à Rhamnès.*

Hélas ! je te dois tout ; ta prudence, ton zèle....
Viens recevoir le prix de ce retour fidèle.

POLIDORE, *aux Prêtres, en pressant dans ses mains l'urne d'Azor.*

Vous, portez au tombeau les restes douloureux
De ce cher criminel dont j'eus les derniers vœux. —
Peuples, venez pour vous fléchir ces Dieux sévères,
Qui défendent les Rois & qui vengent les pères.

(*Tendrement en prenant la main de Zelmire.*)

Justes Dieux, pour ma fille, exaucez mes souhaits.
Je n'ai pas à jouir long-tems de ses bienfaits :
Vous-mêmes chargez-vous de ma reconnoissance,
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense.

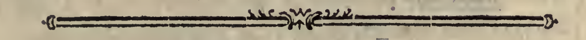
(*Polidore monte dans le Temple avec Zelmire ; Ilus avec Rhamnès ; Éma avec Euriale. Les Prêtres, qui ont porté l'urne dans le tombeau, les suivent. Après eux viennent les Soldats & le peuple qui tous entrent aussi dans le Temple.*)

FIN.

N. B. *Nous avons promis de donner ici les quatre premières Scènes du quatrième Acte, telles qu'elles étoient dans l'édition de 1762, où elles répondoient aux cinq premières de l'édition de 1770.*



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

ZELMIRE, ÉMA, EURIALE, SOLDATS TROYENS, *arrivant entre les arbres du côté de la ville.*

ZELMIRE.

OU me conduiſez-vous ſur ces funeſtes bords,
Parmi des flots de ſang & des monceaux de morts?

EURIALE.

Suivez-nous, dans l'aſyle où vous attend un père,
Ilus nous a preſcrit cet ordre néceſſaire;
Vos Gardes, ſur ſes pas, par ſa feinte attirés,
M'ont laiſſé, vers la Tour, des chemins aſſûrés.
Si j'ai briſé vos fers, lui ſeul en a la gloire.
Tandis que ce Héros, pourſuivant ſa victoire,

S'ouvre un nouveau paſſage au pied de ces remparts
Où ſon fils eſt gardé vers la porte de Mars ;
Qu'il court à vos tyrans ravir ce dernier gage,
Venez, ſur nos vaiſſeaux, fuir ces champs de carnage :
Polidore y reſpire, on y retient ſes pas.

ZELMIRE, *avec tranſport.*

Il eſt ſur vos vaiſſeaux !... Je vole dans ſes bras.
Mon père !.... Viens, Éma.... Quels cris ſe font entendre !

EURIALE.

Quels nombreux eſcadrons je vois par-tout s'étendre !
On enveloppe Ilus.

ZELMIRE.

Courons à ſon ſecours,
Allons tous... Ah ! vivrois-je aux dépens de ſes jours.

(Les Troyens ſortent par où ils ſont entrés.)

SCÈNE II.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *regardant du même côté.*

JE découvre de loin cette horrible mêlée....
Éma, des ennemis l'audace eſt ébranlée,

Sous l'effort des Troyens leur choc s'eſt ralenti.
Dieux! rangez-vous enfin du plus juſte parti.
Aux Guerriers vertueux Mars doit être propice;
La gloire eſt trop ſouvent le prix de l'injuſtice.
Suis-moi, je veux... ô Ciel! les Troyens diſperſés
Sous des renforts nouveaux ſont par-tout renverſés;
Ilus rallie en vain ſa cohorte éperdue....
Tout, dans ce trouble affreux, ſe confond à ma vue.

(Elle tombe dans les bras d'Éma.)

(Un Troyen traverſe le Théâtre tenant à la main une épee caſſée; il regarde avec action vers la couliſſe d'où il ſort, tournant le dos à Zelmire, & il marche vers le tombeau.)

ÉMA.

Ah! Zelmire, un Troyen, dont le glaive eſt rompu,
Marche vers ce tombeau, ſans paroître vaincu.

ZELMIRE, *regardant.*

Je ne puis voir ſes traits... il entre... Ah! dans cette Iſle
Tous les infortunés n'ont donc plus d'autre aſyle?

ÉMA.

Madame, on l'y pourſuit; on l'a vu s'y cacher.

ZELMIRE.

Quel bonheur que mon père ait pû s'en arracher!

SCÈNE III.

ZELMIRE, EMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, *après avoir regardé de tous côtés.*

Ainsi ce chef Troyen échappé à ma vengeance;
Mais Zelmire du moins retombe en ma puissance;
Sans doute il aura fui jusques dans leurs vaisseaux;
Il faut les embrâser; apportez des flambeaux.
Hâtez-vous. (*Une partie des soldats sort.*)

ZELMIRE, *à part.*

Quel destin, mon père, on vous apprête!
Quoi! les flâmes par-tout poursuivront votre tête!
(*A Rhamnès.*)
Cruel, épargne-toi de nouveaux attentats;
Ce Chef jusqu'aux vaisseaux n'a point porté ses pas.
Je l'ai vu... Mais a-t-il mérité les supplices,
Quand il a pour son Roi prodigué ses services?
Crains de donner ici des exemples d'horreurs,
Qu'un jour imitera le fer de nos vengeurs.

RHAMNÈS.

Que ce vaincu se rende & reçoive sa chaîne.
C'est mon captif; il a trop de droits à ma haine;
Dans le fort du combat il sembloit me chercher;
J'ai vu son fier courage à moi seul s'attacher;

S'il étoit Lesbien, il périroit en traître....
Mais il eſt étranger, il a ſervi ſon maître;
Dites-nous où vos yeux l'ont vu ſe retirer,
Devant tous mes ſoldats je veux bien le jurer,
En lui donnant des fers, ma clémence & ma gloire
N'étendront pas plus loin les droits de la victoire.

ZELMIRE.

Moi, barbare, à tes fers, livrer ce malheureux!

(*A part, à Éma, avec la plus grande vivacité, en voyant les ſoldats revenir avec des flambeaux.*)

Mais, Ciel! dans les vaiſſeaux ils vont lancer les feux!

(*A Rhamnès.*)

Et mon père... Je cours au devant de la flâme
Me jetter....

RHAMNÈS, *à deux ſoldats qui arrêtent Zelmire.*

Qu'on l'arrête... A vos frayeurs, Madame,
Je vois qu'en ces vaiſſeaux mon eſclave eſt caché.

(*Il veut ſortir.*)

ZELMIRE, *toujours retenue par les ſoldats.*

Non, non; c'eſt au tombeau....

RHAMNÈS, *en s'arrêtant, dit à d'autres ſoldats.*

Qu'il en ſoit arraché.
Entrez.

(*Ils entrent dans le tombeau.*)

ZELMIRE *à part, avançant ſur le devant du théâtre.*

Mon père, hélas! pour un autre attendrie,
Dois-je à ſa liberté ſacrifier ta vie?...
D'où naiſſent tout à coup des tranſports ſi preſſans?
Quel tremblement ſoudain agite tous mes ſens!

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, POLIDORE, *en habit Troyen.*

POLIDORE, *sortant du tombeau, se débattant avec son épée cassée.*

LACHES, dans mon malheur, je vendrai cher encore.

ZELMIRE.

Qu'entends-je ?

RHAMNÈS, *ayant couru vers Polidore, & lui saisissant le bras.*

Rends ce fer.

ZELMIRE, *courant au bruit.*

Arrêtez.

RHAMNÈS, *reconnoissant le Roi, dont le casque tombe.*

Polidore!

ZELMIRE.

Mon père!

POLIDORE, *la recevant dans ses bras.*

Ah! mon amour nous a perdus tous deux.

ZELMIRE.

Eh! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente:

Le Ciel, de vos bourreaux égaroit la fureur,
Au devant de leurs coups j'ai porté votre cœur:
J'ai cru qu'en ces vaiſſeaux qu'ils vouloient mettre
en cendre....

POLIDORE.

Aux vœux de ton époux j'avois feint de me rendre.
Ses efforts importuns croyoient m'y retenir;
Mais bien-tôt ſur ſes pas il m'a vu revenir.
J'attaquois avec lui ta garde diſperſée;
On m'apprend que déjà la tour étoit forcée;
Et je viens, combattant un ennemi nouveau,
Sur le chemin d'Ilus, t'attendre en ce tombeau;
Ce fer trahit mon bras....

ZELMIRE.

A mes douleurs mortelles
Chaque inſtant vient mêler des ſouffrances nouvelles.
Quoi! Le ſoin de mes jours armoit vos foibles mains
Quand je vous entourois de glaives aſſaſſins!...

RHAMNÈS.

Soldats, vers Anténor, que tous deux on les traîne:
Nous étions trompés tous, & ma promeſſe eſt vaine.

ZELMIRE, *avec impétuoſité, & courant à Rhamnès.*

Rhamnès, & vous ſoldats, daignez tous m'écouter:
Aux jours de votre maître eſt-ce à vous d'attenter?
O Lesbiens, le ſang qu'on puiſe en ma patrie,
Des Thraces nos tyrans n'a point la barbarie.
Ces féroces mortels ont endurci vos mœurs:
Mais l'humanité ſainte eſt au fond de vos cœurs.

Qu'au nom de votre Roi, le remords la réveille.
De ses jours préservés l'éclatante merveille,
Ses malheurs, scs dangers, (1) son âge, dont l'aspect
Désarme la colère & la force au respect,
Les cris, le désespoir de sa fille éplorée,
Tout rend à votre foi sa tête plus sacrée.
Rhamnès, un rang illustre a flatté tes souhaits;
Mais tu n'a point vieilli sous le joug des forfaits:
L'exemple d'Anténor, ses succès détestables
Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables:
Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
Ferons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir?
Epure ta grandeur & la rends légitime:
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime:

(*Se retournant vers son père.*)

Seigneur, il s'attendrit....

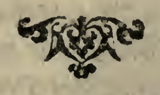
(*Se précipitant aux pieds de Rhamnès.*)

J'embrasse tes genoux:
Songe à tous tes sermens, remplis-les; venge-nous:
Tu juras d'immoler l'assassin de mon frère;
C'est.... Dieux! ce monstre approche.

(*Elle se relève.*)

---

(1) Elle montre son père à Rhamnès.



VERS

VERS

A M.lle CLAIRON.

Ainsi de tes talens le pouvoir enchanteur,
De l'aveu de l'eſprit, ſe rend maître du cœur!
Mère de ſentimens & fille du Génie,
Quand ta voix nous contraint à pleurer, à frémir,
Cette raiſon ſublime à tes tranſports unie
Rend à l'ame en ſecret compte de ſon plaiſir.
Ton noble enthouſiaſme & le gout qui l'épure
Loin des bornes de l'art vont ſaiſir la nature.

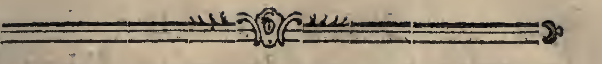
O divine *Clairon*, c'eſt ce charme vainqueur
Que la France idolâtre & que l'envie admire;
C'eſt lui qui, par tes mains, embelliſſoit *Zelmire*.
Je ne m'éblouis point de mon frêle bonheur;
Ne crois pas qu'en ſecret mon orgueil ſe couronne
Des lauriers éclatans que ta gloire moiſſonne:
L'Actrice en laiſſe à peine une feuille à l'Auteur.

Que dis-je? ſi jamais de l'ardeur immortelle,
Dont un fils d'*Apollon* ſent pénétrer ſon cœur,
Mes vers pouvoient offrir quelque trace fidelle;
J'en devrois à tes yeux la première étincelle.
Ces yeux, où brillent confondus
Le feu des paſſions & celui des vertus;
Où ſe peint l'héroïſme avec des traits de flâmes;
Où ſemblent reſpirer toutes les grandes âmes.

Le père de *Cinna*, pour tonner dans nos cœurs,
A repris dans le tien une nouvelle vie;
Tu lances ſes foudres vainqueurs,
Ton geſte, ton regard eſt l'éclair du génie.
Quelquefois.... (mais à peine on croit en la voyant
Cette raviſſante merveille,)
Ton ſilence eſt plus éloquent
Que les vers même de *Corneille*.

Eh ! quel amant des Arts peut t'entendre & te voir
Sans que d'un doux tranſport il ſe ſente émouvoir ;
Sans qu'une ardeur rapide, une ivreſſe brûlante
Vienne porter dans ſes eſprits
Et la flâme & le Dieu dont les tiens ſont remplis ?
Ah ! ton ſeul ſouvenir, ton image vivante,
Que mon cœur à mes yeux rendoit toujours préſente,
Dans les glaces du Nord embraſoit tous mes ſens.
Pour faire mieux parler *Zelmire*
Je me la figurai ſous tes traits ſéduiſans ;
Je la voyois en toi, j'entendois tes accens :
Mon ame s'élevoit par cet heureux délire.
Dieux ! qu'avec intérêt Minerve nous inſpire
Les vers que tu dois prononcer.
Elle fait toujours mieux penſer
Ce qu'elle doit t'entendre dire.





JUGEMENT
DU
JOURNAL DES SAVANS,

SUR la Tragédie de ZELMIRE de l'édition de 1762.

Février 1763.

LA Poéſie eſt peut-être le plus beau des Arts, & la Tragédie eſt le plus brillant & le plus attachant de tous les genres de Poéſie. C'eſt ce genre qui a principalement illuſtré la Littérature Grecque, & qui lui a donné la ſupériorité ſur la Littérature Latine. Une bonne Tragédie, ouvrage que le Pédantiſme oſe à peine dédaigner, que le goût reſpecte, & que le génie ſeul peut produire, eſt donc une nouvelle très-intéreſſante pour les Lettres, ſur-tout dans un temps & dans un pays où le Génie tragique ſemble expirer ſous le démon de la Parodie, & où l'abus outré de la plaiſanterie, le malheureux talent de ſaiſir tous les objets du côté petit & ridicule, les ſuccès de l'obſcénité, gazée par l'équivoque, & la fureur de l'Epigramme s'oppoſent ſi for-

tement aux progrès des genres ſérieux & touchans.

Melpomène cherche depuis long-temps des Elèves qu'elle puiſſe avouer, & par qui elle puiſſe conſerver à la ſcène Françoiſe la gloire que quatre Poëtes illuſtres lui ont acquiſe; elle voit de tous côtés des demi-talens, impatiens d'éclore, uſurper des applaudiſſemens paſſagers, donner des eſpérances toujours trompées, & rentrer pour jamais dans l'oubli, ſoit qu'ils ſuccombent ſous le fardeau de leur petite gloire précoce, ſoit que leur médiocrité ſe ſoit épuiſée toute entière à produire leurs foibles eſſais. Quelques reſſorts de l'illuſion théâtrale, remués au haſard, peuvent obtenir un ſuccès éphémère. C'eſt la lecture combinée avec la repréſentation, qui fait juger du mérite de ces reſſorts, de leur préparation, de leur choix, de leur convenance, de leur régularité, de leur aſſortiment. Nous croyons, avec le Public, devoir diſtinguer avantageuſement de la foule des Poëtes Dramatiques l'Auteur de Zelmire, & annoncer ſur la foi de ſes talens aux Amateurs de la Tragédie, des eſpérances ſolides & bien fondées. Zelmire a plu au Théâtre, elle a plu à la lecture. Sa gloire a ſubi avec un éclat ſoutenu cette double épreuve, après laquelle

le jugement qui reſte, eſt véritablement celui du Public.

Acte Premier.

Zelmire déſabuſe Ema, ſa Confidente, qui, trompée par la voix publique, & arrivant d'une Iſle voiſine, la croit coupable de la mort de Polidore ſon père, Roi de Leſbos. Azor, fils de Polidore, jeune ambitieux, plein de talens & de vices, idole du peuple & de l'armée, avoit détrôné & empriſonné ſon père. Zelmire, qui étoit tombée avec Polidore ſous la puiſſance d'Azor, feint d'applaudir à ſes crimes, & de flatter ſes fureurs; elle ſurprend ſa confiance, il lui avoue qu'il a réſolu de laiſſer mourir ſon père de faim dans la priſon; Zelmire frémit, & court empêcher ce crime. Ici l'Auteur attribue à Zelmire cette action de piété admirable, & preſque ſurnaturelle, (quoiqu'inſpirée par la nature,) dont Valère Maxime rapporte deux exemples ſi frappans. Nous ne pouvons mieux exprimer ici cette action, qu'en citant le morceau où l'Auteur la décrit.

J'entre, je vois mon père à mes pieds étendu;
Je ſens le froid mortel ſur ſon corps répandu,
Je le preſſe en mes bras, & ſa bouche expirante
Pouſſe en foibles ſanglots une voix défaillante....

J'écoutai la nature : elle vint m'inſpirer
D'oſer changer ſes loix pour la mieux honorer :
Son trouble impérieux ne connoît point d'obſtacles;
La nature alarmée enfante des miracles;
Du lait que pour mon fils elle avoit deſtiné,
Mon ſein même a nourri mon père infortuné.
Mes pleurs, mon déſeſpoir, ma mort inévitable
L'ont contraint d'accepter ce ſecours reſpectable.

Ema s'attendrit à ce récit, & verſe des larmes d'admiration & de joie; Zelmire continue :

Hélas! à ce ſpectacle un Thrace en répandit.

Vers ſimple & heureux, qui rappelle le mot d'Horace :

Quale poſſet impia
Mollire Thracum pectora.

Les Thraces, troupe étrangère & mercenaire, que Leſbos payoit pour la défendre, & qui ſouvent ſervoit à l'opprimer, étoient le plus ferme appui des projets d'Azor. Un Soldat de cette Nation ſurprit Zelmire allaitant ſon père. Il cède à l'attrait de la vertu, il aide Zelmire à tirer Polidore de ſa priſon, & Zelmire cache ce Monarque infortuné dans le tombeau des Rois. Pour faire prendre le change à la cruauté d'Azor, elle lui annonce

elle même la fuite de Polidore, & lui donne le faux avis qu'il s'eſt enfermé dans le Temple de Cérès, où quelques-uns de ſes Partiſans ſe défendoient encore. Azor fit embraſer ce Temple; il crut que ſon père avoit péri dans cet incendie, & tout le monde crut à Leſbos que Polidore avoit été livré à Azor par Zelmire. Quelque horrible que fût ce crime, Leſbos l'approuvoit; Azor avoit eu l'art de rendre Polidore odieux à ſes peuples. On penſoit que ce Roi, jaloux de la gloire de ſon fils, attentoit ſecrétement à ſes jours, & qu'Azor n'avoit fait que prévenir un père dénaturé, qui vouloit priver la Patrie, de ſon Héros. Ilus, mari de Zelmire, étoit abſent pendant ces événemens. Tros, ſon père, Roi de Phrygie, l'avoit rappellé à Troye, où ſon ſecours lui étoit néceſſaire. Cependant l'impie & criminel Azor jouit peu de ſon crime; on le trouve aſſaſſiné dans ſa tente, & perſonne ne ſait de quelle main ce coup eſt parti : tous ces événemens précèdent la pièce, & c'eſt ici que commence l'action.

Zelmire fait ſortir Polidore de ſon tombeau, pour lui apprendre l'importante nouvelle de la mort d'Azor, tandis qu'Ema veille pour empêcher qu'ils ne ſoient ſurpris. Ici le ſpectacle devient auſſi pathétique que le Dia-

logue. On voit avec attendrissement ce vieillard rappellé pour un moment à la lumière, accablé du poids des maux & des années, marchant d'un pas tremblant, appuyé sur Zelmire, le seul appui en effet qui lui reste dans l'Univers; l'aspect de ces deux infortunés, obligés de cacher leurs malheurs & leurs vertus, s'entretenant avec trouble & avec inquiétude, porte dans l'ame une pitié respectueuse. La scène de l'allaitement se retrace toute entière à l'esprit, & Polidore en exprime fidellement tout le pathétique dans ces vers.

Je bénis en toi seule unis & consacrés
Les droits que la nature a toujours séparés:
Ce sang qui me doit l'être, & dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.

Polidore, après avoir pleuré la naissance & la mort de son fils, veut quitter sa retraite, se montrer à ses peuples & les désabuser: Zelmire lui prouve que la mort d'Azor redouble son danger, qu'elle lui sera infailliblement imputée, s'il reparoît, & qu'il deviendra la victime des fureurs du peuple & de l'armée; elle lui fait espérer qu'elle trouvera le moyen de le mener à Troye, où elle compte se réfugier avec son fils auprès d'Ilus, abandonnant à Anténor, Prince du Sang Royal, le

trône orageux de Lesbos. Mais, lui dit Polidore, plus occupé encore des intérêts de Zelmire que des siens,

Tu souffres que des cœurs, amis de la justice,
D'un parricide affreux te nomment la complice?

Zelmire lui fait cette sublime réponse:

Que fait la Renommée au cœur qui la dément?
En paix avec soi-même, on la brave aisément:
Mais on souffre en tremblant sa faveur infidelle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle.

Polidore & Zelmire sont interrompus par Ema, qui leur annonce qu'on voit approcher Anténor & les Chefs de l'armée; Zelmire épouvantée renferme Polidore dans le tombeau: elle sort pour cacher son trouble.

Le peuple & l'armée offrent la couronne à Anténor, qui la refuse avec une modération généreuse.

Citoyens de Lesbos, & Guerriers de la Thrace,
Je descends à regret du trône où l'on me place;
Que par le choix d'un peuple, il est doux de régner!
Mais ce trône, en un mot, le pouvez-vous donner?
Le Ciel vous laisse un Roi dans le fils de Zelmire;
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire;
Je serai plus chéri, plus grand, plus respecté,
D'avoir fait un bon Roi que de l'avoir été.

Mais cette généroſité affectée n'eſt que le maſque brillant de l'ambition la plus criminelle. Anténor, reſté ſeul avec Rhamnès, ſon Confident, inſtrument dont il a beſoin pour l'exécution de ſes deſſeins, & qu'il ſe propoſe de briſer, quand ils ſeront remplis, lui dévoile les reſſorts de ſon horrible politique; c'eſt lui, qui par des rapports infidèles, a rendu Polidore & Azor ennemis, c'eſt lui qui croit avoir fait périr le père par le fils, c'eſt lui qui a poignardé Azor, après l'avoir rendu parricide; mais à peine avoit-il frappé, que l'arrivée de quelques Soldats l'avoit forcé de ſortir précipitamment de la tente d'Azor. Ce Prince, en expirant, pouvoit avoir nommé ſon aſſaſſin. C'eſt pour détruire à tout haſard cette accuſation, qu'il la dément d'avance par le refus de la couronne; il veut qu'elle ſoit donnée au fils d'Ilus & de Zelmire; mais, dit-il :

Tu me crois trop prudent pour lui laiſſer atteindre
L'âge de ſe connoître, & le temps d'être à craindre.

Ce n'étoit qu'un ôtage qu'il vouloit avoir entre ſes mains contre Ilus. Au reſte, il feint la plus grande ardeur à venger la mort d'Azor; il veut qu'on accuſe de ce coup un innocent foible & ſans défenſe, qu'il immo-

lera aisément à la fureur du peuple. Il charge sur-tout Rhamnès de rechercher avec soin ceux qui sont entrés dans la tente d'Azor après lui ; nouvelles victimes qu'il immolera sans doute encore à sa sûreté ; il donne à Rhamnès le commandement de l'armée, pour l'attacher à ses intérêts. Voici comment il explique lui-même le résultat profond de ses monstrueux desseins.

J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique,
D'un sage usurpateur utile politique ;
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas ;
J'adore des Dieux vains que mon cœur ne croit pas ;
Et tu vois que le Peuple, & la Cour, & l'Armée,
De cent titres divins chargent ma renommée.
. . . .
J'ai su tromper mon siècle, & je veux davantage ;
Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge,
Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
Qu'un sujet vertueux que le sort a fait Roi.

Rhamnès, étonné de ce qu'il vient d'entendre, & flottant entre l'ambition & les remords, se détermine pour le crime, par l'exemple de ses succès. On connoît peu de premiers actes aussi intéressans, & aussi animés que celui-ci.

Acte Second.

Zelmire trompée par les fausses vertus d'Anténor, & charmée du refus qu'il avoit fait du Trône, prend la résolution de lui confier le sort de son père, & Polidore y consent : mais le même Soldat Thrace que la piété de Zelmire avoit attendri, & qui l'avoit aidé à sauver Polidore, vient leur annoncer qu'Anténor est l'assassin d'Azor, qu'il l'a su d'Azor lui-même, dans la tente duquel il étoit entré au moment que l'assassin en sortoit ; il avoit recueilli les derniers soupirs d'Azor, il avoit été le témoin de son repentir, il lui avoit révélé le sort de son père, & Azor étoit mort consolé, laissant au Soldat nn écrit tracé de son sang, qui accusoit Anténor : mais cet écrit si important, on ne pouvoit encore le produire qu'avec d'extrêmes précautions. La prévention en faveur d'Anténor étoit trop générale & trop forte pour qu'on pût la détruire tout d'un coup. Si Polidore eût paru subitement, armé de cet écrit, comme il le vouloit, on eût cru le billet faux, & on n'auroit vu dans Polidore que l'assassin de son fils, & le calomniateur d'Anténor. Le Soldat même, entouré de traîtres & d'espions, n'avoit osé se charger pendant le jour de ce

billet dangereux, il ſe propoſoit de le remettre la nuit ſuivante à Zelmire; le zèle ardent & ſincère qu'il témoigne pour ſon Roi, arrache à Polidore attendri cette réflexion pleine de ſageſſe, de reconnoiſſance & d'humanité.

Quels ſentimens, ma fille, en cette humble fortune!
O leçon pour les Grands trop vaine & trop commune!
A ces derniers humains quel Roi vient s'abaiſſer?
Quand ils ſont malheureux, daignons-nous y penſer?
Nos yeux remarquent-ils leur obſcure exiſtence?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence,
Et loin de ſe venger de nos mépris honteux,
Ils ſont hommes pour nous, quand nous ſouffrons comme eux.

Zelmire avoit propoſé à Polidore de ſe retirer avec elle à Troye, auprès d'Ilus, quand le billet d'Azor leur auroit été remis, pour revenir enſuite avec le ſecours d'Ilus démaſquer & punir Anténor: mais que deviendra pendant ce temps le fils de Zelmire, dont Leſbos avoit confié la garde & l'éducation à Anténor? C'eſt la réflexion que fait Polidore, & qui occupe Zelmire. Il en réſulte dans l'ame de cette mère & de cette fille ſi tendre, un combat très-intéreſſant entre les divers mouvemens de la nature.

Anténor vient entretenir Zelmire, elle en

eſt avertie par le Soldat, qui fait rentrer Polidore ; il faut que Zelmire cache ſa crainte & ſa haine, au Tyran ſoupçonneux & pénétrant qui vient l'épier. Anténor a la clef des crimes d'Azor, puiſqu'il les a lui-même fait commettre ; mais il n'a pas de même celle de l'intelligence de Zelmire avec Azor : il croit comme tout Leſbos qu'elle a livré ſon père ; mais par quel motif? Il l'ignore ; ce crime eſt, pour ainſi dire, hors de la chaîne de crimes qu'il a forgée. Il a déja dit à Rhamnès :

Je ſaurai quel deſſein peut l'avoir animée ; ....
D'un cœur qui me reſſemble il faut me défier.

Il accable d'abord Zelmire de reproches, qu'elle repouſſe avec une juſte fierté ; il lui déclare qu'il la renvoie à ſon époux ; il lui refuſe ſon fils qu'elle demande ; il lui annonce qu'ayant réſolu de venger la mort d'Azor, & craignant que le départ de Zelmire ne fourniſſe à ſes meurtriers une occaſion d'échapper à la vengeance de Leſbos, il examinera lui-même avec le ſoin le plus rigoureux & la ſuite & les vaiſſeaux de Zelmire. Elle tremble alors pour ſon père. Anténor s'apperçoit de ſon trouble, & lui en demande la cauſe.

Vouliez-vous du coupable autoriſer la fuite?

Zelmire s'écrie :

Ah ! Seigneur, qu'avec joie une ſi foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le ſein ! ....

Tandis que cet entretien violent la fait frémir de crainte, on annonce une nouvelle qui ſemble devoir changer ſa deſtinée, & qui la rend plus malheureuſe encore ; c'eſt l'arrivée d'Ilus, qui, après deux mois d'abſence, ramené par l'amour auprès de Zelmire, ignore abſolument tout ce qui s'eſt paſſé à Leſbos. Anténor ſe fait un plaiſir cruel de lui annoncer la mort affreuſe de Polidore. Ilus jure de la venger, il en jure par Zelmire en lui prenant la main. Anténor lui dit : *Vous tenez la main qui l'a livré.* Ilus la repouſſe avec effroi ; cependant il refuſe d'en croire Anténor, qui oſe s'en rapporter à Zelmire elle-même. La ſituation de Zelmire ne peut être plus théâtrale ni plus violente. Anténor eſt tout puiſſant ; Ilus eſt ſans défenſe : impatient de revoir Zelmire, il a laiſſé ſa ſuite ſur ſes vaiſſeaux. Eh ! que pourroit d'ailleurs cette foible ſuite de Troyens contre les Leſbiens & les Thraces, réunis ſous les ordres d'Anténor ? Zelmire n'a qu'un mot à dire pour ſa juſtification ; mais ce mot perdroit ſon père & ſon mari : il ne lui reſte qu'à s'accuſer elle-

même ; elle s'y résout avec un courage héroïque.

Mon cœur immole-toi ! la cause en est trop belle.
Oui, réduite à choisir de mon père ou d'Azor....
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encore.

Equivoque admirable, qui rappelle l'action vertueuse de Zelmire, en paroissant la charger d'un crime ! Ilus qui ne peut voir que le crime, recule d'horreur, éclate contre Zelmire, qui jouit de sa colère autant qu'elle souffre de son erreur. Ilus ayant encore appris la destinée d'Azor, renonce au trône de Lesbos pour son fils, abandonne Zelmire, & résolu de partir pour Troye, demande son fils à Anténor, qui, avec de feints respects, paroît vouloir le lui refuser. Ilus s'emporte, menace. Anténor ordonne à Rhamnès de rassembler l'armée. Ils sortent tous. Zelmire charge Ema de chercher par-tout Ilus pour le désabuser.

Acte Troisième.

Les Lesbiens d'autant plus empressés de déférer la couronne à Anténor, qu'il a paru s'en rendre plus digne par le refus qu'il en a fait, ont servi ce scélérat bien au delà de ses voeux, & lui ont nui à force de zèle. Ils ont remis le

fils

fils d'Ilus à ſon père, ils ont privé par-là Anténor de l'ôtage que ſa prudence criminelle s'étoit réſervé contre Ilus; ils lui ont donné le ſceptre, mais ils lui ont ôté les moyens de ſe l'aſsûrer.

Toutes ſes allarmes renaiſſent; il étoit certain qu'Azor avoit eu des témoins de ſes derniers momens; ces témoins, à qui Azor pouvoit avoir nommé ſon aſſaſſin, profiteroient peut-être de la préſence d'Ilus pour accuſer Anténor: quelle ſeroit alors ſa reſſource? Il lui reſte encore celle du crime, celle de joindre Ilus à Polidore & à Azor. Il ne faut qu'un moment propice. Ilus arrive; mais Euriale, Officier Troyen, l'accompagne. Anténor ſe cache, pour attendre l'occaſion. Ilus à qui Euriale dit qu'Ema demandoit pour Zelmire un entretien ſecret, refuſe de la voir, & prêt à partir, renvoie Euriale, avec ordre de lui amener ſon fils, que le Peuple lui a rendu. Ilus reſte ſeul, enveloppé dans une triſte & profonde rêverie; c'eſt le moment qu'attendoit Anténor; il s'élance le poignard à la main, lève le bras, eſt prêt à frapper. Zelmire qui cherchoit par-tout Ilus pour le déſabuſer, arrive en ce moment, voit ſon danger, ſe jette ſur Anténor, & la crainte & l'amour lui donnant des forces, elle arrache le poi-

gnard. Ilus se retournant au bruit, les surprend dans l'agitation de ces mouvemens. Anténor, par une perfidie intrépide & soudaine, qu'on peut appeller un trait sublime dans un caractère atroce, prévient Zelmire, & crie à Ilus :

Vous voyez une épouse perfide ;
Qui sans moi consommoit un nouveau parricide.

Ilus qui croit Zelmire parricide, qui sent qu'elle doit craindre & vouloir prévenir sa vengeance, & qui se rappelle qu'elle lui demande un entretien secret, ne doute point de ce que lui dit Anténor. Zelmire épouvantée de cette audacieuse scélératesse, tombe évanouie. Anténor court chercher sa garde pour l'arrêter. Zelmire revient à elle, & veut se justifier ; déjà elle prononçoit le mot décisif : *Sachez qu'en ce tombeau*..... Anténor devant qui il faut taire ce mot, arrive précipitamment avec la garde, & ordonne qu'on entraîne Zelmire à la tour. Ilus trouve ce zèle un peu trop vif, & avertit Anténor avec dignité, que le soin d'ordonner du sort de Zelmire, toute coupable qu'elle est, ne regarde que son époux. Anténor feint de modérer son zèle ; il ne parle que du service qu'il a rendu à Ilus. Zelmire accuse Anténor

à son tour. Anténor se défend par les circonstances : il a refusé le trône ; quel intérêt peut-on lui supposer ?

Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père.

Zelmire, indignée, va laisser échapper son secret, elle le retient à peine, elle bégaye avec effort des mots équivoques, dont elle voudroit qu'Ilus seul entendît le sens : ses yeux se tournent de temps en temps vers le tombeau ; mais elle ne peut se faire entendre, & Ilus qui ne voit dans son trouble, que l'embarras d'une coupable, l'envoie en prison. Anténor la suit pour s'assûrer d'elle. Ilus resté seul, se rappellant les regards de Zelmire, le tombeau dont elle a parlé en l'absence d'Anténor, dont elle n'a plus parlé en sa présence, veut entrer dans ce tombeau. Polidore entendant la voix d'Ilus, l'ouvre lui-même, & paroît à ses yeux. A son aspect, Ilus transporté, jette ce cri qui devient un trait de génie dans la bouche de l'Acteur, comme sous la plume de l'Auteur, ce cri de la nature, de l'amour & du repentir : *Zelmire est innocente*, & tous les cœurs sont soulagés de le voir enfin détrompé. Ilus apprend d'Ema que le Soldat Thrace veut lui remettre à la porte de Mars l'écrit d'Azor mourant, qui

accuſe Anténor. Ilus veut d'abord conduire Polidore ſur ſes vaiſſeaux, amener ſes Soldats, courir à la priſon, en tirer Zelmire, & montrant au camp tout entier l'écrit d'Azor, faire connoître & punir ſon aſſaſſin. Polidore répond :

Et dans de tels momens vous voulez que je fuye?...
Je ſens, ſous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage :
Malgré mes ſens flétris, je retrouve mon cœur;
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.
Hélas! ce tendre ſoin de défendre ſa race,
A l'être le plus foible inſpire quelque audace;
Nature, je l'appris de ma fille & de toi.
Tu nous mets pour toi-même au deſſus de ta loi.

Il conſent ſeulement à ſe déguiſer.

Donnez-moi d'un Troyen & l'habit & l'armure;
J'y conſens. Près de vous combattant ſans éclat,
Souverain détrôné, je ne ſuis qu'un Soldat.

C'eſt par ces beaux vers & par ces grands mouvemens que finit le troiſième acte, l'un des plus vifs & des plus brillans qui ſoient au théâtre. Ce n'eſt point exagérer que de dire qu'il a tranſporté à toutes les répréſentations.

ACTE QUATRIÈME.

Ilus n'en avoit pas cru le courage de Polidore. A force de prières, il l'avoit engagé à se retirer sur ses vaisseaux. Euriale qui, avec Ilus, a délivré Zelmire, la conduit vers les vaisseaux où son père l'attend. Tout-à-coup on voit les Lesbiens & les Thraces envelopper Ilus ; les Troyens volent à son secours, & sont défaits. Zelmire, témoin du combat, semble vouloir aller elle-même défendre Ilus ou mourir avec lui. Tandis qu'elle s'agite, & que tout ce spectacle se confond à ses yeux, un Troyen traverse le théâtre, tenant à la main une épée rompue ; il marche avec une contenance fière vers le tombeau. Zelmire l'y voit entrer, & ne peut voir son visage. Rhamnès, le confident & le complice d'Anténor, paroît à la tête d'une troupe de Lesbiens vainqueurs, cherchant des yeux le Troyen qui lui est échappé, & dont le courage avoit paru s'attacher à le combattre personnellement ; il le croit retiré dans les vaisseaux, il veut les embraser ; il ordonne à des Soldats d'apporter des flambeaux. Zelmire tremblante pour son père, est prête d'indiquer le lieu où le Troyen s'est réfugié ; mais doit-elle livrer un sujet fidèle, un défenseur de son père & de son

mari ? Elle héſite, elle balance ; les Soldats Leſbiens arrivent les flambeaux à la main, ils vont les lancer dans les vaiſſeaux, tandis que d'autres arrêtent Zelmire : vaincue par la preſſante violence du danger & par l'intérêt d'un père, elle nomme en tremblant le tombeau ; & du moins Rhamnès a juré de ſauver la vie au Troyen ; il le fait arracher du tombeau, le Troyen ſe défend encore avec ſon épée briſée. Zelmire effrayée de la voix qu'elle entend, court à lui, Rhamnès le combat, le caſque du Troyen tombe ; & Rhamnès étonné & Zelmire éperdue reconnoiſſent Polidore. Il avoit feint ſeulement de céder aux inſtances d'Ilus, mais bientôt ſon courage l'avoit entraîné au combat. Rhamnès, à la vue d'un priſonnier ſi important, révoque ſa parole, & veut que Polidore & Zelmire ſoient traînés vers Anténor. Zelmire rappelle à Rhamnès ſon devoir avec l'impétueuſe éloquence du déſeſpoir. Elle eſt ſi preſſante, que Rhamnès paroît ébranlé. Zelmire ſaiſiſſant cette aurore d'eſpérance, crie à ſon père avec tranſport : *Seigneur, il s'attendrit :* elle ſe précipite aux pieds de Rhamnès, elle accuſe Anténor du meurtre d'Azor ; mais Anténor vainqueur, paroît avec ſes Thraces, menant à ſa ſuite Ilus, Euriale & les Troyens enchaînés. Rham-

nès lui présente Polidore, qui parle à Anténor comme un Roi parle à un rebelle. Anténor, dont le grand talent est de voir d'un coup-d'oeil tout ce qu'une situation lui fournit, & de tirer parti des circonstances, ne balance pas à accuser Polidore du meurtre d'Azor; il rappelle aux Soldats la dureté que Polidore avoit toujours eue pour son fils, (ancienne calomnie qu'il avoit inventée & qu'il renouvelle) il plaint ce jeune Héros, victime de la barbarie d'un père, & de la perfidie d'une soeur, qui n'avoit feint d'embrasser ses intérêts, que pour l'attirer dans le piége, & qui en avoit imposé à tout le monde par le faux bruit de la mort de Polidore; à chaque mot qu'il dit, il semble faire une nouvelle découverte, il répand sur la conduite de ses ennemis une lumière toujours fausse, mais toujours éblouissante; il montre, il prouve, pour ainsi dire, un complot tramé entre Polidore, Zelmire & Ilus pour la perte d'Azor. Il fait remarquer qu'au moment où ce Prince expire, Ilus, appellé par Zelmire, se trouve à Lesbos, qu'alors Polidore reparoît, qu'Ilus & Zelmire, pour cacher leurs desseins, affectent l'un pour l'autre une haine excessive, que Zelmire feint d'assassiner Ilus, qu'Ilus la confie lui-même à la garde d'Anté-

nor, & que tout-à-coup on les voit tous armés & réunis pour opprimer Lesbos, & détruire les fidèles sujets d'Azor. Il se récrie sur ce jeu barbare, sur ce long enchaînement de noirceurs; il entraîne, il persuade l'armée, & sûr des succès de sa criminelle éloquence, il cite encore les accusés au Tribunal du Peuple. Zelmire, confondue par cette scélératesse imperturbable, appelle en vain la foudre, & désespère de la justice du Ciel. Ilus, à qui le Soldat Thrace a remis l'écrit d'Azor, répond :

Sa justice est pour nous. Elle tient enfermés
Dans un nuage encor ses foudres allumés ;
Mais son bras invisible, étendu sur le crime,
Voile, pour mieux frapper, les yeux de ma victime.

Ilus ne veut s'expliquer que devant le Peuple; mais il lui échappe d'appeller Anténor

Complice & meurtrier du fils de Polidore.

Anténor a toujours pour se défendre d'une telle accusation, le refus qu'il a fait de la couronne; ce mot cependant l'inquiète. Il voit trop bien qu'Azor a parlé, & qu'Ilus est instruit; il charge Rhamnès de l'interroger, tandis qu'il va lui-même prévenir le Peuple, avant que Polidore, Zelmire & Ilus soient

conduits à ce dernier Tribunal : on sépare ces infortunés, qui, soulevant leurs fers, & se débarrassant avec effort de leurs gardes, s'embrassent peut-être pour la dernière fois.

ACTE CINQUIÈME.

Ilus n'a plus de moyen de convaincre Anténor ; Rhamnès lui a enlevé dans la prison l'écrit d'Azor ; Polidore & Zelmire sont déja condamnés ; Anténor, qui survient, affecte sur leur sort une pitié hypocrite.

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture,

S'écrie Ilus indigné.

C'est le dehors trompeur de l'intégrité pure ;
A force de forfaits te voilà parvenu
A la tranquillité que donne la vertu.

Ilus sort, & croit aller au supplice, c'est même sa seule espérance ; mais ce n'est point le projet d'Anténor, il veut qu'Ilus vive, pour lui servir d'ôtage contre la vengeance des Troyens, & il le renvoie en prison. Zelmire & Polidore vont périr, leur supplice doit avoir tout l'appareil d'un sacrifice agréable aux Dieux, ils vont être immolés sur le tombeau des Rois, comme meurtriers d'un Roi, & c'est le Général des armées de Lesbos, qui, suivant un usage ancien de la Na-

tion, doit porter le coup mortel ; ainſi c'eſt Anténor qui a rendu l'arrêt par l'organe du Peuple, & c'eſt Rhamnès ſon complice qui va l'exécuter. Le ſacrifice doit être conſommé en préſence des Prêtres, du peuple & de l'armée ; le peuple & l'armée ſont enivrés de fanatiſme & d'erreur, & Anténor a chargé Rhamnès de gagner les Prêtres à prix d'argent.

Il ſe livre déſormais ſans crainte à toute ſa fortune ; il contemple avec orgueil ſa ſupériorité, ſon empire ſur les eſprits, il inſulte à l'aveuglement des fanatiques qu'il fait mouvoir.

Tel eſt l'art de régir ces crédules humains,
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles inſtrumens du Héros qui les guide,
Avec un eſprit foible ont un cœur intrépide ;
Qu'au nom de la Patrie on rend ſéditieux,
Qu'on mène au ſacrilége avec le nom des Dieux.

Polidore & Zelmire paroiſſent, chargés de chaînes, entourés de Gardes, ſuivis du Peuple & des Soldats. Zelmire, en regardant le tombeau où elle doit être immolée, dit triſtement :

O mon père, voilà le prix de la vertu !

Enſuite ayant perdu l'eſpérance de ſauver ſon père, elle ſe livre à toutes les imprécations de la rage.

Les Troyens par ma mort excités,
En immenſes tombeaux changeront vos cités:
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre ſanglante:
Que vos fils, arrachés de leurs berceaux briſés,
Soient à vos yeux mourans ſur la pierre écraſés:
Que l'enfer, ſoulevant les abîmes des ondes,
Faſſe écrouler votre Iſle en ſes flâmes profondes;
Qu'il dévore à jamais ce monſtre furieux,
L'opprobre des mortels & la honte des Dieux.

Les Prêtres arrivent, on n'attendoit qu'eux pour frapper; Anténor impatient de voir tomber ſes victimes, avertit Rhamnès de prendre le glaive ſacré; Rhamnès, en le prenant des mains du Grand-Prêtre, qu'il a inſtruit de ſon deſſein, dit:

Oui, peuple, il faut remplir ce ſanglant miniſtère,
Qu'un devoir glorieux, un uſage ſévère,
Votre choix, mes ſermens, impoſent à ma foi.

Il lève le bras ſur Polidore, tandis que Zelmire, retenue par des ſoldats, veut en vain ſe précipiter au devant de ſes coups; mais à l'inſtant, Rhamnès en prononçant ces mots:

Exécrable aſſaſſin, tombe aux pieds de ton Roi.

Se retourne & frappe Anténor au lieu de Polidore. A ce coup, la Scène s'ébranle &

s'agite ; le peuple, les ſoldats Lesbiens & Thraces veulent ſe jetter ſur Rhamnès ; ils s'arrêtent, en voyant que les Prêtres leur tendent les bras & que Rhamnès montre un papier déployé ; le ſoldat Thrace aide auſſi à retenir les ſoldats de ſa nation. Anténor, en expirant, eſt forcé de rendre témoignage aux Dieux qu'il a bravés, & qui le condamnent. Son aveu, le billet d'Azor lu publiquement, ramènent tous les eſprits. Rhamnès harangue le peuple avec véhémence, il l'entraîne, il le fait rentrer dans le devoir ; il l'attendrit par la peinture des malheurs, il l'enchante par le tableau des vertus de Polidore & de Zelmire, il atteſte le ſoldat Thrace ſur cette action admirable, ſur cet allaitement d'un père.

Merveille reſpectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature.
Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir,
L'amour mêle ſes pleurs à ceux du repentir :
Vous en verſez vous-même, ô Thraces infléxibles !
Ah ! ne rougiſſez pas de vous trouver ſenſibles ;
Le remords eſt ſublime en des cœurs courageux.

Il donne à tous l'exemple de ſe proſterner aux pieds du Roi, & cet exemple eſt univerſellement ſuivi. Ce tableau, qui pouvoit être

confus, a beaucoup d'ordre, d'intérêt & de pathétique. Polidore s'écrie, transporté de joie :

Ah ! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs.

Rhamnès avoit pourvu à la liberté d'Ilus; ce Prince arrive & mêle ses transports à ceux de Polidore, de Zelmire, & de la Nation entière. Rhamnès, dans des vers nécessaires, quoiqu'on les supprime au théâtre, pour ne pas refroidir la vivacité de l'action, rend compte des motifs de sa conduite & des raisons de son changement. Polidore termine la pièce par un sentiment naturel & touchant, tiré avec intelligence du fond du sujet.

Justes Dieux, pour ma fille exaucez mes souhaits,
Je n'ai pas à jouir long-temps de ses bienfaits :
Vous-mêmes, chargez-vous de ma reconnoissance;
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense !



RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE,

Au sujet de la Tragédie de Zelmire.

CETTE Tragédie est une grande & vaste machine, un peu compliquée en apparence ; mais c'est un mérite de plus que dans cette multitude de ressorts il n'y ait rien de confus, que tout soit préparé, placé & lié, que l'intérêt soit toujours un, qu'il repose toujours sur Polidore, Zelmire & Ilus, & que la scélératesse habile d'un seul homme varie sans cesse dans les détails, le fonds essentiellement uniforme de leur danger & de leur situation.

C'est encore une chose très-remarquable, que, malgré la multitude d'évènemens antérieurs à l'action de la pièce, & qui ne pouvoient être que la matière d'une exposition, l'intérêt soit déjà vif & pathétique dès la première Scène. Ce mérite est dû en partie au rapport intime que l'Auteur a su mettre entre ces évènemens & l'action de la pièce, en partie à la forme heureuse de son exposition, dont nous aurons occasion de parler.

Ce seroit une injustice de vouloir diminuer le mérite de cet ouvrage, en affectant de prendre pour modèle unique de la Tragédie la simplicité de Racine : l'art n'est point renfermé dans des bornes si étroites ; chaque genre admet plus d'une manière de le traiter. On peut, si l'on veut, préférer ces Tragédies simples, où, sans incidens & sans tumulte, les développemens progressifs d'une seule passion remplissent le cannevas entier : mais doit-on proscrire les pièces à grands mouvemens & à grand spectacle ? N'excluons rien légèrement, étendons la carrière des talens & du plaisir. Racine lui-même n'est pas tellement fidèle à sa simplicité favorite, qu'il ne s'en écarte quelquefois : & qui voudroit comparer Iphigénie & Zelmire, trouveroit dans la première, la forme de l'intérêt plus mobile encore que dans la seconde. Si c'étoit ici le lieu de faire une dissertation sur ce sujet, on pourroit prouver que les Grecs mêmes, qui ont donné à Racine l'exemple de la simplicité, sont quelquefois compliqués quand le sujet l'exige, & que la multitude des incidens n'est point un défaut, quand elle ne nuit ni à la netteté de l'action, ni à l'unité de l'intérêt. Que sera-ce, si, au lieu de Racine & des Grecs, on prend pour modèle Corneille,

ſur-tout dans le Cid & dans Héraclius?

On a dit que les incidens de Zelmire n'avoient d'autre fondement que la volonté de l'Auteur, & qu'ils ne naiſſoient néceſſairement ni du caractère des perſonnages, ni de la nature des paſſions qui les agitent. Premièrement le fait n'eſt pas exact. Car indépendamment des exemples frappans par leſquels l'Auteur prouve dans ſa Préface, que ſes coups de théâtre ſont tirés du caractère de ſes perſonnages, l'incident du quatrième Acte où Zelmire livre ſon père en croyant le ſauver, & ne livrer qu'un Troyen inconnu, naît de la valeur de Polidore qui, malgré ſa vieilleſſe, n'a pas voulu reſter ſur les vaiſſeaux, pendant que l'on combattoit pour lui & pour ſa fille. Mais ſecondement quand il faudroit paſſer condamnation ſur le fait, la critique n'en porteroit pas moins à faux. Tout ce qu'on appelle coups de théâtre & incidens dramatiques, n'eſt-il pas ordinairement fondé ſur la volonté de l'Auteur, qui n'eſt gêné à cet égard par d'autres loix que par celles de la vraiſemblance? Si Racine n'eût pas voulu faire précéder l'arrivée de Mithridate & de Théſée du bruit de leur mort, ni Xipharès ni Phèdre n'euſſent déclaré leur paſſion, & il n'y auroit point eu de pièce. Si Narbas arrivoit

arrivoit un moment plus tard, la mère la plus tendre seroit le bourreau de son fils. Si Néreſtan écrivoit : *ma ſœur*, au lieu de *chère Zaïre;* Oroſmane ne poignarderoit ni ſa maîtreſſe ni lui-même. Et ſi on veut remonter juſqu'aux Grecs, c'eſt par la ſeule volonté d'Euripide qu'Hercule arrive chez Adméte, dans le ſeul moment où il puiſſe lui rendre Alceſte.

Le coup de théâtre du troiſième Acte eſt trop hardi & a trop bien réuſſi pour qu'on ne l'attaquât point. On a dit que c'étoit le hazard ſeul qui faiſoit arriver Zelmire au moment où Anténor alloit poignarder Ilus. Peut-être qu'en ce cas le coup de théâtre ſeroit défectueux. Mais ſi Zelmire ne doit avoir rien de plus preſſé que de déſabuſer Ilus, ſi elle doit le chercher par-tout dans cette vue, certainement on ne doit trouver ni ſingulier, ni trop fortuit qu'elle arrive dans un endroit où eſt Ilus, ſur-tout cet endroit étant voiſin du tombeau où Polidore eſt renfermé.

On a dit que ce coup de théâtre étoit celui de Camma : l'Auteur a très-bien prouvé que non, dans ſa Préface, & il ſuffit de lire les Scènes 3e. & 4e. du troiſième Acte

de Camma, pour être de son avis (1).

Ce n'est pas non plus le coup de théâtre d'Hypsipile; & la différence à cet égard naît principalement de la différence des caractères. Dans l'Hypsipile de M. Métastase, Léarque, homme foible, lâche, sur-tout très-indécis, flottant entre le crime & la vertu, & toujours déterminé au crime par les seules circonstances, trouve Jason son rival endormi. Après avoir long-tems délibéré, il se dispose à l'assassiner: Hypsipile arrive & l'en empêche. Léarque délibère encore quelque tems; enfin il laisse son poignard à Hypsipile, qui le lui demande, & voyant Jason s'éveiller, il s'enfuit lâchement, en bégayant ces mots équivo-

(1) Il faut avouer cependant qu'il y a beaucoup de conformité entre le coup de théâtre de Camma & celui de Zelmire, puisque Camma vient pour poignarder Sinorix, comme Anténor pour poignarder Ilus, qu'elle est retenue par Sostrate, comme Anténor est retenu par Zelmire, & que Sinorix se trompe sur le coupable comme Ilus. Mais d'ailleurs, la situation est différente: Camma n'accuse point Sostrate; car elle l'aime, & elle se propose de le sauver: elle se contente de ne pas désabuser Sinorix, & de ne pas démentir Sostrate, qui a la générosité de s'accuser lui-même. Ce qui caractérise le coup de théâtre de Zelmire, & ce qui le rend propre à M. de Belloy, c'est la promptitude avec laquelle Anténor prend son parti, & l'impudence avec laquelle il accuse Zelmire. *Note de l'Editeur.*

ques : *Prince, vous êtes trahi.* On ne voit dans tout cela que de l'irrésolution & de la lâcheté. Au contraire dans Zelmire, Anténor toujours décidé au crime, forme le projet d'assassiner Ilus avant même que l'occasion s'en présente; & quand il est retenu par Zelmire, il passe tout à coup au comble de la noirceur. Il accuse Zelmire elle-même.

M. de Belloi a raison de citer comme son principal modèle & sa principale autorité, l'intrépide scélératesse de Cléopâtre dans Rodogune, lorsqu'ayant tué Séleucus, elle se hâte d'accuser Timagène de ce crime, dans la crainte qu'il ne l'en accuse elle-même, en rapportant les dernières paroles de Séleucus qu'il a recueillies. Il est pourtant certain que l'accusation de Cléopâtre n'excite pas autant de frémissement que celle d'Anténor : 1°. parce que la calomnie d'Anténor est jointe à un coup de théâtre frappant; 2°. parce que l'accusation de Cléopâtre est bien moins hardie que celle d'Anténor : ce n'est qu'un soupçon qu'elle présente, & qu'elle promène tantôt sur Timagène, tantôt sur Rodogune.

Le coup de théâtre de la fin est brillant, desiré, inespéré. On l'applaudiroit même sans qu'il fût justifié, tant on a besoin de voir périr Anténor, & de voir finir les malheurs

de ses victimes; mais il est parfaitement justifié, & par ce qui précède & par ce qui suit; il rassemble deux caractères opposés dont la réunion très-rare forme un bon dénouement. Il est imprévu & il est pourtant préparé. Qu'il soit imprévu, on en peut attester le trouble de tous les spectateurs, lorsque Rhamnès prend le glaive des mains du Grand-Prêtre; s'il reste encore quelque espérance, elle est fondée sur l'absence d'Ilus: on n'imagine pas ce qu'il peut faire; on sait qu'il ne lui reste aucune ressource; on croit pourtant que Polidore & Zelmire ne périront pas sans qu'il reparoisse; mais on n'attend rien de Rhamnès; c'est lui qui a livré Polidore; c'est lui qui a enlevé à Ilus l'écrit d'Azor, c'est lui qui a comblé les malheurs de Zelmire; toutes choses très-adroitement ménagées pour détourner l'idée que le dénouement puisse venir de lui. Que ce dénouement soit pourtant préparé, il suffit, pour s'en convaincre, de suivre pas à pas la conduite & le caractère de Rhamnès. Les succès du crime l'entraînent; mais il hait ce crime triomphant, il aime & plaint la vertu malheureuse, il s'indigne du bonheur d'Anténor.

Et de l'aveu des Cieux ce mortel se couronne!

. . . .

Il plaint & loue Polidore.

Dans ce ſiècle coupable à quoi ſert la vertu ?
Quel fruit en recueillit le ſage Polidore ?

Au quatrième Acte il paroît touché des prières de Zelmire : un tel caractère devoit embraſſer la vertu, lorſqu'il le pourroit faire avec ſûreté. . . . .

Ce dénouement paroît avoir quelque reſſemblance avec celui d'Héraclius, & Exupère avec Rhamnès ; mais cette reſſemblance aſſez vague conſiſte ſeulement en ce que dans l'une & dans l'autre pièce le tyran périt par une main qu'on croit lui être dévouée, & de qui on n'attend point ſa mort : mais Exupère paroît avoir dès le commencement un projet fixe qu'il ſuit conſtamment, & qu'il exécute par des moyens un peu étranges, au lieu que Rhamnès entraîné pendant les quatre premiers Actes par la fortune d'Anténor, ne ſe détermine contre lui qu'au cinquième.

Anténor ne dément point ſa prudence ordinaire, en ſe donnant un confident ; il a beſoin d'un complice, qui accuſe du meurtre d'Azor ceux ſur qui il en veut faire tomber la peine ; il a beſoin d'un ami qui cherche ceux qui ſont entrés dans la tente d'Azor.

Moi-même, en les cherchant, je ne dois point paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins, pourront mieux
les connoître.

D'ailleurs il a des garants assez sûrs de la fidélité de Rhamnès.

Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur;

. . . .

L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services;
Dès tes plus jeunes ans, tu n'eus d'appui que moi;
Tu n'es rien, si je sers; & tout, si je suis Roi.
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.

. . . .

L'intérêt est le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce Dieu des Courtisans me répond de ta foi;
Ce Dieu des Souverains te répondra de moi.

Il nous semble que c'est avec moins de motifs & avec moins de précautions que Mathan se découvre à Nabal, & Aman à Hydaspe. Enfin Anténor annonce une précaution plus forte encore dans cet *à parte*.

J'ai besoin d'un complice,
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse (1).

---

(1) Malgré tout cela, le dénouement de cette pièce prouve combien notre méthode d'employer des confidens pour l'exposition, & d'en donner même aux plus grands scélérats, est défectueuse & peut devenir dangereuse, puis-

Toutes les objections sont prévenues dans la pièce même.

On pourroit trouver singulier qu'un monstre impie & dénaturé comme Azor, qui brûle son père dans un Temple, après avoir voulu le faire mourir de faim dans une prison, ait pu entraîner le peuple & l'armée dans son parti. Polidore détruit cette difficulté par les vers suivans :

Eh ! qui fût mieux formé pour tromper le vulgaire ?
Unissant, sous les traits d'un visage enchanteur,
Le froid de la prudence au feu de la valeur,
Rassemblant des Héros tous les talens sublimes,
Dangereuses vertus, souvent mères des crimes !
Il sut empoisonner les dons les plus flatteurs.

Nous croyons pouvoir citer ce trait comme un modèle d'exposition. Ce n'est point un froid récit, fait pour l'instruction seule du spectateur, & entendu sans intérêt par un personnage de commande, c'est un père qui pleure un fils coupable, & qui aime à se rappeller avec regret ses qualités brillantes. Le récit devient un sentiment dans cette tirade (1).

---

qu'en effet Anténor périt pour s'être confié à Rhamnès. *Note de l'Editeur.*

(1) Tout cela est vrai, mais il est pourtant vrai aussi

On auroit pu dire encore qu'Ilus, mari & amant de Zelmire, doit la connoître trop bien pour la croire coupable. Mais, 1°. Zelmire paroît s'accuser elle-même; 2°. l'Auteur par surabondance de précaution, arrange les faits de manière qu'Ilus n'a pu avoir qu'une connoissance superficielle du caractère de Zelmire. Anténor, avant l'arrivée d'Ilus, dit à Zelmire :

Sa naissante flamme
Sur vos fausses vertus éclaira mal son ame;
Etranger & séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance.

Nous nous arrêtons avec d'autant plus de plaisir sur ces traits d'intelligence & sur ces combinaisons dramatiques, qu'il peut être encore plus utile dans un sens aux jeunes Auteurs, qui courent cette carrière, de les considérer dans l'ouvrage d'un de leurs concurrens, que dans les chef-d'œuvres même des Maîtres reconnus.

Maintenant, pour mettre nos Lecteurs en état de juger de ce que l'Histoire & la Fable

---

qu'un peuple entier, approuvant un fils & une fille, meurtriers de leur père & de leur Roi, & d'un bon Roi, est une fiction trop étrange & trop peu vraisemblable. *Note de l'Editeur.*

ont fourni à l'Auteur, & du parti qu'il en a tiré, nous obſerverons qu'il a voulu réunir dans une même pièce l'hiſtoire de cette fille qui allaite ſon père ou ſa mère, & celle d'Hypſipile, qui, pour ſauver ſon père, s'accuſe en préſence même de ſon mari ou de ſon amant, de l'avoir fait périr.

Quant au premier trait, voici comment Valere Maxime le rapporte, l. 5, c. 4. *De pietate in parentes.*

» *Sanguinis ingenui mulierem Prætor apud* » *Tribunal ſuum capitali crimine damnatam,* » *Triumviro in carcere necandam tradidit. Quam* » *receptam is qui cuſtodiæ præerat, miſericor-* » *diâ motus, non protinùs ſtrangulavit. Aditum* » *quoque ad eam filiæ, ſed diligenter excuſſæ,* » *ne quid cibi inferret, dedit, exiſtimans futu-* » *rum ut inediâ conſumeretur. Cùm autem jam* » *dies plures intercederent, ſecum ipſe quærens* » *quidnam eſſet, quòd tamdiù ſuſtentaretur, cu-* » *rioſiùs obſervatâ filiâ, animadvertit illam exer-* » *to ubere famem matris lactis ſui ſubſidio lenien-* » *tem. Quæ tam admirabilis ſpectaculi novitas* » *ab ipſo ad Triumvirum, à Triumviro ad Præ-* » *torem, à Prætore ad Concilium Judicum perla-* » *ta, remiſſionem pœnæ mulieri impetravit.* «

Valere-Maxime, après avoir admiré cette action, ajoute :

» *Idem de pietate Perûs existimetur, quæ*
» *patrem suum Cimona consimili fortunâ affec-*
» *tum, parique custodiæ traditum, jam ultimæ*
» *senectutis, velut infantem pectori suo admotum*
» *aluit.* «

Quoique ce sujet soit déjà très-touchant, & que la situation même d'un père ou d'une mère coupable & condamnée fournisse beaucoup au pathétique, on sent que l'Auteur a dû rendre son sujet plus noble, plus intéressant & plus digne du cothurne, en substituant à un criminel, un Roi vertueux & respectable, trahi par un scélérat, & opprimé par des sujets séduits. On peut dire que ce changement lui étoit indiqué par le ton de notre théâtre; mais ce qui nous paroît surtout remarquable, c'est la manière ingénieuse dont l'Auteur a fondé le caractère de Zelmire sur son action même. Elle dit à Ema dans la première Scène:

. . . . Hélas! depuis le jour
De cet effort sacré, prodige de l'amour,
Tu vois à quel excès ma tendresse est accrue;
A la voix de mon père, à son nom, à sa vue,
Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir,
Tout mon sang se troubler & mon cœur tressaillir:
Un sentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre
Ajoûte à la nature, & rend son cri plus tendre.

Il nous ſemble qu'on ne pouvoit ſuivre la nature avec plus de fineſſe dans cette étonnante révolution de ſes mouvemens ; Zelmire n'eſt donc plus une fille ordinaire ; c'eſt, pour ainſi dire, une fille mère de ſon père, & voilà qui explique l'eſpèce de préférence qu'elle donne dans la quatrième Scène du ſecond Acte à ſon père ſur ſon fils même ; elle doit la lui donner, ou ſon caractère ſe démentiroit, & la Scène de l'allaitement ſeroit ſans influence : mais tout cela eſt ménagé avec art, tous les devoirs de Zelmire ſont remplis : elle eſt à la fois épouſe & mère, lors même qu'elle eſt obligée de ſacrifier quelques-uns de ſes ſentimens aux autres.

Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour raſſembler ſur lui tout l'excès des malheurs.
Entre mon fils & vous, choix terrible & barbare....
Le ſentiment ſe taît & la raiſon s'égare.
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux....
Mais ne doivent-ils pas donner leur ſang pour vous ?
Ma vie eſt votre bien, je vous la ſacrifie....
Ils vous ſont comme moi comptables de leur vie....
L'un naquit votre fils, l'autre l'eſt par ſon choix...
Ah ! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

Polidore ne ſe rend point, & dit ce qu'un

père doit dire à ſa place. Zelmire lui répond :

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux :
Eh ! pouvons-nous ſauver cet enfant malheureux,
Si la ſombre fureur du tyran qui m'opprime,
Cherche, en le couronnant, à parer ſa victime ?
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il
moins ?...

Cette ſolution eſt en effet déciſive ; Zelmire peut ſauver ſon père, elle ne peut ſauver ſon fils, dont Anténor s'eſt fait confier le ſoin. Le choix eſt donc fait ; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut encore qu'il reſte à Zelmire l'eſpérance de ſauver ſon fils. Tout à coup ſon amour l'éclaire.

Je démêle Anténor dans ſes perfides ſoins.
Il tremble que le tems ne dévoile ſa rage ;
De mon fils contre Ilus il ſe fait un ôtage...
O mon fils, tu vivras, même par ſon ſecours !
Son intérêt cruel veillera ſur tes jours.

Quant au ſujet d'Hypſipile, l'Auteur montre très-bien dans ſa Préface, le danger qu'il y auroit à le traiter ſur notre théâtre avec toutes les circonſtances que la Fable fournit, & que M. Métaſtaſe, ou n'a oſé changer, ou a oſé impunément ne pas changer. Nous n'ajouterons rien à ce que M. de Belloy dit à cet égard, nous remarquerons ſeulement

qu'il n'a imité que trois ou quatre Scènes de l'Hypſipile de M. Métaſtaſe. Il regrette lui-même de n'avoir trouvé dans ces Scènes qu'une vingtaine de vers qui convinſſent au plan particulier de ſa Fable. Nous obſerverons encore, que, dans les Scènes qu'il a imitées, il y a des changemens conſidérables, & toujours une tournure qui lui eſt propre : dans la Scène où Zelmire s'accuſe elle-même, en préſence d'Ilus, d'avoir livré ſon père, elle ne s'en accuſe que par une équivoque auſſi touchante qu'adroite, & c'eſt une délicateſſe de notre théâtre de ne mettre jamais un menſonge formel dans la bouche d'un perſonnage vertueux : chez M. Métaſtaſe au contraire, Hypſipile s'accuſe formellement. Le moment où Ilus & Jaſon reconnoiſſent l'innocence, l'un de ſa femme, l'autre de ſa maîtreſſe, eſt encore bien différent dans les deux Auteurs. Ilus à l'aſpect de Polidore, s'écrie avec tranſport, *Zelmire eſt innocente.* Il n'a beſoin d'aucune explication : ſon cœur ſeul lui dit tout. Hypſipile au contraire, dans un entretien particulier avec Jaſon, a beau jurer qu'elle eſt innocente, & vouloir ſe tuer de déſeſpoir, Jaſon refuſe de l'entendre ; & lorſqu'enſuite Jaſon rencontre Thoas, père d'Hypſipile, ce n'eſt point lui qui voit l'in-

nocence d'Hypſipile, c'eſt Thoas qui la lui fait voir : Jaſon ne devine point ſon bonheur, il n'en jouit point comme Ilus avant l'explication.

Les caractères de M. de Belloy ſont habilement deſſinés & fortement exprimés. Son Anténor, qui eſt à lui tout entier, eſt admirable, puiſqu'enfin

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Zelmire, indépendamment de ſes vertus & de ſes malheurs, plaît par un caractère aimable & attachant, Ilus par ſa vivacité & par une audace brillante, Polidore par ſon humanité, ſa conſtance & ſon courage ; tous les perſonnages ont un caractère marqué juſqu'à Rhamnès, juſqu'à Ema, juſqu'au Soldat Thrace.

La morale de la pièce eſt pure & religieuſe; elle eſt heureuſement exprimée dans l'épigraphe de Claudien :

Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque Deos.

La verſification eſt ſouvent forte ſans roideur, élevée ſans enflure, douce ſans foibleſſe; elle annonce un diſciple nourri des exemples

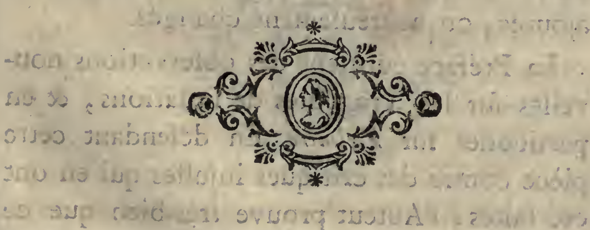
des grands Maîtres. C'eſt ce qu'on a pu remarquer dans la plupart des morceaux que nous avons cités.

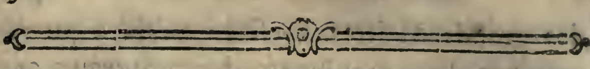
La Préface de Zelmire eſt ſage, judicieuſe, modeſte, bien écrite, c'eſt l'ouvrage d'un homme de goût, & qui connoît le théâtre.

P. S. M. de Belloy devoit un tribut d'admiration & de reconnoiſſance à l'Actrice inimitable, qui a encore embelli le rôle de Zelmire, ſi beau par lui-même. Il a chanté dans de très-bons vers ces talens, cette intelligence ſublime, ces yeux pleins d'une expreſſion ſi vive & ſi vraie, ces yeux

Où ſemblent reſpirer toutes les grandes ames;

ce geſte, ce regard, qui ſont l'éclair du génie, ce ſilence quelquefois plus éloquent que les vers même de Corneille.





JUGEMENT DU JOURNAL DES SAVANS,

Sur l'Edition de 1770 de la Tragédie de Zelmire.

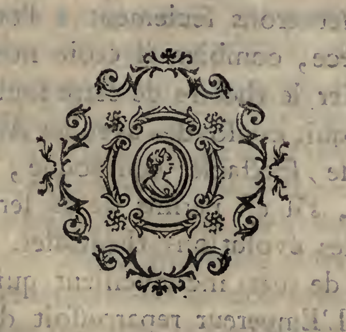
Décembre, premier Volume 1770.

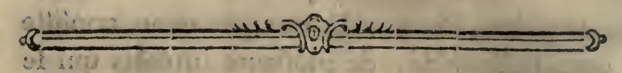
Les changemens que l'Auteur a jugé à propos de faire à cette pièce, si célèbre par l'éclat soutenu de son succès, ont embelli & fortifié quelques-uns de ses personnages. Polidore est devenu encore plus intéressant & plus noble, Euriale plus actif & plus zélé, Rhamnès plus fin & plus pénétrant : tout le quatrième Acte fait plus d'effet ; il y a aussi dans d'autres endroits quelques détails, ou ajoutés, ou heureusement changés.

La Préface contient des observations nouvelles sur les Tragédies de situations, & en particulier sur *Zelmire*. En défendant cette pièce contre des critiques injustes qui en ont été faites, l'Auteur prouve très-bien que ce n'est point la multitude des évènemens & des coups de théâtre qui fait complication dans une

une pièce, & que la complication consiste dans l'assemblage de plusieurs intérêts qui se croisent & se nuisent réciproquement. La manière dont il justifie à cet égard Olympie, par l'exemple des Argiennes d'Euripide, & Sémiramis par Athalie, est vive & frappante. Toute cette Préface annonce une grande & belle théorie de l'art dramatique. M. de Belloy prouve également par ses préceptes & par ses exemples, que les secrets de cet art lui sont parfaitement connus.

Zelmire, traduite en Italien, a été représentée trente fois de suite à Venise en 1764, & reprise l'année suivante avec le même succès; il y en a aussi une traduction Hollandoise, imprimée en 1776 à Amsterdam.





JUGEMENT DU JOURNAL DES SAVANS,

SUR la Tragédie de TITUS.

L'AUTEUR de Zelmire eſt auſſi l'Auteur de Titus, & il n'en rougit point, quoique le ſuccès n'ait pas couronné cet ouvrage. Nous ne l'annonçâmes point dans le tems, nous reſpectâmes les froideurs juſtes ou injuſtes du public; nous ne nous propoſons pas même d'attaquer aujourd'hui l'eſpèce de jugement qu'il parut prononcer alors, & qu'il ſemble avoir retracté en grande partie à la lecture; nous obſerverons ſeulement à l'occaſion de cette pièce, combien il étoit néceſſaire de débarraſſer le théâtre de cette foule de Spectateurs, qui, confondus avec les Acteurs, rendoient le ſpectacle équivoque, & empêchoient, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, les évolutions théâtrales. Titus s'eſt reſſenti de cet inconvénient qui ſubſiſtoit encore. L'Empereur reparoiſſoit dans le Sénat, après une longue abſence & une maladie dangereuſe; le Conſul Annius le haran-

guoit ſur ſa convaleſcence, au nom du Sénat, du peuple, de tout l'Empire; mais le peu d'eſpace qui reſtoit au théâtre, empêchant qu'on ne vît l'aſſemblée du Sénat, on prit le diſcours d'Annius pour le compliment particulier d'un ami, dont Titus auroit dû interrompre les louanges dès les premiers vers. On regarda donc comme déplacée cette éloquente harangue, malgré la beauté des vers & l'intérêt touchant de l'allégorie, dont nos Lecteurs pourront juger.

Seigneur, retracez-vous nos mortelles allarmes,
Le deuil univerſel de la patrie en pleurs,
Tous ces yeux qu'égaroit le délire des cœurs:
On eût dit à ſon trouble, à ſa terreur profonde,
Que votre dernière heure étoit celle du monde.
L'épouſe prête à voir expirer ſon époux,
L'oublioit dans ſes bras & ne pleuroit que vous:
Les vieillards reprochoient à la rigueur céleſte
D'avoir conduit leurs ans juſqu'à ce jour funeſte;
Et leurs fils, dès l'enfance inſtruits à vous chérir,
Regrettoient d'être nés pour ne vous point ſervir.
Ce lamentable effroi n'a jamais eu d'exemples;
Rome, déſerte ailleurs, étoit toute en ſes Temples:
Leurs voûtes répétant nos ſanglots douloureux,
Sembloient ne renfermer en ces momens affreux
Qu'une famille en pleurs & qui ſe déſeſpère,
Prête à ſuivre au tombeau les cendres de ſon père.

La réponſe n'étoit pas moins touchante, & peignoit bien Titus.

Peuple né pour la gloire & pour le ſentiment,
Je ſerais bien ingrat de t'aimer foiblement!
Hélas! depuis deux mois ma tendreſſe captive,
Dans un lit de douleurs, a gémi d'être oiſive:
. . . .
Vous ne perdiez qu'un cœur, je perdois tous les vôtres.
Mon péril m'a prouvé que je regnois ſur eux;
Pour un Prince expirant l'amour n'eſt plus douteux.
Que je bénis tes coups, Ciel! qui daignas m'apprendre
Les droits que ſur ſon Maître a ce peuple ſi tendre;
Tu voulus, déployant ſes tranſports généreux,
Me le rendre plus cher, pour qu'il fût plus heureux.
. . . .
J'accepte les tréſors que mon peuple me donne;
Par le plus digne emploi, je les veux honorer;
Vos cœurs dans mon projet vont tous ſe rencontrer;
Vous pleurez comme moi les maux de la patrie;
Le Véſuve embraſé déſole l'Italie;
Les noirs torrens de feu qu'il vomit de ſon ſein,
Fléaux du Ciel vengeur, que ſuit déjà la faim,
Ont couvert nos moiſſons de leurs cendres brûlantes;
Que d'indigens vers moi levent leurs mains tremblantes!
Verſons-y ces tréſors que le Ciel fit pour eux;
Préſens de l'abondance, ils ſont aux malheureux.

C'eſt ainſi que toute cette pièce eſt écrite, & nous ne bornons pas ſon éloge à ce mérite ſi rare : mais veut-on que la deſtinée de Titus ſoit une chûte, certainement on ne pouvoit s'en relever avec plus de gloire que l'Auteur l'a fait par le ſuccès de Zelmire; il s'y montre un digne diſciple, un digne ſucceſſeur des Corneille, des Racine, des Crébillon, &c. Ainſi Créqui, battu à Conſarbruck, montra encore à l'Europe un Général, après Condé, Turenne & Montécuculli. Tel eſt le vrai talent; il ſent ſa force, un échec ne le décourage point, il renverſe avec éclat les obſtacles qui arrêtent ſes premiers élans.

Duris ut Ilex tonſa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido
Per damna, per cædes, ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.

. . . .

Merſes profundo, pulchrior evenit.



OBSERVATIONS
DE
L'ÉDITEUR.

Sur les Tragédies de TITUS *& de* ZELMIRE, *& sur le jugement que le Journal des Savans a porté de ces deux pièces.*

LE Journal des Savans a toujours été favorable à M. de Belloy ; l'esprit de ce Journal est d'encourager les talens naissans, d'applaudir aux talens reconnus, de louer avec plaisir, de critiquer avec modération & dans la vue d'être utile.

L'amitié même présidoit aux jugemens que le Journal des Savans portoit sur les Ouvrages de M. de Belloy; l'amitié qui craint de blesser en voulant servir, & qui aime à dissimuler en public les défauts dont elle a pris soin d'avertir en particulier.

L'amitié ne doit plus aujourd'hui à M. de Belloy que la vérité ; ce sera même encore rendre hommage à cet homme célèbre, & le mettre au rang des Maîtres & des modèles, que de faire servir aux progrès de l'art ses fautes comme ses beautés.

TITUS.

Le ſujet de *Titus* eſt tiré de M. Métaſtaſe. Le trait de clémence qui fait le fond de ce ſujet, eſt rapporté par les Ecrivains de l'Hiſtoire Auguſte, qui, ſelon leur uſage, n'étant entrés dans aucun détail, & n'ayant pas même nommé les coupables, ont laiſſé le champ libre à l'imagination des Poëtes. M. de Belloy a ſupprimé, des inventions de M. Métaſtaſe, pluſieurs choſes qui pouvoient convenir à un Opéra Italien, mais non à une Tragédie Françoiſe; cette foule d'évènemens qui ne ſont que montrés, & qui s'effacent les uns les autres par la rapidité avec laquelle ils fuient, pour ainſi dire, devant le ſpectateur, cette multiplicité d'épiſodes qui occupent & embarraſſent l'action, diviſent l'intérêt, nuiſent au jeu des paſſions, au développement des caractères, à l'effet des ſituations, & ſouvent laiſſent la Scène vuide pour la remplir d'objets nouveaux : ces défauts, qui n'en ſont pas peut-être dans un ſpectacle fait principalement pour les yeux, diſparoiſſent dans la pièce de M. de Belloy; tout y eſt dans la juſte étendue & dans les proportions qu'exige un Poëme régulier : c'eſt une machine auſſi ſimple que celle de M. Métaſtaſe eſt compliquée.

Vitellie, chez M. de Belloy, comme chez M. Métaſtaſe, a de bien foibles raiſons pour conſpirer contre un Prince auſſi aimable, auſſi aimé que Titus; ſon vrai motif eſt que Titus, pour qui elle a de l'amour, n'a pour elle que de l'amitié; ſon prétexte eſt que Titus occupe le trône qui devroit appartenir à Vitellie, & que Veſpaſien, père de Titus, a été la cauſe de la mort de Vitellius, père de Vitellie; celle-ci, en conſéquence, appelle Titus *uſurpateur*, & dit à ſa confidente :

Tu le vois ſur mon trône, & tu cherches ſon crime?

Mais n'eſt-ce pas bien légèrement dire *mon trône*, alléguer des droits, & parler d'uſurpation? Qu'une Princeſſe iſſue d'une longue ſuite de Souverains, tienne ce langage, elle en a le droit; mais quels droits pouvoit avoir une fille de Vitellius, que n'eût pas de même un fils de Veſpaſien? Les droits de Veſpaſien n'étoient-ils pas abſolument les mêmes que ceux de Galba, d'Othon & de Vitellius? Ce titre d'uſurpateur, donné à Titus, eſt d'autant plus ſingulier, que, depuis l'établiſſement de l'Empire Romain, c'étoit le premier exemple d'un fils qui eût ſuccédé à ſon père : Titus par conſéquent doit être regardé comme le ſucceſſeur le plus légitime qu'on eût vu juſ-

ques-là. De plus, étoit-il dans les mœurs Romaines qu'une femme pût prétendre de son chef à l'Empire ? En ce cas, l'ambitieuse Agrippine, qui ne couronnoit Néron que pour régner sous son nom, auroit pris l'Empire pour elle-même, elle y avoit droit avant Domitius son fils, étant la nièce des Empereurs Tibère & Claude, & la fille de Germanicus.

Quant au vrai motif qui fait conspirer Vitellie, M. Métastáse, (qu'il soit permis de le dire,) a mal imité *Andromaque* & *Cinna* ses modèles. Vitellie est une forcenée qu'on ne peut pas même appeler, comme le Docteur cité par Balzac appeloit Emilie, *la sainte & l'adorable Furie :* Emilie du moins conspiroit contre le meurtrier même de son père, elle rendoit d'ailleurs la liberté à Rome, projet toujours favorable & qui passoit alors pour légitime, ce qui la faisoit encore nommer, par le Docteur de Balzac, *la possédée du démon de la République.* Comparez les temps & les personnes, la tyrannie encore récente & odieuse du tems d'Auguste, affermie & devenue légitime du tems de Titus; rappellez-vous les proscriptions, & comparez Octave à Titus.

Pour Hermione, elle ne conspire pas ;

l'ordre d'aſſaſſiner Pyrrhus lui échappe dans le délire de ſa paſſion ; mais voyez ſes affronts, voyez Pyrrhus

La quitter, la reprendre, & retourner encor
De la fille d'Helene à la veuve d'Hector.

Vitellie n'a d'autre reproche à faire à Titus que d'être trop aimable & de n'être point amoureux d'elle. C'eſt donc mal-à-propos que M. Métaſtaſe lui a donné la violence d'Emilie & la fureur d'Hermione, & M. de Belloy qui l'a faite plus tendre qu'ambitieuſe, ne lui a pas donné, à ce qu'il nous ſemble, d'aſſez fortes raiſons pour conſpirer.

L'expoſition eſt faite par Vitellie à Tullie, ſa confidente ; car l'uſage des confidens eſt à peu près le ſeul artifice que nous ayons imaginé pour les expoſitions, & cette voie, pour le dire en paſſant, n'eſt peut-être pas beaucoup plus heureuſe que ne ſeroit celle d'un monologue, où chaque perſonnage déclinant ſon nom, diroit : Je ſuis *Oreſte*, ou bien *Agamemnon*.

La grande difficulté eſt qu'il faut inſtruire le Spectateur, ſans paroître s'occuper de lui : or, les objets que contient l'expoſition ſont de deux ſortes ; les uns ſont des évènemens publics qui précèdent l'action, les autres ſont

des ſecrets, ou des projets qu'un perſonnage révèle à ſon confident.

Quant aux premiers, Corneille obſerve que, » s'il eſt aiſé de trouver des gens qui les » ſachent pour les raconter, il n'eſt pas aiſé » d'en trouver qui les ignorent pour les en- » tendre «.

Quant aux ſeconds, il faudroit que Vitellie eût quelque motif, quelque intérêt; 1°. de faire à Tullie la confidence de ſes projets; 2°. de la lui faire ce jour-là plutôt qu'un autre jour. Or, non-ſeulement Vitellie n'a point de ſemblable raiſon, mais elle en a une très-puiſſante dans la nature même de ſon projet, pour ne le révéler à perſonne; & Tullie qui condamne juſqu'au bout ce projet, & qui a pour Titus les ſentimens que tous les Romains lui doivent, devient une confidente très-dangereuſe pour Vitellie. En effet, le devoir de ſauver ſon Maître en pareil cas, & l'amour qu'inſpiroit un Maître tel que Titus, formoient ici un obſtacle particulier à cette confidence. Laonice, pour ſauver Rodogune, trahit Cléopâtre, dont les projets criminels la révoltent: Vitellie a la même choſe à craindre de Tullie. Hermione peut, en préſence de Cléone, ordonner à Oreſte d'aſſaſſiner Pyrrhus: Cléone n'eſt point ſujette

de Pyrrhus, & ne prend aucun intérêt à lui; d'ailleurs Hermione eſt une furieuſe qui n'a plus rien à ménager, qui dit à Cléone:

Que je me perde ou non, je ſonge à me venger,

Qui menace Pyrrhus lui-même en préſence:

Crains encor d'y trouver Hermione.

Emilie peut auſſi impunément révéler ſes projets à Fulvie, ils tendent à rétablir la liberté que tout le monde regrettoit alors; mais Vitellie n'a, ni par ſa ſituation, ni par la nature de ſon projet, le droit d'être ſi imprudente. Elle dit, il eſt vrai, à Tullie:

En ce grand jour tu m'es trop néceſſaire,
Et puis-je redouter qui m'a ſervi de mère?

C'eſt avoir ſenti la difficulté, mais ce n'eſt pas l'avoir levée.

Cet inconvénient eſt particulier à la pièce Françoiſe. M. Métaſtaſe n'a point donné de confidente à Vitellie; l'expoſition ſe fait dans une Scène entre Vitellie & Sextus, elle fait partie de l'action, mérite eſſentiel. Vitellie ne laiſſe point ignorer à Sextus qu'elle a aimé Titus, en quoi elle imite encore Hermione; mais très-à propos. M. de Belloy auroit dû ſuivre ici ſon modèle, & cet aveu de Vitellie à Sextus, mieux ménagé, plus développé,

auroit produit un plus grand effet. Au reste, on pardonne à Vitellie beaucoup de défauts, parce qu'elle aime beaucoup Titus, elle éprouve des combats, elle a au milieu de ses fureurs des retours de tendresse qui la rendent intéressante. Il est beau qu'après avoir dit du ton de Corneille :

Tu le vois sur mon trône, & tu cherches son crime !..
D'un affront non vengé la tache est éternelle,
D'un coupable impuni la race est criminelle ;
Ainsi tous les grands cœurs ont pensé dans ces lieux,
Ainsi le peuple même y fait penser ses Dieux..

Elle ajoûte du ton de Racine :

Hélas ! pour triompher d'un si juste devoir,
Ce dangereux Titus n'avoit qu'à le vouloir.
Son cœur sembloit répondre à mon ardeur extrême :
Qu'on se croit aisément aimé de ce qu'on aime !...
Mes esprits enchantés, tous mes sens confondus
Ne cherchoient, ne voyoient que le sceptre & Titus,
Peut-on se refuser à ce bonheur suprême
De partager un trône avec l'objet qu'on aime ?

Il est beau que, prête à l'immoler, elle pleure de tendresse, & s'écrie :

N'ai-je pas, en l'aimant, l'univers pour rival ?
Oui, Titus, oui, ta main, pour présent nuptial,
Apporte avec ton cœur, dont l'offre est si charmante,
Tous les cœurs de la terre aux pieds de ton amante...

J'entends autour de moi, Rome, la terre entière
Demander en pleurant, à ma main meurtrière,
Ce père des humains par ma main opprimé,
Qui les rendroit heureux ſi je ne l'euſſe aimé.

Voilà des beautés qui étoient dans le ſujet, & qui ne ſont point dans M. Métaſtaſe.

On a dit que Titus étoit trop bon, & nous avons vu la réponſe de M. de Belloy à cette objection. Pour rendre compte de notre opinion à cet égard, il faut comparer des traits différens de la clémence de Titus. Que ce grand Empereur diſe :

Faut-il donc, Annius, punir tous les coupables ?
Les ſupplices fréquens en ſont moins redoutables.
Crois qu'il eſt dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il eſt de criminels :
Le nombre ſert d'exemple & d'excuſe peut-être :
Moins on voit de méchans, & moins on oſe l'être.

Voilà une vérité noble, utile, politique même, qui n'a pas dû échapper à Titus, & ici l'on ne peut qu'admirer.

Mais Annius entre dans le détail : » Pourquoi, dit-il, rappeler de l'exil un Lentulus, » factieux dès ſa plus tendre jeuneſſe ? «

TITUS.

Eh bien ! s'il étoit jeune, il faut excuſer l'âge.

Ici on admire encore, mais on ſourit, ſoit du prétexte, ſoit de l'expreſſion.

Annius inſiſte : » Mais ce Lentulus ne ceſſe » de répandre contre vous des bruits injurieux, & de calomnier vos plus ſages loix ! «

TITUS.

Qu'importe un vain diſcours, un imprudent murmure ?

Ici l'on ſourit encore. Titus continue :

Si Rome le croit juſte, il en faut profiter,
Si Rome le dément, il ne peut m'inſulter.
Va, cet ingrat m'apprête une gloire nouvelle :
A force de bienfaits je le rendrai fidelle.

Ici le ſentiment & l'expreſſion s'ennobliſſent tellement qu'il n'eſt plus poſſible de ſourire ; mais lorſqu'Annius répond :

Vous trouvez cent raiſons, Titus, pour pardonner,
Et vous n'en voyez pas quand il faut condamner.

On ſourit de nouveau, quoiqu'en s'attendriſſant, & on eſt entièrement de l'avis d'Annius contre Titus.

Si Titus eſt foible ici, ſa foibleſſe même eſt adorable. De quoi donc ſourit-on ? N'eſt-ce pas de cette eſpèce d'opiniâtreté à pardonner qui paſſe un peu les bornes de la ſa-

gesse ? n'est-ce pas de cette fécondité à trouver des prétextes au défaut de raisons ? n'est-ce pas de ce que Titus va jusqu'au sophisme pour justifier sa vertu dominante, comme tant d'autres pour excuser leurs vices ? Quand Titus dit :

Qu'importe un vain discours ?

Ne sent-on pas qu'on peut lui répondre : » Il » importe beaucoup qu'un homme déjà puni » pour avoir été factieux, ne continue pas » impunément de l'être, parce qu'alors il se » montre incorrigible & qu'il peut être dan- » gereux. «

La bonté est toujours si essentiellement sublime, que ce seroit une espèce de profanation d'entrevoir une nuance comique dans ces traits de clémence ainsi accumulés & ainsi motivés. Cependant Titus n'est-il pas clément ici de la même manière à peu près dont Zima est magnifique, lorsqu'il répond sérieusement à un homme, qui, en plaisantant, parie son cheval que Zima est amoureux : *Vous avez gagné, mon cheval sera ce soir dans votre écurie ?* Ce trait fait rire sans dégrader Zima. Ne pourroit-on pas de même dans une Comédie du ton le plus noble, qui auroit pour titre, *l'Indulgent*, & où l'on répréfenteroit un Prince

ou

ou un Grand, qui se nuit par l'excès de son indulgence, placer une partie de cette Scène entre Titus & Annius ? & rendre le héros de la pièce un peu comique, en le rendant infiniment aimable ?

Nous avons déjà dit ailleurs (1) que Titus se dégrade, lorsqu'averti ainsi par Annius, il croit sans examen tout ce que lui dit Lentulus, soit en ce qui concerne Vitellie, soit en ce qui intéresse sa propre sûreté.

Mais nous ne trouvons rien d'excessif dans la clemence de Titus à l'égard de Sextus, qui est le sujet principal de la pièce. Lorsqu'Annius déclare que Sextus, condamné par le Sénat, se condamne lui-même, sans rien alléguer pour sa défense, & que Titus s'écrie :

Ami, qu'il vienne ici :
Sur ce fatal secret je veux être éclairci.
Son cœur avec le mien ne pourra point se taire ;
Son excuse est peut-être au fond de ce mystère.
Vois depuis plus d'un an tous ses combats secrets,
Ses chagrins dévorans & ses profonds regrets ;
Vingt fois, pour me sauver, sa bouche s'est ouverte,
Il m'a, dans ce jour même, averti de ma perte :

---

(1) Voyez les notes placées au bas des Observations de l'Auteur sur Titus.

Et dans l'inſtant encor qu'il vint la conſommer,
Un ſeul embraſſement a pu le déſarmer,
Quelqu'un l'aura ſéduit, c'eſt ce qu'il faut connoître.

Il n'y a rien là que de tendre, de touchant, de ſublime ; tout eſt vrai, Titus a vu les agitations de Sextus, il doit penſer ainſi de ſon ami. Ce cri du cœur de Titus :

Ami, qu'il vienne ici.

eſt admirable. Pluſieurs de ces beautés ne ſont point dans M. Métaſtaſe, du moins elles ne ſont ni préparées, ni placées, ni préſentées de même.

Cette entrevue ne produit point l'éclairciſſement que Titus en eſpère, parce que Sextus ne pourroit s'excuſer qu'en accuſant Vitellie ; il retient toujours ſon ſecret, toujours prêt à lui échapper. Cette ſituation eſt fort belle, c'eſt la ſituation favorite de M. Métaſtaſe, qui la reproduit dans pluſieurs de ſes pièces, & qui la fait revenir deux fois dans *Titus* ſous différens noms. Annius, ami de Sextus & qui doit épouſer Servilie ſa ſœur, prend le manteau de Sextus, pour que celui-ci puiſſe paroître chez l'Empereur, ſans y porter la marque des conjurés, attachée à ce manteau ; un moment après, Annius oublie pour lui-même cette circonſtance dont il s'eſt

ſi bien ſouvenu pour ſon ami : il paroit devant l'Empereur & devant Servilie avec ce manteau qui le condamne à leurs yeux ; un mot ſuffiroit pour le juſtifier ; mais ce mot perdroit Sextus, l'ami d'Annius, le frère de cette Servilie, qui vient de préférer Annius à l'Empereur même. Annius eſt prêt à périr pour ne pas accuſer Sextus, comme Sextus dans la ſuite pour ne pas accuſer Vitellie. Plus cette ſituation eſt forte, moins il falloit la prodiguer, & comment ſe permet-on de la répéter dans une même pièce ?

C'eſt dans cette Scène d'éclairciſſement entre Titus & Sextus que ſont *ces paroles divines*, comme les appelle M. de Voltaire :

Siam ſoli, il tuo ſovrano
Non è préſente : apri il tuo core à Tito
Confida all'amico ; io ti prometto
Qu'Auguſto n'ol ſapra.

Que M. de Belloy rend ainſi :

Titus eſt ſeul ici, Céſar n'y veut point être,
Ne vois qu'un ami tendre, oſe oublier ton Maître ;
Dans le fond de mon cœur viens dépoſer le tien,
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

On cite avec raiſon ces vers comme un mo-

dèle d'imitation ; nous avouerons cependant que ces mots de l'original

Io ti prometto
Qu'Augusto n'ol sapra.

ont plus de simplicité, plus de gravité que ce vers :

Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

qui tient un peu du badinage de *la Mère Confidente* de Marivaux. Sextus ne pouvant satisfaire Titus, demande la mort pour toute grace; Titus irrité de son silence, lui dit :

Je te l'accorde, ingrat.

Sextus pénétré de ce mot, s'écrie :

Titus, ah! quels adieux!... étoient-ils faits pour nous?
Pensiez-vous que Sextus mourroit hai de vous?....
Mais quand de mes forfaits j'aurai subi la peine,
A ma mémoire au moins épargnez votre haine;
Et de mes premiers ans rappellant l'heureux cours,
Détournez vos regards des derniers de mes jours.

Le monologue suivant de Titus redouble l'attendrissement qu'a produit cette touchante scène. Titus prêt à signer le décret qui condamne Sextus, s'arrête & fait cette tendre réfléxion qu'auroit dû faire peut-être notre clément Henri IV, dans la triste affaire du Maréchal de Biron.

Ainſi donc dans le ſang ma juſtice ſe baigne !
C'eſt celui d'un ami qui va ſouiller mon règne.
On dira que Titus fut las de ſa bonté
Comme Auguſte & Sylla de leur férocité.....
Les Dieux ont fait ton ame en un jour de clémence :
Vois combien la rigueur coûte à ta bienfaiſance.
Pourquoi te refuſer ton ſuprême plaiſir ?
Va, Titus, il vaut mieux que le juſte avenir
Reproche à ta mémoire un pardon qu'un ſupplice,
Un excès de bonté qu'un excès de juſtice.
Qu'on ramène Sextus..... Jouiſſons du plaiſir
Dont ſes ſens éperdus vont ſoudain treſſaillir.
S'il ne mérite pas cette faveur inſigne,
Je l'accorde à mon cœur, qui ſans doute en eſt digne.

Si ce n'eſt pas là le ſublime de la tendreſſe & de la bonté, c'eſt-à-dire, le genre de ſublime le plus touchant & le plus aimable, il faut renoncer à raiſonner ſur les matières de goût & de ſentiment. La plupart de ces beautés ſont dans M. Métaſtaſe ; mais faute d'ordre & de développement, elles n'y ſont pas le même effet.

Les deux derniers vers préviennent l'objection *de l'excès de bonté*, comme ce vers de Mithridate :

S'il n'eſt digne de moi, le piège eſt digne d'eux.

prévient l'objection qu'on pourroit faire ſur la baſſeſſe du ſtratagême que ce Prince em-

ploye, pour ſurprendre le ſecret de Monime & de Xipharès.

Voici encore une beauté ſimple & ſublime, & qui appartient en propre à M. de Belloy : Vitellie vient, comme chez M. Métaſtaſe, s'accuſer pour ſauver Sextus ; elle annonce que Sextus a été ſéduit & qu'elle va livrer le vrai coupable : Titus, qui s'eſt affermi dans la réſolution de pardonner, fait cette réponſe qui n'eſt pas dans M. Métaſtaſe, & où Titus reſpire tout entier :

Arrêtez. Mes projets vous plairont mieux peut-être :
Je veux lui pardonner, que ſert de le connoître ?
Devant moi, chaque jour, il auroit à rougir ;
Et je l'expoſerois encor à me haïr.

Ce trait eſt imité en partie de la belle action de Pompée, qui brûle les lettres, où il auroit pu apprendre les noms de ſes ennemis ſecrets ; mais c'eſt un trait plus digne de Titus que de Pompée, & c'eſt pour ainſi dire la créer que de l'appliquer ainſi :

Après avoir parlé de Vitellie & de Titus, il reſte peu de choſe à dire de Sextus ; nous ne lui reprocherons pas une irréſolution inévitable dans la ſituation où il ſe trouve, placé entre un ami & une Maitreſſe ; nous obſerverons ſeulement, que cette irréſolution pro-

longée, doit jetter dans ſon rôle une monotonie un peu faſtidieuſe au théâtre. Ce qu'il a de plus à dire à Vitellie dans la ſeptième Scène du troiſième Acte que dans la ſeconde Scène du premier Acte, étant accueilli de même, ne conſtitue pas une variété, & Vitellie a peut-être trop raiſon de lui dire :

Vous me quittez toujours plein de zèle & d'audace :
Et quand je vous revois, indécis & tremblant,
Vous ne m'apportez plus qu'un courroux chancelant.

Le caractère de Lentulus eſt entièrement de l'invention de M. de Belloy ; ce perſonnage n'eſt que nommé parmi les conjurés dans M. Métaſtaſe ; chez M. de Belloy, c'eſt un fourbe adroit & dangereux, que Sextus peint par ce trait caractériſtique :

Ses yeux au fond des cœurs dérobent les ſecrets.

Il dérobe en effet celui de Vitellie, c'eſt Titus qu'elle aime, dit-il,

J'ai peint Sextus perfide, & n'ai pu la troubler ;
Je peins Titus mourant, & je la fais trembler.

Ce trait de pénétration nous paroît imité, mais de loin & habilement, d'une des plus belles Scènes que Sénèque ait faites ; c'eſt celle du troiſième Acte de *la Troade*, où Ulyſſe vient

demander à Andromaque de la part des Grecs, Aſtyanax, ſon fils ; Andromaque répond qu'il eſt mort, Ulyſſe feint de la croire & il la félicite : vous l'auriez vu, dit-il, précipiter du haut de cette tour, la ſeule qui reſte de Troye. Andromaque frémit, Ulyſſe démêle dans ſon émotion plus de crainte que de douleur. » Son fils eſt vivant, dit-il,

En tremuit, hâc, hâc parte quærenda eſt mihi.

il devient ſi preſſant, ſi terrible, il lance des regards ſi perçans dans le cœur effrayé de cette mère, il ſurprend avec une ſi funeſte adreſſe ceux qu'elle laiſſe échapper involontairement vers le tombeau d'Hector, il va faire avec tant de violence renverſer ce tombeau, où Aſtyanax eſt en effet caché, qu'Andromaque juge encore plus sûr de confier ſon fils à la pitié d'Ulyſſe que de vouloir le dérober à ſa pénétration.

Apoſtolo-Zeno a imité, ou plûtôt traduit cette Scène dans ſon Andromaque. Sénèque lui-même paroît avoir imité Virgile, dans la réponſe qu'Andromaque fait à Ulyſſe, qui lui demande où eſt ſon fils :

Ubi natus eſt ? ubi Hector ? ubi cuncti Phryges ?
Ubi Priamus ? unum quœris, ego quœro omnia.

Ces vers rappellent ceux de Virgile :

Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta ſub undis
Scuta virûm, galeaſque & fortia corpora volvit.

Les vers de Virgile ſont plus impoſans, plus épiques. La formule interrogative rend le trait de Sénèque plus dramatique & plus vif.

Revenons à Lentulus : ces perſonnages odieux, néceſſaires dans de certaines pièces, déplaiſent toujours au théâtre ; le grand moyen d'en tirer parti eſt de leur donner dans l'eſprit aſſez de reſſources, pour échapper du moins au mépris, s'ils ne peuvent échapper à la haine. Lentulus qui, comme nous l'avons dit, a pénétré le ſecret de Vitellie, & qui voit que c'eſt Titus qu'elle aime, tandis qu'elle feint d'aimer Sextus, s'attache à rendre celui-ci jaloux pour que Titus périſſe de ſa main : pour lui, tandis que ſes amis rejoindront Domitien à ſon frère, il fera un rôle tout oppoſé, il fondra ſur Sextus comme ſur l'aſſaſſin de l'Empereur, & s'annoncera comme le vengeur de Titus. Par-là, il ſe rendra également agréable, & aux Romains qui aiment ce Prince, & à Vitellie qui ſentira combien elle l'aimoit, quand elle l'aura perdu. Lentulus aime Vitellie, autant qu'un

ſcélérat ambitieux peut aimer, & ſur-tout il veut acquérir par ſon mariage avec elle les droits, quels qu'ils ſoient, de Vitellius à l'Empire. Voilà des projets bien vaſtes pour un perſonnage, qui n'eſt que le troiſième dans l'ordre des conjurés; car Lentulus paroît être le Maxime de cette conjuration, dont Sextus eſt le Cinna; mais il eſt bien plus coupable que Maxime, & Sextus l'eſt bien moins que Cinna.

Les projets de Vitellie à l'égard de Lentulus ont un peu d'obſcurité. Elle a, dit-elle, réglé le deſtin de Sextus & de Lentulus, ils partageront l'Empire, elle épouſera Sextus & régnera ſous ſon nom, comme Agrippine avoit régné ſous celui de Claude. Mais n'étoit-ce pas bien mal connoître Lentulus ſon parent, que de croire qu'on pût partager avec lui la grandeur ſouveraine? Si cependant Vitellie s'en eſt flattée, pourquoi perd-elle toute eſpérance au moment de l'exécution du projet? pourquoi s'empoiſonne-t-elle, parce qu'elle croit Lentulus vainqueur de Titus? n'étoit-ce pas là l'objet de la conſpiration? Pourquoi dit-elle à Titus:

Vous perdre & *le ſervir*, c'étoit trop pour mon cœur.

Pourquoi *le ſervir?* Le traité de partage étoit-

il rompu ? Qu'étoit-il arrivé de nouveau & d'imprévu qui eût dérangé l'ordre des projets ? Qu'elle donne pour raiſon de s'être empoiſonnée, le déſeſpoir d'avoir perdu Titus qu'elle avoit cru haïr & qu'elle aimoit ; rien de plus naturel : mais la crainte d'obéir â Lentulus n'a point de fondement, ou l'eſpérance de partager l'Empire entre lui & Sextus n'en a jamais eu. Il eſt certain qu'il y a là quelque choſe de louche & de mal expliqué.

On voit au reſte, que, dans cette pièce ſi ſimple, puiſqu'il ne s'agit que de la clémence de Titus envers ſes aſſaſſins, la conjuration eſt extrêmement compliquée : les conjurés ne ſont pas réunis pour un même objet comme dans *Rome ſauvée*, où il s'agit de détruire la liberté, & dans *la Mort de Céſar*, dans *Cinna* où il s'agit de la rétablir. Ici chaque conjuré a ſes projets & ſes intérêts à part. Vitellie ne veut que percer le cœur qu'elle n'a pu toucher, Sextus croit immoler un rival dans ſon ami, Lentulus eſt le ſeul qui en veuille à l'Empire, le ſeul qui ait le ſecret de la conſpiration & qui conſpire véritablement. Vitellie eſt paſſionnée, Sextus eſt ſéduit, Lentulus a des vues & un ſyſtême.

Annius, moins lié à l'action chez M. de Belloy que chez M. Métaſtaſe, n'y eſt pour-

tant point étranger, puiſque c'eſt lui qui ſauve Titus & qui tue Lentulus; ſon caractère eſt remarquable par une ſévérité ſtoïque qui contraſte avec l'indulgente vertu de Titus : il eſt beaucoup moins aimable que ce Prince; mais il eſt plus prudent, plus éclairé, ſon zèle eſt utile, & enfin Titus lui doit la vie.

Nous nous ſommes un peu étendus ſur cette pièce, parce que nous croyons qu'elle n'eſt point encore à ſa place dans l'opinion publique, & par cette raiſon même nous l'avons peut-être examinée avec plus de rigueur. Il faut oſer dire une vérité qu'on ſent fortement : les quatre premiers Actes de *Titus*, mêlés de beautés & de défauts, pourroient ne pas élever beaucoup cette pièce au deſſus des ouvrages médiocres auxquels on accorde de l'eſtime; mais c'eſt le cinquième Acte qui fait le ſuccès des pièces, & nous oſons aſſûrer que nous en connoiſſons peu d'auſſi attendriſſans que celui de *Titus* : diſons le mot, depuis les pièces de M. de Voltaire, qu'il faut toujours excepter, il ne s'en eſt point fait de ſi touchant; dautres pièces modernes peuvent avoir d'autres avantages ſur celle-ci : quelques unes, mais en très-petit nombre, ont celui d'un ſtyle plus égal & plus ſoutenu; aucune n'a dans le même degré le mérite dont

nous parlons, aucune ne fait verſer de ſi douces larmes. Une Tragédie eſt, dit-on, une expérience faite ſur le cœur humain, nous avons répété celle-ci, l'effet n'a jamais manqué ; nous ne récuſons ſur ce point aucun juge impartial, qui voudra s'abandonner à ſon impreſſion & juger d'après ſon cœur, & pour qui une répréſentation tumultueuſe ne formera point un préjugé. Nous concevons que l'Auteur ne s'eſt ni vanté ni fait illuſion, lorſqu'il a dit ce que ſon malheur lui donnoit le droit de dire, » que ſa pièce hono-» rée avant la répréſentation, du ſuffrage des » perſonnes les plus illuſtres & les plus éclai-» rées, avoit d'ailleurs fait fondre en larmes » toute l'aſſemblée de la Comédie à la pre-» mière lecture, & plus d'une fois les Acteurs » qui en faiſoient la répétition : les Acteurs, » ajoute-t-il, que l'habitude ſemble endurcir » contre le pathétique. «

Nous ajouterons que *Titus* nous paroît même écrit avec plus de naturel & de facilité que les autres pièces de M. de Belloy. Boileau ſe vantoit d'avoir enſeigné à Racine l'art de faire difficilement des vers : il ſemble au contraire que M. de Belloy n'avoit point encore appris à fabriquer avec effort ces vers pénibles & contournés qu'on lui a tant re-

prochés depuis; ſoit qu'il dût en partie au modèle qu'il ſuivoit, le naturel du ſtyle de *Titus*, ſoit que le langage du ſentiment & des paſſions lui fût plus familier alors que la Poéſie deſcriptive & que la pompe épique, dont il a voulu depuis orner quelques endroits du *Siége de Calais* & de *Gaſton & Bayard* : les morceaux de *Titus* que nous avons cités, ſont d'un goût pur, & cette pièce abonde en vers ſimples & dignes d'être retenus, tels que ceux-ci :

Toujours l'humanité plaint ceux qu'il faut détruire.
Quel Juge peut jamais condamner ſans gémir!
Le ſupplice d'un Prince eſt d'avoir à punir.
Qu'un affront eſt cruel quand on l'a mérité!
Sextus, les oubliant (*mes bienfaits*) m'en a fait ſouvenir.
Souhaite donc le ſceptre, & contemple ſes fruits!
Appliquons-nous enſemble à chercher ton excuſe.
Juge de tes ſujets, tu n'es pas moins leur père.

Et voilà les amis que le ſceptre nous donne!
Dieux! que vous rabaiſſez l'orgueil de la Couronne!
Nos ſujets inſenſés nous égalent à vous;
Et les derniers d'entr'eux ſont plus heureux que nous.
Le plus vil des humains dans ſa baſſeſſe extrême
Voit du premier coup d'œil qui le hait ou qui l'aime
&c.

ZELMIRE.

IL nous reſte peu de choſe à dire de *Zelmire*, après l'examen qu'en a fait le Journal des Savans & les notes dont nous avons accompagné la pièce & cet examen du Journal.

On ne peut pas dire que *Zelmire* ſoit le même ſujet qu'*Hypſipile*, comme le *Titus* de M. de Belloy, malgré des différences infinies dans la manière de le traiter, eſt eſſentiellement le même que celui de M. Métaſtaſe : il y a ſeulement entre *Zelmire* & *Hypſipile* des traits de reſſemblance marqués ; c'eſt dans l'une & dans l'autre une fille accuſée d'avoir fait périr ſon père, quoiqu'elle lui ait ſauvé la vie, & qui ne peut pendant quelque tems prouver ſon innocence, l'une à ſon mari, l'autre à ſon amant. Dans l'une & dans l'autre pièce c'eſt le père qui, en paroiſſant, juſtifie ſa fille ; mais ces ſituations, fugitives comme toutes les autres, chez M. Métaſtaſe, y ſont mêlées à une foule d'autres incidens, qui font dire avec trop de raiſon à Rodope, un des perſonnages *d'Hypſipile : Que d'évenemens en un jour !* M. de Belloy, de ſon côté, a joint aux ſituations empruntées d'*Hypſipile*,

d'autres ſituations de détail; mais qu'il a eu l'art de réunir dans un même intérêt. Enfin la reſſemblance des deux pièces ſe réduit à des rapports plus ou moins marqués entre le commencement de la première Scène de *Zelmire*, & la Scène onzième du premier Acte d'Hypſipile : la neuvième Scène du ſecond Acte de Zelmire & la treizième du premier Acte d'Hypſipile : le coup de théâtre d'Anténor au troiſième Acte & celui de Léarque au ſecond Acte, dont nous avons marqué les différences ; les Scènes cinquième, ſixième & huitième du troiſième Acte de *Zelmire*, & les Scènes douzième & treizième du ſecond Acte d'Hypſipile.

La Fable de *Zelmire*, dans ce qui eſt propre à M. de Belloy, nous paroît porter en quelques endroits ſur deux fondemens aſſez ruineux. L'un, dont nous avons déjà parlé, eſt que tout un peuple conſacre le parricide : l'autre, que Zelmire cache Polidore dans le tombeau des Rois. Mais ſi cet aſyle pouvoit être sûr avant la mort d'Azor, il ceſſe de l'être après cet évènement, puiſqu'on va dépoſer la cendre d'Azor dans ce tombeau, & qu'on y trouvera Polidore. On a peine à concevoir l'imprudence de Zelmire, qui ne s'empreſſe pas de tirer ſon père de ce redoutable aſyle,

asyle, aussi-tôt qu'elle apprend la mort d'Azor. Si l'on dit qu'il étoit également dangereux de l'en tirer & de l'y laisser, je répondrai que Zelmire devroit du moins parler de ce double danger, au lieu qu'il semble que l'Auteur n'ait pas senti la difficulté qui naît de ce qu'Azor doit être mis dans le tombeau.

Observons cependant que tous ces évènemens précèdent la pièce, & que c'est dans l'avant-Scène qu'il est le plus permis de faire des fautes, sur-tout quand elles amènent des beautés; il semble que l'Auteur soit moins responsable des évènemens antérieurs à l'action, & qu'il ne cautionne, pour ainsi dire, ses personnages qu'au moment où il les fait agir sous les yeux des spectateurs.

Nous devons encore dire un mot du grand changement que l'Auteur a fait au quatrième Acte. Polidore quittoit le combat & se retiroit un peu lâchement dans ce tombeau des Rois, qui avoit d'abord été son asyle. Cet endroit étoit presque le seul de la pièce qui eût attiré des marques sensibles d'improbation. L'Auteur, dans l'édition de 1762 avoit cherché à pallier ce défaut, par des mots qu'il mettoit dans la bouche d'Ema & de Rhamnès, & qui tendoient à donner une idée avantageuse de la valeur de Polidore.

Mais cette fuite, cette retraite dans le tombeau faisoit plus d'effet que leurs discours, & cet effet étoit désagréable. On voit dans la nouvelle édition comment l'Auteur a su justifier & ennoblir cette retraite. Rhamnès même acquiert un trait de caractère de plus par l'adresse avec laquelle il parvient à découvrir le lieu où Polidore est caché. D'ailleurs ce changement, aussi heureux pour les détails que pour le fond, remplit la pièce de beaux vers.

On voit par-là combien M. de Belloy étoit disposé à se corriger & à profiter de la critique, quand elle étoit juste & faite dans de bonnes vues : mais comment veut-on que les Auteurs se corrigent, quand une critique amère ne leur montre que l'intention de les insulter & de les humilier ? Aussi les Critiques de profession seroient-ils bien fâchés que les Auteurs se corrigeassent.

Le style de *Zelmire* nous paroît avoir en général moins de naturel & de simplicité que celui de *Titus*. L'expression y est quelquefois embarrassée, emphatique, quelquefois même incorrecte.

Et tu sais qu'à la Cour, des vains noms revêtu,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.

Acte I, Scène V.

A quoi ſe rapporte *le ſoin de ſa fortune?* On dit bien *prendre ſoin de ſa fortune; il n'a d'autre ſoin, on n'a d'autre ſoin que celui de ſa fortune; on ne connoit d'autre vertu que le ſoin de ſa fortune:* mais *le ſoin de ſa fortune*, peut-il être ainſi le nominatif du verbe? Qu'eſt-ce d'ailleurs que *le ſoin de ſa fortune revêtu de vains noms?*

Du trône éloigné,
J'en dévorois l'eſpace en mon cœur indigné!

J'en dévorois l'eſpace eſt une expreſſion forte; mais *dévorer l'eſpace du trône*, ne dit point ce qu'Anténor veut dire, il veut parler de l'eſpace qui le ſéparoit du trône.

La force ne pouvoit m'en briſer les barrières,
La ſouple politique écarta les premières.

Ces vers ſont guindés & contournés:

Tu me crois trop prudent pour lui laiſſer atteindre
L'âge de ſe connoître & le tems d'être à craindre.

ſont deux beaux vers dans la bouche d'un ſcélérat politique, s'il ne riſquoit rien à les dire; mais combien les deux vers ſuivans ſont obſcurs & forcés!

Reſſource paſſagère aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ſes jours.

Qu'eſt-ce qu'une *reſſource aux périls qu'on court ?* A quoi ſe rapportent ces mots : *reſſource paſſagère ?* Il ſemble que ce ſoit à ces mots : *leur terme*, cependant par le ſens, c'eſt à cet enfant, fils d'Ilus & de Zelmire.

Du fil de ſes beaux jours, à peine encor naiſſans,
Payer le reſte uſé de mes jours languiſſans !

Acte II, Scène V.

Payer des jours du fil d'autres jours n'eſt pas une expreſſion heureuſe.

Elle ouvre ſa carrière aux bornes de mon être.

Ce mot métaphyſique *être*, n'eſt-il pas un peu recherché pour le ſtyle de la Tragédie ?

On pourroit pouſſer cet examen plus loin & le rendre plus rigoureux ; mais il faudroit auſſi ſe livrer au plaiſir d'admirer les beaux vers répandus dans cette pièce, en bien plus grand nombre que les vers négligés : il faudroit obſerver que la tirade d'Anténor, *Citoyens de Lesbos, &c.* celle de Polidore :

Quels ſentimens, ma fille, en cette humble fortune !

celle du même Polidore :

Et dans de tels momens, vous voulez que je fuye !

Et pluſieurs autres peuvent être citées comme des modèles de ſtyle ; qu'il y a d'ailleurs dans

Zelmire beaucoup de ces mots heureux qu'on n'oublie point, & qui rendent un ouvrage à jamais célèbre ; comme :

Zelmire eſt innocente.
Je l'ai cru.... Pardonnez.
Souverain détrôné, je ne ſuis qu'un Soldat.

La force de ces mots eſt telle, que ce ſeul mot de ſituation :

Non, vous n'êtes point Lyncée !

a fait paſſer juſqu'à nous la très-médiocre pièce d'*Hypermneſtre* de Riupeiroux. *Horace* ne tomberoit jamais, quand il n'auroit pour le ſoutenir que le fameux *qu'il mourût.*

Pour revenir à *Zelmire*, quelques termes impropres, quelques vers pénibles, ne peuvent ni balancer ſes beautés, ni ſur-tout affoiblir le grand intérêt qui règne par-tout dans cette pièce, & qui en a toujours ſoutenu le ſuccès.



PIÈCES
RELATIVES
A TITUS
ET
A ZELMIRE.

LETTRE
DE M. DE BELLOY
A M. l'Abbé MÉTASTASE.

MONSIEUR,

AGRÉEZ que je vous offre le Titus François ſous les auſpices de S. E. M. le Comte d'Eſterhaſy. Protecteur de tous les arts, ſon nom ſera à vos yeux une recommandation pour ma Tragédie. Vous avez trop de droits ſur elle pour que je ne vous en faſſe point hommage. Quoique j'aye ſuivi une route différente de la vôtre, cependant ſi mon ouvrage a quelque mérite, je fais vanité de vous en reporter toute la gloire. L'immortel Racine imitoit Euripide, ſans marcher ſervilement ſur ſes traces; & il n'en reconnoiſſoit pas moins la ſupériorité de l'original. Vous êtes l'Euripide de l'Italie; mais je ſuis bien loin

d'être un Racine : & c'eſt ce qui m'oblige encore plus à vous payer le tribut que je vous dois, pour m'être ainſi paré de vos richeſſes.

Je vous préſente en quelque ſorte la gravure de votre tableau. Elle doit au moins piquer votre curioſité. Je vais vous rendre, ſi je puis m'exprimer ainſi, un compte littéraire des raiſons qui m'ont écarté de la voie que vous m'aviez tracée ; & vous excuſerez ſans doute ſi, pour cette petite diſſertation, je paſſe les bornes d'une lettre ordinaire.

L'art merveilleux avec lequel vous avez accommodé à votre théâtre pluſieurs de nos Tragédies, fait voir que vous connoiſſez trop parfaitement le goût des deux nations, pour trouver mauvais, qu'en tranſportant vos héros ſur notre théâtre, nous les habillions ſelon nos uſages. J'aurois ſouhaité avec paſſion pouvoir n'être que votre Traducteur : que de beautés j'ai regrettées, & que de fois j'ai plaint notre théâtre de s'être fait des règles incompatibles avec elles ! Je ne pouvois lire ſans enthouſiaſme votre belle Scène entre Titus & Servilie. Je treſſaillois à cette ſituation ſi intéreſſante d'Annius innocent, accuſé devant Vitellie, & devant le coupable Sextus, qui ſe voit déchiré par l'affreuſe alternative de perdre ſon ami par le ſilence, ou

ſa maitreſſe par un ſeul mot. Mais en même tems, je voyois avec douleur que ces morceaux admirables n'étoient pas faits pour nous. On n'adopteroit point à Paris l'amour de Servilie & d'Annius, qui ne ſont que le quatrième & le cinquième perſonnage de la Tragédie. Cet échange de manteau qui produit un indice ſi terrible contre Annius, eſt un de ces évènemens naturels que nous avons le malheur de trouver trop ſimples, & qui feroient rire nos Clercs de Procureurs dans le parterre, & par contagion nos Marquis dans les loges.

J'ai donc été obligé de retrancher totalement Servilie, & par conſéquent de faire d'Annius un rôle tout neuf. J'ai créé, pour ainſi dire, le perſonnage de Lentulus qui ne paroît pas dans votre pièce. J'ai cru que ce ſcélérat déterminé jetteroit dans la mienne un contraſte agréable ; & qu'attirant ſur lui toute la haine du ſpectateur, il feroit paroître Sextus moins coupable & le rendroit plus intéreſſant.

D'un autre côté, je ne pouvois conſerver dans le rôle de Vitellie ce que vous lui aviez prêté de l'Hermione de Racine. Il m'a fallu tirer de ſa qualité de Romaine & de l'orgueil du ſang impérial, un caractère ambitieux,

dont les fureurs fortifiant celles de l'amour outragé, rendissent cette Princesse plus terrible & plus dangereuse à Titus.

La nécessité de peindre plus en grand dans une Tragédie en cinq Actes, les personnages de Titus & de Sextus, que vous aviez été contraint de borner aux trois Actes d'un Opéra, m'a fait chercher de nouvelles situations qui étendissent les nuances de ces caractères si brillans par eux-mêmes. Heureusement j'ai trouvé dans les traits d'un Roi, le Bien-aimé de la France, ce qu'il me falloit ajouter au portrait d'un héros, les délices de l'univers. Ces tems de douleur & de joie, où ma patrie expirante avec son Maître sembla revivre avec lui, cette époque si chère & si honorable à mon Souverain & à ma Nation, m'a paru demander une place dans mon ouvrage; & j'ai cru même pouvoir mettre dans la bouche de Titus quelques paroles d'un Prince qui en a toutes les pensées.

Quant à Sextus; j'ai toujours, à votre exemple, partagé son ame entre le crime & les remords, l'amour & l'amitié; mais je l'ai mené plus loin dans l'un & dans l'autre. Dans le moment où les remords l'agitent, il va jusqu'à donner à Titus avis de la conspiration. Quand le crime l'entraîne, je l'ai poussé jus-

qu'à lever le poignard ſur ſon Maître. Et pour préparer ce double tableau, il a été néceſſaire de charger fortement les circonſtances qui déterminent ſa fureur ou ſon repentir. Delà vient que mes quatre premiers Actes n'ont preſque qu'une ſeule Scène travaillée d'après vous.

Enfin votre dénoûment eſt celui de Cinna. La mort ſeule de Vitellie pouvoit m'en fournir un autre. Je l'ai jugée même indiſpenſable pour la fin complette de l'action : & l'on m'a aſſuré que vous m'auriez prévenu ſur ce point, ſans la néceſſité d'habitude que l'on s'eſt faite ſur votre théâtre lyrique, de n'admettre que des fins entièrement heureuſes. La ſituation de Vitellie expirante, au moment où Titus lui offre ſa main, le déſeſpoir de cette femme qui ſe voit privée par ſes propres crimes de tout le fruit qu'elle en eſpéroit, m'a paru joindre à un tableau aſſez frappant, une morale qu'on doit toujours rechercher dans les ouvrages dramatiques. Il étoit juſte que Vitellie fût punie de ſes crimes, & de ceux qu'elle avoit fait commettre à Sextus. Celui-ci eſt puni à ſon tour par la perte de la coupable qu'il adore ; & Titus eſt vengé par le ciel même. C'eſt ce que j'avois exprimé par ces quatre vers qui finiſſent le rôle de Sextus,

& auxquels les circonſtances du tems m'ont forcé d'en ſubſtituer d'autres qui ne les valent point.

Dieux ! après tant d'horreurs je pleure la cruelle !
Et le coup qui la perd me punit autant qu'elle.
Titus pardonne tout : mais plus ſévère, hélas !
Le ciel venge les Rois qui ne ſe vengent pas.

Voilà, Monſieur, les principales raiſons qui m'ont privé de l'avantage de vous avoir pour guide de tous mes pas. J'aurois ſans doute bien mieux atteint le but de mon art, ſi j'avois pu marcher toujours en m'appuyant ſur vous. Mais je ne ſais ſi mon ouvrage en auroit été mieux reçu.

En effet, vous trouverez dans ma Préface un foible récit des manœuvres qu'on a employées pour le faire tomber. La crainte d'être chargé de ce ridicule que l'on attache aux Auteurs plaintifs, m'a engagé à ne tracer qu'une légère idée des cabales affreuſes qui m'ont aſſailli de toutes parts. Ce genre de perſécution, la honte & le fléau des Lettres, eſt auſſi inconnu dans votre pays qu'il eſt commun dans le nôtre. Mais je puis vous aſſurer qu'à Paris même on n'a jamais vu un pareil déchaînement. Ma pièce avoit eu le malheureux avantage d'être rendue célèbre

avant d'être repréſentée. On lui avoit fait une réputation trop brillante, que ſans doute elle ne méritoit pas. Les Comédiens l'annonçoient par-tout comme un phénomène. Je l'avois ſoumiſe au jugement des Ariſtarques les plus renommés, qui me l'avoient fait perfectionner & qui m'avoient trop publiquement honoré de leurs ſuffrages. M. de Crébillon même en avoit parlé avec trop d'éloges, & ma docilité à ſes conſeils l'avoit intéreſſé à mon ſuccès. Tout cela étoit ſu, & il en falloit beaucoup moins pour ameuter ces inſectes de la Littérature, que l'ombre du talent effarouche, & qui bourdonnent toujours avec fureur autour de ceux qu'ils croyent prêts à prendre l'eſſor au deſſus d'eux.

A ces ennemis nés de tout Auteur un peu annoncé, ſe joignoient d'autres ennemis particuliers; des parens poſſédés de ce ſtupide préjugé qui crie à l'infamie contre les imitateurs des Corneille & des Racine : reſte de barbarie que les nations les plus ſuperſtitieuſes ont abjurée. Comment aurois-je reſiſté, moi, foible Elève, à des ennemis plus nombreux & plus acharnés que ceux qui ont attaqué avec ſuccès Phédre même & Sémiramis ?

Je puis, Monſieur, vous donner une preuve ſans replique, que je ne vous préſente point

ici de ces faits hasardés, de ces fantômes que l'amour-propre enfante, ou accroît aux yeux d'un Auteur mal traité. Le *Mercure de France* du mois de Mai 1759, en disant qu'on ne trouve guère dans ma pièce que trois Scènes imitées de l'Italien, ajoute, que *ce ne sont pas celles qui ont le plus réussi.* Or comment concevoir que ce qui devoit le plus réussir ait été le plus mal reçu, si ce n'est parce que le public impartial n'a pas été libre de juger? On a remarqué que mes ennemis qui connoissoient votre Opéra, traduit depuis dix ans en prose Françoise, n'en voyoient pas plutôt approcher un beau passage, qu'ils redoubloient de rumeurs & de mauvaises plaisanteries. Car le grand talent des Chefs de cabale est de bouffonner, ou de murmurer aux plus beaux endroits. Quand ils les ont une fois tournés en ridicule, ou qu'ils les ont empêchés d'être écoutés, vous jugez bien que le reste de la pièce tombe de lui-même.

Malgré ces indignités, il est très-vrai, que la plupart des morceaux que l'on a laissé entendre, sur-tout dans le second & dans le cinquième Acte, ont reçu les plus grands applaudissemens de la part de tout ce qui n'étoit pas aposté contre moi. La pièce fut même annoncée pour le jour suivant, & l'annonce en fut

fut applaudie par ce public ſenſé, qui étoit venu pour entendre, & qui eſpéroit être plus heureux à une ſeconde répréſentation. Mais le dépit, l'accablement, la mauvaiſe honte, la défiance, la fierté peut-être, & l'égarement total où m'avoient jetté ces différens mouvemens, me firent retirer la pièce. Je n'ai pas tardé à m'en repentir. Le ſuffrage de M. de Voltaire qu'elle a obtenu depuis, le conſeil que ce grand homme m'a donné de la remettre au théâtre, m'ont trop éclairé ſur ma fauſſe démarche. Je ne ſuis pas ſans eſpérance de la réparer : mais éloigné de ma patrie encore pour quelque tems, il faut remettre ce projet à une ſaiſon plus favorable. On m'aſſûre que tous nos Journaux ſe ſont attachés à me venger de l'affront que j'ai eſſuyé. Que je m'eſtimerois heureux ſi votre approbation confirmoit celle de tant de Juges célèbres ! Je ſerois pleinement conſolé, & je ne douterois plus du retour du public en ma faveur.

Il m'eſt revenu un fait dont je vous dois l'explication. Un Gentilhomme Allemand, s'eſt, dit-on, annoncé comme l'Auteur de la première eſquiſſe que je fis de mon Titus en l'année 1755 : on m'ajoute qu'il vous en a envoyé copie, ſans ſeulement parler de moi. Si le fait eſt vrai, il a droit de me ſurprendre

beaucoup. Il eſt bon de vous dire à cet égard, que ſur les inſtances réitérées de ce jeune Officier, je lui appris, pendant ſix mois environ, que j'eus occaſion de le voir dans ſon pays, le méchaniſme de notre verſification qu'il ne ſait même encore que très-imparfaitement : il n'avoit, & ne pouvoit avoir d'autre but, quand je lui envoyois des Scènes en proſe qu'il mettoit en vers à ſa mode, & que je corrigeois enſuite. Il ignoroit même alors qu'il exiſtât une Tragédie de Cinna. Et auſſi dans ſon propre pays perſonne ne l'a-t-il cru, ni ne le croit encore capable d'avoir composé ce brouillon tout informe qu'il étoit. En effet, vous verrez qu'aujourd'hui les ſituations, les évènemens, la conduite, les perſonnages même de ma Tragédie ſont abſolument différens. A peine retrouverez-vous 150 vers de l'eſquiſſe épars dans toute la pièce. Mais il n'en eſt pas moins vrai que cette ébauche même eſt mon ouvrage, & je crois que ce Monſieur ne s'aviſera pas de me le diſputer. Le Titus imprimé ſuffit pour faire connoître l'Auteur de ce cannevas manuſcrit.

Je finis ma trop longue lettre, en vous prévenant, Monſieur, que je compte encore enrichir de vos dépouilles, la nouvelle ſœur que je vais donner à Titus. Les François com-

mencent à ſe venger ſur vous des larcins honorables que vous leur avez faits. Vous n'avez pas lieu de les en blâmer, votre Iſle Déſerte a été vue ſur notre Scène avec le plaiſir le plus vif. Le grand coup de théâtre de votre Hypſipile, employé dans notre Hypermneſtre, a, pour ainſi dire, fait tourner la tête à tout Paris. Ce ſont auſſi des coups de théâtre que je vais vous emprunter. Ce genre de vol eſt aujourd'hui le plus heureux, & d'ailleurs c'eſt le plus facile. Il en coûte bien moins de faire lever ou tomber un poignard, ſuivant la ſituation que l'inventeur a tracée, que de rendre une tirade de vers ſublimes avec la force de l'original. Ne croyez pas pourtant que je m'attache uniquement, comme la plupart de mes jeunes confrères, à vous imiter dans l'appareil du ſpectacle, ni que leurs ſuccès & ma diſgrace me dégoûtent de cette autre partie de notre art, dont tous vos ouvrages ſont des modèles accomplis. Vous ne reconnoîtrez jamais pour Poëtes ceux qui déchirent les oreilles en éblouiſſant les yeux; ceux qui prennent la ſéchereſſe & la dureté pour la préciſion & la force. Qu'ils liſent cent fois votre Régulus, votre Didon, Athalie & Phédre, le Brutus & la Zaïre de M. de Voltaire; c'eſt là qu'ils apprendront que dans le ſublime,

comme dans le tendre, il n'y a point de poéſie ſans éloquence & ſans harmonie. Puiſſiez-vous en trouver quelques traces dans mon ouvrage ! Ce ſeroit un grand mérite à mes yeux, ſi je m'étois aſſez approché de votre ſtyle, pour faire reconnoître en moi par quelque côté, le grand Maître d'après lequel j'ai travaillé. J'ai l'honneur d'être, &c.



VERS

FAITS pour être présentés à l'Impératrice de Russie, avec un Exemplaire de la Tragédie de TITUS.

DIGNE sang d'un Héros qui créa sa patrie,
D'un peuple fortuné mère tendre & chérie,
Qui par vos soins constans voyez enfin mûrir
Ces nobles fruits des Arts, que Pierre fit fleurir:
Si votre œil s'abaissant aux jeux de Melpomène,
D'un regard protecteur daigne honorer la Scène;
Il n'y vient pas chercher le frivole plaisir
De tromper un moment les ennuis du loisir:
Mais il prétend y voir la Morale épurée,
Pour mieux toucher les cœurs, par les graces parée.

Ma Muse, sur vos goûts déterminant son choix,
Osa peindre un Héros, le modèle des Rois,
Qui d'un règne trop court étendant la carrière,
La remplit du bonheur de la nature entière.

Pour former le plus grand de tous les Souverains,
Le Ciel devoit choisir le meilleur des humains:
Titus fut l'un & l'autre, & sa clémence auguste
Eut l'art de pardonner, sans cesser d'être juste.

Entre un ſujet & lui ſa bonté ſe plaçoit ;
Sur ſes ſujets entre eux l'équité prononçoit:
Par cet heureux accord, ainſi l'Etre ſuprême
Fait de ces deux vertus ſa divinité même.

Vous, par qui ce Héros revit encor pour nous,
Vous qu'il imiteroit s'il naiſſoit après vous ;
Songez qu'il n'eût pas eu la vanité cruelle
De ne prêter ſes traits qu'à la touche d'Apelle.

Comme lui, pardonnez à mon foible pinceau
D'avoir, par votre image, embelli ſon tableau.
Peut-être refuſant de vous y reconnoître,
Vos modeſtes regards n'y verront que mon maître:
Non, je n'ai pu, Titus, achever ton portrait
Sans crayonner Louis, ſans peindre Eliſabeth:
Toujours, par quelques traits, les vertus ſe reſſemblent,
Comment donc diſtinguer les cœurs qui les raſſemblent ?



RÉPONSE

DE M. MÉTASTASE (1)

A M. DE BELLOY.

A Petersbourg.

---

(1) Cette lettre de M. Métaſtaſe eſt celle dont parle M. de Belloy dans la Préface de Zelmire, page 193. Pour donner une idée de cette lettre à ceux qui pourroient ne pas entendre l'Italien, nous joignons à l'original une traduction faite par un Interprète du Roi, parent & ami de M. de Belloy.

VIENNA, 30 Aprili 1761.

Non attribuite, gentilissimo Signore, a difetto d'attenzione, o di stima, la tardanza della mia risposta alla obligante vostra lettera, e de'miei rendimenti di grazie per il cortese dono del vostro Tito. Le frequenti commissioni poetiche della nostra corte ricca di adorabili Principesse tutte amatrici di musica: il dovere di leggere, e rileggger più volte prima di rispondere il trasmesso Dramma: e le impertinenti, e non rare irregolarità di mia salute, non mi lasciano l'agio ch'io vorrei per poter m'abbandonare al genio & agli amici. Rapisco ora qualche momento alle mie poco utili, ma inevitablili distrazioni, ma stimolato più dal debito, e dal rimorso, che secondato dal comodo.

La necessità di servire al genio degli spettatori della vostra Nazione avendovi obligato a trattare il soggetto del Tito così diversamente da me, è pura gentilezza vostra il volermi attribuir qualche parte nel merito d'una Tragedia divenuta originale. Sarebbero tutti copisti quasi i pittori, se convenisse questo nome à chiunque non è

A Vienne, le 30 Avril 1761.

N'attribuez point, Monſieur, à un manque d'égard ou d'eſtime, le retard de ma réponſe à votre lettre obligeante, & de mes remercimens au ſujet du cadeau agréable que vous me faites de votre Titus. Les travaux poétiques auxquels je ſuis aſſujetti, par les ordres fréquens que je reçois de notre Cour, riche en Princeſſes adorables qui toutes aiment la muſique, l'obligation où je ſuis de lire, & relire pluſieurs fois votre Drame, avant de vous répondre, & les circonſtances d'une ſanté fâcheuſe & ſouvent irrégulière, m'ôtent les facultés néceſſaires pour me livrer aux ouvrages de génie, & à mes amis. Plus preſſé par le devoir & le regret de vous avoir fait attendre, que ſecondé par les circonſtances, je dérobe quelques inſtans à mes occupations, peu utiles à la vérité, mais indiſpenſables.

La néceſſité de vous aſſervir au génie de votre Nation, vous ayant obligé de traiter le ſujet de Titus d'une manière ſi différente de la mienne, c'eſt pure politeſſe de votre part de vouloir m'attribuer quelque portion dans le mérite d'une Tragédie devenue originale. Ce ſeroit une injuſtice pour les Peintres, ſi

ſtato il primo ad eſprimere co'ſuoi colori, o la morte d'Abel, o il ſacrificio d'Abramo, o altro qualunque avvenimento. J caſi, gl'incontri, e le paſſioni umane ſono limitate, e ſi raſſomigliàn fra loro come le noſtre menti: le quali tanto più facilmente s'incontrano, quanto più regolarmente penſano. E ſe il tempo, o il genio pedanteſco mi ſecondaſſero, vi addurrei una infinita ſerie d'eſſempi de'più grandi antichi, e moderni Poeti che la ſomiglianza delle occaſioni à obbligati a raſſomigliarſi e ne' penſieri e nelle eſpreſſioni. Da queſta verità procede parimente ch'io non merito l'altre lode che corteſemente mi date d'aver ſaputo con deſtro e mirabile artificio rapire al voſtro, & adattare al teatro Italiano le Tragedie Franceſi: almeno io poſſo aſſerirvi candidamente che non me lo ſon mai propoſto. Proveduto con la lettura di tutta la merce teatrale di tutte le colte Nazioni, ò ſempre ſtabilito di ſcrivere originalmente coſa propria. E ſe la circoſcritta condizione umana, o la fedeltà della memoria più tenace cuſtode di quelle coſe che à ricevute con ammirazione, e piacere, mi à ſuggerito nelle occaſioni analoghe il bello da me già letto; il più delle volte credendomene inventore, me ne ſono di buona fede applaudito: e quando mi ſono avveduto del contrario, ò creduto che mi onoraſſe abbaſtanza il giudizio della ſcelta, e dell'impiego de'prezioſi

l'on donnoit le nom de copiſte à celui qui n'a pas imaginé le premier de peindre, ou la mort d'Abel, ou le ſacrifice d'Abraham, ou quelque autre évènement. Les occaſions, les circonſtances, & les paſſions humaines ont des bornes, & des reſſemblances les unes aux autres, comme nos eſprits, qui ſe rencontrent d'autant plus facilement, lorſqu'ils penſent avec plus de régularité; & ſi le tems me le permettoit, ou que je fuſſe tenté de vous faire un vain étalage d'érudition, je vous citerois une ſuite infinie d'exemples des plus grands Poëtes, anciens & modernes, que la reſſemblance des circonſtances a obligés de ſe reſſembler, & dans les penſées & dans les expreſſions. Il réſulte pareillement de cette vérité que je ne mérite point l'éloge flatteur que vous me donnez, d'avoir avec un art admirable tiré de votre théâtre, & adapté au nôtre les Tragédies Françoiſes. Au moins puis-je vous aſſurer que je ne me le ſuis jamais propoſé. Plein de la lecture de tous les théâtres des Nations éclairées, j'ai toujours réſolu d'écrire en original quelque choſe qui me fût propre; & ſi les bornes de la condition humaine, ou la fidélité de la mémoire, gardien fidèle des beautés qu'elle a reçues avec admiration & raviſſement, m'ont fourni dans des

materiali de' quali mi avean fornito le più illustri miniere, e mi sarei vergognato della mia debolezza, se mi fossi indotto ad abbandonar l'ottimo, per la puerile vanità di creare il diverso. Ma la digressione è già lunga per una lettera frettolosa: onde basta per oggi l'avere esercitato sin qui la vostra pazienza su tal proposito.

Vi dirò dunque che ò più volte attentamente letta e riletta la vostra Tragedia e sempre con egual piacere. Effetto d'uno stile armonioso, nobile, chiaro, pieno di pensieri non comuni, e tale in somma, che convincentemente dimostra quanto la natura vi à favorito, e quanto la vostra applicazione l'à felicemente secondata. Con un così ricco capitale io credo che non dobbiate cedere agl'insulti capricciosi delle vicende teatrali. Voi non ignorate che le medesime tempeste ànno agitati in ogni secolo i primi lumi della poesia drammatica: ma il turbine passa, il merito dura, e il tempo rischiara, e decide.

occaſions analogues des choſes brillantes que j'avois lues, m'en croyant l'inventeur pour la plus grande partie, j'avoue de bonne foi que je m'en ſuis applaudi, & quand je me ſuis apperçu qu'elles ne m'appartenoient pas, j'ai cru que je retirois aſſez d'honneur par le choix & l'emploi des précieux matériaux que m'avoient fournis les mines les plus riches, & j'aurois eu honte de ma foibleſſe, ſi j'avois réſolu d'abandonner le meilleur parti, pour la vanité puérile de faire autrement. Mais la digreſſion eſt déjà longue pour une ſimple lettre; ainſi, il ſuffit pour aujourd'hui d'avoir exercé juſques-là votre patience là-deſſus.

Je vous dirai donc que j'ai lu & relu pluſieurs fois votre Tragédie avec attention, & toujours avec un égal plaiſir; effet d'un ſtyle harmonieux, noble, clair, plein d'idées élevées, & tel enfin qu'on apperçoit d'une manière convaincante combien la nature vous a favoriſé, & combien votre application l'a ſecondée heureuſement. Avec un auſſi riche capital, je ne crois pas que vous deviez céder à l'évènement théatral. Vous n'ignorez pas que, dans tous les ſiècles les mêmes orages ont agité les grands Maîtres de la poéſie dramatique; mais le tourbillon paſſe, le mérite reſte, le tems s'éclaircit, & décide.

Non è perciò ch'io non entri a parte del vostro giusto ramarico : m'impegna per voi la parzialità che professate per me, il pregio stimabile de'vostri talenti, e la somiglianza del rischio in cui mi trovo navigando lo stesso mare; ma vorrei che gli ostacoli (come avviene negli animi ben fatti) vi servissero di stimolo, e non d'inciampo.

In quanto alla condotta e all'economia della nostra Tragedia, non mi resta che dirvi. Se io avessi creduto che altra fosse più atta a sodisfare il genio della mia Nazione, l'avrei certamemte antiposta a quella di cui ò fatto scelta: onde è prova troppo chiara ch'io non ò veduto più altre. Voi avete indubitatamente avuto lo stesso fine dilungandovi da me, cioè di lusingare il gusto Francese. Io so che il vostro ingegno, e la vostra esperienza teatrale vi debbono aver reso abile a questo giudizio : ma sarei troppo temerario, se ignaro de'costumi, degli abusi, e della maniera di pensare de'vostri popoli io ardisse di proporre il mio. È falissimo che un giovane Ufficiale Tedesco mi abbia fatto vedere, o mandato come suo lavoro l'abbozzo del vostro Tito. Io non conosco alcun militare di questa nazione che scriva versi Francesi : onde vi ànno ingannato, o per errore, o per malizia, quelli che vi ànno

Ce n'eſt pas cependant que je ne prenne part à votre juſte douleur : je ſuis touché de votre affection pour moi, du prix eſtimable de vos talens, & de la reſſemblance du riſque où je me trouve, en voguant ſur la même mer; mais je deſirerois, que, comme il convient aux ames élevées, les obſtacles, loin de vous donner des dégoûts, vous ſerviſſent d'aiguillon.

Quant à la conduite & à la contexture de notre Tragédie, il ne me reſte à vous dire que ceci. Si j'avois cru quelque autre manière plus propre à captiver le génie Italien, je l'aurois certainement préférée à celle dont j'ai fait choix; d'où il réſulte que je n'en ai point vu d'autres. Vous avez eu indubitablement le même but, en vous écartant de moi, c'eſt-à-dire de ſaiſir le goût François. Je ſais que votre génie, & votre expérience du théâtre doivent vous avoir fait faire cette réflexion; mais il y auroit de la témérité à moi, ſi je vous diſois mon opinion, lorſque j'ignore les coutumes, les abus & la façon de penſer de votre Nation. Il eſt très-faux qu'un jeune Officier Allemand m'ait fait voir, ou envoyé votre Titus, comme ſon ouvrage. Je ne connois aucun militaire de cette nation qui faſſe des vers François. Ainſi, ceux qui vous ont

turbato con ſimil favola. Non vi laſciate dunque adombrar da fantaſmi inſuſſiſtenti, ma continuate coraggioſamente a far uſo de'voſtri talenti, e del ſolido, e nobile ſtile che vi ſiete formato: aggiungete ornamenti al Parnaſo Franceſe, e raccogliete quei lauri, ch'io vi preſagiſco, e vi deſidero, nell'ato di proteſtarmi.

Voſtro um. ubb:mo ſervitore
Pietro METASTASIO.

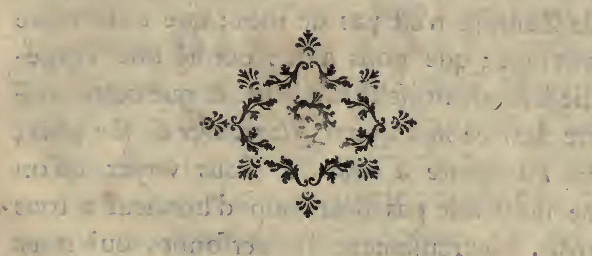


ſait

fait cette fable, vous ont trompé, ou par erreur, ou par malice. Ne vous faites donc point de vains fantômes; mais continuez courageusement à faire usage de vos talens, & du style noble & mâle que vous vous êtes formé. Ajoutez des ornemens au Parnasse François, & recueillez les lauriers que je vous présage & que je vous souhaite. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c. Pierre MÉTASTASE.



LETTRE

DE M. DE BELLOY,

A M. L. V. D. G.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de vous demander une juſtice que tous les honnêtes gens ſe doivent. Ce ſeroit de vouloir bien rendre à la vérité un témoignage qui m'importe beaucoup. Je n'ai été informé que depuis peu de jours d'un bruit répandu par des gens mal intentionnés, ou peut-être ſeulement mal inſtruits. Ils avancent que le plan de Zelmire n'eſt pas de moi ; que c'eſt votre ouvrage ; que vous aviez confié une Tragédie à Mademoiſelle Clairon, & que cette illuſtre Actrice *ne l'ayant pas trouvée de ſon goût, me l'a donnée à refondre.* Vous voyez qu'on ne nous fait pas beaucoup d'honneur à tous trois. Heureuſement les perſonnes qui nous connoiſſent ſont auſſi révoltées que nous de cette invention abſurde.

Quelle apparence que Mademoiſelle Clairon ſe fût rendue coupable d'une pareille infidélité ? Sur-tout envers vous qu'elle conſidéroit

& devoit confidérer à tant de titres, vous qui aviez depuis long-tems des droits fur fon amitié ; & cela pour m'obliger moi qui étois à Péterfbourg, d'où je n'avois même aucune correfpondance avec elle. Chercher un Auteur au fond du Nord, & un Auteur qui n'étoit connu que par une chute (1), pour lui donner à refaire l'ouvrage d'un Auteur célèbre par un fuccès, ç'auroit été le comble de la déraifon. N'importe : le public qui ignore ces particularités, reçoit avidement les anecdotes les moins vraifemblables, quand on les débite avec un certain air de confiance & de myftère. Il faut des faits pofitifs pour le détromper ; & c'eft dans cet objet que j'ai pris des éclairciffemens, dont il me feroit très-agréable de vous voir garantir la certitude.

Je me fuis rappelé que lorfque je lus Zelmire aux Comédiens, Mademoifelle Clairon leur dit, (ce qu'elle vient de me confirmer encore) qu'elle connoiffoit une Pièce, dont elle ne nomma point l'Auteur, & dans laquelle on avoit fait ufage d'une fituation touchante que j'avois auffi employée dans ma Tragédie, je veux dire la circonftance du père allaité par fa fille. Mais elle ajouta, que

(1) Titus.

cette reſſemblance ne devoit pas inquiéter les deux Auteurs ; que c'étoit un incident épiſodique qui ne conſtituoit pas le fond des deux pièces, & qui ne mettoit aucun rapport entre les deux plans. Qu'il étoit queſtion dans le vôtre d'un beau-père allaité par ſa bru, par une bru qu'il ne connoiſſoit pas, qu'il avoit toujours perſécutée, & à laquelle il ne pardonnoit que lorſqu'il la reconnoiſſoit pour la même femme à qui il devoit la vie. Tout cela ſembloit produire en effet une intrigue & des ſituations bien différentes de celles de *Zelmire*. Il n'y a point là d'Anténor ni de Rhamnès, ni aucun des évènemens qui forment le nœud & le dénouement de ma Pièce.

Auſſi par les nouvelles informations que je viens de faire auprès de pluſieurs autres perſonnes, j'ai appris que depuis le ſuccès de Zelmire, loin de vous être plaint de Mlle. Clairon, vous aviez lu en ſa préſence votre Tragédie aux Comédiens ; qu'ils n'y avoient reconnu aucune reſſemblance avec la mienne, & que vous aviez ſans doute ſupprimé l'incident en queſtion : car les Acteurs préſens à la lecture ne ſe rappellent point de l'avoir retrouvé dans votre Pièce.

Voilà, Monſieur, les faits, dont on m'a

inftruit, & fur lefquels je vous prie de vouloir bien m'expofer l'exacte vérité. Certainement il eft très-peu glorieux pour vous que l'on vous attribue un ouvrage auffi médiocre que Zelmire ; mais c'eft cette médiocrité même qui me fait voir avec peine qu'on ne veuille pas me croire capable d'y atteindre. Vous êtes un homme riche, à qui l'on veut faire préfent de la bourfe d'un pauvre : il la rejette avec indignation; mais le pauvre fouffre jufqu'à ce qu'elle lui foit rendue.

Vous me demanderez d'où vient cette manie fingulière de donner à un Auteur les ouvrages d'un autre. Hélas ! Monfieur, elle vient de cette baffe envie qui ne raifonne point. N'a-t-on pas attribué à un Chartreux les Pièces de Crébillon ? Mais qu'importoit à ceux qui envioient les Tragédies d'Atrée & de Rhadamifte, que ce fût un Chartreux qui les eût faites ? Ne falloit-il pas toujours les envier à ce Chartreux comme à Crébillon ? Pour moi, qui ne fuis pas digne d'exciter l'envie, j'ai droit d'être furpris qu'elle s'attache à me perfécuter. On m'a volé le fujet du Siége de Calais : on s'eft hâté, pendant que je le traitois, d'en brocher vîte une efpèce de parodie; & on a eu enfuite le courage de m'accufer du vol que l'on m'avoit fait. Cette

petite gentilleſſe reſſemble aſſez à l'artifice d'Anténor, qui accuſe Zelmire du crime qu'il a commis. Il eſt fâcheux, qu'en réaliſant ce coup de théâtre, on en ait mieux prouvé la vraiſemblance. J'attends avec quelqu'eſpèce de curioſité à qui l'on donnera Gabrielle de Vergy & le Chevalier Bayard.

Je finis, Monſieur, en vous demandant bien des pardons d'avoir interrompu la tranquillité de votre retraite pour de pareilles misères. Je me ſuis flatté que vous m'excuſeriez en faveur de la franchiſe de mon procédé, & que vous me ſauriez gré de m'être adreſſé à vous-même, pour obtenir la juſtice que j'ai droit d'attendre. Peut-être ne ſommes-nous pas indignes de donner aux Gens de Lettres un exemple d'honnêteté, dans un tems où la mode contraire a ſi fort prévalu. Vous étiez fait, à tous égards, pour honorer cette profeſſion que l'on dégrade à plaiſir depuis quelques années. Vos vertus & vos talens vous répondent pour jamais du reſpect & de la conſidération du public : daignez agréer que mes foibles hommages ſe confondent avec les ſiens, &c. &c.

RÉPONSE
DE M. L. V. D. G.
A M. DE BELLOY.

Ce 4 Avril 1767.

Est-il poſſible, Monſieur, que le bruit de tant d'applaudiſſemens vous ait permis d'entendre les cris de l'envie ? Trouvez-vous que vous ſoyez bien à plaindre quand vous éprouvez le ſort du plus beau génie de notre ſiècle ? Ignorez-vous que, lorſqu'il donna au public une de ſes plus belles Tragédies, il fut accuſé d'en avoir volé le plan ? Ne vous ſuffit-il pas de plaire, & l'acharnement de vos ennemis ne met-il pas lui même le ſceau à votre gloire ? Je vais, Monſieur, conformément à vos déſirs, vous faire un petit détail de la Tragédie de Z..... que j'avois compoſée.......

Je partis pour Paris vers la fin de Février 1758 : je n'eus rien de ſi preſſé que d'aller voir Mademoiſelle Clairon, qui ſans doute ayant oui parler de ma Tragédie......, me

prévint & m'en demanda des nouvelles. Je lui répondis, qu'à la vérité je traitois un sujet qui m'avoit paru bien touchant, mais que ce n'étoit pas un ouvrage prêt. Mademoiselle Clairon m'exhorta fortement à le finir, & m'offrit d'en faire la lecture elle-même.

Je partis de Paris à la fin d'Avril pour revenir dans ma province. Ma retraite, que je venois d'obtenir, me rendoit entièrement à moi-même. Je repris ma Tragédie, & je lui donnai toute la perfection dont j'étois capable. Je l'envoyai à Mademoiselle Clairon au commencement de 1759. Cette célèbre Actrice étoit malade alors. Elle eut à peine la force de m'accuser la réception de mon ouvrage. Au bout de six mois, elle m'écrivit qu'elle l'avoit lu avec attention, & qu'elle avoit trouvé que le trait de la nourrice, qui est beau dans l'histoire, n'étoit pas soutenable au théâtre (1); qu'il étoit contre la décence & l'honnêteté de nos mœurs.

---

(1) Il est certain que cette action étoit bien plus difficile & bien moins agréable à peindre d'une bru à un beau-père, que d'une fille à son père. C'est sans doute ce qui avoit donné à Mlle Clairon une répugnance qu'elle n'a pas eue pour le tableau de Zelmire.

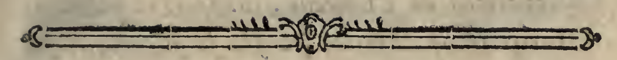
Note de M. de Belloy.

Il m'en couta de me ſoumettre à ſa déciſion. Je le fis pourtant. Je lui écrivis de me renvoyer ma pièce, & dès que je l'eus reçue, je retranchai ce moyen dont je m'étois ſervi pour rendre Z...... d'autant plus intéreſſante, que, proſcrite & déshonorée par ſon beau-père, elle avoit étouffé ſon reſſentiment & oublié l'opprobre auquel il l'avoit condamnée, pour lui aller offrir dans la priſon l'unique ſecours qui pût l'arracher à la mort: J'avois imaginé de placer cet acte de généroſité dans les ſentimens d'une belle-fille, parce qu'ayant épouſé clandeſtinement l'Héritier du Trône, & ayant été condamnée par ſon père, qui ne la connoiſſoit point & qui n'avoit voulu ni l'entendre ni la voir, l'erreur de ce Prince me fourniſſoit des ſituations théâtrales, & me ménageoit une reconnoiſſance bien attendriſſante.

Du détail que je viens de vous faire, vous voyez, Monſieur, qu'il réſulte un plan bien différent de celui de Zelmire. Les Comédiens ne connoiſſent que deux Actes de Z...., & ne peuvent en rendre qu'un témoignage imparfait. C'eſt à moi, Monſieur, à rendre à votre gloire toute ſa pureté. Je le fais avec d'autant plus de bonne foi & de plaiſir, que vous mé-

ritez tous les éloges que vous avez reçus, & que vous avez flatté mon amour-propre, en justifiant l'idée que j'avois conçue du trait le plus touchant de l'Histoire.

FIN du Tome premier.



TABLE

DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA

Du Tome Premier.

PAGE 5, lignes 8 & 9, dont les forces étoient mesurées, *lisez*, dont on pouvoit mesurer les forces.

P. 28, lig. 7, engage à s'expatrier *lis.* engagent à s'expatrier.

P. 58, lig. 11 & 12, le Sarcasme qui déconcerte l'impatience qui aigrit, *lis.* le Sarcasme qui déconcerte, l'impatience qui aigrit.

P. 61, lig. 19, *inimitiis*, lis. *inimicitiis*.

P. 194, lig. 5, de Jason d'Hypsipile, *lis.* de Jason & d'Hypsipile.

P. 203, lig. 14, quand on veut toucher au cœur, *lis.* quand on veut toucher le cœur.

P. 216, lig. 4 de la note, c'est toujours à Bajazet qu'on renvoya, *lis.* c'est toujours à Bajazet qu'on renvoie.

P. 223, vers 15, Tu vois à quels excès, *lis.* tu vois à quel excès.

P. 229, vers 7, Et Guerriers de la Trace, *lis.* de la Thrace.

P. 240, vers 2, Encor plus croyable, *lis.* encor plus incroyable.

P. 250, vers 2, Recuellez, *lis.* recueillez.

P. 251, dernier vers, Et voici lui-même, *lis.* & le voici lui-même.

P. 282, entre le 12 & le 13 vers, Zelmire qui est arrivé, *lis.* arrivée.

P. 283, vers 3, Lâhes, *lis.* lâches.

P. 288, vers 6, D'obéir avec peine, *lis.* t'obéir avec peine.

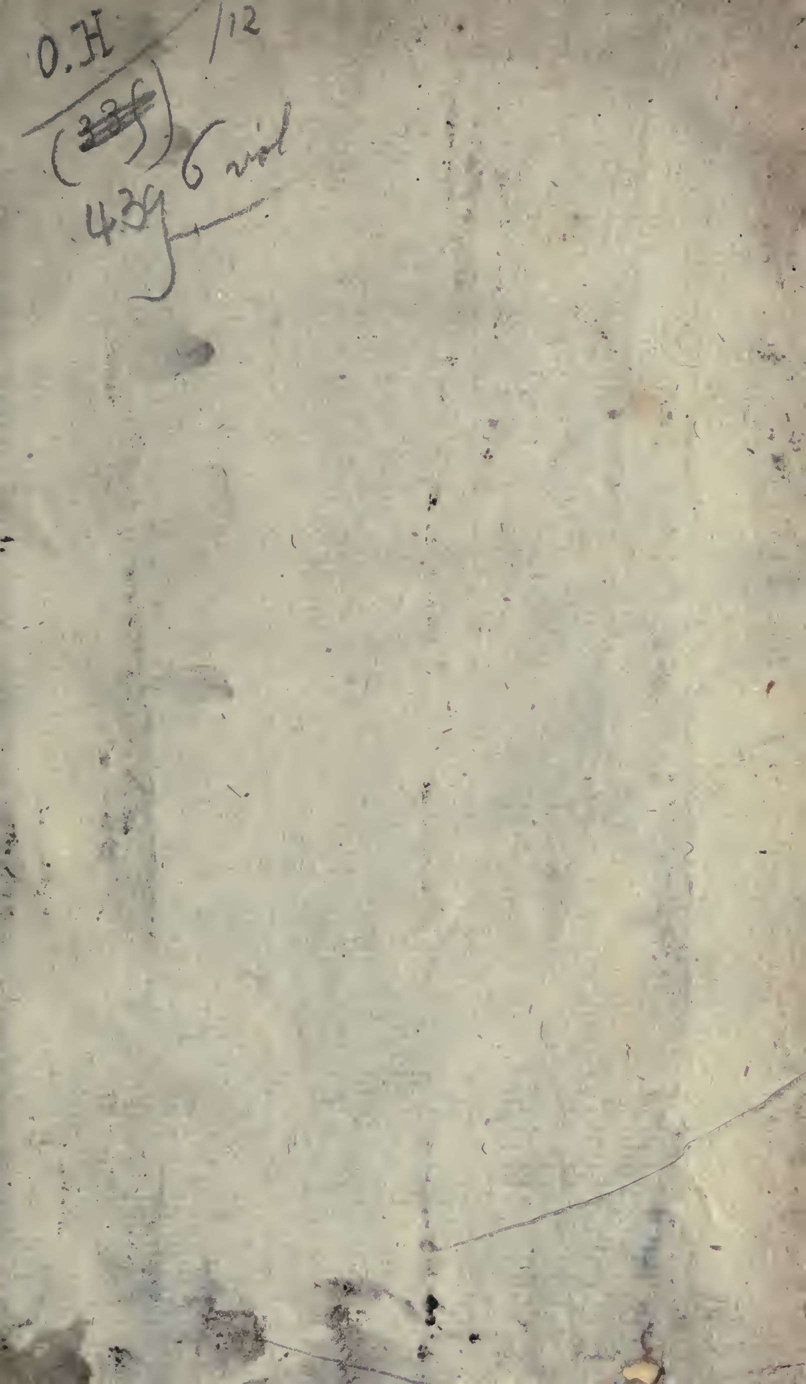
P. 298, lig. 2 de la liste des Acteurs de la scene seconde, Soldats, Thraces, *lis.* Soldats Thraces, sans virgule entre les deux mots.

P. 308, lig. 5 de la note (1), *lis.* (2).

P. 316, vers 1, Echappé à ma vengeance, *lis.* échappe à ma vengeance.

P. 390, lig. 20, la créer, *lis.* le créer.

P. 430, lig. 22, *E falissimo*, lis. *E falsissimo*.


O.H /12
6 vol



